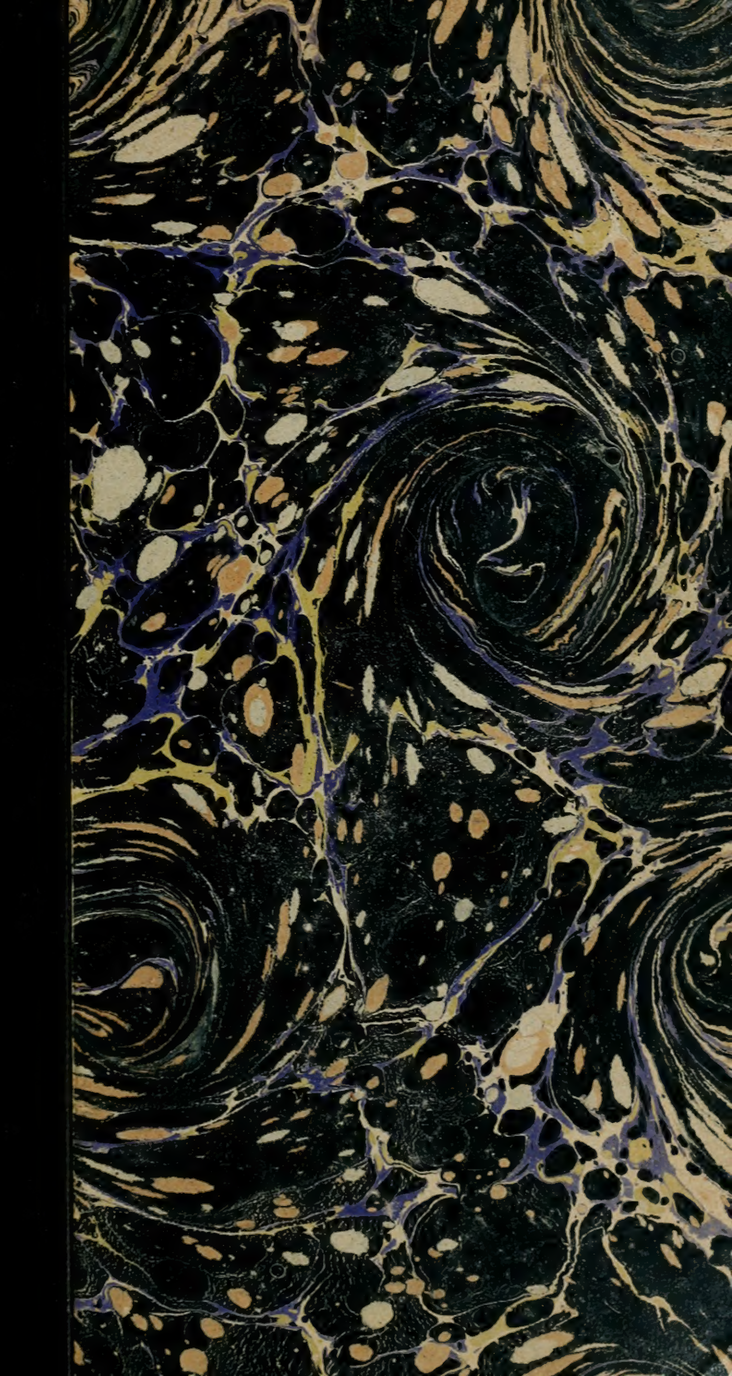






LE PRÊTRE ET L'AMI

LETTRES INÉDITES

DE

LAMENNAIS

A LA

BARONNE COTTU

(1818-1854)

Publiées avec une Introduction et des Notes

Par le Comte d'HAUSSONVILLE

de l'Académie française.

Ouvrage orné de deux portraits.



DEUXIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et Cie.

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ

Dix exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

LETTRES INÉDITES

DE

LAMENNAIS

A LA

BARONNE COTTU



LA BARONNE COTTU

LE PRÊTRE ET L'AMI

LETTRES INÉDITES

DE

LAMENNAIS

A LA

BARONNE COTTU

1818-1854

PUBLIÉES AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

Le Comte d'HAUSSONVILLE

De l'Académie Française.

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1910

INTRODUCTION

Un des compatriotes de Lamennais, le bénédictin, dom Lobineau, auteur d'une *Vie des Saints de Bretagne*, rapporte qu'un vénérable religieux avait coutume d'ajouter aux litanies des Saints, qu'il récitait chaque jour, cette invocation personnelle : *A furore sanctorum libera me, Domine*. Cette fureur des saints, Lamennais en a souffert de son vivant et après sa mort. De son vivant, il fut maintes fois calomnié avec une âpreté où les rancunes personnelles se donnaient carrière, et après sa mort, il n'y eut, pendant un demi-siècle, écrivain pieux qui ne se crût obligé d'accoler à ce nom quelque qualification flétrissante. Puis, avec le temps, et sous l'influence d'idées nouvelles dans le monde catholique, une réaction s'est opérée en faveur de Lamennais, et meilleure justice lui a été rendue. On s'est rappelé que, durant toute la première moitié de sa vie, il avait été un grand serviteur de l'Église, et l'on a reconnu que, s'il l'a répudiée avec éclat durant la seconde, il a eu cependant cette singulière fortune que depuis sa mort, quelques-unes de ses doctrines théologiques et sociales ont été consacrées par elle. En effet, lorsqu'il se posait en champion fougueux de l'infaillibilité ponti-

ficale, il ne faisait que devancer la décision doctrinale promulguée par le Concile du Vatican, et lorsque, avant de verser, comme il devait le faire plus tard, dans la démagogie, il se bornait à convier le peuple « au banquet d'espérance », lorsqu'il adjurait les catholiques de ne point montrer à la démocratie un visage systématiquement hostile, il ne faisait également que devancer les instructions de Léon XIII. Aussi le ton des auteurs catholiques qui se sont occupés de lui le plus récemment s'est-il modifié de façon singulière. C'est ainsi que M. l'abbé Roussel, dans son *Lamennais, d'après des documents inédits*, et M. l'abbé Boutard, dans son *Lamennais, sa vie et ses doctrines*, ouvrage tout à fait remarquable, récemment couronné par l'Académie française, ont tous deux parlé de l'auteur des *Affaires de Rome* non seulement avec égards, mais avec sympathie, et que, tout en portant sur lui le jugement qu'il est impossible à un prêtre de ne pas porter, ils ont plaidé en sa faveur les circonstances atténuantes. Dans un camp bien différent, M. Spuller lui a consacré une biographie qui est presque un dithyrambe, car il a découvert dans le prêtre breton un ancêtre de la troisième République. A quelque point de vue qu'on se place, l'heure est donc favorable à Lamennais, et nous la croyons propice à la publication d'une correspondance, demeurée jusqu'ici inédite, qui nous a été confiée. Cette correspondance, très différente par le ton de celles qui ont été publiées jusqu'à présent, le fera voir sous un jour assez intéressant et nouveau ; mais il faut d'abord faire connaître les circonstances dans lesquelles cette correspondance s'ouvrit.

I

L'année 1818 fut, dans la vie orageuse de Lamennais, à la fois la plus brillante et la plus paisible. Le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* avait paru vers la fin de l'année précédente, et, d'inconnu la veille, l'avait, presque du jour au lendemain, rendu célèbre. « Ce livre-là réveillerait un mort », disait Mgr Frayssinous pour qui Lamennais devait bientôt se montrer si sévère. Chateaubriand lui prédisait l'immortalité ; un écrivain religieux le comparait à Pascal, et Lacordaire pouvait, bien des années après, dire sans exagération « qu'il s'était trouvé en un seul jour investi de la puissance de Bossuet ».

Cet éclatant succès n'avait rien changé à la vie et aux habitudes très simples de Lamennais. Il demeurait alors dans cette impasse des Feuillantines, les « vertes Feuillantines », dont Victor Hugo a rendu célèbre le nom poétique et doux. Il y avait trouvé l'hospitalité dans un pensionnat ouvert, au retour de l'émigration, par trois vieilles demoiselles bretonnes qui restèrent pour lui, jusqu'à la fin, des amies fidèles. Il y occupait un très modeste appartement où il passait presque toutes ses journées, sortant très peu et s'absorbant dans ses travaux. Très frileux, il se tenait presque toujours assis au coin du feu, revêtu d'une grande lévite qui lui tombait jusqu'aux pieds, un mouchoir sur les genoux. Quand on sonnait à sa porte c'était presque toujours lui-même qui allait ouvrir, et, presque toujours aussi, le visiteur qui demandait :

L'abbé de Lamennais, s'étonnait qu'un personnage de si chétive apparence répondît : *C'est moi*.

Ces fréquentes visites importunaient Lamennais, qui se plaignait que les curieux le vinssent voir « comme le singe de la foire ». Cependant, quand, par l'intermédiaire de l'abbé Carron, qui était l'aumônier du pensionnat et le directeur de Lamennais, une femme, de lui inconnue, lui fit demander de la recevoir, en vrai prêtre qui sait qu'il se doit à toutes les âmes, il ne se crut pas le droit de la repousser, et il répondit à cette démarche par la lettre suivante :

L'abbé de Lamennais, auteur de l'*Indifférence en matière de religion*, se fera un plaisir et un devoir de conférer avec la personne qui a écrit à M. l'abbé Carron pour demander son adresse. Il sera chez lui demain mardi, depuis dix heures du matin jusqu'à une heure.

Par ce billet laconique, s'ouvrit une correspondance qui devait durer autant que la vie de Lamennais, car, si la première lettre est de 1818, la dernière est datée de janvier 1854, c'est-à-dire d'un mois avant sa mort. C'est cette correspondance, précieusement conservée, depuis la première lettre jusqu'à la dernière, que nous publions aujourd'hui.

La personne à qui ces lettres sont adressées s'appelait, de son nom de jeune fille, Marie-Madeleine-Olympe du Buc de Sainte-Olympe. Elle était née en 1790, à Saint-Domingue. Son père demeura longtemps aux Antilles, où il devint gouverneur de la Martinique. Sa mère, au contraire, revint en France et s'établit à Orléans. Elle se sépara de sa fille et la confia à Mme Campan, l'ancienne femme de

chambre de Marie-Antoinette, qui avait ouvert à Saint-Germain-en-Laye un pensionnat célèbre. Olympe de Sainte-Olympe y reçut une éducation qui, au point de vue intellectuel, était assez forte pour le temps, mais qui, au point de vue moral et surtout religieux, était peut-être insuffisante. Bien des années après, dans une lettre à une amie, elle jugeait cette éducation et surtout elle-même avec une sévérité excessive :

Je me débats dans mon imperfection pour tirer de moi quelque chose d'utile à mes enfants, et ce quelque chose, je l'extrais à grand'peine d'une nature violente, passionnée, inégale, sur laquelle l'éducation n'a point passé lorsqu'elle était encore maniable, et qui depuis, raidie par l'âge et l'habitude, ne s'est ployée qu'avec effort et incomplètement devant de tardives convictions. Je me pleure de bien bonne foi en reconnaissant ce que je suis et en entrevoyant ce que j'aurais pu être si l'on m'avait élevée comme je tâche d'élever ceux dont la destinée m'est confiée. J'espère qu'il ne sera pas vrai pour eux que les fautes des pères soient perdues pour les enfants...

Les défauts dont elle s'accusait avec une humilité si touchante n'étaient que ceux d'une très noble et généreuse nature. Toute sa vie, elle demeura en effet ardente, impétueuse, sujette à des impulsions brusques où le cœur l'emportait parfois sur la raison. Elle ne pouvait se défendre d'apporter dans toutes les relations, dans toutes les affections, qu'elle qu'en fût la nature, des exigences excessives. Donnant beaucoup, elle croyait fréquemment ne pas recevoir autant qu'elle donnait. « Elle aurait voulu, m'a dit une personne de sa famille, être aimée, comme Dieu,

d'un amour exclusif. » Elle-même n'était cependant pas exclusive et savait au contraire, dans les affections les plus diverses, faire à chacun une large part. A un ami d'enfance qui craignait précisément qu'une affection nouvelle ne portât quelque préjudice à celle qu'elle lui portait d'ancienne date, elle faisait cette jolie réponse : « Rassurez-vous ; votre amitié m'est plus que jamais nécessaire ; en ce genre, le cœur n'a pas trop de tout. »

A dix-sept ans, Olympe de Sainte-Olympe fut mariée à un petit gentilhomme, M. de Lacan, qui eut des torts graves envers elle, et dont elle ne tarda pas à se séparer. Libre de tous devoirs, elle mena, pendant une dizaine d'années, la vie du monde, fréquentant de préférence les salons qui, durant les dernières années de l'Empire ou les premières de la Restauration, avaient conservé les traditions du XVIIIe siècle, entre autres celui de la belle princesse de Chimay, autrefois Mme Tallien, et celui de Mme de Boufflers, autrefois Mme de Sabran. Elle était fort belle. Une miniature de cette époque de sa vie la montre en costume du temps, c'est-à-dire fort décolletée, avec des bras, des épaules et des yeux superbes. Jusqu'à la fin de sa vie, elle conserva cette dernière beauté de la femme. Je me souviens de l'avoir vue dans ma jeunesse et d'en avoir été frappé. Pour ne présenter rien en soi de répréhensible, l'existence qu'elle menait n'était donc pas sans danger pour une jeune femme sans protecteur et sans gardien. Comme il arrive souvent aux femmes qu'entraîne le tourbillon du monde, elle valait cependant mieux que sa vie, et elle en sentait tout le vide. Peu à peu, le dégoût de

cette vie l'envahissait, et son âme se tournait vers les préoccupations religieuses. Elle avait, suivant une belle expression, « le tourment des choses divines », et elle faisait la confidence de son tourment à cet ami d'enfance dont j'ai parlé tout à l'heure et qui devait un jour, sous le nom de Benoist d'Azy, se faire une situation considérable dans la politique et la grande industrie. Elle lui écrivait :

Chaque jour les idées religieuses m'occupent davantage ; mon esprit suit cette pente, et mon âme cherche cette lumière. Ce que j'éprouve est peut-être une trop faible lueur qui s'éteindra et me laissera de nouveau plongée dans les ténèbres. Je la soigne et l'échauffe avec un mélange de joie et de crainte. Quelquefois il me semble qu'elle devient plus vive et quelquefois qu'elle va mourir.

Elle était dans cette disposition anxieuse quand le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, qui faisait alors grand bruit, lui tomba sous la main.

L'*Essai sur l'indifférence* trouve aujourd'hui peu de lecteurs. Nous n'oserions garantir contre une déception ceux qui entreprendraient cette lecture. C'est le propre des livres d'apologétique de vieillir vite. On nous a conté qu'un vieux professeur de théologie croyait un jour avoir fait une réponse victorieuse à certaine objection soulevée par un séminariste, son élève ; mais le séminariste lui ayant répondu à son tour : « Cela ne prouve rien », le vieux professeur se contenta de dire en soupirant : « De mon temps, cela prouvait ». C'est que l'esprit humain est ainsi fait qu'il change d'objections, parce qu'il change de dis-

positions. Lamennais avait donné comme épigraphe à son ouvrage cette parole de l'Écriture : *Impius, quum in profundum venerit, contemnit*, et il n'avait pas tort. Si paradoxale, en effet, que l'opinion puisse paraître, on serait fondé à prétendre que la doctrine catholique était tenue en moins haute estime sous la Restauration que de nos jours. Sans doute, le décor, la façade, étaient catholiques. Pour les uns, la religion catholique était l'un des articles d'un programme politique ; pour les autres, elle demeurait une convenance sociale et une règle des usages, sinon des mœurs ; pour d'autres encore, elle servait de thème à des élucubrations littéraires ou poétiques ; mais Lamennais avait raison lorsque, sous cet aspect trompeur, son œil perçant découvrait un fond d'indifférence. Les esprits qui se considéraient comme supérieurs et qui n'étaient que superficiels croyaient que la doctrine catholique avait fait son temps et qu'elle serait prochainement remplacée par une vague philosophie spiritualiste, et quant aux autres, « aux âmes faibles, aux esprits légers, mais non pervertis entièrement », Lamennais montrait un sens juste de leurs dispositions véritables lorsqu'il leur demandait « d'examiner sérieusement ce que jusque-là il avaient méprisé sans le connaître. » « Puissent-ils, disaient les dernières lignes de l'*Introduction*, s'y déterminer pour la gloire de la vérité et pour leur propre bonheur. Quoi qu'on essaye de se persuader, ces deux choses sont inséparables. Il n'y a de bonheur qu'au sein de la vérité parce qu'il n'y a de repos que là. L'erreur enivre, l'indifférence assoupit, mais ni l'une ni l'autre ne comblent le vide du cœur. »

Le bonheur ! le repos ! Mme de Lacan n'avait trouvé ni l'un ni l'autre dans la vie qu'elle avait menée jusque-là. Rien n'avait comblé le vide de son cœur. Ce langage, nouveau pour elle, la remua profondément, car il répondait aux agitations de son âme. Tout l'été, elle s'était absorbée dans la lecture de l'*Essai sur l'Indifférence*, sans pouvoir en détacher sa pensée. Elle écrivait à Benoist d'Azy :

Ce n'est point un genre de lecture auquel on puisse faire succéder une occupation vulgaire. Cet ouvrage occupe mes pensées ; il parle à mon cœur ; j'y pense mille fois le jour lorsque des sujets puérils bourdonnent autour de moi... Ce qui me plaît dans l'auteur de ce livre c'est son austère énergie, cette puissance de conviction qu'il a et qu'il fait partager. Je trouve que la moindre hésitation et même le trop d'indulgence en pareille matière nuit au respect qu'elles inspirent et à la foi qu'elles cherchent à convaincre. J'ai souvent dit que la voix impérieuse de Bossuet eût été mille fois plus puissante sur moi que l'onctueuse éloquence de Fénelon...

Et dans une autre lettre :

Il me tarde de vous envoyer l'*Essai sur l'Indifférence* et vous associer à l'impression profonde dont il me pénètre. On y trouve tout : cette voix impérative qui met la foi au-dessus de la raison et hors de sa faible portée, cette logique victorieuse qui convainc l'esprit après avoir semblé le dédaigner, et cette puissance de l'âme qui touche et transporte.

Mme de Lacan ne put se soustraire longtemps à l'attirance de cette austère énergie et de cette voix impérieuse par laquelle elle se sentait dominée de loin, ainsi qu'elle l'eût été au XVIIe siècle par celle

de Bossuet, et, comme nous l'avons vu, au courant du mois d'août 1818, elle demanda et obtint d'être reçue par Lamennais.

II

Le témoignage de tous ceux qui ont été en relation personnelle avec Lamennais est unanime sur l'influence qu'il exerçait directement sur ceux qui l'écoutaient. Il ne se sentait pas orateur et il n'essaya jamais de parler en public, mais il était éloquent dans la conversation. Il le demeura toujours et quand, dans la première moitié de sa vie, à cette éloquence s'ajoutait l'onction du prêtre, il devait être irrésistible. Maurice de Guérin, Lacordaire, Montalembert, Lamartine, Victor Hugo, Sainte-Beuve lui-même ont tour à tour subi son ascendant. Une femme comme Mme de Lacan n'était pas faite pour y résister. Cette première entrevue avec Lamennais fut décisive dans sa vie. Nous n'en avons point le récit de sa main, mais on en trouve du moins l'écho dans une longue lettre que Lamennais lui-même lui adressait quelques jours après et qu'on lira en tête de cette correspondance.

On trouverait difficilement, à ce qu'il nous semble, dans toute la correspondance de Lamennais, une lettre d'un aussi beau ton. A travers l'ardent effort de l'apôtre pour confirmer dans son retour à Dieu celle qui l'a choisi pour guide, on découvre déjà l'attrait que cette âme lui inspire et qui devait durer autant que leur vie à tous deux. C'est bien une lettre de prêtre, austère, sévère même si l'on veut, mais

c'est déjà une lettre d'ami, charitable, compatissant, intelligent de la nature et des besoins de la femme qui s'adresse à lui. Cette lettre est intéressante en outre par l'expression d'un sentiment rare chez Lamennais : la méfiance de lui-même, la crainte que son inexpérience en matière de direction ne compromette le salut de cette âme. Il craint surtout qu'elle ne conçoive sur l'homme des illusions qui, le jour où elle les aurait perdues, feraient tort à l'autorité du prêtre, et ce sentiment d'humilité se traduit encore dans la lettre suivante :

J'aurais, madame, bien des choses à vous dire sur votre lettre ; mais je veux seulement vous engager à considérer devant Dieu combien peu de chose vous trouble, et à en tirer cette conséquence, qu'il faut donc chercher à cette pauvre âme un appui inébranlable, qui n'est autre qu'un parfait abandon entre les mains de la Providence. Vous comptez trop sur l'homme, et sur tel homme en particulier, que votre imagination vous représente avec des perfections qu'il n'eut jamais ; quand vous le connaîtrez, vous ne verrez en lui qu'un composé de bien des misères. Oui, madame, nous avons besoin de nous mieux connaître l'un et l'autre. Procurez-moi donc l'honneur de vous voir aujourd'hui ou demain. Il me tarde que vous soyez désabusée de l'idée que vous vous faites d'un pauvre prêtre, très médiocre d'esprit, quoi que vous pensiez, et d'une santé fort infirme. Il y a un seul point sur lequel vous ne vous êtes pas d'abord trompée, c'est le véritable désir que j'aurais de vous être utile. Il est toujours le même, et je ne sais ce qui peut vous faire craindre que j'aie changé. Il est possible que ma dernière lettre se ressentît de l'état où j'étais en l'écrivant. Mon meilleur ami, le guide qui m'était le plus nécessaire, venait d'expirer pour ainsi dire entre mes bras. Mon cœur était bien serré, il l'est encore ; cependant, après les premiers moments d'une douleur que

le temps n'affaiblira jamais, mais que Dieu console, mes premières pensées et mes premiers soins ont été pour vous. Je n'entends pas m'en faire un mérite, mais vous prouver seulement que vous vous êtes méprise sur mes sentiments. Soyez en paix, madame ; quand les hommes vous manqueraient, Dieu ne vous manquerait pas. Je puis vous être enlevé demain ; que feriez-vous alors ? Il faut être préparé à tout par une parfaite résignation à la volonté divine. Adieu, madame, je suis tout à vous.

Lamennais se trompait lorsqu'il craignait que son empire sur cette âme ne fût que passager. M[me] de Lacan s'abandonna au contraire docilement à lui et trouva sous cette direction, un repos que, depuis bien des années, elle avait cessé de connaître.

... Mon âme est bien changée aujourd'hui, écrivait-elle à Benoist d'Azy, ou plutôt elle *est fixée*, car, hors de ce qu'elle éprouve maintenant, tout est changement... Je me sens comme renouvelée ; une lumière vive et consolante me frappe ; les agitations, qui quelquefois me dévoraient, se calment, s'apaisent ; il y a dans mes pensées une tranquillité recueillie qui est pour moi une émotion tout inconnue. Je me suis adressée à M. de Lamennais dans toute la simplicité de mon cœur ; je lui ai dit ce qu'il m'y faisait découvrir, et je l'ai prié de me guider dans la route qu'il venait d'ouvrir devant moi. Je le verrai sûrement encore la semaine prochaine ; je le désire et le redoute, tout à la fois, car il m'inspire une confiance mêlée d'un peu de crainte...

A la crainte que lui inspirait encore Lamennais succéda chez M[me] de Lacan un attachement qui devait survivre à tous les dissentiments. De son côté, Lamennais s'abandonna sans scrupule à cette affection qui s'offrait généreusement à lui et qui répondait

aux besoins de sa nature. Cet âpre polémiste avait en effet un côté tendre qui n'apparaît guère dans ses œuvres proprement dites, mais que sa correspondance a révélé. Il avait perdu sa mère étant encore enfant ; sa jeunesse avait été sevrée d'affection ; on sait peu de chose de la vie menée par lui avant qu'à trente-quatre ans il entrât dans les ordres, et si certains aveux donnent lieu de croire que cette vie ne fut pas exempte de désordres, il n'apparaît pas cependant qu'aucun sentiment véritable et profond l'ait jamais troublée. Lorsqu'il fut en quelque sorte précipité dans le sacerdoce par l'ascendant de volontés imprudentes, mais plus fortes que la sienne, on peut dire que son cœur était vierge. Il le demeura toujours en ce sens que jamais l'amour humain, l'amour vulgaire ne le fit battre. Mais les trésors de tendresse et d'amour, au sens le plus élevé et le plus noble du mot, qui s'étaient accumulés en lui ne demandaient qu'à se répandre. Durant un court séjour en Angleterre, il s'était pris de tendresse pour un jeune Anglais qu'il avait converti, auquel il s'était attaché avec passion, et qui, déjà gravement malade au moment où Lamennais entra en relations avec Mme de Lacan, devait mourir peu de temps après. Il perdit également à ce moment un de ses amis les plus chers, l'abbé Teyssère. Son cœur avait besoin de consolations. Il les trouva dans cette affection nouvelle où il entrevoyait « une vue de la Providence », et il se laissait aller à en goûter la douceur : « Je sens bien vivement vos bontés, écrivait-il à Mme de Lacan ; elles font le bien-être de mon cœur. »

Une intimité croissante lui permit bientôt d'ap-

précier la haute valeur intellectuelle de la femme qui se confiait à lui. Aussi, quand elle venait le voir, lui lisait-il certains passages du second volume de l'*Essai sur l'Indifférence* dont il préparait en ce moment la publication, et il acceptait certaines corrections de style qu'elle lui suggérait. Dans ses lettres à Benoist d'Azy, Mme de Lacan s'enorgueillit de cette confiance. Elle raconte même joliment qu'un jour elle trouva Lamennais fort troublé. Il avait reçu une invitation à dîner d'une femme qui l'ennuyait et il ne savait comment s'y prendre pour refuser. Elle lui proposa de rédiger pour lui la lettre de refus. Ce fut, pour la femme du monde qu'elle était, l'affaire d'un instant, mais Lamennais lui en témoigna une reconnaissance infinie. Ce brouillon lui épargnait, disait-il, trois heures de temps qu'il aurait employées à très mal tourner trois lignes d'excuses, et il demandait la permission de le garder pour qu'il pût lui servir dans des occasions semblables.

Cette amitié, qui s'annonçait si douce, connut cependant l'année suivante quelques troubles. Mme de Lacan possédait à Cernay, aux environs de Paris, une petite habitation où elle demeurait avec sa mère et un vieil ami. Au printemps de l'année 1819, Lamennais crut pouvoir, sans inconvénients, y faire un séjour de quelque durée. Mais l'abbé Carron en sa qualité de directeur, en jugea autrement et l'engagea à n'y point retourner, « ayant été averti écrivait Lamennais à Mme de Lacan, que plusieurs personnes s'étonnaient dans le monde que je demeurasse à la campagne avec une jeune femme et que cela faisait mauvais effet. » Il lui annonçait donc qu'il

ne retournerait point à Cernay. Le coup fut rude pour Mme de Lacan, d'autant plus qu'elle s'exagéra la portée de cette interdiction. Elle crut que toute relation avec Lamennais lui serait désormais interdite, et que l'appui dont son âme chancelante sentait encore le besoin allait lui être retiré. Dans un premier mouvement de douleur elle adressa à Lamennais une lettre désespérée que peut-être elle n'envoya pas, car l'original en a été retrouvé dans ses papiers. « Vous m'avez dit : Heureux ceux qui pleurent, lui écrivait-elle ; cette parole est trop sublime pour que mon cœur, faible, déchiré, puisse y atteindre, mais il en comprend une plus terrestre, bien qu'elle lui semble difficile encore : Heureux ceux qui s'immolent à ce qu'ils aiment. » Et dans la crainte que cette relation, dont elle était si heureuse, ne fît quelque tort à Lamennais ou ne devînt tout au moins un embarras dans sa vie, elle en acceptait le complet sacrifice. Il fallut que Lamennais lui expliquât que l'abbé Carron n'en demandait pas tant. En effet, si Lamennais ne retourna pas à Cernay, ils continuèrent de se voir, comme auparavant, à Paris, soit aux Feuillantines, soit rue Saint-Lazare où demeurait Mme de Lacan, et dans l'intervalle de ces visites, d'assez fréquentes lettres s'échangeaient entre eux.

Au cours de cette même année 1819, leur relation fut encore traversée par un autre orage dont Mme de Lacan fut un peu responsable. Habituée de longue date à mettre en commun avec Benoist d'Azy ses préoccupations religieuses, nous avons vu qu'elle lui avait fait part de l'impression produite sur elle par la lecture de l'*Essai sur l'Indifférence* et de son entrée

en relations avec Lamennais. Dans les lettres qu'elle lui écrivait à cette époque, elle transcrivait même de longs passages des lettres de Lamennais [1]. Souvent aussi elle montrait à Lamennais les lettres de Benoist d'Azy. Elle voulut aller plus loin et les mettre en relation directe, tenant à ce que son ancien et son nouvel ami se connussent et s'aimassent. Elle n'y réussit que trop à son gré. Leur rencontre eut lieu dans son salon, et, dès le premier abord, Lamennais se prit pour Benoist d'Azy d'une affection, qui alla bientôt jusqu'à l'engouement. Il n'y a pas trois semaines qu'ils se sont rencontrés pour la première fois et déjà Lamennais se plaint de ne pas le voir tous les jours. Quand il ne peut pas le voir, il lui écrit des lettres où se trahit tout ce qu'il y avait, dans cette nature violente, à la fois de fougue et de tendresse [2]. On comprend que M[me] de Lacan ait souffert de cet engouement. Elle paraît avoir été jalouse à la fois de la place prise par Benoist d'Azy dans le cœur de Lamennais, et de la place prise par Lamennais dans le cœur de Benoist d'Azy. Avec sa nature exigeante et ardente, elle se crut sacrifiée et se répandit en plaintes dont on trouve l'écho dans les lettres de Lamennais à Benoist d'Azy, et même dans une de ses lettres à M[me] de Lacan.

Je n'éprouve pas, je ne comprends pas, lui écrit-il, les sentiments exclusifs. Si mon Henry [3] vivait encore (quels

[1] Quelques-unes des lettres de M[me] de Lacan à Benoist d'Azy ont été publiées par M. l'abbé Laveille dans la *Revue du clergé français* du 15 mai 1896.

[2] Ces lettres ont été également publiées en 1898, par M. l'abbé Laveille.

[3] Henry Morman, le jeune Anglais, mort quelques mois auparavant, dont il a été parlé plus haut.

souvenirs vous me rappelez!) je mettrais mon bonheur à faire passer jusqu'à lui toute l'affection dont je serais l'objet. Si j'avais connu M. Benoist avant vous, j'aurais voulu qu'il vous aimât. Si vous ne le connaissiez pas encore, je voudrais que vous l'aimassiez. Je ne sens qu'un désir, c'est d'augmenter le bonheur de ceux que j'aime, et ne trouvant en moi-même qu'impuissance à cet égard, j'appelle à mon aide d'autres affections et plus vives et plus douces. Ma grande misère ne me laisse que cette voie de répondre aux sentiments qu'on daigne m'accorder.

L'orage ne tarda pas à s'apaiser, et cette amitié à trois, où Lamennais s'attribuait un rôle plus modeste que celui qu'il tenait en réalité, dura encore de longues années, jusqu'au jour où, moins fidèle que Mme de Lacan, Benoist d'Azy, fit défection. Dans la vie intime de Mme de Lacan, un événement devait bientôt survenir qui apaisa son cœur, en donnant une satisfaction légitime aux besoins de sa nature passionnée. Mais cet événement devait encore être précédé pour elle d'un temps d'épreuves auxquelles Lamennais fut étroitement mêlé. Il eut à lui demander un grand sacrifice, et ses exigences mêmes établirent plus solidement encore son influence sur elle, car il y a certaines natures de femmes dont on obtient d'autant plus que plus on leur demande.

III

Mme de Lacan était, nous l'avons dit, depuis longtemps séparée de son mari. Quelques mois après son entrée en relations avec Lamennais, M. de Lacan tomba malade. Mme de Lacan se conduisit avec beau-

coup de noblesse. Elle offrit de venir s'installer, pour le soigner, au chevet de celui dont elle n'avait eu qu'à se plaindre. Mal entouré, M. de Lacan refusa, et il mourut sans secours d'aucune sorte. Le lendemain de cette mort, Lamennais vint voir Mme de Lacan. La trouvant attristée et troublée de ce qu'elle appelait *la fin aride* de son mari, il lui dit ces paroles miséricordieuses dont, bien des années après, le souvenir devait lui revenir : « Un seul mouvement vers Dieu, le dernier soupir exhalé vers lui suffit à sa miséricorde ; ce qui est imperceptible aux hommes, il le voit et s'en contente. »

A vingt-neuf ans, Mme de Lacan se trouvait donc veuve et libre. Son passage dans le monde avait été trop brillant pour qu'elle demeurât longtemps isolée. Elle fut recherchée en mariage par un galant homme, le baron Cottu, conseiller à la Cour royale de Paris, qui sut toucher son cœur. Elle agréa cette recherche et leur union allait être conclue, lorsque la famille du baron Cottu y fit opposition, obéissant, à ce qu'il semble, à des motifs assez mesquins. Le baron Cottu était riche, Mme de Lacan n'avait que peu de fortune. La famille du baron Cottu l'accusa d'avoir, en agréant cette recherche, poursuivi des vues intéressées. Indignée de cette calomnie, Mme de Lacan rompit son engagement et, se laissant aller à un de ces mouvements impétueux auxquels elle était sujette, elle forma le projet de rompre avec le monde et de se réfugier dans une maison religieuse où elle mènerait désormais une vie de retraite et de bonnes œuvres.

L'appui moral de Lamennais ne lui fit pas défaut

dans cette épreuve. Il était à ce moment à la Chênaie. Aussi lui écrit-il de fréquentes lettres qui méritent d'être citées, car il s'y montre à la fois ami compatissant et prêtre austère, ne transigeant pas avec le devoir. La première lettre qu'il lui adresse est toute de compassion. Cependant déjà il s'efforce de tourner au profit de l'amour divin les déceptions qu'a causées à cette âme passionnée l'amour humain :

Que je voudrais être près de vous pour vous consoler ! N'en doutez pas, jamais je n'eus pour vous plus d'attachement et une estime plus profonde. Je souffre de vos souffrances au delà de toute expression. Le monde, en vérité, est bien abominable, et ce n'est pas sans desseins que Dieu vous le montre tel qu'il est ; il veut sécher jusqu'aux dernières racines du goût que peut être vous auriez pu conserver pour lui. Votre conduite a été belle et noble ; elle a été tout ce qu'elle devait être : ne regrettez rien, le jour de la justice viendra, et aussi celui du bonheur. Les hommes n'ont pouvoir sur nous que jusqu'à un certain degré ; au delà ils ne peuvent rien. Qu'avez-vous à craindre d'eux désormais ?...

On vous a calomniée indignement ; vous n'en recouvrerez que plus tôt et plus pleinement l'estime qui vous est due. Tous vos vrais amis vous restent, plus dévoués, plus attachés que jamais. Ayez confiance, Dieu vous protège, il veille sur vous ; quand toutes les créatures vous abandonneraient, il ne vous abandonnera pas. Mais, de grâce, cessez de l'offenser par une défiance injurieuse à son amour. Domptez cette tristesse qui vous tue, ce profond découragement voisin du désespoir, et que la religion vous ordonne de vaincre. Voilà ce que Dieu demande de vous en ce moment ; j'ignore ce qu'il demandera plus tard. En attendant, vivez de résignation et d'amour.

Mme de Lacan ne tarda pas à regretter le parti excessif qu'elle avait adopté. Elle voulait reprendre son

existence et ses relations d'autrefois. Elle voulait surtout conserver comme ami dans sa vie l'homme qu'elle ne pouvait prendre pour mari. Lamennais s'élève contre ce dessein avec une sévérité que Bourdaloue, auteur d'un morceau fameux sur les *Amitiés prétendues innocentes*, n'aurait pas désavoué. C'est ici le prêtre qui parle :

Je vais vous parler avec la franchise du meilleur ami que vous ayez ; mon attachement pour vous, mon caractère, ma conscience, me font un devoir de ne vous déguiser aucune vérité. Soyez persuadée d'abord, ou, si vous ne le pouvez pas, *croyez* qu'en ce moment, personne au monde n'est moins en état que vous de juger de votre position, même sous le rapport du bonheur. Vous êtes sous l'empire d'une violente passion. Vous ne voyez rien qu'à travers les nuages qu'elle accumule autour de vous.

J'ignore quels destins vous sont réservés ; mais que vous épousiez ou non M. C., ce que M. D.[1] exige de vous est également sage, et son devoir est de l'exiger. Je vous le demande, pouvez-vous sans cela répondre de vous-même, je dis de votre cœur ? Pouvez-vous espérer que son exaltation se calme, lorsque chaque jour vous verrez, vous écouterez celui qui l'excite, lorsque vous vous occuperez de lui, et qu'il vous en occupera lui-même sans cesse ? Que les obstacles à votre union subsistent, ou, chose possible, qu'il en naisse de nouveaux, vous nourririez donc volontairement en vous une passion que la religion, que l'honneur même réprouve ? Vous ne le pouvez pas, vous ne le voulez pas, mais vos sentiments vous aveuglent ; ils vous empêchent d'apercevoir combien cette faiblesse vous exposerait, combien elle serait incompatible avec tout ce que vous devez à Dieu et à vous-même...

[1] Cette initiale désigne l'abbé Desjardins qui était le confesseur de Mme de Lacan.

Restez donc où vous êtes, jusqu'à ce que votre sort soit mieux éclairci. Ne sortez qu'à des jours fixes, pour aller aux Missions et chez vos parents, et encore si vous êtes certaine de ne pas rencontrer chez ceux-ci l'homme que vous ne devez pas revoir, tant que votre position sera douteuse, par la volonté des autres ou par la sienne. Et moi aussi, je vous parais dur, je le sens, et cependant, jamais je ne vous donnai de plus sûre marque d'affection qu'en ce moment même. Il faut que vous vous vainquiez, il le faut absolument, Dieu le veut. Je vous le demande en son nom ; je vous en conjure à genoux. Soyez *vous*, c'est-à-dire résolue à tout ce qu'il y a de bon, de noble, d'honorable et de saint, quoi qu'il vous en doive coûter. Je vous reverrai bientôt : qu'est-ce que cinq ou six semaines ! N'altérez pas votre image au fond de mon cœur.

Mme de Lacan cède à cette objurgation. Elle consent au sacrifice qui lui est demandé ; elle accepte de demeurer dans cette maison de retraite où elle avait cherché un refuge provisoire, de ne plus voir l'homme qu'elle aime ; mais la vie, ainsi dépouillée de tout intérêt de cœur, lui paraît désormais vide et décolorée. Elle tombe dans le désespoir, et, sincère autant qu'elle était passionnée, elle fait à Lamennais l'aveu de ce désespoir. Aussi s'attire-t-elle une nouvelle lettre, plus sévère encore que la précédente, bien que la sévérité en soit tempérée par l'affection.

... Ne croyez pas que je vous oublie un seul moment. Vous m'êtes sans cesse présente ; je vois vos souffrances, j'y compatis et voudrais les soulager. Mais ne les aigrissez-vous point par vos réflexions, vos craintes, par une sorte d'obstination triste à vous nourrir de votre douleur ?...

Je vous dirai avec franchise que votre dernière lettre m'afflige singulièrement. J'attendais de vous plus de force, plus de constance, plus de ce calme que donne un abandon parfait

à Dieu. La passion vous maîtrise encore ; vous vous cramponnez à la terre a mesure que la Providence s'efforce de vous en détacher. Les choses de l'autre vie vous touchent peu ; vous n'êtes sensible qu'aux espérances dont vous auriez dû depuis longtemps reconnaître la vanité. A quoi sert de chercher le bonheur où il n'est pas ? Vous vous raidissez contre l'ordre éternel. De là ces angoisses qui vous tuent et brisent votre âme en pure perte. Oh ! si vous connaissiez la religion ! elle guérirait bien vite toutes vos plaies ; mais c'est cette guérison même que vous craignez. *Quelle mort*, dites-vous, *après tant de vie !* Est-ce que ce mot ne vous effraie pas ? Appelez-vous donc vie un amour qui passe, et le sacrifice de vous-même à la créature ? Revenez, revenez, la vie n'est pas là. Ouvrez les yeux sur le néant de ce qui vous séduit. Ainsi donc, à vous entendre, l'obéissance au devoir, l'exercice de la vertu, les consolations de la foi, l'amour infini de Dieu, l'éternité et ses espérances, ses joies, sa félicité, tout cela, c'est la mort ! Non, vous ne l'avez jamais pensé ; c'est votre bouche seule qui a prononcé ces paroles que votre cœur désavoue. Je n'en doute pas, j'en suis certain, mais voyez de grâce si le sentiment qui vous aveugle à ce point peut être toléré, s'il peut être nourri volontairement. Je m'en rapporte à vous-même. La conduite de Dieu sur vous est admirable. Il vous a sauvée du plus grand danger où peut-être vous fussiez-vous trouvée encore, il vous en a sauvée malgré vous. Vous le reconnaîtrez plus tard. En attendant, croyez, ayez confiance, aimez le Dieu qui vous donne de si touchantes preuves d'amour. Rien ne vous paraîtra pénible quand vous aurez pour lui ce même amour qu'il a pour vous. Ne voulez-vous pas vous remettre tout entière en de si douces et si puissantes mains ?

Les choses finirent cependant par s'arranger mieux que ne l'espérait Mme de Lacan. M. Cottu persista dans sa recherche ; sa famille ne persista pas dans l'opposition qu'elle faisait à son mariage et, l'année

suivante. Mme de Lacau contractait avec lui une union où elle trouva pendant vingt-neuf ans le plus parfait bonheur conjugal. C'est sous le nom de la baronne Cottu qu'il est souvent question d'elle dans les diverses publications qui concernent Lamennais ; et c'est ainsi que nous l'appellerons désormais.

IV

Le baron Cottu était un magistrat de vieille roche, un parlementaire d'autrefois, passionnément royaliste, mais non moins passionnément hostile aux Jésuites à ce qu'on appelait sous la Restauration le *parti prêtre*. Personnellement, il était sceptique et même quelque peu voltairien. Il n'apporta cependant aucun obstacle à l'influence exercée par Lamennais sur Mme Cottu et entretint même avec lui de cordiales relations. Quelques-unes des lettres que lui adressait Lamennais ont été publiées récemment. Ces lettres sont exclusivement politiques, car M. Cottu, tout magistrat qu'il fût, faisait paraître de temps à autre des brochures où il ne se faisait pas faute de critiquer sévèrement la politique du gouvernement qu'il servait. D'accord avec lui sur les critiques, Lamennais ne l'est pas sur les conclusions. M. Cottu ne voit de salut que dans l'autorité et Lamennais que dans la religion. Ces lettres sont curieuses, car Lamennais y fait preuve de ce sens prophétique qui, chez lui, se mêlait à beaucoup d'illusions et de divagations. C'est ainsi que, trois ans avant la Révolution de 1830, il prévoit le triomphe du principe démocratique en Europe

comme en France et il prédit non seulement la « République conventionnelle. » mais le « despotisme impérial ».

Pendant ce temps, la correspondance continuait entre Lamennais et la baronne Cottu, plus ou moins active suivant que Lamennais est ou non à la Chênaie. Ces lettres présentent dans la volumineuse correspondance de Lamennais un caractère presque unique. Ce ne sont pas précisément des lettres de direction, car Lamennais n'a jamais été, au sens catholique du mot, le directeur de la baronne Cottu. C'est au confesseur qu'il lui avait probablement donné, l'abbé Desjardins, qu'il la renvoie souvent pour tel ou tel détail de conduite. Mais elles sont d'une belle et haute spiritualité. On sent qu'il est uniquement préoccupé de porter aussi haut que possible cette âme de femme qui s'est confiée à lui. Il la conduit toujours directement à Dieu, au Christ, sans l'astreindre à de petites pratiques de dévotion. Il voudrait la détacher de la terre et tourner ses espérances vers la vie future. Il la nourrit des plus nobles aliments : l'Évangile, l'Imitation, saint Augustin, saint François de Sales, Fénelon ; rarement Bossuet, auquel il ne pouvait pardonner son gallicanisme. Ce sont aussi des lettres d'ami, d'un ami attentif et devoué, mais elles sont d'une sobriété de ton parfaite. Jamais on n'y relève une de ces expressions empruntées à la langue mystique que la malignité publique est si prompte à mal interpréter lorsqu'elle les découvre sous la plume d'un prêtre. La mesure et la dignité y sont toujours, en même temps que la sollicitude et la tendresse. Il entre avec intelligence et compassion dans les peines

de celle à qui il écrit. Soit qu'avec sa nature ardente et exigeante, elle se forge des chagrins un peu imaginaires, soit au contraire qu'elle se trouve en butte aux véritables épreuves de la vie, il s'efforce de la réconcilier avec la souffrance et de lui en faire apprécier le mérite :

Si j'étais près de vous, je vous parlerais d'une grande loi à laquelle on fait en général bien peu d'attention et que j'admire d'autant plus que j'y réfléchis davantage ; c'est la loi de souffrance sans laquelle il n'y a rien de beau, de grand, ni même de véritablement doux. Le bonheur n'attache point les hommes les uns aux autres. Il faut qu'ils aient souffert ensemble pour s'aimer autant qu'ils sont capables d'aimer. Dans les arts, dans les lettres, dans le monde, toujours et partout la joie est stérile ; c'est la douleur qui enfante presque tout ce que les hommes admirent, et la vertu, qui est la beauté par excellence, se perfectionne par la souffrance, dit saint Paul. Heureux ceux qui pleurent ! Il y a plus de vérité dans cette parole et plus de consolation réelle que dans les innombrables traités des philosophes sur le souverain bien.

Lamennais ne pousse pas cependant le mysticisme au point de ne pas compatir aux vraies douleurs. En 1829, M[me] Cottu fut atteinte d'une des plus cruelles épreuves que puisse connaître une mère, la perte d'une petite fille de six ans. Cette épreuve fut pour elle d'autant plus cruelle qu'elle traversait à ce moment une période de tiédeur et de trouble religieux. Elle se plaignait du coup qui l'avait frappée ; elle voulait transpercer du regard le voile qui sépare ce monde de l'autre, et elle s'irritait de le trouver si épais. Pendant ces jours douloureux, Lamennais lui adresse plusieurs lettres compatissantes, mais fermes.

parfois presque sévères. L'ami n'oublie pas qu'il est prêtre :

Votre douleur est naturelle, elle est juste, mais son exagération ne l'est pas ; elle renferme une sorte d'aigreur et de révolte contre la Providence, que vous devez combattre de toutes vos forces, moins par le raisonnement que par la soumission du cœur. Les doutes qui tourmentent votre cœur ne sont autre chose que la grande question de l'origine du mal, que l'athéisme a remuée dans tous les sens, où l'on peut découvrir quelques lueurs, mais qui, pour nous, renfermera toujours un mystère profond, parce qu'il faudrait, pour le résoudre complètement, connaître toute l'étendue du plan de la Providence, toutes les lois de la création et la nature intime des êtres...

Il faudrait pour cela une science infinie, la science de Dieu même, et un esprit qui pût l'embrasser, c'est-à-dire un esprit infini aussi. La foi est le supplément à ce qui nous manque pour comprendre. Elle fait à la fois notre mérite et notre grandeur : notre mérite, parce qu'elle dépend en partie de notre volonté ; notre grandeur, parce que par elle nous atteignons à ce qui échappe à notre raison étroite et débile. Celle-ci saisit les deux termes extrêmes de l'immense chaîne des choses, un Dieu juste et bon, et les faits de notre propre nature, la vie, la mort, les maladies, les soucis, les peines, les douleurs. Mais la liaison de ces deux termes, le comment de ce qui est, elle l'ignore. Il y a six mille ans que les hommes croient sans concevoir : pourquoi lutter contre cette foi consolante et pure ? Pourquoi amasser des ténèbres devant la seule lumière qui éclaire le chemin de la vie ? Pourquoi dire : Je ne croirai pas si je ne comprends pas ce que le genre humain déclare être incompréhensible ? Je n'espérerai pas si je ne vois clairement comment ce que j'espère est et peut être ? Prenez garde de nourrir en vous de pareils sentiments ; ils n'ont rien de chrétien, rien de raisonnable. Je ne doute pas plus que votre enfant ne soit heureuse, et qu'un jour vous la reverrez, vous la reconnaîtrez, si votre

vie s'achève selon Dieu, que je ne doute de ma propre existence. Cherchez dans les secours que la religion vous offre, dans la pratique des devoirs qu'elle prescrit, un repos, une consolation qui n'est que là. Mon cœur est malade des souffrances du vôtre, mais ce qui m'afflige plus que tout le reste, c'est la direction que prennent vos idées. Vous vous êtes trop reprise à la terre ; il faut vous élever plus haut. Ici-bas, tout est illusion, illusions de plaisir, illusions de douleurs. Les réalités sont d'un autre ordre, et vous n'aurez de paix qu'en y entrant. Adieu, vous savez si je suis à vous.

La pauvre femme continue cependant de lutter contre une espérance qu'elle trouve trop incertaine. Elle ne veut pas seulement croire ; elle voudrait comprendre. Aussi Lamennais lui écrit-il de nouveau :

Ne confondez pas *la foi* avec *la conviction*. La conviction est l'acte de l'esprit qui adhère à ce qu'il voit ou croit voir. La foi est l'acte de la volonté qui se soumet, souvent sans conviction, quelquefois contre la conviction même, à ce qu'une raison extérieure et plus élevée déclare vrai. Voilà pourquoi la foi est toujours possible, moyennant une grâce qui n'est jamais refusée, et voilà aussi pourquoi elle est méritoire. Quiconque veut croire, croit ; car cette volonté est la foi même. Le motif qui vous tient éloignée des sacrements n'est donc pas fondé, et vous vous privez par là de la seule force qui peut vous soutenir, de la seule consolation qui peut adoucir l'amertume de vos regrets. Je vous dirais volontiers comme Hamlet : « Il y a plus de choses au ciel et sur la terre qu'on n'en rêve dans votre philosophie » ; et dans toute philosophie. Que vous importe de comprendre ? Et comment voulez-vous avoir l'idée, le sentiment d'un état qui n'a rien de commun avec votre état actuel ? Ce que vous demandez est contradictoire ; vous demandez à voir sans

yeux, à entendre sans l'organe de l'ouïe. Vous n'avez point, vous ne pouvez avoir le sens de la vie future. Il y a six mille ans que le genre humain y croit inébranlablement, sans la connaître plus que vous, sans la sentir plus que vous. Croyez-y comme lui, avec lui, et ne cherchez pas dans les ténèbres un asile contre l'espérance.

Ces lettres de Lamennais sont encore intéressantes par les jours qu'elles ouvrent sur sa nature intime. Ce lutteur infatigable, cet âpre polémiste était, nous l'avons vu, un tendre. Il était aussi un triste : « Mon âme, disait-il, est douloureuse de tous les côtés. » « Je ne me suis jamais senti bien dans ce monde, a-t-il écrit plus tard ; j'en ai toujours désiré un autre et quand je détournais mes regards du seul où nous devions espérer la paix, mon imagination, jeune encore, en créait de fantastique, et ce m'était un grand charme dans ma solitude. Sur le bord de la mer, au fond des forêts, je me nourrissais de ces vaines pensées, et ignorant l'usage de la vie, je l'endormais en berçant dans le vague mon âme fatiguée d'elle-même. « La mélancolie dont il ressentait les atteintes n'était pas cependant ce qu'on a appelé, d'un mot pompeux, le mal du siècle, le mal des Werther, des René, des Obermann, dans lequel il entrait pas mal d'ambition déçue, de vanité et d'égoïsme. Elle était d'une nature plus noble. Elle tenait de cet autre mal qui, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, faisait tant de ravages dans les cloîtres et les déserts que les Pères de l'Église le désignaient d'un nom spécial. En grec ils l'appelaient *athumia* et en latin : *acedia*. Dégoût de la terre, nostalgie du ciel, cette mélancolie inspirait à un auteur inconnu

certaine strophe d'un vieil hymne qu'on chantait jadis aux Complies :

O quando lucescet tuus
Qui nescit occasum dies,
O quando sancta se dabit
Quæ nescit hostem patria.

Quelques-unes des lettres de Lamennais semblent un écho de cet hymne. C'est ainsi qu'un soir, après avoir relu les lettres d'Henry Morman et beaucoup pleuré, il écrivait à Mme Cottu :

Ces souvenirs trop vifs me sont mauvais ; ils affaiblissent l'âme, qui n'a pas trop de toutes ses forces pour remplir les devoirs que Dieu lui impose. Il est quelquefois dangereux de trop arrêter ses regards sur l'autre vie, à cause du dégoût que celle-ci inspire. Quand le cœur se sent attiré avec une certaine force au delà du tombeau, tout l'homme défaillit (*sic*), et il devient inutile sur la terre. Après tout, ce ne sera pas long, et nous pouvons bien attendre le moment marqué par la Providence. L'essentiel est qu'il nous trouve préparés.

Et dans une autre lettre :

Pendant que nous sommes sur cette pauvre terre, nous ne saurions en détacher tout à fait nos pensées et nos affections, et même nous ne le devons pas, car il y a des affections qui sont des devoirs. Mais notre cœur doit lier les deux mondes, le monde passager de l'exil et celui qui nous est promis pour l'éternité. Toutes les créatures nous échappent ; elles nous quittent ou nous les quittons. Dieu seul est là toujours, toujours, pour remplir ce vide immense que chacun de nous sent en lui-même. C'est en lui qu'il faut se chercher, car ce n'est qu'en lui qu'on se trouve pour jamais. Ne nous laissons point aller aux illusions du temps ; ce rêve finira. Qui que nous soyons, jeunes ou

vieux, nous touchons au réveil ; et puis, si nous le voulons, la lumière qui ne s'affaiblit point, la paix que rien n'altère, le repos que rien ne trouble, la joie qui ne tarit jamais...

Ce mélange de sensibilité et de violence, de mysticisme et d'âpreté, c'est tout Lamennais. Qui ne l'a pas étudié sous ce double aspect ne le connaît pas. Ces premières lettres de 1818 à 1830 le montrent surtout sous le côté sensible et mystique. Nous allons le voir apparaître sous son côté âpre et violent.

V

La Révolution de 1830 devait séparer Lamennais et Mme Cottu matériellement d'abord, et, au bout de quelques années, bien davantage encore moralement. Le baron Cottu était un ardent légitimiste. Blessé au plus profond de ses convictions par l'avènement d'un souverain qu'il ne considérait pas comme légitime, il ne se contenta pas de donner sa démission de conseiller à la Cour royale : il émigra avec femme et enfants, et s'établit à Lausanne, d'où il s'obstina à ne point revenir pendant six ans. Lamennais, au contraire, qui était à la Chênaie, accourait à Paris et se jetait à corps perdu dans le mouvement. Bientôt il appelait à lui Lacordaire et Montalembert. Au mois d'octobre suivant, tous trois ensemble fondaient *l'Avenir!*

L'Avenir : quels souvenirs ce mot seul réveille ! A quelles polémiques la campagne de *l'Avenir* n'a-t-elle pas donné lieu dans l'histoire du mouvement catholique français au siècle dernier ! Ce n'est pas ici le

lieu de renouveler ces polémiques, ni de faire le départ entre celles des doctrines de *l'Avenir* qui ont été définitivement condamnées par l'Église et celles qui ont été simplement blâmées comme téméraires et inopportunes. Il est cependant une réflexion à laquelle il est impossible de se dérober : c'est que telle attitude, telle tactique, telle ligne de conduite qui, à une certaine époque, ont été considérées comme téméraires, peuvent, avec les années, être à ce point imposées par les circonstances qu'on ne puisse point en concevoir d'autres. Lorsque, au lendemain de la Révolution de Juillet, les rédacteurs de *l'Avenir* conseillaient aux catholiques de ne plus compter désormais sur l'appui du gouvernement, de se placer sur le terrain du droit commun et d'employer pour la défense des intérêts catholiques les armes que tout pays libre met ou devrait mettre à la disposition des citoyens, la presse, la parole, la liberté d'association et d'enseignement, ils ne faisaient pas autre chose que jeter sur l'avenir (on peut le dire sans jeu de mots) un coup d'œil prophétique, car c'est à l'emploi de ces armes que les catholiques ont dû autrefois leurs succès et qu'ils confient aujourd'hui leur défense. Lacordaire et Montalembert ont donné l'exemple de se servir de ces armes ; avec quel éclat, chacun le sait. Il ne serait pas équitable d'exclure Lamennais de la reconnaissance qui leur est due.

Si l'on veut, jusqu'au bout, être équitable vis-à-vis de Lamennais, il faut encore tenir compte des procédés dont il a été fait usage vis-à-vis de lui. Léon XII, qui l'avait accueilli à Rome avec beaucoup de bienveillance et qui se proposait, a-t-on cru, de le faire

cardinal, disait de lui : « C'est un homme qu'il faut conduire *avec la main dans son cœur.* » Le cœur a fait incontestablement défaut dans la façon dont a été traité Lamennais. L'acharnement avec lequel après sa soumission, plus apparente si l'on veut que réelle, on a continué de le dénoncer à Rome, les suspicions dont il n'a cessé d'être l'objet, malgré le silence gardé par lui, les humiliations successives qu'on s'est plu à lui imposer, n'ont pas été inspirées uniquement *par le zèle de la maison du Seigneur*, et les rancunes gallicanes ont pris contre lui leur revanche. Peut-être est-il permis d'ajouter que, si le siège de Saint-Pierre avait été dès lors occupé par un pontife animé de l'esprit de celui qui devait, plus tard, reprendre le nom de Léon XII, Lamennais aurait été mieux compris, et les choses, vis-à-vis de lui, n'auraient pas été poussées aussi loin.

Ces circonstances atténuantes ne sauraient cependant servir d'excuse suffisante pour un aussi éclatant reniement. On est catholique, ou on ne l'est pas. On peut ne pas l'être. Quand on s'est déclaré tel, il faut l'être avec logique et docilité, et pour le demeurer, il ne suffit pas de se soumettre, en ce qui concerne la foi et les mœurs, comme dit la langue théologique ; il faut encore, dans les questions qui ne sont pas de pure politique intérieure, car, dans celles-là le citoyen conserve son indépendance, mais qui concernent, au contraire, la direction et le gouvernement de l'Église, savoir reconnaître que le chef de l'Église, voyant de plus haut, doit probablement voir plus loin, et qu'en tout cas, quand il a parlé, il n'y a plus qu'à se taire et à obéir, surtout quand on

est prêtre. Lamennais n'eut ni cette logique, ni cette docilité. Il crut qu'il pouvait tout à la fois s'incliner et protester, faire parvenir à Rome une soumission explicite et publier en même temps les *Paroles d'un Croyant*. Cette erreur d'esprit, qu'il ne voulut jamais reconnaître, conduisit jusqu'aux dernières conséquences sa nature intraitable. Ses derniers biographes se sont efforcés de l'absoudre du péché d'orgueil. Ils n'y ont pas, à notre sens, tout à fait réussi.

Pour en revenir à la correspondance qui nous occupe, à partir de cette date, elle change de caractère. Les lettres de Lamennais, au moins celles des premières années qui suivirent la Révolution de 1830, ne sont plus des lettres de prêtre. Ce sont des lettres de polémiste et l'on pourrait presque dire de pamphlétaire. Elles sont courtes, haletantes. On sent que la pensée de celui qui les écrit est ailleurs, et qu'il dérobe, pour les consacrer à la correspondance, quelques instants à une existence fiévreuse. Ce qui en rend la lecture assez déplaisante, c'est qu'elles sont d'une violence politique incroyable. A dire vrai, quelques-unes de celles qu'il adressait à Mme Cottu, durant les dernières années de la Restauration, avaient déjà ce caractère. En présence de la contradiction, le ton devenait rapidement chez lui blessant et insulteur. Il avait pris ces habitudes de polémique depuis sa collaboration fréquente aux journaux les plus violents de l'extrême droite, *le Conservateur* et *le Drapeau blanc*. C'est ainsi qu'après avoir qualifié « de la plus dégoûtante farce qui ait jamais été donnée au monde » la politique suivie par le ministère Villèle, il s'exprime en ces termes sur le compte de M. de Villèle lui-même :

« Cette espèce d'obstination aveugle et violente, cette rage de désir avec laquelle il se cramponne au pouvoir qui lui échappe, ne m'est pas seulement incompréhensible, mais elle m'effraye comme une vision de l'enfer... Oh! quel affreux supplice que celui qui sort de l'orgueil! On se rit de la religion quand elle parle des damnés ; on dit : « Où sont-ils et qui les a vus? » Eh bien! en voilà un, regardez. »

Si, en 1827, Villèle est, aux yeux de Lamennais, le type du damné, on peut penser comme il parle de Louis-Philippe et de ses ministres. « La conduite du gouvernement, écrit-il, est un miracle permanent de bêtise, mais dans cette bêtise, il y a aussi du crime. » Tantôt il parle « de la fourberie du gouvernement, » tantôt « du plat despotisme qui règne sur la France et la couvre de sa bave dégoûtante ». Sa colère s'étend plus loin, et dépasse les limites de la France. « En voyant, écrit-il, toutes les calamités que quelques hommes font peser sur le monde pour leur seul intérêt, je prends en horreur tout ce qui s'appelle roi. » Et dans une autre lettre : « Les vieilles monarchies sont condamnées et nous assistons à leur supplice. » Aussi n'y a-t-il pas de calamités qu'il ne prévoie : guerre européenne, guerre civile, invasion, misère, choléra. Peu s'en faut qu'il ne souhaite ces extrémités, car elles tireraient la France de la fange où elle croupit. Et cependant, cette France qu'il met si bas, il ne peut s'empêcher d'avoir confiance en son avenir. Il croit à ses destinées. « La France est dégradée par son infâme et lâche gouvernement ; elle se relèvera plus brillante, plus grande et plus forte, dès que l'heure qui l'attend aura sonné, parce qu'elle porte

en son sein les destinées du monde. » Au travers de toutes ces violences, on trouve sous sa plume l'expression d'un sentiment assez nouveau chez lui : l'amour de la patrie. Il ne comprend pas l'obstination de M. Cottu à vivre hors de France et à se priver ainsi de la douceur de respirer l'air natal. Il voudrait que Mme Cottu employât son influence à déterminer son mari à mettre fin à cet exil volontaire, et il trouve, pour traduire l'attrait du sol natal, des accents qui ne sont pas sans émotion et sans charme :

Rien ne saurait jamais remplacer la patrie. Notre berceau nous attire toujours, et près de lui, les douleurs sont plus douces que les joies ailleurs. Combien de fois, loin de ma terre natale, n'ai-je pas aspiré, avec une sorte d'émotion inexprimable, le souffle de l'Ouest qui, en passant, avait caressé nos bruyères et qui m'arrivait tout chargé de souvenirs ! Le plus beau ciel ne vaut point le ciel qui a souri à notre enfance, ni les plus délicieuses contrées les âpres campagnes où errèrent nos premières rêveries.

Et dans une autre lettre :

J'ai bien de la peine à comprendre qu'on se prive, sans y être forcé, de ce qui existe de plus doux au monde, la patrie. On a beau dire qu'elle est partout quand on sait l'y trouver, qu'on la porte en soi-même ; il n'en est rien. L'Italie est plus belle que la Bretagne, mais jamais l'Italie ne sera la Bretagne pour moi. J'aime mieux nos bruyères que ses orangers, notre ciel gris et terne que son ciel brillant, notre Océan verdâtre que ses mers azurées. Et puis, qui me rendrait mes souvenirs ? En quel sol étranger mes racines puiseraient-elles leur sève accoutumée ? On ne meurt doucement que là où l'on a vécu et, près de se fermer, nos yeux cherchent ce qu'ils virent en s'ouvrant. C'est leur dernière joie.

De même que la pensée de Lamennais se tourne avec tendresse vers cette Bretagne où s'écoulèrent ses plus douces années, elle revient aussi vers les temps déjà lointains de ses premières relations avec Mme Cottu. On sent qu'au milieu de sa vie militante, il regrette parfois ces jours paisibles, et ces retours vers le passé attendrissent un peu cette correspondance violente et rude :

Je pense à vous bien souvent, et cela me console. L'affection si douce, si vraie, si profonde que vous avez toujours conservée pour moi a jeté sur ma triste vie un charme que je n'aurais point connu sans elle. Oui, vous êtes *moi* aussi, et ce qui a été séparé sur la terre sera un jour, j'en ai la confiance, réuni dans un meilleur lieu.

Et dans une autre lettre :

Croyez-vous donc que des souvenirs tels que ceux qui nous unissent depuis tant d'années puissent jamais s'affaiblir ? Que jamais votre affection puisse cesser de m'être, au milieu des douleurs de la vie, l'une des plus douces consolations que m'ait ménagées la Providence ? Non certes, et vous le savez bien. Il y a des choses intimes sur lesquelles le cœur ne saurait se tromper. Vous me parlez des Feuillantines. Cernay est du même temps. Tout cela m'apparaît aujourd'hui comme une sorte de rêve. Les réalités du présent sont si différentes ! Dans notre triste existence, il n'y a de bon que des souvenirs sur la terre et des espérances dans le ciel.

Par moments même, bien que de plus en plus rarement, le prêtre reprend la parole, et glisse dans ses lettres des exhortations pieuses qu'inspire encore l'esprit chrétien. Au commencement de l'année 1834, Mme Cottu fut frappée par un nouveau malheur, la

perte d'un petit garçon de neuf ans. Elle en conçut un profond désespoir. « Ma vie partout sera douloureuse, écrivait-elle à Benoist d'Azy, et ne vaut pas la peine d'être comptée pour quelque chose. Mon retour dans mon pays, ma réunion avec mes amis ne seront que des palliatifs à un mal incurable. » Lamennais voulut venir en aide à ce mal, et il écrivit à Mme Cottu une lettre qui rappelle encore, bien qu'avec un peu moins de profondeur et d'onction, celles qu'il lui écrivait cinq années auparavant, dans des circonstances non moins douloureuses.

Au nom de Dieu, amassez tout ce que vous avez de foi et de courage pour soutenir votre âme si cruellement atteinte. Il n'est rien que vous ne puissiez, aidée de celui qui peut tout. Vous trouverez des forces dans votre faiblesse même si vous les y cherchez avec la confiance naïve d'un enfant qui voit en toutes choses la volonté pleine d'amour et de miséricorde du Père céleste, quoique ses voies soient cachées. Il veut que nous ayons pour lui cet abandon qui acquiesce sans réfléchir et sans interroger. Qui sommes-nous, pour lui demander compte de ses desseins, pour sonder ses voies mystérieuses? *Oui, mon Père, parce qu'il vous a plu ainsi.* Voilà la parole qu'il désire entendre sortir de votre cœur et la seule aussi qui vous consolera. Il y a bien de la paix dans le sacrifice, pourvu qu'il soit pur et entier. Ç'a été sur la terre toute la joie du Dieu-homme... Représentez-vous telle qu'elle est cette vie triste et rapide, et ses événements les plus douloureux se présenteront à vous sous un tout autre aspect. Où allons-nous? Vers votre mère patrie. Comment plaindre ceux qui sont délivrés et des fatigues et des périls de la route? Mais c'est nous-mêmes que nous plaignons, et Dieu permet cette plainte et il y compatit, lorsque, renfermée en de chrétiennes bornes, elle n'exclut point la résignation.

Cette lettre où Lamennais parle du Dieu-homme est du 2 mai 1834. Dans les derniers jours d'avril avaient paru les *Paroles d'un Croyant*. A la lecture de cet écrit célèbre dont la lecture nous laisse assez froids aujourd'hui, mais qui transportait alors jusqu'aux ouvriers chargés de l'impression, Grégoire XVI fut « saisi d'horreur ». On sait qu'il y répondit par une condamnation formelle et explicite. Mais les termes mêmes de la lettre que je viens de citer montreraient une fois de plus, s'il en était besoin, qu'au moment où il s'engageait dans cette voie funeste, Lamennais ne prévoyait pas les négations successives auxquelles rapidement elle le conduirait, et qu'il était sincère lorsqu'il donnait ses paroles comme celles d'un *Croyant*.

VI

Ce qu'on chercherait vainement dans la correspondance de ces années, ce serait un écho des démêlés de Lamennais avec le Saint-Siège et de la crise intérieure qu'il traverse. Il se borne à informer Mme Cottu par un court billet de la suspension de *l'Avenir* et de son départ pour Rome. De ses sentiments personnels, des condamnations successives dont ses doctrines, puis sa personne sont l'objet, pas un mot. On sent qu'il a le parti pris de tenir Mme Cottu en dehors du drame qui se passe alors dans sa conscience et qu'il veut lui laisser tout ignorer. Mais Mme Cottu n'était pas dupe de ce silence. Elle le connaissait trop bien pour ne pas deviner la tempête à laquelle il devait être en proie. Dans les lettres que

de Lausanne elle écrit à Benoist d'Azy, on peut suivre les progrès de son inquiétude. Ce n'est pas sans crainte qu'elle apprend le départ pour Rome des trois fondateurs de *l'Avenir*. « Le motif de ce voyage, écrit-elle, me donne une vraie douleur. Hélas! pourquoi cet homme, si élevé au-dessus des autres hommes, s'est-il mêlé parmi eux! Pourquoi n'a-t-il pas suivi le conseil que vous lui donniez! Méconnu, calomnié comme son divin maître, puisse-t-il avoir comme lui une inépuisable résignation à opposer aux épreuves qui lui sont envoyées! »

Cette inquiétude redouble au commencement de l'année 1834. Elle trouve « dans l'amertume de son cœur » qu'il n'y avait « ni dignité, ni conséquence dans la route où M. de Lamennais était près de s'engager. » Aussi s'est-elle réjouie « d'une soumission qui seule pouvait s'accorder avec les principes qu'il avait si hautement professés. » Mais cette soumission ne suffit pas à la rassurer. Elle redoute les inconséquences de cet esprit mobile et les brusques impulsions de ce caractère à la fois faible et emporté. La lettre suivante, qui précède de très peu de semaines la publication des *Paroles d'un Croyant*, montre que, chez Mme Cottu, l'attachement inébranlable n'enlevait rien à la clairvoyance, ni à l'indépendance du jugement.

Les nouvelles que vous me donnez de M. de Lamennais n'ont précédé que de deux jours celles qu'il s'est enfin déterminé à me donner lui-même. Il me confirme son prochain départ pour la Bretagne. J'ai hâte, comme vous, de le savoir à l'abri des agitations de tous genres qui, à Paris, torturent son esprit et usent son corps déjà si

débile. Quelque désir que j'aie de le voir tenir au projet qu'il a formé de passer deux ou trois ans d'arrache-pied à la Chênaie, je suis persuadée qu'avant six mois la ville infernale l'attirera dans son gouffre. Puisse-t-elle ne l'y point engloutir. Puissent le calme et la raison affranchir un génie si sublime, une âme si élevée, du joug des passions mauvaises qui cherchent à en faire leur proie! Hélas! depuis quinze ans, combien de fois ne l'ai-je pas vu tour à tour subjugué et désabusé, portant et dans ses illusions et dans la perte de ces illusions une ardeur de foi et une amertume de ressentiments l'une et l'autre extrêmes! Aussitôt qu'il ploie ses ailes et qu'il marche sur la terre, cet homme si supérieur n'est plus qu'un faible enfant, plein de candeur et de gaucherie, qui ne sait comment se tirer de la vie commune à laquelle il paie un continuel et déplorable tribut d'inexpérience...

« La route dans laquelle il s'est engagé m'épouvante, écrit-elle l'année suivante. Il la parcourt et s'y enfonce avec une rapidité et une assurance dont je frémis. » Il était impossible qu'une affection aussi dévouée et aussi clairvoyante à la fois n'essayât pas de l'arrêter sur cette route. Il ressort des lettres mêmes de Lamennais que Mme Cottu fit plusieurs tentatives. Toujours elle fut repoussée par des phrases évasives. Rentrée en France au commencement de l'année 1837, elle eut avec Lamennais une conversation qui ne dut guère lui laisser d'espérance. Aussi n'ajouta-t-elle que peu de foi au bruit qui se répandit inopinément, quelques mois après la publication des *Affaires de Rome*, que Lamennais s'était rétracté et avait, pour la troisième fois, fait acte de soumission au Saint-Siège. L'émotion que lui causa cette nouvelle, si peu vraisemblable qu'elle lui parût, fut cependant si vive qu'elle écrivait à Benoist d'Azy :

Troublée comme vous et presque éperdue de joie dans le premier moment par cette nouvelle, que la réflexion n'a pas tardé à me faire juger bien improbable, je suis, comme vous aussi, réduite aux conjectures sur un sujet qui me touche si profondément. Depuis le premier départ de M. de Lamennais, qui a eu lieu vers le 16 ou 18 juin, j'ignore tout de lui... Une semaine avant cette époque, il vint passer une journée avec moi, et le douloureux souvenir de ce qu'il me dit alors me laisse bien peu d'espoir qu'il ait pu revenir d'une manière soudaine à des sentiments dont il se montrait, hélas! bien éloigné. Jamais on ne vit démence si ferme et si joyeuse. Il me perça le cœur, et quand je songe au déplorable contentement où je le vis, à l'oubli prodigieux qui a effacé de son esprit jusqu'à la mémoire de ce qu'il fut, jusqu'au moindre reflet de son noble passé, il me faut espérer un miracle pour admettre comme possible le bruit qui a circulé. Ce miracle, je l'implore chaque jour du ciel avec la double ferveur de la foi et d'une affection assez pure, assez haute pour se placer à côté de cette foi qu'elle a fait naître. Jamais je ne sentis mieux à quel point m'est cher ce malheureux ami que dans l'instant trop rapide où je le crus sorti de l'abîme et rendu à Dieu et à nous.

Et après avoir demandé à Benoist d'Azy de joindre une dernière fois ses efforts à ceux qu'elle tentait, elle ajoutait :

Jamais mendiant, qui tend la main pour la première fois, n'a eu le cœur plus gonflé que moi en quêtant çà et là le bienfait d'une parole de lumière sur une destinée dont, pendant un si grand nombre d'années, rien ne m'a été étranger.

Elle dut cependant faire une nouvelle tentative, car elle finit par s'attirer de la part de Lamennais cette lettre assez sèche, dont le ton contraste avec le reste de la correspondance :

Je ne crois pas qu'il y ait eu de la sécheresse dans mes paroles, car il n'y en avait pas dans mon cœur ; mais il a pu y percer de la fatigue de vous voir toujours revenir sur un sujet que vous savez bien ne pouvoir m'être agréable, car il ne l'est pas du tout de s'entendre plaindre sans cesse, comme on plaindrait un homme tombé dans les plus déplorables égarements, lorsque ma conscience me rend le témoignage de n'avoir fait que mon devoir. J'ai mes convictions, vous avez les vôtres ; pourquoi ne serions-nous pas également de bonne foi ? Il y a une pitié qui insulte, et je ne veux pas de celle-là. Je sais que rien au monde n'est plus éloigné de votre intention que de me blesser en quoi que ce soit. Pourquoi donc cette insistance de regrets qui ressemblent si fort à des reproches, et d'exhortations au moins inutiles ? Car vous ne pouvez douter que je n'aie réfléchi trop longtemps et trop sérieusement à tout ce qui vous préoccupe pour revenir jamais de ce qui vous paraît des erreurs, tant qu'elles seront à mes yeux d'incontestables vérités. Mais en voilà assez là-dessus.

Le sujet défendu devait cependant revenir entre eux une dernière fois, mais trois ans plus tard. A son retour en France, M[me] Cottu s'était établie à Versailles avec son mari et ses enfants. Lamennais continua de l'aller voir, mais de plus en plus rarement, car M. Cottu ne dissimulait pas le peu de plaisir qu'il avait à le recevoir. Ces visites donnaient quelquefois lieu à des incidents pénibles. C'est ainsi que Lamennais se rencontra un jour avec l'évêque de Versailles. Fort troublé de cette rencontre, il demanda que son nom ne fût pas prononcé à l'évêque, et, durant tout le temps que dura la visite de celui-ci, il demeura dans un coin, la tête enfoncée dans le collet de sa redingote, sans ouvrir la bouche. Plus souvent,

Mme Cottu l'allait voir à Paris. Avec tristesse elle remarquait que tous les signes extérieurs qui auraient pu rappeler l'ancienne vocation de Lamennais avaient disparu. Plus de crucifix, plus de prie-Dieu. Sur la cheminée, une statue de la Vierge avait été remplacée par une statuette en bronze de la Liberté, avec cette inscription sur le socle :

Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs.

« Quelle madone! » disait en revenant Mme Cottu à son mari. Elle se désolait aussi en constatant que Lamennais avait renoncé non seulement à la soutane, mais aux vêtements de couleurs sombres, et qu'il portait un pantalon de nanking avec des bas blancs. Un jour enfin eut lieu entre eux une conversation suprême, dont Mme Cottu, en rentrant chez elle, écrivit le récit, toute vibrante encore de l'émotion que cette conversation lui avait causée. Plutôt que de résumer ce récit, je crois devoir le reproduire en entier, car il est à la fois curieux et pathétique.

J'ai passé plus de deux heures avec M. de Lamennais. Il a abordé franchement avec moi les questions qui jusqu'ici avaient été entre nous un sujet de gêne. Je ne sais quels flots de conversations nous ont jetés sur cet écueil ; mais enfin nous nous y sommes trouvés conduits, sans que j'eusse formé aucun dessein de l'y amener. En m'ouvrant son cœur, il m'a montré un abîme profond, une cavité aussi vaste qu'avait été vaste dans cette grande intelligence la pensée de Dieu qui l'avait remplie.

Il m'a exprimé une sorte d'horreur pour l'état ecclésiastique. « Je n'ai jamais été si heureux, m'a-t-il dit, que depuis que je suis sorti de tout cela. » J'ai pris le courage

de lui répliquer : « C'est pourtant dans la plénitude de votre raison et de votre volonté que vous êtes entré dans *tout cela.* » — Il m'a fait répéter deux fois cette objection si simple, comme s'il ne la saisissait pas bien, et, évidemment, parce qu'elle le laissait à court de réponse ; puis il m'a répondu avec embarras et en balbutiant : « J'avais eu de grands chagrins, auxquels je cherchais une consolation. » Hélas ! la douleur n'est-elle pas en ce monde l'état normal de notre cœur ? Et n'est-ce pas quand il souffre, qu'il a le mieux l'instinct des vérités du salut, et qu'une secourable révélation l'éclaire ? — Je n'ai pas su lui dire cela, trop émue, trop honteuse même que j'étais d'avoir osé l'embarrasser. Je suis si façonnée à une attitude de respect devant lui que je me sentais confuse de me tenir debout en sa présence, bien plus encore de le forcer à baisser la tête. Nous ne connaissons pas bien par nous-mêmes ce que c'est que la confusion ; il faut avoir rougi pour ce qui nous est profondément cher, pour apprécier toute la portée de ce malaise.

J'ai rompu le ton direct qu'avait pris notre entretien, et je l'ai ramené à des questions plus générales. Alors sa voix s'est affermie ; il est redevenu éloquent, mais à la manière du génie tombé en démence ; il y avait des instants où il s'enfonçait dans une métaphysique si obscure, si embrouillée qu'il ne s'entendait sûrement pas lui-même : par-ci, par-là, quelques rayons de soleil ; puis, revenaient les nuages, les aberrations d'un cerveau malade. Je l'écoutais, le cœur palpitant, comme on suit, au chevet d'un ami, les incohérentes pensées qu'il exprime dans le délire. Enfin, épouvantée de ce qu'il m'étalait d'incrédulité au christianisme, je me suis écriée : « Vous n'êtes donc plus que déiste ! Vous offrez donc vous-même un déplorable exemple de ce que vous avez si victorieusement prouvé autrefois, que la négation d'une seule vérité du catholicisme conduit invinciblement à ce terme ! » Il s'est troublé de nouveau, et moi, de nouveau, j'ai brisé le glaive de cette parole et je lui ai demandé si, n'admettant plus *comme devoir* un culte positif, accompagné de pratiques

extérieures, il ne l'admettait pas du moins comme besoin, comme impérieuse nécessité sociale? S'il ne convenait pas qu'il fallait à nos misères, si nombreuses et si incessantes, des consolations régulières et incessantes aussi, appliquées par une classe d'hommes voués à panser toutes les plaies morales de leurs semblables? — « Ne convenez-vous pas, ai-je ajouté, que la voix du prêtre est la seule qui puisse adoucir toutes nos souffrances et calmer nos tempêtes? » — De cela il est tombé d'accord avec moi; et là dessus il m'a déroulé un système de sacerdoce tout à fait identique à une organisation de garde urbaine. — Le prêtre se prendrait indifféremment et momentanément dans toutes les classes de la société: sans passé et sans avenir, sans mission divine et sans caractère sacré; ce prêtre improvisé quitterait son établi, son comptoir, même son échoppe, pour faire sa faction à côté de notre âme, et serait relevé par le camarade à la garde descendante... Voilà les absurdités que ce malheureux déchu accueille aujourd'hui, en haine de certaines vérités contre lesquelles il ne saurait trouver des armes dans la partie rationnelle de son esprit. « Quelle nécessité, me disait-il, avec un accent d'une inexprimable amertume, quelle nécessité à ce qu'il y ait une classe d'hommes attachés sur l'homme comme le *ver sur le cadavre?* » — A cette image abjecte et révoltante, je me suis sentie indignée. Je lui ai rappelé cette sublime et si juste peinture qu'il avait faite du prêtre catholique, de cet ange, placé entre le ciel et la terre, et métamorphosé maintenant à ses yeux en importun reptile! Inspirée alors moi-même par le souvenir du vivant modèle de ce prêtre catholique, renonçant à toutes les jouissances de la jeunesse, à tous les biens de la nature, dévouant sa vie dépouillée à revêtir ses frères d'espérance et de foi, les relevant d'une main, et, de l'autre, leur montrant l'immortel séjour de la paix: « Non, lui ai je dit dans toute l'émotion de mon cœur, non, il n'y aura rien dans votre vie nouvelle qui vaille, même pour le temps, cette vie admirable qui était la vôtre. » Je ne sais si je l'ai attendri, mais du moins ne l'ai-je pas blessé,

ni même alors embarrassé. Il y a eu quelque chose de constamment doux et triste dans son regard, pendant cette période de notre conversation. — Il m'a beaucoup parlé de la conduite de la cour de Rome à son égard. « En taxant d'hérésie ma doctrine de l'autorité, elle m'a forcé à l'examen. Je voulais fermer les yeux : ce n'est pas ma faute si, m'obligeant à les ouvrir, j'y ai vu clair... » Certes, ce n'était pas là la conséquence des objections qui lui furent alors opposées ; mais certes aussi, il y a eu grande maladresse et peut-être un coupable mouvement des passions envieuses dans la conduite de quelques membres du haut clergé envers cet illustre accusé.

Mme Cottu quitta Lamennais plus découragée que jamais. Rencontrant une église sur sa route, elle y entra et répandit son âme dans une ardente prière :

A genoux devant Dieu, toute pleine du spectacle de l'insuffisance des dons les plus élevés quand la foi se retire d'eux, je ne pouvais que répéter : O mon Dieu ! laissez-moi la foi ! la foi toute nue, sans une pensée au bout de ce mot *je crois !* Que je croie toujours, et de plus en plus fermement : tout le reste n'est que vanité et péril. — Puis, me repliant sur le passé : c'est du flambeau de son génie, me disais-je, qu'est tombée dans mon âme la première étincelle de foi. C'est sous les ailes de ce génie que j'ai vécu d'une vie nouvelle, tout animée par lui, et régularisée par les mouvements de la sienne, dans une union si intime qu'elle en semblait inséparable. Par quelle merveille de votre grâce, mon Dieu, n'ai-je pas trouvé la mort sur son cadavre ? Ensuite, ma pensée s'est transportée au redoutable moment où cette grande âme comparaîtrait devant le divin juge, et aurait à lui rendre compte de l'usage qu'elle avait fait de sa haute intelligence, de ses facultés si ardentes, du don d'entraîner et d'émotionner, de convaincre par toutes les forces de l'esprit, de persuader par tous les attraits de la plus suave action. Et je tremblais que la sentence portée contre le mauvais riche ne lui

fût trop applicable. Alors, je me suis figuré un groupe d'âmes, parmi lesquelles je voyais la mienne, déposant comme témoins à décharge, en faveur de ce grand accusé, et demandant grâce pour celui qui avait été le premier instrument de leur salut. Se pourrait-il, mon Dieu, que leurs supplications ne touchassent pas votre miséricorde ; et s'il en doit être ainsi, donnerez-vous à ces âmes, jadis éclairées par lui, une triste puissance d'ingratitude, et d'oubli, qui les rende indifférentes à son supplice? Hélas! je reculerais, ce me semble, devant ce douloureux bienfait, de cesser d'aimer, de cesser de plaindre celui que j'ai tant aimé, celui que je plains d'une pitié si tendre! Ah! du moins, tant qu'il m'est permis, tant qu'il m'est commandé même de lui conserver cet attachement et cette reconnaissance, je m'efforcerai de les lui rendre et doux et profitables, n'imitant point ces froids amis qui n'ont pas su *veiller et prier une heure* près de leur ancien maître.

Cette conversation date du mois d'août 1840. A la fin de décembre de cette même année, Lamennais était condamné, par le jury de la Seine, à un an de prison pour avoir, dans un écrit d'une extrême violence, intitulé : *Le Pays et le Gouvernement*, insulté le Roi et les Chambres. Il passa toute l'année suivante à Sainte-Pélagie. Au cours de cette détention, Mme Cottu alla le voir plusieurs fois. Exaspéré par le traitement rigoureux qu'il subissait, Lamennais se laissait aller à des violences croissantes. « Jusqu'à présent, disait-il, j'avais été d'avis que la révolution qui se prépare devait être renfermée dans de certaines limites de modération, surtout relativement aux personnes ; mais j'ai tout à fait changé d'avis, et je pense au contraire qu'on doit sévir avec vigueur contre les oppresseurs du peuple. » Aussi voulait-il que M. Guizot et M. Molé fussent condamnés aux galères. Il

voulait également qu'on empruntât à la religion l'idée de l'excommunication qui lui paraissait sublime et qu'en l'appliquât à la politique. « Les noms des traîtres et des ennemis du peuple, disait-il, devraient être inscrits en encre rouge sur de grands tableaux dans toutes les écoles et voués à l'exécration des enfants. » « Je ne sais, disait-il encore, si on sera assez sot pour pardonner, mais moi, je n'oublierai jamais rien. » Chateaubriand, qui assistait à la conversation, paraissait un peu embarrassé de cette explosion de fureur ; cependant, tandis que Mme Cottu s'efforçait de ramener Lamennais à des sentiments plus humains, Chateaubriand se bornait à lui dire que la révolution n'était pas si proche et que la dynastie nouvelle, s'appuyant sur des intérêts puissants, était en état de faire une longue résistance.

La conversation de Lamennais ne s'élevait pas toujours à ce diapason de violence. Parfois, au contraire, il se laissait aller à causer avec abandon et bonhomie, comme on cause avec une très ancienne amie. Il ne dissimulait pas à Mme Cottu les embarras de sa situation matérielle. Ses livres ne se vendaient plus. Il ne vivait guère que du produit de ses *Réflexions sur l'Imitation* ; s'il tombait malade, il se verrait dans la nécessité de s'abandonner à la charité de ses amis ou de se faire porter à l'hôpital. Parfois aussi, il lui confessait les mécomptes et les désagréments qu'il essuyait dans la société nouvelle au milieu de laquelle il avait vécu depuis quelques années. Comme il était naturel, Lamennais avait totalement changé de milieu. Sauf Mme Cottu elle-même, et le baron de Vitrolles, presque tous ses anciens amis

l'avaient abandonné. Il avait dû s'en faire de nouveaux dans le monde républicain : Béranger, Arago, Garnier-Pagès. Comme femme, il fréquentait George Sand, alors dans tout l'éclat de sa renommée quelque peu scandaleuse, et la comtesse d'Agoult, que sa liaison notoire avec Listz avait séparée du monde auquel elle appartenait naturellement. C'étaient là, pour un ancien prêtre, des intimités quelque peu singulières, et Lamennais en avait le sentiment. Aussi s'en expliquait-il avec Mme Cottu. Il se défendait en particulier contre les calomnies auxquelles sa relation avec George Sand avait donné naissance. Il se plaignait qu'une certaine dame affirmât avoir vu plus de soixante lettres de lui à George Sand. Or, il assurait ne lui en avoir jamais écrit que quatre, deux insignifiantes et deux détaillées en réponse à des confidences très intimes qu'elle lui avait faites sur ses chagrins domestiques et sur la situation de son âme. Il se plaignait également du peu de tact et de mesure qu'elle avait montré dans ses relations avec lui. « Croiriez-vous, disait-il, qu'elle m'a menacé de venir prendre une chambre dans le village le plus voisin de la Chênaie pour être plus à portée de mes conseils et de mes instructions. Jugez le beau texte que l'exécution d'un pareil projet aurait fourni à la calomnie. Il ne m'aurait plus manqué que ce dernier coup. » Mme Cottu lui ayant demandé s'il lui trouvait quelque charme dans l'esprit et dans la conversation, il lui répondit qu'elle était « essentiellement dépourvue de toute physionomie et que son entretien était de la plus grande sécheresse ».

Il se plaignait également d'une certaine Mme de

Marliani, une Espagnole chez qui il s'était mis sur un tel pied de familiarité qu'il y allait souvent dîner sans être invité. Mal lui en prit une fois, et il racontait en ces termes à Mme Cottu la fâcheuse aventure qui lui arriva certain soir :

Un jour, j'arrive à six heures, au moment du dîner, et je vois Mme de Marliani un peu troublée de ma visite. Elle s'avance vers moi d'un air inquiet et me dit qu'elle attendait à dîner une certaine personne dont elle craignait que la présence ne me fût pas agréable, qu'en un mot, elle attendait Mme Dorval. Je me sentis un peu déconcerté de cette nouvelle, mais ne voulant pas faire un esclandre je pris le parti de rester. Effectivement, Mme Dorval arriva presque sur mes talons avec un M. Merle, son amant, directeur de je ne sais quel théâtre. On les plaça aux deux bouts de la salle, en face l'un de l'autre, et pendant tout le dîner, voilà Mme Dorval criant continuellement à ce monsieur tout ce qu'elle entendait dire autour d'elle, et l'appelant de toutes ses forces : « Merle ! Merle ! » à travers le bruit des plats, des verres et de la conversation. Quel ton et quel langage !

« Mais, lui dit Mme Cottu, comment est-il possible que vous vous soyez oublié à ce point ? — Hélas ! répondit Lamennais, c'est faiblesse et entraînement. »

Lamennais profita de sa prison pour rompre avec ces deux dames. Il fut blessé en particulier de ce que George Sand, au lieu de s'adresser au préfet de police pour demander la permission de venir le voir, se fût adressée avec fracas au ministre et eût voulu se faire ouvrir d'autorité la porte de la cellule de Lamennais. Mme Cottu fut la seule femme qu'il consentit à recevoir durant son séjour à Sainte-Pélagie[1]. Elle

[1] Au retour de ses visites à Sainte-Pélagie, Mme Cottu racontait à

fut également la première à l'aller voir lorsqu'il sortit de prison, le 3 janvier 1842, dans le nouvel appartement qu'il avait loué rue Tronchet [1]. Rien ne pouvait lasser sa fidélité, pas même, de la part de Lamennais, un peu de négligence et de froideur dont elle paraît s'être plainte, car il lui répondait :

Accusez les choses, les événements, la vie, mais ne m'accusez pas. Je n'ai jamais cessé un moment d'être le même pour vous. Il est vrai que le devoir, ou ce qui me paraissait tel, m'a poussé en des voies qui, à quelques égards, semblaient nous séparer. N'en a-t-il pas été ainsi de vous ? D'autres n'ont-ils pas eu des droits, des droits sacrés à vos premières, à vos plus intimes affections ? C'était conforme à l'ordre de Dieu, et je vous loue d'avoir marché dans la voie que lui-même vous traçait. Il m'en montrait une autre. J'y ai marché aussi, entouré de gens qu'aucun lien ne retenait près de moi, et sur le soir, je suis resté seul. Croyez-vous donc qu'il ne faille pas quelque effort de courage pour porter le poids de cette solitude, pour se dire, sans être troublé, qu'on n'a plus sur la terre que trois demeures, une mansarde déserte, un cabanon [2] et une fosse dans le cimetière commun ? Qu'est-ce que la vie du dehors, quand au dedans on n'a que cela ? Je ne me plains pas pourtant. Je sens que je suis ce que je devais être, et j'attends en paix l'heure de Dieu.

A trois ans de là survint cependant un incident qui

son mari les conversations qu'elle avait eues avec Lamennais, et celui-ci les couchait fidèlement par écrit dans un *Journal* qu'il tenait jour par jour. Ce journal m'a été obligeamment communiqué.

[1] Le baron Cottu écrivait dans son journal à cette date : « Ma femme est allée aujourd'hui faire sa visite à M. de Lamennais à sa sortie de prison. Elle est incomparable pour les sortes d'attention qui prennent leur source dans le cœur. Mais dans quoi au reste n'est-elle pas parfaite. Est-il une femme plus dévouée, plus active et plus charitable ? »

[2] La lettre est datée de Sainte-Pélagie.

allait, pendant un temps assez long, interrompre leurs relations. En 1843, Lamennais paraît avoir conçu la pensée de rédiger, sous une forme ou sous une autre, les souvenirs de sa vie. Il s'adressa à ses nombreux correspondants, et entre autres à Mme Cottu, pour leur demander de lui rendre ses lettres dont il croyait avoir besoin. Mme Cottu, qui tenait à conserver les originaux, avait commencé pour lui un travail de copie ; mais M. Cottu intervint. Il se figura, à tort, que Lamennais se proposait de publier ces lettres et il interdit à Mme Cottu de continuer son travail, en l'autorisant à dire à Lamennais que le refus de communication venait de lui. Lamennais fut blessé et de l'intervention et du refus.

Je ne sais pas, écrivait-il à Mme Cottu, comment vous avez pu imaginer qu'il me fût entré dans l'esprit de mettre le public en tiers dans des entretiens d'une confidence si intime, ni ce que M. Cottu pouvait avoir à peser et à décider au sujet de la communication que je vous demandais en vue d'un travail qui me préoccupe, quoique incertain. Du reste, ces lettres, je n'en veux plus. Vous me les confieriez maintenant que je vous les renverrais sans les ouvrir.

Cependant, comme s'il craignait d'en rester sur cette phrase un peu dure, il ajoute :

Le temps me presse de son poids ; les ans m'emportent, mais quoi que vous en puissiez penser, rien n'emportera jamais les sentiments que vous m'avez connus pour vous et qui sont devenus mon âme même.

A partir de cette lettre, qui est du 3 novembre 1844, toute relation, au moins par correspondance, fut

suspendue entre eux. Continuèrent-ils à se voir, je l'ignore, mais cela semble peu probable. Cependant cet attachement, qui avait tenu une si grande place dans sa vie, sommeillait dans le cœur de Mme Cottu plutôt qu'il n'était mort. Il se réveilla quand elle apprit à la fin de l'année 1853, sans doute par la rumeur publique, que la santé de Lamennais déclinait. M. Cottu était mort depuis quatre ans. Elle se trouvait donc libre de suivre les impulsions de son cœur. Elle prit les devants et écrivit à Lamennais. A l'instant même où il reçut cette lettre, dont on regrette de ne pas avoir le texte, Lamennais lui répondit :

Le silence n'est pas l'oubli ; mais, je vous l'avoue, je craignais le vôtre. Vous retrouver, retrouver votre cœur m'a fait plus de bien que je ne saurais vous l'exprimer... Oui, rapprochons-nous pour ne plus nous séparer qu'à l'heure où l'on ne se dit pas adieu, mais au revoir, et grâce à Dieu, c'est toujours bientôt. A vous, comme il y a trente-cinq ans.

Mme Cottu alla aussitôt voir Lamennais et la correspondance reprit alors entre eux. Mais Lamennais ne lui écrit que de courtes lettres. On sent qu'il est à bout de forces. Il règne dans ses lettres un ton de lassitude et de découragement. Elles sont tristes et désabusées. Pas une pensée pieuse chez ce vieillard, chez cet ancien prêtre qui s'en va. Rien que des récriminations ou des prédictions sombres. « Jamais, écrit-il, l'horizon ne me parut si noir. Messieurs du passé doivent être contents de leurs œuvres et nous ne sommes pas au bout. Tous leurs œufs ne sont pas éclos. » Et dans une autre lettre :

Le peu que j'apprends de l'état des choses, chez nous et ailleurs, ne me remplit pas l'esprit d'idées plus gaies. Heureusement j'ai des livres avec lesquels je me réfugie en d'autres temps. Valaient-ils mieux que le nôtre ? Non, mais en traversant ces marais, la pensée découvre çà et là quelques fleurs qu'elle cueille en passant. Dans ce qui fut, on choisit ce qui plaît : dans le présent, on ne peut choisir ; il faut l'avaler tout entier tel qu'il est, et bien peu de gens, ce me semble, s'y décident sans faire la grimace.

Panurge, dans je ne sais quelle île, en trouva tous les habitants occupés, qui à ceci, qui à cela. « Aultres, dit-il, faisaient de nécessité vertu et ne semblait l'ouvrage bien beau et bien à propos. » Je suis de l'avis de Panurge.

Dans ses premières lettres, il parlait du Christ et citait l'Évangile. Il finit en parlant de Panurge et en citant Rabelais.

VII

Au commencement de janvier 1854, Lamennais s'alita pour ne plus se relever.

On sait le conflit qui s'éleva autour de son lit de malade, puis de mourant, entre les amis de ses dernières années et ceux des premières : les uns désirant le voir mourir dans les sentiments qu'il professait depuis qu'il était sorti de l'Église, les autres souhaitant et espérant, au contraire, de sa part quelques signes de retour en arrière et de repentir. Ce furent les premiers qui l'emportèrent. Je ne crois pas cependant qu'il soit juste de les accuser, comme on l'a fait, de l'avoir séquestré, et il faut reconnaître

LAMENNAIS SUR SON LIT DE MORT

La miséricorde de Dieu est infinie :
nul ne peut en sonder les mystères.

qu'en défendant le repos de ses derniers jours contre des sollicitations touchantes, mais indiscrètes, ils étaient les fidèles exécuteurs de sa volonté formellement exprimée. En tout cas, ils n'empêchèrent ni sa nièce, Mme de Kertanguy, qui était une ardente chrétienne, ni Mme Cottu elle-même, de parvenir jusqu'à lui. On m'a même communiqué un récit de cette entrevue suprême avec Mme Cottu. « C'est vous, lui aurait-elle dit, qui m'avez faite chrétienne et je vous verrais mourir sans les secours de la religion ! » Lamennais aurait beaucoup pleuré, et il fut convenu que Mme Cottu reviendrait avec un prêtre. Mais quand elle se présenta le lendemain, les amis de Lamennais, qui avaient tout entendu de la chambre voisine, ne l'auraient pas laissé pénétrer.

Pour dire mon sentiment, et sans mettre en doute la bonne foi de personne, je ne crois pas à l'exactitude de ce récit. Il a passé de bouche en bouche, ayant été fait, plusieurs années après, par Mme Cottu à un prêtre qui l'aurait transmis, plusieurs années après également, à un autre prêtre. Or, il suffit d'être tant soit peu historien pour savoir combien la vérité souffre parfois de ces voyages, et avec quelle facilité les légendes se créent. Je crois plutôt à une autre version, d'après laquelle Mme Cottu se serait bornée à lui demander s'il voulait bien qu'on priât pour lui, et comme il aurait répondu : *oui*, elle serait demeurée deux heures en prière auprès de son lit.

J'ai tenu également entre mes mains un récit des funérailles de Lamennais rédigé par un de ses exécuteurs testamentaires. Bien que ce récit, sauf un lugubre détail, ne contienne rien qui soit précisément

nouveau, je crois cependant devoir le reproduire, car il a toute la triste réalité d'une chose vue :

M. Blaise, l'un des exécuteurs testamentaires de M. de Lamennais et moi[1], nous marchions les premiers. Au départ, un très petit nombre de personnes suivaient le char funèbre ; outre que l'heure du convoi avait été brusquement avancée, on n'avait envoyé qu'un nombre très limité de billets de faire part pour se conformer aux instructions précises de M. Lamennais... Mais la foule augmentait à mesure que le convoi s'avançait. Nous traversions, pour atteindre le cimetière du Père-Lachaise, des quartiers populeux et spécialement habités par la classe ouvrière ; les ouvriers quittaient leurs chantiers et se plaçaient silencieusement devant la porte des maisons. Quelques-uns se joignaient à nous et grossissaient le cortège. Il n'y eut un peu de désordre qu'à notre arrivée au cimetière. Le préfet de police, qui était venu en personne, ordonna de ne laisser pénétrer que vingt de ceux qui suivaient le corbillard. Ceux qui furent exclus firent d'énergiques réclamations, et une certaine émotion se produisit dans la foule, mais elle fut promptement calmée.

Conformément à sa volonté, M. de Lamennais fut enterré dans la fosse commune et sans qu'aucun signe extérieur, tombeau, pierre ou croix, pût faire distinguer sa place de celles des pauvres. On ne prononça pas de discours. Le silence lugubre qui régnait parmi les assistants ne fut interrompu qu'une seule fois par le préposé du cimetière, qui dit, avec un accent de mauvaise humeur, aux manœuvres : « Ménagez donc le terrain et gardez une petite place pour un enfant, s'il nous en vient un. » Quelques minutes après, le terrain étant nivelé, la même personne éleva de nouveau la voix et nous dit : « Messieurs, vous pouvez vous retirer, tout est fini. »

Bien des années auparavant, Lamennais avait fait

[1] Ce récit est de M. Benoît Champy, qui depuis fut président du tribunal de la Seine.

choix pour lui-même d'une autre sépulture que, dans une lettre à Montalembert, datée de la Chênaie, il décrivait ainsi :

Hier, en me promenant sur les bords de notre étang, je remarquai, sur un rocher qui forme une espèce de voûte et d'où sort un chêne isolé, une place que je destinai en moi-même pour mon tombeau. Les frais n'en seront pas considérables : une croix, gravée en creux dans le roc, et quelques mottes de gazon sur le pauvre mort, voilà tout. Cette sépulture champêtre, dans un coin, à l'écart, plaît à mon imagination. Je n'aime de ce monde que la nature et c'est en son sein que je veux me reposer. Tout ce qui me rappelle les hommes me fait mal.

Au contraire, il n'avait jamais aimé le cimetière du Père-Lachaise. En 1818, il l'avait visité avec Mme Cottu, et le lendemain de cette visite, il lui écrivait cette belle lettre :

On ne sort pas sans un peu de tristesse des lieux que nous avons visités. J'admire comment les hommes savent se faire des spectacles de tout, et un luxe de la mort même. Il y a quelque chose d'étrange dans ce contraste de l'orgueil et d'une grande misère. Qu'apportent-ils avec tant de pompe ? Des ossements ; ils y mêlent quelques fleurs, souvent plus durables que leurs souvenirs, et en voilà pour jamais ; la philosophie ne connaît d'autre consolation que l'oubli ; en rendant à la terre les restes de ceux qu'il a chéris, le chrétien regarde le ciel, et dit : Ils se réveilleront.

Mme Cottu, dans une lettre à Benoist d'Azy, complétait en ces termes le récit de cette promenade :

Il a été frappé de la beauté du lieu, mais son aspect presque riant lui a déplu. Après avoir parcouru dans un

silence désapprobateur toute la partie ornée de tombes magnifiques, il s'est arrêté avec recueillement dans l'espace consacré à l'indigence, et où chaque place est marquée par une petite croix de bois, et se retournant du côté que nous venions de visiter : « Ils ont beau planter des arbres, graver des inscriptions, multiplier l'illusion de la vie autour des tombeaux, la croix seule est vivante ! » s'est-il écrié d'un accent énergique.

Aucune croix ne s'élève sur la tombe de Lamennais, dont on ignore la place aujourd'hui.

Mme Cottu demeura fidèle au souvenir du prêtre qui l'avait convertie et de l'ami qu'elle n'avait jamais voulu abandonner. Elle avait obtenu de ses exécuteurs testamentaires une photographie qui le représentait sur son lit de mort. Au bas de cette photographie elle avait écrit de sa propre main : « La miséricorde de Dieu est infinie. Nul ne peut en sonder les mystères[1]. » En écrivant ces mots, elle se souvenait sans doute de ce que Lamennais lui avait dit au moment de la mort de M. de Lacan, sur ces mouvements imperceptibles aux hommes dont Dieu se contente. Et s'il est vrai qu'une larme ait été essuyée sur la joue glacée de Lamennais, si elle l'a su, elle a pu espérer que cette larme aura suffi à contenter Dieu.

Mme Cottu survécut quinze ans à Lamennais. Elle mourut au commencement de l'année 1869. Le 2 février de cette année (février était le mois de la mort de Lamennais), en pleine possession de ses ses facultés et de sa rare intelligence, elle prit la

[1] C'est cette photographie que nous reproduisons.

plume et résuma en ces termes son jugement sur lui :

Il y a tout à l'heure quinze années (27 février 1854), une puissante intelligence s'est éteinte. Engloutie, selon les uns, dans l'abîme creusé par l'orgueil, destinée, selon les autres, à renaître glorieusement prophétique, elle est encore livrée aux appréciations les plus extrêmes.

Nul ne conteste la supériorité du génie de M. de Lamennais, mais presque personne ne lui rend une impartiale justice, parmi ses détracteurs surtout, faute d'admettre comme possibles les disparates d'une nature pleine d'étranges contrastes. On y cherche une logique qui manque à de certaines organisations pour lesquelles le principe des analogies régulières est tout à fait erroné.

Si tous s'accordent à reconnaître chez M. de Lamennais l'immense talent de l'écrivain, combien son caractère a-t-il été méconnu, calomnié ! On a fait de l'homme le plus simple, le plus sincère, un ambitieux, un agitateur à froid, feignant tour à tour au profit de sa renommée des convictions contraires, et les soutenant avec une égale et impétueuse ardeur.

Hélas ! il est vrai, M. de Lamennais se donna à lui-même de prodigieux, de déplorables démentis ! Né devant l'imposant spectacle, et pour ainsi dire au contact de l'Océan, il en avait la fougue et les flots changeants ; il en avait les vastes horizons, la profonde mélancolie, les soudains et terribles caprices ! La contemplation de cet infini dont toute sa jeunesse fut imprégnée eut une grande influence sur la pente de son esprit, sur la véhémence de ses sentiments. Il lui dut une vague tristesse qui s'étendait comme un voile sur toutes ses pensées : un dédain, une répugnance de tout ce qui passe, y compris la vie, qui lui fut toujours pesante ; un besoin de s'élancer au delà des bornes du temps, et d'arriver où il cesse d'être.

A ces dispositions, que l'on pourrait supposer farouches, se mêlaient une vive expansion de cœur, un suave amour de l'enfance, et si naïf qu'il n'avait point de condescendance en partageant ses jeux : il *s'amusait* réellement et

sans effort avec elle. Les plus enfantins passe-temps excitaient sa gaieté et lui arrachaient de petits éclats de rire aigus qui n'appartiennent guère qu'à l'âge le plus tendre.

Les mêmes contrastes s'associaient dans l'organisation physique de M. de Lamennais. Bien qu'il fût de toute petite taille, maigre, pâle, de la plus frêle apparence, fatigué habituellement par une toux sèche et convulsive, sujet à des spasmes nerveux qui allaient jusqu'à la défaillance au choc d'émotions pénibles, sa débile enveloppe offrait aussi des indices de résistance. Une ardeur infatigable à la marche, un appétit robuste, exempt de toute recherche ; un organe mâle, bien que peu sonore ; une énergie dans l'expression de son regard ombragé, adouci par de longs cils, qu'eussent enviés les plus jeunes, accusaient la vitalité latente qui a soutenu jusqu'à une vieillessse avancée une existence dont la durée paraissait si précaire.

M. de Lamennais a été personnellement peu connu des hommes et les a peu connus. Par choix, par délicatesse de santé, il aimait la solitude. Enfoui dans une vieille robe de chambre bien chaude, rapiécée, voire même trouée (vraie Basse-Bretonne !), plongé dans son grand fauteuil, dans ses livres, dans ses papiers, au coin d'un feu qu'il tisonnait, c'est ainsi qu'il passait ses meilleures journées. Quelquefois, assis, courbé devant son bureau, il laissait sa plume immobile entre ses doigts. Il avait le travail difficile parce qu'il était difficile sur le travail. Sa vigoureuse pensée s'agitait longtemps en lui, avant qu'il réussît, selon son gré, à l'enfanter telle qu'il l'avait conçue.

La vie du monde lui a toujours été antipathique et étrangère. Il se dérobait aux empressements dont sa célébrité le rendait l'objet. Ses amitiés furent trop intimes pour être nombreuses. Ses relations se bornèrent à des rapports littéraires et politiques et à ceux qui naissent inévitablement des choses accidentelles.

Confiant, comme le sont d'ordinaire les natures franches et droites, M. de Lamennais fut bien souvent trompé et détrompé ; mais l'expérience ne l'éclairait *qu'un à un*. Il

continuait de promener çà et là sa bonne foi, et d'éprouver, à chaque mécompte, toute l'indignation d'une première surprise.

Cet homme, dont la pensée creusait à une si grande profondeur et s'élevait à de si hautes sommités, marchait sur la terre avec la plus candide ignorance pratique de ses pièges et s'y laissait prendre sans cesse. De tous les mauvais penchants qu'il fallait bien rencontrer en chemin, l'avarice et la duplicité lui étaient à particulier dégoût. Il aurait peut-être été moins éloigné de pardonner un crime qu'un vice.

Oui, sans doute, ce grand et noble esprit a erré ! Oui, ses convictions ont été changeantes et extrêmes ; mais toujours passionnées, toujours sincères ! Il a appliqué à la recherche des vérités éternelles l'ardeur curieuse qui, dans la science, porte souvent à rejeter ce que l'on avait d'abord admis. Il n'a pas su fermer les yeux devant l'impénétrable, respecter le voile qui le couvre. Mais l'orgueil n'était pour rien dans sa funeste témérité ; et, dût-on crier anathème sur ceci : nul n'a aimé, nul n'a senti Dieu plus que lui ! Son âme s'unifiait à lui par tous les points. Et quand il trouvait à une autre âme les mêmes aspirations, quelle sympathie fidèle triomphait du temps, des divergences d'opinion, du franc parler intrépide, de tout ce qui brise le commun des liens !

Sur son lit de mort, il a eu encore non pas seulement des paroles, mais des tressaillements d'ineffable tendresse pour les larmes qu'il faisait couler.

Puisse la lumière jetée ici sur ce qu'il fut confondre de haineuses imputations, dissiper de cruelles erreurs ! Et puisse l'hommage dirigé au hasard vers la place lamentablement incertaine où reposent ses restes, les consoler des attaques mensongères qui poursuivent sa mémoire !

Le lendemain du jour où elle écrivait ces fortes pages, Mme Cottu était terrassée par la mort. Ainsi, par un de ces vagues pressentiments qui éclairent

parfois d'un rayon douteux la nuit obscure où nous vivons, à la veille du jour où ses yeux allaient se fermer pour jamais, sa pensée reconnaissante se tournait encore vers celui qui les avait ouverts à la lumière de la foi, et elle exprimait le vœu que ce témoignage de sa reconnaissance servît à défendre contre les attaques et les calomnies la mémoire de celui qui lui avait été si cher. La publication des lettres à elle adressées par Lamennais donnera satisfaction à ce vœu, et servira en même temps la mémoire de la noble femme qui sut concilier jusqu'au bout une double fidélité : celle de l'amitié et celle de la foi.

La correspondance qui nous a été confiée comptait trois cent dix-huit lettres. Ces lettres que la baronne Coltu avait précieusement conservées et qu'elle désirait faire lire à ses enfants avaient été classées par elle dans l'ordre où elle les avait reçues. Un certain nombre sont sans date. Dans quelques-unes elle avait biffé de sa main plusieurs lignes.

Nous publions ces lettres d'après une copie scrupuleusement faite qui nous a été remise. Nous en avons cependant supprimé quarante qui ne sont que de courts billets tout à fait insignifiants.

LETTRES INÉDITES
DE LAMENNAIS
A LA BARONNE COTTU

I

A *madame de Lacan* (*sans date*).

L'abbé de Lamennais, auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, se fera un plaisir et un devoir de conférer avec la personne qui écrit à M. l'abbé Carron pour demander son adresse. Il sera chez lui demain mardi, depuis dix heures du matin jusqu'à une heure. Il demeure chez M. l'abbé Carron, rue Saint-Jacques, cul-de-sac des Feuillantines, n° 12[1].

II

Paris, 18 août 1818.

J'achève, madame, de relire votre lettre ; elle me touche extrêmement : j'y vois les angoisses et les combats d'un cœur que Dieu rappelle à lui, car c'est la grâce qui agit en vous, et je m'abuserais étrangement si je croyais avoir contribué au changement survenu dans vos pensées. L'homme ne peut rien

[1] Lamennais demeurait alors impasse des Feuillantines, dans un pensionnat fondé au retour de l'émigration par l'abbé Carron et qui était dirigé par trois demoiselles bretonnes, Mlles de la Lucinière, de Tremereuc et de Villiers. L'abbé Carron était en même temps le directeur de Lamennais.

pour l'homme : mais Dieu qui se sert de tout pour accomplir ses desseins, et qui se plaît à employer de préférence les plus faibles instruments, a mis dans ma bouche je ne sais moi-même quelles paroles qu'il voulait vous faire entendre, et dans votre âme des sentiments que je considère, avec une grande joie, comme les prémices de sa miséricorde à votre égard. Je désire que vous vous arrêtiez sur cette pensée ; elle doit exciter en vous une vive reconnaissance pour celui que vous avez oublié si longtemps, et qui vous prévient aujourd'hui avec une bonté si ravissante. Quand vous songerez que c'est Dieu lui-même qui sollicite votre amour, sans doute vous ne le lui refuserez pas, et si une fois vous commencez à l'aimer comme il veut l'être, si vous voyez en lui votre lumière, votre bien, votre tout, il n'en faut pas davantage, et votre salut, madame, est assuré.

Mais, pour entrer dans quelques détails qu'autorise la confiance dont vous m'honorez, souffrez que je vous représente la nécessité de correspondre aux grâces qui vous sont offertes ; il y aurait aussi trop d'ingratitude à les laisser s'éteindre sans fruit au fond de votre cœur. Votre sort est entre vos mains : il dépendra vraisemblablement du parti que vous allez prendre et de votre constance à marcher dans la route que Dieu vous ouvre. Vous avez à combattre deux ennemis terribles : employez à les vaincre cette force de caractère qui ne vous a été donnée que pour cela : et cependant, souvenez-vous que toute notre force consiste à nous sentir faibles et toute notre grandeur à nous humilier profondément. Ce langage vous paraît dur peut-être. Dieu sait néanmoins qu'il m'est inspiré par le plus tendre intérêt pour votre âme, et, qu'à l'exemple de Jésus-Christ, je donnerais

ma vie, et mille vies si je les avais, pour assurer votre bonheur.

Vous avez en ce moment besoin de deux choses : de prière et d'instruction. L'instruction, vous la trouverez dans le catéchisme, que je vous engage à lire avec soin, et même, si vous n'y avez pas trop de répugnance, à apprendre de mémoire ; car enfin, votre premier devoir est de connaître votre religion. Il sera facile de vous expliquer ce qui vous causerait quelque peine et de lever les objections qui pourraient se présenter à votre esprit. Elles seront peu nombreuses si vous portez dans cette étude la disposition de cœur que je vous recommandais il y a un moment. Au reste, ne vous effrayez pas de ce mot de catéchisme ; il n'est bas que pour l'orgueil. Ce n'est au fond qu'un recueil des vérités les plus hautes et les plus saintes. On l'enseigne, il est vrai, aux petits enfants ; mais il faut redevenir un petit enfant à l'école de Jésus-Christ pour avoir part à son royaume, comme il nous en avertit dans l'Évangile. Vous pourriez joindre à cette lecture celle de l'*Imitation*, en observant de n'en lire de suite qu'un petit nombre de versets. Quand vous aurez rencontré une pensée qui vous touche, fermez le livre, et arrêtez-vous à la méditer. Ce qui nourrit véritablement, ce n'est pas ce qui passe à travers l'esprit, mais ce qui séjourne dans le cœur.

Pour la prière, il ne s'agit pas qu'elle soit longue, mais fervente ; que chacune de vos journées commence et finisse par elle. Épanchez votre âme devant Dieu sans contrainte et sans effort. Parlez-lui comme à un père, comme au plus tendre des amis. Exposez-lui vos misères avec confiance et simplicité. Priez-le qu'il vous éclaire, vous anime, vous fortifie. Rien ne vous sera refusé de ce que vous demanderez avec

une foi vive et un amour humble et persévérant. Reprenez aussi peu à peu l'habitude des pratiques religieuses. Outre la nécessité d'en venir là pour remplir vos devoirs, vous ne sauriez croire combien vous y puiserez de courage et de consolation. Surtout, ne négligez pas d'assister au divin sacrifice; il est la source de toutes les grâces et le complément de tous les dons.

Oserai-je encore vous recommander de vous livrer moins au monde, et à tout ce qui pourrait vous emporter hors de vous? Réservez-vous chaque jour quelques instants pour réfléchir sur vous-même et sur les vérités du salut. Le temps ne nous manque jamais pour penser aux plaisirs qui passent: n'en trouverons-nous point pour penser à notre sort éternel? Du reste, conservez soigneusement la paix de l'âme; ne vous agitez point, ne vous troublez point, cela ne vous ferait que du mal. Le propre de la religion est de nous faire faire les plus grandes choses avec calme.

Vous avez reçu le baptême, quoi que vous pensiez; les cérémonies qu'on devait y joindre ne sont pas essentielles au sacrement. Ainsi, madame, vous êtes chrétienne; vous appartenez à Jésus-Christ et à son Église. Les anges se sont réjouis dans le ciel lorsque vous êtes entrée dans cette société sainte: ils se réjouiront bien plus, quand vous ratifierez librement la promesse d'y vivre et d'y mourir.

Il y a tel sacrifice que vous n'obtiendrez jamais de vous! Madame, vous ne savez pas encore ce que c'est que la religion; vous ne connaissez pas sa puissance. Sans doute que, de vous-même, vous ne vous résoudriez jamais, je ne dis pas à *tel sacrifice*, mais à aucun sacrifice, même le plus léger; ils sont tous au-dessus de vos seules forces. Mais quand Dieu vous

les demandera, de cette voix à qui rien ne résiste, il se fera en vous un tel changement, que vous ne comprendrez même plus ce qui pouvait vous arrêter. Je dis ceci sans rien préjuger sur l'obstacle que vous semblez craindre. Quel qu'il soit, ne laissez pas votre esprit s'en trop préoccuper. Cette pensée maintenant vous serait dangereuse. Allez droit à Dieu, sans vous inquiéter des difficultés qui peuvent se rencontrer sur la route : il n'y en a point d'invincibles, je vous le promets en son nom.

Je vous ai obéi, madame, en vous parlant avec toute la liberté de mon ministère. Mon seul regret est de sentir que tout autre eût été plus digne de la confiance que vous me témoignez. Je tremble, je vous l'avoue, de compromettre par mon inexpérience et mon peu de lumière les intérêts d'une âme que la Providence me confie et dont le salut m'est si cher ! Comptez du moins sur un dévouement sincère et sans réserve. Je crois voir clairement que Dieu a sur vous des vues de miséricorde ; livrez-vous donc à lui avec un plein abandon. Vous ne serez heureuse qu'en l'aimant, en vous consacrant à son service. Tout le reste n'est qu'illusion ; qui doit le savoir mieux que vous ? Vous avez connu les joies de la terre, et elles n'ont pas rassasié votre cœur ; maintenant, *venez et goûtez combien le Seigneur est doux* ; c'est le vœu que forme la personne du monde qui vous est dévouée avec le plus de respect.

III

22 août.

Je ne vous écris, madame, que deux mots à la hâte, afin que vous ne soyez pas étonnée de mon silence. J'ai besoin d'un peu de loisir pour vous répondre comme

je le voudrais, et tous mes moments sont consacrés à un ami malade, qui, ce matin même, a failli expirer entre mes bras. Voilà la vie, madame ; tâchons de nous assurer une meilleure. Vous êtes dans le chemin qui y conduit, et je prie Dieu qu'il vous donne chaque jour de nouvelles forces pour y marcher. Ne craignez de ma part aucun changement. Je le répète, vous pouvez compter sur un dévouement sincère et sans réserve.

IV

Paris, le 27 août.

Dieu bénit visiblement, madame, votre fidélité à répondre à ses aspirations. Il vous apprend à vous humilier, à vous abaisser devant lui, à reconnaître que vous ne pouvez rien par vos propres forces, et à tout attendre de sa bonté. Il vous fait comprendre la nécessité de combattre votre orgueil secret, la vaine complaisance en vous-même, en votre esprit, en vos talents, pour devenir une humble servante du Dieu humble. Voilà la voie qui conduit au ciel ; elle paraît rude à la nature, mais qu'elle est aimable pour la foi ! Jésus-Christ y a marché avant nous, et en y marchant, il l'a semée de ses consolations et de ses grâces. Déjà, ne commencez-vous pas à les goûter ? Ces larmes que vous avez répandues en priant, n'avaient-elles rien de doux pour votre cœur ? Ne vous arrêtez pas trop, néanmoins, à ces impressions sensibles. La vraie piété en est entièrement indépendante. Quand nous ne trouverions qu'amertume dans le service de Dieu, les raisons de le servir seraient toujours les mêmes, et la volonté, qui seule est en notre pouvoir, ne devrait pas un instant être ébranlée par

cette épreuve. Je vous dis ceci à l'avance, parce que, un peu plus tôt ou plus tard, il arrivera des temps de sécheresse et de peine, où vous serez tentée de découragement. Mais Dieu, qui ne nous abandonne jamais le premier, sera, n'en doutez pas, près de vous pour vous soutenir. Il ne se plaît quelquefois à nous faire sentir notre faiblesse, que pour nous mieux convaincre de sa puissance et de son amour.

Continuez vos exercices ordinaires de religion ; je ne crois pas qu'il convienne d'y en ajouter d'autres, en ce moment. Quant à vos lectures, vous pourriez joindre au catéchisme du diocèse le catéchisme historique de Henry. Bossuet faisait grand cas de cet ouvrage. Il suffira de lire la seconde partie, ou le grand catéchisme. La traduction de l'*Imitation* par Gonnelieu est généralement estimée ; il me semble que c'est celle que je choisirais. D'après ce que vous me marquez, je présume que le livre d'église que vous vous êtes procuré est un *eucologe :* je vous engage à avoir, en outre, la *Journée du Chrétien ;* il s'y trouve des prières et des méditations qui vous seront utiles.

Le désir de vous employer à des œuvres charitables est bon en lui-même, mais il faut l'éprouver. Contentez-vous maintenant de ne laisser échapper aucune des occasions que la Providence vous offrira de servir quelqu'un de ses enfants malheureux. Il y a du danger à se jeter d'abord dans un genre de vie qu'on n'est pas assuré de soutenir. Si l'on vient ensuite à le quitter par lassitude, par dégoût, le dégoût quelquefois s'étend jusqu'aux pratiques nécessaires ; on se dépite, on se décourage, et on recule pour avoir voulu avancer trop rapidement. La vie chrétienne consiste dans un fidèle accomplissement des devoirs journaliers. Ne changez donc à la vôtre que ce qui serait incompatible avec ce que la religion vous pres-

crit. Vous vous éloignez de vous-même des spectacles, et je m'en réjouis extrêmement. Il faut, en effet, des circonstances bien particulières pour les permettre. Mais la privation me touche moins que le motif pour lequel vous vous l'êtes imposée. Madame, votre cœur est chrétien ou fait pour l'être ; hâtez-vous d'accomplir une œuvre que vous savez si bien commencer.

Si vous conservez le désir d'avoir avec moi un entretien, daignez m'indiquer le jour et l'heure. Je ne suis rien, je ne puis rien ni pour vous, madame, ni pour personne ; mais j'obéirai toujours à vos ordres avec autant de respect que de dévouement.

V

(Sans date.)

J'aurais, madame, bien des choses à vous dire sur votre lettre ; mais je veux seulement vous engager à considérer devant Dieu combien peu de chose vous trouble, et à en tirer cette conséquence, qu'il faut donc chercher à cette pauvre âme un appui inébranlable, qui n'est autre qu'un parfait abandon entre les mains de la Providence. Vous comptez trop sur l'homme, et sur tel homme en particulier que votre imagination vous représente avec des perfections qu'il n'eut jamais. Quand vous le connaîtrez, vous ne verrez en lui qu'un composé de bien des misères. Oui, madame, nous avons besoin de nous mieux connaître l'un et l'autre. Procurez-moi donc l'honneur de vous voir aujourd'hui ou demain. Il me tarde que vous soyez désabusée de l'idée que vous vous faites d'un pauvre prêtre, très médiocre d'esprit, quoi que vous

pensiez, et d'une santé fort infirme. Il y a un seul point sur lequel vous ne vous êtes pas d'abord trompée, c'est le véritable désir que j'aurais de vous être utile. Il est toujours le même, et je ne sais pas ce qui peut vous faire craindre que j'aie changé. Il est possible que ma dernière lettre se ressentît de l'état où j'étais en l'écrivant. Mon meilleur ami, le guide qui m'était le plus nécessaire, venait d'expirer pour ainsi dire entre mes bras[1]. Mon cœur était bien serré, il l'est encore ; cependant, après les premiers moments d'une douleur que le temps n'affaiblira jamais, mais que Dieu console, mes premières pensées et mes premiers soins ont été pour vous. Je n'entends pas m'en faire un mérite, mais vous prouver simplement que vous vous êtes méprise sur mes sentiments. Soyez en paix, madame ; quand les hommes vous manqueraient, Dieu ne vous manquerait pas. Je puis vous être enlevé demain ; que feriez-vous alors ? Il faut être préparé à tout, par une parfaite résignation à la volonté divine. — Adieu, madame, je suis tout à vous.

VI

Paris, 2 septembre.

Dieu permet, madame, que vous soyez touchée quand on vous parle de lui, de son amour, du bonheur d'appartenir à un si grand et si bon maître, et quand ces saintes vérités remuent votre cœur, il étend sa reconnaissance jusqu'au faible instrument choisi pour vous les manifester. Vous ne m'en devez néanmoins aucune. Heureux de travailler à mon salut

[1] Lamennais parle ici de l'abbé Teysseyre, avec lequel il vivait aux Feuillantines, et qui venait de mourir.

en m'occupant du vôtre, je reçois plus que je ne donne, et cette obligation réelle que je vous ai est un nouveau lien qui m'attache encore plus étroitement à vous. Oui, madame, je vous suis à jamais dévoué, n'en doutez pas ; et je crois entrevoir cela dans les vues de la Providence. Tous les jours je prie pour vous à l'autel ; tous les jours je vous offre à Dieu avec ce que j'ai de plus cher au monde.

Devant avoir l'honneur de vous voir vendredi, je n'entrerai aujourd'hui dans aucuns détails sur les objets dont vous m'entretenez. L'attention continuelle que vous avez sur vous-même est conforme à l'esprit de la religion. N'en faites pas cependant un travail fatigant. Il faut tendre au bien sans trop d'effort, et même dans ce qui est bon, nous devons nous garder de tout excès.

La meilleure traduction de saint Augustin est celle d'Arnauld d'Andilly. L'ouvrage du P. Berthier, que je vous ai conseillé de lire, a pour titre : *Réflexions spirituelles ;* je croirais utile d'y joindre : *L'introduction à la vie dévote* de saint François de Sales et les lettres du même saint, 2 vol. in-8° chez Blaise, libraire, quai des Augustins, en face du Pont-Neuf. Vous pourrez passer d'un ouvrage à l'autre, selon que vous vous y sentirez portée par votre goût.

Je vous quitte brusquement, madame, parce que je suis surchargé d'occupations. Mais croyez que ma pensée ne se détache pas de vous ainsi.

VII

Paris, 9 septembre.

La dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, madame, vous aviez un sujet d'inquiétude bien

naturel. Votre cœur, partagé entre divers sentiments, souffrait, et peut-être plus que vous ne me le dites vous-même. Depuis lors, je souffre aussi de la peine que vous éprouvez. Cette pensée me revient presque à chaque instant; oserais-je vous prier de m'écrire un mot, si vous avez quelque motif de consolation que je puisse partager. Je serai extrêmement reconnaissant de votre complaisance en cette occasion. Tout ce que je désire, c'est d'apprendre que vous êtes ou heureuse, ou du moins tranquille. Cherchez la paix dans le sein de Dieu, dans une soumission parfaite à ses ordres. Il vous donnera plus peut-être que vous n'auriez osé lui demander. Je le prie d'être avec vous pour vous consoler, vous animer, pour vous faire sentir combien il est doux de lui appartenir sans réserve.

VIII

10 septembre.

Vous m'aviez prévenu, madame, avec une bonté bien propre à exciter ma reconnaissance. Ne doutez pas que je ne partage les peines que vous ressentez. C'en est une grande que l'incertitude, quand il s'agit peut-être du sort de toute la vie, et que l'esprit, suspendu entre des pensées diverses, n'ose s'arrêter sur aucune, ni le cœur se reposer dans aucun sentiment. Je ne connais de remède à cet état que celui dont vous avez déjà éprouvé l'efficacité : recourir à Dieu, prier, faire effort sur soi-même pour se soumettre pleinement à sa volonté, quelle qu'elle soit. Cette parfaite résignation ne s'acquiert pas en un jour, il est vrai; mais celui qui nous la commande

est aussi celui qui la donne; il voit nos désirs, et les récompense par un commencement de calme, qui nous rend plus aisés de nouveaux efforts. Il bénira les vôtres en vous faisant goûter sa paix dans le sein même du trouble et de l'amertume. J'approuve beaucoup que vous différiez d'apprendre de mémoire, quand cette occupation vous est pénible. Cherchez plutôt des distractions, ou de société ou de lecture. Quelques versets de l'Évangile ou de l'*Imitation*, qui toucheront votre cœur sans vous fatiguer, vous vaudront mieux en ces moments qu'une étude un peu sèche dont vous ne sentiriez que l'ennui. En un mot, votre âme souffre; il faut éviter tout ce qui pourrait la faire souffrir encore davantage. Ne vous effrayez même pas trop des mouvements d'impatience que vous pourrez éprouver; tâchez seulement que le fond de votre volonté soit la soumission aux ordres de la Providence, en esprit d'amour. Je prierai pour vous de tout mon cœur; veuillez aussi prier pour moi. La prière est le plus fort et plus doux lien d'union entre les chrétiens.

J'oubliais de vous dire que je serai chez moi samedi à l'heure convenue.

IX

Vendredi matin.

Par où, madame, ai-je donc pu mériter de votre part tant de bontés? Je sais, du moins, les sentir vivement: elles font le bien-être de mon cœur. Je regretterais infiniment que vous prissiez la peine de venir lundi aux Feuillantines. J'aurai l'honneur de me rendre chez vous. Ma santé, fût-elle plus mau-

vaise, ne souffrira pas de ce voyage, puisque je vous verrai. Ménagez la vôtre, madame ; elle est si chère à vos amis ! Oh ! faisons tout pour que cette amitié, si doucement commencée sur la terre, se prolonge et se consomme dans l'éternité.

X

2 octobre.

Je regrette beaucoup, madame, que vous ayez eu la peine d'envoyer deux fois de la rue Saint-Lazare[1] jusqu'aux Feuillantines. Je fus obligé de sortir hier et je ne rentrai qu'assez tard. Aujourd'hui, le temps ne vous paraît-il pas peu favorable pour aller voir le cimetière du Père-Lachaise ? Décidez-en, madame ; je serai à vos ordres aux heures indiquées. Quelque parti que vous preniez, il me laisse l'espérance de vous voir, et je ne renonce pas à celle-là, pourvu, toutefois, que vous ne veniez pas exprès dans notre quartier : je ne saurais consentir à ce que vous vous exposassiez à la fatigue d'une course aussi longue, lorsque je pourrais vous l'épargner. Je ne vous parle point des divers objets dont vous m'entretenez dans votre lettre : nous en causerons, cela vaudra bien mieux.

Recevez l'assurance de mes tendres et respectueux sentiments.

XI

6 octobre.

A moins, madame, qu'il ne pleuve trop, ou que

[1] Mme de Lacan demeurait alors rue Saint-Lazare.

ce jour ne vous soit incommode, j'aurai l'honneur de vous voir jeudi, vers onze heures. Je vous reporterai l'intéressante lettre que vous avez bien voulu me communiquer. On y retrouve à chaque instant l'expression d'une si belle âme, qu'on se sent, en la lisant, doucement attiré vers celui qui l'a écrite[1]. Je ne vous cacherai pas, néanmoins, qu'elle m'a causé une peine réelle, et cela sous plusieurs rapports. Il y a si loin de ce que je suis à l'idée que M. B... se forme de moi, et que vous lui avez sans doute inspirée, que je souffre plus que je ne puis vous le dire de me voir occuper dans son estime une place qui ne m'appartient pas, et que je ne puis, dès lors, conserver. Je ressemble en cela à un homme, à qui, le prenant pour un autre, on rendrait des honneurs qui ne lui seraient pas dus ; ils répugneraient à sa conscience, et le seul avantage qu'il en tirerait, avantage à la vérité très grand, serait d'être ramené au sentiment de sa misère. De plus, je regarde dans l'avenir ; vous avez l'esprit trop droit pour ne pas me réduire enfin à ma juste valeur ; alors que deviendra cet attachement auquel vous m'aurez habitué, qui m'est si doux, que je partage avec tant de bonheur ? Que deviendra-t-il s'il ne repose que sur des perfections imaginaires ? Je vous dis toute ma pensée ; je la confie à votre raison comme à votre cœur. C'est parce que je désire vivement y conserver une place, que je vous supplie de ne la pas donner à quelqu'un qui n'est pas moi.

[1] Mme de Lacan montrait à Lamennais les lettres que lui écrivait son ami d'enfance Denys Benoist, connu plus tard sous le nom de comte Benoist d'Azy. Elle communiquait également à Denys Benoist les lettres de Lamennais. Voir sur cette double relation : *Un Lamennais inconnu*, par M. l'abbé Laveille, et la *Revue du Clergé français*, nº du 15 mai 1896.

XII

Mercredi soir.

Je ne doute pas de vos sentiments, madame, je n'en douterai jamais; ne doutez pas davantage des miens, s'ils ont quelque prix à vos yeux. Je bénis la Providence d'être pour quelque chose dans votre bonheur, et c'est la bénir du mien même. Que Dieu soit notre bien : aidons-nous à le servir et à l'aimer, et reposons-nous sur lui du reste. Il ne défend pas de former des désirs, des projets, pourvu qu'on les soumette à sa volonté, que nous devons adorer en tout. L'avenir nous est inconnu ; nous ignorons s'il nous séparera, s'il nous réunira ; mais nous savons qu'il dépend de nous d'être à jamais unis dans le ciel. Oh ! madame, que cette idée est douce, et qu'elle console des tristes incertitudes de la terre !

Ne craignez pas pour moi la fatigue ; il m'est utile de marcher un peu. Et puis, je penserai à vous en allant, j'y penserai en revenant ; le chemin me paraîtra bien court.

XIII

9 octobre.

Il me serait, madame, bien agréable d'apprendre que notre promenade d'hier ne vous a point incommodée. Votre extrême complaisance a pu vous en faire accepter la fatigue, sans consulter vos forces. Un mot de vous, en me rassurant, exciterait toute ma reconnaissance. J'aurais trop à souffrir, si les

moments heureux que vous m'avez procurés en avaient amenés de pénibles pour vous.

On ne sort pas sans un peu de tristesse des lieux que nous avons visités. J'admire comment les hommes savent se faire des spectacles de tout, et un luxe de la mort même. Il y a quelque chose d'étrange dans ce contraste de l'orgueil et d'une grande misère. Qu'apportent-ils avec tant de pompe ? des ossements ; ils y mêlent quelques fleurs, souvent plus durables que leurs souvenirs, et en voilà pour jamais. La philosophie ne connaît d'autre consolation que l'oubli. En rendant à la terre les restes de ceux qu'il a chéris, le chrétien regarde le ciel et dit : Ils se réveilleront.

Le premier cahier du *Conservateur* [1] a paru hier ; si vous aviez quelque envie de le parcourir, j'aurais l'honneur de vous l'envoyer. Il m'a paru d'un intérêt médiocre.

XIV

Samedi, 10 octobre.

M. B... était tout triste, madame, de ne point recevoir de lettre de vous ; je conçois cela parfaitement, et mon bonheur fait que je le plains beaucoup. Je le plains encore par une autre raison : c'est que j'aime ceux qui vous aiment, et je souffre doublement de les voir souffrir. Que je suis touché des soins que vous voulez bien prendre pour nous rapprocher ! Mon cœur les sent, et ce qu'il a senti une fois il ne l'oublie jamais. J'attendrai demain avec impa-

[1] Le *Conservateur* était un journal d'extrême droite, dirigé par MM. de Villèle et Corbière, qui combattait le ministère du duc Decazes. Lamennais avait accepté de collaborer à ce journal.

tience, et jeudi de même ; pourquoi la rue Saint-Lazare et les Feuillantines sont-elles tout ensemble si loin l'une de l'autre, et si près ? Dieu le veut, aimons sa volonté.

XV

Vendredi, 16 octobre.

Je n'ai, madame, presque ressenti aucune fatigue de ma promenade d'hier ; je revenais si content d'esprit et de cœur ! Mais je dis toujours : Pourquoi les Feuillantines sont-elles si loin de la rue Saint-Lazare ? Je vous remercie beaucoup du présent que vous voulez bien me faire ; je crains cependant que vous ne vous priviez pour moi d'une chose fort rare, et que vous ne pourriez retrouver à Paris. Pourquoi ne m'avez-vous point parlé de votre santé ? Vous n'oubliez rien, excepté vous-même, excepté ce qui m'intéresse le plus.

XVI

Lundi au soir (19 octobre).

J'ai pensé bien des fois depuis ce matin, madame, aux peines que vous avez récemment éprouvées, ou plutôt je les ai ressenties bien des fois. J'éprouve le besoin de vous dire encore, et plus vivement, combien j'en suis touché, combien je désirerais les adoucir. Votre bonheur est devenu le mien ; soyez donc heureuse par charité. Il me tarde de voir commencer vos relations avec la personne à qui vous avez écrit ; c'est le moment où Dieu vous réserve ses plus douces consolations. Je le prie ardemment de les répandre

en vous dans toute leur abondance. Il me faut finir et j'ai à peine commencé. Je ne vous quitte pas, cependant; mon cœur demeure près de vous.

XVII

Mardi au soir.

Quoique je ne sente rien en moi, madame, qui mérite une amitié d'un si grand prix que la vôtre, il me serait impossible d'en douter; j'ai foi dans mon bonheur; je ne saurais exprimer autrement cette confiance intime du cœur qui semble avoir existé toujours, et ne laisse pas la plus légère inquiétude de l'avenir. Voilà ce que j'éprouve en vous écoutant, en lisant vos lettres. Une seule chose me peine, ce sont les louanges que vous me donnez; savez-vous pourquoi? parce qu'elles ont un attrait que je ne trouve qu'en elles. Traitez-moi en chrétien. Avertissez-moi de mes défauts. C'est un service que les hommes ont rarement le courage de se rendre, et pourtant il n'en est point de plus important.

Vous voulez que je vous parle de ma santé, j'obéis; elle est un peu moins mauvaise qu'hier. Cependant la fièvre ne m'a pas quitté, mais qu'est-ce que cette petite misère, au milieu de tant d'autres bien plus déplorables?

Je serai chez moi vendredi matin; cependant, je ne consens, madame, à ce que vous preniez la peine d'y venir, que parce que vous m'assurez que vos affaires vous appelleront dans notre quartier.

Efforcez-vous, je vous en conjure, de conserver la paix du cœur. Une confiance pleine d'amour en Dieu, en sa bonté, sa miséricorde, vous la fera goûter plus

sûrement que toutes les réflexions de votre esprit. Endormez-vous sur (son) sein, et, si vous ne pouvez pas dormir, parce que vous souffrez, reposez-vous du moins entre ses bras, comme dans ceux du plus tendre père.

Votre correction est très heureuse ; outre le défaut que vous remarquez dans la phrase que vous avez embellie, il y avait encore quelque chose de forcé et de mauvais goût.

XVIII

Jeudi matin.

Vous êtes, madame, beaucoup trop bonne de vous occuper de ma santé ; elle est meilleure ; je tousse moins, ma petite fièvre sommeille depuis hier. Mais pourquoi ne me parlez-vous point de vous ? Ces jours derniers vous étiez souffrante, et vous me laissez ignorer si vous l'êtes encore. Cette pensée attriste un peu l'espérance que vous me donnez de vous voir demain. De grâce, une autre fois, ne vous oubliez pas de la sorte ; me parler de vous, ce sera penser à moi.

XIX

Dimanche à midi.

Vous êtes bien agitée, madame ; vous souffrez et je souffre avec vous, et je voudrais souffrir davantage, pour soulager votre cœur si péniblement oppressé. Tâchons du moins l'un et l'autre de souffrir avec calme, avec une profonde résignation. Toute notre paix, dit le pieux auteur de l'*Imitation*, toute notre paix dans cette misérable vie, ne consiste point à

n'en point sentir le fardeau, mais à le porter avec une humble patience. Encore un peu de temps, et que nous importera tout ce qui nous peine si fort aujourd'hui ? Éternité ! que ce mot nous console, nous anime, nous soutienne au milieu de nos épreuves. L'avenir est sous le voile ; il y sera toujours plus ou moins, c'est l'ordre immuable de la Providence, et nous devons nous y soumettre ; mais quelle que soit notre destinée à tous les deux, comptez, madame, sur la plus tendre, la plus inaltérable affection. Je voudrais vous aller voir demain ; des affaires m'en empêchent. Pourriez-vous, sans vous gêner, venir à l'heure ordinaire ? Je ne m'excuse point d'en user si librement avec vous, parce que vous verrez, j'espère, dans cette liberté d'âme, une preuve des sentiments que je vous ai voués pour la vie.

XX

Mercredi matin.

Au moment où l'on me remet votre lettre, madame, je partais pour la campagne avec un ami qui m'engageait depuis longtemps à y passer une journée avec lui. Combien je me félicite que mon départ ait été retardé de quelques instants ! Ce que vous éprouvez ne me surprend pas ; mais cette triste crise sera salutaire, croyez-le de plus en plus. J'ai besoin moi-même de le croire ; toute autre pensée me ferait trop de mal. Nous causerons plus à loisir vendredi, si vous voulez bien m'accorder quelques moments. Ma santé est un peu meilleure, mais songez à la vôtre, je vous en conjure ; elle est plus la mienne que celle dont vous vous occupez avec tant de bonté.

XXI

Samedi.

Je me condamne à ne pas vous voir aujourd'hui, madame. Je viens d'apprendre que les Frères[1] sont plus que jamais persécutés ; je crois devoir tout mon temps à leur défense. Priez Dieu qu'il m'inspire quelques paroles utiles en cette occasion. Il s'agit du bonheur du peuple, de sa religion, de son salut. Cette pensée est bien propre à animer.

Vous n'étiez pas bien hier ; je crains que la fatigue n'ait encore augmenté votre mal de poitrine. Dites-moi comment vous vous trouvez. Deux mots de vous me tranquilliseront. Adieu, madame, il m'en coûte de renoncer au bonheur que je me promettais ce matin.

XXII

2 novembre.

On ne choisit point sa destinée, madame ; heureux quand la Providence la choisit pour nous. Je n'imagine rien de plus opposé à mes goûts, à mon caractère, que mon genre de vie présent. Jeté par occasion dans les querelles publiques, obligé par cela même de communiquer avec un monde nouveau pour moi, et où je trouve bien peu d'hommes et bien peu de choses selon mon cœur, l'idée seule du devoir me soutient au milieu de cette triste agitation. Un petit

[1] Lamennais publia a cette époque dans le *Conservateur* plusieurs articles ou il prenait la défense des Frères des Ecoles chrétiennes et de leur méthode d'enseignement, à laquelle on opposait la méthode dite *Lancastrienne*.

nombre d'amis, quelques livres, de la solitude et de l'oubli, voilà le sort que j'aurais envié. Dieu m'en fait un autre, il faut l'accepter. Ce n'est pas ici le lieu du repos, je le sens bien. Le matin, quand je me réveille, au lieu de cette douce paix que vous connaissez sans doute, j'éprouve une sorte d'inquiétude amère; mon âme est comme oppressée du poids de la journée qui va suivre. Pardon de vous parler de moi, de vous en parler si longtemps; mais à qui dirais-je tout cela? Qui m'entendrait? Et puis, je ne serais pas également soulagé le disant à tout autre. J'espère vous aller voir jeudi; trois jours encore! Au moins, daignez m'écrire deux mots, et parlez-moi de votre santé. Etes-vous encore tourmentée de votre rhume? Votre âme est-elle plus calme? Si je vous savais heureuse, il n'y aurait plus pour moi rien de triste dans la vie. Adieu, madame.

XXIII

Samedi au soir.

Ne doutez jamais de moi, madame, c'est le seul tort que vous pourriez avoir envers la personne qui a pour vous le plus de cet attachement sur lequel le temps ne peut rien. Tout passe en ce monde, excepté ce que la religion a consacré; elle affermit nos affections comme nos espérances; là où elle est, l'éternité y est aussi.

Avant de vous donner un conseil, j'ai besoin d'un peu de réflexion. Demain à midi, en vous remettant les lettres que vous avez bien voulu me confier, je vous dirai ma pensée telle qu'il aura plu à Dieu de me l'inspirer. Prions l'un et l'autre qu'il nous éclaire. Toute lumière vient de lui.

Vous me supposez bien détaché de la vie présente ; il est vrai que, par elle-même, elle me paraît de bien peu de prix. Ce qui finit n'est rien ; le temps et tout ce qui le remplit reste à la porte de mon cœur ; je sens que ce n'est pas le bien que je veux, ni le mal que je dois craindre ; et cependant les plus petites choses me troublent et m'agitent comme un enfant. Je ressemble à une frèle nacelle abandonnée sur l'Océan ; les flots n'y entrent pas, mais ils l'emportent. Bénie soit la Providence, qui me donne ainsi le sentiment continuel de ma misère. Un jour viendra, j'en ai l'espérance, où, guidé par elle, j'aborderai sur de paisibles rivages. Là nous trouverons le repos que nous cherchons vainement ici-bas, un repos parfait, un repos immortel comme Dieu même. Les affaires dont vous m'avez permis de vous parler jeudi ne sont pas encore absolument terminées, mais j'ai tout lieu de penser qu'elles ne tarderont pas à l'être.

Adieu, madame, je ne veux pas faire attendre votre messager. Adieu, ce mot est bien triste, mais je vous verrai demain, et vous me laisserez l'espoir de vous revoir encore ; adieu, il n'y a point d'adieu dans l'éternité.

XXIV

Mardi au soir.

J'ai pensé à vous bien des fois ce jour, madame. Le grand devoir que vous avez rempli m'a occupé presque autant que vous. La paix est là, vous l'éprouverez : votre âme peu à peu se reposera dans un calme qui fut longtemps inconnu d'elle. Bannissez avec soin tout ce qui pourrait la troubler. Cette sainte douleur qui accompagne votre retour à Dieu doit,

elle-même, être tranquille. Ce qui agite vient de la nature ; en nous détrompant de nous-mêmes, la grâce affermit notre repos.

Veuillez me dire deux mots de votre santé. Vous savez si elle m'intéresse. Je vous envoie les *Recherches* de M. de Bonald. J'y joins l'écrit de Mme de Krüdener, et le petit ouvrage que vous avez bien voulu me prêter.

XXV

Paris, 11 novembre.

Excusez mon étourderie, madame, de ne pas vous avoir remerciée de la lettre que vous avez bien voulu me renvoyer : elle était par elle-même fort insignifiante, mais elle m'en procurait une de vous, et cela lui donnait beaucoup de prix.

Les sentiments que vous éprouvez ne me surprennent point ; ils sont dans l'ordre de Dieu et se changeront dans une grande paix. Ayez confiance, aimez ; l'amour calmera tous les orages. Après la tempête, les flots sont encore agités quelque temps ; mais le calme renaît peu à peu, et le bonheur renaît avec lui.

Je me félicite du bonheur que vous me promettez de vous voir demain. Ce soir, je serai obligé de sortir à quatre heures pour dîner en ville. Je vous en préviens à cause de la lettre que vous voulez m'envoyer.

Souffrez que je vous renouvelle l'assurance de mon inaltérable attachement.

XXVI

Lundi matin.

Il serait pourtant bien à désirer, madame, qu'on ménageât un peu votre repos ; après tant de choses pénibles, vous avez besoin de calme, et des scènes de cette espèce le détruisent toujours pour quelque temps : on est agité malgré soi, on souffre de voir un autre souffrir. Je suis sûr que vous n'avez pas dormi la nuit dernière ; de grâce, ayez soin de votre santé : ménagez-la pour des jours plus tranquilles. Ce pauvre M. F...[1] me fait grand pitié ; s'il revient à la charge, continuez de lui parler avec beaucoup de douceur. S'il vient me trouver, j'apprendrai tout de lui, et m'efforcerai de le calmer : mais la raison seule n'y peut presque rien. Enfin, je prierai Dieu de m'aider. Pour vous, conservez votre paix autant qu'il vous sera possible. J'attendrai mercredi avec impatience : la vie se passe à attendre et à regretter. Croyez cependant que ma pensée et mon cœur ne vous quitteront jamais.

XXVII

Jeudi.

Voilà enfin, madame, cette quatrième édition[2]. Je m'empresse de vous faire hommage du premier exemplaire que j'ai pu obtenir. Daignez donner du

[1] Mme de Sainte-Olympe, mère de Mme de Lacan, recevait souvent chez elle à la campagne, à Cernay, un vieil ami qui s'appelait M. Fornon. C'est sans doute de lui qu'il est question dans cette lettre.

[2] De l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion.*

prix à cette faible offrande en l'agréant. Maintenant, je m'intéresse beaucoup à l'*Essai* ; je lui suis attaché par reconnaissance ; c'est à lui que je dois le bonheur de vous avoir connue.

Je vous parlerai samedi d'un projet qui m'est venu à l'esprit. J'ai envie de m'en aller dans une quinzaine de jours en Bretagne ; un des mes amis veut bien faire le voyage avec moi. Peut-être M. Formon pourrait-il nous prêter sa calèche. Je la lui ramènerais dans le mois de février. De cette manière, je serais libre toute l'année prochaine, et notre voyage fini, nous passerions ensemble l'été. Réfléchissez à ce projet ; il me plaît en ce que j'y vois un moyen de nous réunir plus tôt.

XXVIII

Vendredi au soir.

Je n'hésiterai certainement pas, madame, après votre décision, et si je vais bientôt en Bretagne, me voilà tout résolu à y aller dans la calèche que M. Formon veut bien m'offrir avec tant de bonté. Mais les retards qu'a d'abord éprouvés mon voyage le rendent plus difficile : je ne sais, en vérité, comment le placer. Nous en causerons dimanche. Quoi qu'il arrive, je m'arrangerai de manière à n'être séparé de vous que pour peu de temps ; il m'en coûterait trop de prolonger cette séparation. Ce ne sera jamais volontairement que je vous quitterai. Cependant, nous devons être préparés à tout, résignés à tout, il n'y a de paix que dans un complet abandon aux volontés de la Providence. Que pouvons-nous espérer ici-bas ? de passer ensemble quelques instants, ou quelques

années, c'est la même chose; après quoi vient un moment où l'un part et l'autre reste. Il n'y a de vraie réunion que dans le ciel. Je demande à Dieu de nous y joindre. Je le lui demande de toute la force de mes désirs; vous pouvez aisément croire à leur vivacité lorsque vous en êtes l'objet. Adieu, madame, je vous remercie de l'ouvrage que vous m'envoyez; je profiterai du premier moment dont je pourrai disposer pour le parcourir.

XXIX

Vendredi, dix heures (5 décembre).

Vos reproches sont trop aimables pour que je m'en plaigne, madame; et vous me donneriez l'envie de vous déranger souvent. Mais laissons ce langage; je vous le dis parce que cela est vrai, je vous parle comme à moi-même, et n'arrive-t-il pas tous les jours que l'on se consulte pour savoir si l'on s'arrangera de tel arrangement.

Voilà tout, en vérité. Ne mettez jamais en doute ma manière de vous juger et de vous sentir; cela me ferait une peine extrême.

Je dois être à six heures chez M. de Castelbajac. Je dirai ma messe à neuf heures moins un quart, heure où M. Carron finit la sienne. J'y prierai pour vous et vous prierez pour moi. Sans nous parler, nous nous entendrons, et, ce qui vaut infiniment mieux encore, nous serons entendus de celui en qui nous sommes à jamais unis.

XXX

8 décembre.

Il me tarde d'apprendre, madame, comment vous avez passé la soirée d'hier et la nuit qui l'a suivie. La fièvre vous a-t-elle quittée ? Avez-vous dormi ? L'appétit revient-il ? je souffre beaucoup de vous voir souffrir ; et pourtant, qu'est-ce que la vie, qu'une souffrance plus ou moins continuelle, plus ou moins vive. Dieu ne veut pas que nous nous y attachions ; il se plaît de temps en temps à la faire reconnaître pour ce qu'elle est. Levons les yeux plus haut, et ses peines mêmes nous deviendront profitables et douces. Je vous dis ceci, non pas que vous ayez besoin qu'on vous le dise ; mais en ce genre, on ne se lasse jamais d'entendre répéter ce que l'on sait le mieux. Ne vous fatiguez pas à m'écrire ; le repos vous est nécessaire. Que je sache seulement que vous êtes mieux, et je serai content. Je crains de ne pouvoir de quelques jours vous aller voir. Ma jambe est raide et douloureuse, surtout quand j'appuie à terre. Ne vous en inquiétez pas, ce ne sera rien, j'en ai l'expérience. En me séparant de vous pour un peu de temps, la Providence a voulu aussi me ménager mon épreuve. Adieu, madame.

XXXI

Mercredi.

Je me hâte de vous écrire deux mots avant ma messe, pour avoir plus tôt de vos nouvelles. Celles d'hier m'ont bien attristé. J'aurais voulu vous aller

voir. Si vous n'êtes pas mieux, je vous verrai demain certainement. Ma jambe est moins mal, et je m'arrangerai de manière à ne pas la fatiguer. Pourquoi sommes-nous si loin l'un de l'autre ? N'écrivez point ; faites-moi dire seulement comment vous avez passé la nuit et comment vous êtes. Je vous quitte, on m'attend, car je dis aujourd'hui la messe pour M. Carron, malade aussi. Je vais prier Dieu pour vous ; jugez si ce sera de tout mon cœur.

XXXII

Jeudi au soir.

J'ai un grand désir d'apprendre, madame, que le mieux que vous éprouviez ce matin s'est soutenu. Si la fièvre, comme je l'espère, vous a décidément quittée, vos forces reviendront promptement avec le sommeil et l'appétit. Mais ne vous hâtez pas de vous croire guérie, et ménagez avec soin une santé qui sera faible encore quelque temps. Ménagez-la pour vos amis, par complaisance, par bonté, par tendresse pour ceux qui souffrent autant que vous quand vous souffrez. J'envoie mon domestique de bonne heure, pour savoir, avant que je sorte, comment vous avez passé la nuit. Il me peine de sortir, et que ce ne soit pas pour vous aller voir ; mais il faut que j'aille à notre comité, vous en savez la raison. Ma jambe est bien ; il ne me reste qu'un léger tiraillement. Mon voyage de ce matin m'a guéri.

XXXIII

Jeudi.

Est-il bien nécessaire que vous répondiez avant dimanche ? Il ne me le paraît pas. D'ailleurs, nous

pourrions nous voir samedi, si vous n'y voyez pas d'obstacle. Deux jours de réflexion, ce n'est pas trop pour prendre un parti sur une chose si grave. Je n'ai pas encore de pensée absolument fixe. Ne précipitons rien, et prions Dieu de nous éclairer. . . . . . .

3 *lignes biffées.*

Il y a, dans la première page, des choses qui me déplaisent beaucoup.

Adieu, madame, je sors avec un grand mal de tête pour me rendre à notre comité. Comptez sur moi comme sur un frère.

XXXIV

(Sans date.)

Je vous écris deux mots à la hâte, afin de pouvoir, madame. . . . .

6 *lignes biffées.*

Soignez votre poitrine ; madame votre mère a raison de dire que vous ne vous ménagez pas assez. Je sens vos peines, je les partage : recevez-les de la main de Dieu : c'est la croix qu'il faut porter, et porter avec amour. Vous attachez beaucoup trop de prix à ce que votre amitié croit découvrir en moi de tolérable. Nous sommes tous bien pauvres, et moi plus que personne ; vous l'apprendrez en me connaissant. Comptez néanmoins, comptez sur un attachement aussi sincère que durable, mais ne vous appuyez que sur Dieu. Adieu, madame, on me demande. Oh ! que je serais heureux de contribuer à votre bonheur.

XXXV

(Sans date)

Je me hâte de répondre, madame, à votre lettre que je reçois à l'instant. Mon Dieu, qu'elle m'a fait de mal ! Vous souffrez, et c'est moi qui vous fais souffrir, moi qui donnerais tout au monde, et la vie même, si c'était quelque chose, pour votre bonheur. Il faut donc que tous ceux qui m'aiment et que j'aime souffrent de moi et par moi. Cela ne me rattache pas à la terre. Peut-être que, quand je ne serai plus, ils seront moins malheureux. Qui sait cependant si mon souvenir ne les tourmentera pas encore ! Il y aura dans le souvenir quelque chose de moi, et je porte l'affliction partout.

Je ne vous dirai jamais aujourd'hui tout ce que j'aurais à vous dire. Comment pouvez-vous douter de mon amitié ? Je vous le répète, elle est entière. Celle que j'ai pour M. B...[1], et qui est entière aussi, ne la diminue en rien. Croyez-vous que j'aimasse moins Henry[2], que vous deux ? Croyez-vous qu'on pût aimer quelqu'un davantage ? Non, oh ! non. Eh bien, vous en aimais-je moins ? Je n'éprouve pas, je ne comprends pas les sentiments exclusifs. Si mon Henry vivait encore (à quels souvenirs vous me rappelez ! je mettrais mon bonheur à faire passer jusqu'à lui toute affection dont je serais l'objet. Si j'avais connu M. B... avant vous, j'aurais voulu qu'il vous

[1] Denys Benoist.

[2] Lamennais parle ici d'un jeune anglais, Henry Morman, à la conversion duquel il avait contribué et qui lui avait inspiré une ardente affection. Henry Morman était mort l'année précédente.

aimât. Si vous ne le connaissiez pas encore, je voudrais que vous l'aimassiez. Je ne sens qu'un désir, c'est d'augmenter le bonheur de ceux que j'aime, et ne trouvant en moi-même qu'impuissance à cet égard, j'appelle à mon aide d'autres affections et plus vives et plus douces. Ma grande misère ne me laisse que cette voie de répondre aux sentiments qu'on daigne m'accorder.

Quoi que vous pensiez, oui, je crains que votre affection ne soit trop humaine. S'alarmerait-elle sans cela aussi aisément ? Les bienheureux s'entr'aiment dans le ciel, mais s'inquiètent-ils des préférences ? Unis par un amour universel dont la source est en Dieu, ils se désaltèrent paisiblement à cette source intarissable : le plus, le moins, ne troublent point leur félicité. Et ici-bas, voyez combien de différences les devoirs, l'état, les bienséances doivent mettre dans l'expression du même sentiment. Je ne dois pas même m'abandonner à tous ceux que vous m'inspirez ; j'en dois etre le maître ; je dois les contenir dans certaines limites, sous peine de manquer à l'esprit comme aux devoirs de ma vocation. Le trouble même ne doit pas arriver jusqu'au cœur d'un prêtre. Vous m'accusez, et Dieu peut-être me fait des reproches bien différents. Vous le dirai-je ? même d'homme à homme, où la réserve est moins nécessaire, il y a une mesure chrétienne d'affections que je crains quelquefois de passer. Et après tout, n'est-ce pas à Dieu seul que nous devons les rapporter toutes ? Il n'y a d'excusables que celles qui nous conduisent à lui. C'est en son sein, uniquement là, que nous devons nous trouver et nous aimer.

Calmez-vous ! je garde la lettre qui vous a troublée. J'irai vous voir demain, nous parlerons de Dieu. Vous êtes encore trop de la terre. Hélas ! tout m'y ramène

aussi, quoiqu'elle me soit à dégoût depuis longtemps. Écrivez à M. B... une lettre bien amicale. Il souffre comme vous et comme moi ; ne voulez-vous pas le consoler ? Quand on regarde en haut, bien des choses disparaissent qui blessaient notre vue. Deux mots pour me dire que vous êtes mieux. J'ai assez de douleurs sans penser encore que j'ai pu augmenter les vôtres. Courage et patience. Si nous ne pouvons pas nous dire tout sur la terre, nous achèverons dans le ciel.

XXXVI

9 février 1819.

Si vous le permettez, madame, j'aurai le plaisir de vous voir mercredi à l'heure ordinaire. M. Frayssinous[1] donnera dimanche une conférence à Saint-Sulpice. Elle commencera, comme de coutume, à une heure et demie précise ; mais il faut être rendu plus tôt, si l'on veut avoir une bonne place.

Je viens de recevoir une lettre de M. B..., toute pleine de douleur et du plus tendre attachement pour vous. Depuis le peu de temps que nous nous connaissons tous trois, nous nous sommes déjà causé bien de l'affliction les uns aux autres. Oh ! que ces peines seraient adoucies si nous étions vraiment chrétiens ! Aimons-nous en Dieu et pour lui seul, et les tristesses de la terre s'évanouiront d'elles-mêmes. Pour moi, cette terre me devient tous les jours plus à charge. Mon âme aspire à un autre séjour. Mais Dieu m'ordonne de rester, et je reste, et je resterai tant

[1] Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis, donnait en ce moment à Saint-Sulpice une série de conférences très suivies.

qu'il voudra. Hors de sa volonté, qu'y a-t-il de bon ? Ce que je lui demande, c'est de réserver les souffrances pour moi seul, et de voir, avant de partir, ceux que j'aime parfaitement unis et heureux par cette union même. Adieu, madame.

XXXVII

22 février.

Que je vous remercie, madame, de la peine que vous avez prise. L'idée de cette pauvre femme me tourmentait[1]. Je suis bien soulagé de savoir qu'elle n'a eu ni blessure, ni contusion. Toutefois, le saisissement qu'elle a éprouvé me peine encore beaucoup. J'aime à espérer qu'il n'aura pas de suites. Ses vêtements étaient couverts de boue, et peut-être elle est pauvre. Un seul accident de ce genre dégoûte bien des commodités du luxe. Adieu, madame, agréez de nouveau toute ma reconnaissance.

XXXVIII

(Sans date.)

Vous vous inquiétez beaucoup trop, madame, de la petite course que j'ai faite à pied. Je n'en ai ressenti aucune fatigue, et n'ai regretté que le plaisir de passer avec vous quelques moments de plus. Je vous renvoie la lettre de M. C...[2] Nous en causerons jeudi, si

[1] Une voiture où se trouvait Lamennais avait renversé une vieille femme.

[2] Cette initiale désigne probablement le baron Cottu, dont il va être question dans les lettres suivantes.

vous voulez venir ce jour-là. Ne venez point si vous n'avez pas réellement quelque autre raison qui vous attire dans notre quartier. Il y a loin, le temps est mauvais, et je suis confus de vous causer tant de peine ; c'est bien assez que vous me permettiez de vous voir chez vous. Voilà le *Montaigne*. Je vous demande le vôtre en échange. Vous trouverez au chapitre de l'amitié, le chiffre que vous avez bien voulu désirer que j'y misse[1]. J'ai pensé comme vous et comme Montaigne ; un jour vous penserez comme moi. Lisez le septième chapitre du deuxième livre de l'*Imitation* et le quarante-deuxième du troisième livre. Vous verrez là combien la religion modifie nos sentiments sans les détruire. Mais nous parlerons de cela une autre fois. Si vous faites relier en quatre volumes, faites-en ôter les *réflexions* de Naigeon et l'*Eloge* de Jay, si, après l'avoir lu, vous y trouvez quelque chose de mauvais. Adieu, madame, je ne veux pas retarder plus longtemps votre messager. Adieu, prions l'un pour l'autre.

XXXIX

Jeudi

Je vais lire, madame, avec toute la réflexion et tout l'intérêt que vous pouvez imaginer, la lettre que vous m'envoyez. Si vous vouliez être demain aux Feuillantines à deux heures, nous en causerions à loisir, et je vous demanderais une place dans votre voiture, ayant un rendez-vous à quatre heures chez

[1] Ce *Montaigne* en 4 volumes (Paris, 1818, chez Desoer) est encore en la possession des héritiers de Mme de Lacan. En tête du chapitre XXVII, livre I, tome Ier, page 284, Lamennais avait écrit, de chaque côté du titre, les deux chiffres suivants : O. D. L. — f. D. L. M.

M. de Vitrolles[1]. De cette manière, j'aurais le plaisir de passer avec vous quelques moments de plus. Adieu, madame, calmez votre âme qui doit être agitée. Un seul regard vers Dieu apaise tous les orages du cœur.

XL

15 mars.

Le temps qui doit s'écouler encore avant que j'aie le plaisir de vous voir, madame, me fait regretter davantage d'en avoir aujourd'hui perdu l'occasion. Ma vie est triste au milieu d'un monde pour lequel je ne me sens pas fait, et où, cependant, mes devoirs m'appellent. Priez pour que j'aie toujours en vue cet autre monde où nous nous reposerons éternellement des fatigues et des troubles de celui-ci. Je serai mardi à vos ordres à l'heure ordinaire ; seulement, si je ne craignais de déranger vos projets, je solliciterais la permission de vous éviter, en allant chez vous, un voyage aussi long que celui de la rue Saint-Lazare aux Feuillantines. Je serai très heureux de connaître plus particulièrement M. Danery[2], et d'autant plus aise qu'il vous accompagne, et je n'aurai pas, dès lors, à appréhender qu'il regrette les moments qu'il voudra bien m'accorder.

Adieu, madame.

[1] Le baron de Vitrolles, bien connu par son rôle politique sous la Restauration, demeura jusqu'à la fin, malgré la différence de leurs opinions, un ami fidèle de Lamennais. Leur correspondance a été publiée en 1886 par Eugène Forgues.

[2] Samuel Danery était un ami de Denys Benoist.

XLI

(Sans date.)

Mon Dieu, madame, que je suis peiné de vous savoir souffrante. Oh ! oui, vous avez raison de croire toujours en moi ; je vous l'ai dit bien des fois, mon attachement est inaltérable ; vous le trouverez toujours le même, quand je serais assez malheureux pour perdre le vôtre, auquel j'ai si peu de droit ; mais cela n'arrivera point, et je ne sais pas pourquoi je dis ceci. Nous nous aimerons en Dieu, et sur la terre et dans le ciel, j'espère. Quoique vous éprouviez, ne vous laissez point abattre. Cette vie est un long combat : il faut du courage pour vaincre, et ce courage Dieu nous le donne quand nous le lui demandons, et ne l'attendons que de lui. Soyez tranquille sur ma santé. Je serai demain chez vous vers onze heures, car je ne veux pas perdre le plaisir que je m'étais promis.

Adieu, madame.

XLII[1]

Ce 14 avril.

Je prévois, à mon grand regret, madame, qu'il ne me sera pas possible d'aller cette semaine à Cernay, mais si vous voulez bien me recevoir la semaine prochaine, j'irai vous demander lundi l'hospitalité pour quelques jours. Répondez-moi, je vous prie,

[1] Cette lettre et les suivantes sont adressées à Mme de Lacan, à Cernay, par Franconville.

parce qu'il serait possible que, dans ces premiers moments, vous ne puissiez pas disposer d'un lit.

M[me] Denis va toujours déclinant. Le médecin de la maison la juge sans ressource. L'autre se tait, et c'est, en cette occasion, une manière aussi claire de parler.

M. Formon ne s'avoue pas encore toutes ses craintes ; il n'en est que plus à plaindre, car l'illusion ne saurait désormais se prolonger longtemps. Adieu, madame, je vais attendre lundi avec grande impatience.

Mes regrets, je vous prie, à M[me] de Sainte-Olympe[1].

XLIII

Samedi matin.

Je vous écris deux mots à la hâte pour vous donner des nouvelles de M[me] Denis. La nuit a été très mauvaise. Ce matin la malade n'est pas mieux ; elle ne peut plus rien prendre, et la faiblesse va croissant. Le médecin a déclaré, qu'à moins d'un changement imprévu, elle ne passerait pas la nuit prochaine ; il est même fort douteux qu'elle passe la journée. M. F... ne se flatte plus, son état est déplorable. Adieu, madame, je vous remercie de votre aimable billet d'avant-hier.

XLIV

Dimanche matin.

M[me] Denis expira hier au soir à dix heures et demie.

[1] M[me] du Buc de Sainte-Olympe, née de Bovis, mère de M[me] de Lacan.

Son frère est dans l'état que vous pouvez vous représenter. Je lui ai promis de vous écrire un mot pour vous annoncer cette triste nouvelle. Votre présence lui fera beaucoup de bien. Il a besoin de vous voir. Vous le trouverez demain aux Feuillantines, et je crois qu'il sera bon de l'emmener à Cernay, où il trouvera les seules consolations auxquelles il puisse être sensible en ce moment.

Adieu, madame. Que nous sommes peu de chose !

XLV

Samedi au soir.

Heureux ceux qui pleurent ! je prie Dieu qu'il vous fasse comprendre cette parole ; demandez-lui la même chose pour moi. Je suis revenu le cœur content, je devais vous revoir mardi. Ce soir, après ma confession, M. C...[1] m'a dit que plusieurs personnes l'avaient averti qu'on s'étonnait dans le monde que je demeurasse à la campagne avec une jeune femme, et que cela produisait un mauvais effet ; qu'il croyait, d'après cela, devoir m'engager à ne plus retourner à Cernay. Que vous dirai-je de plus ? Si j'étais le seul à souffrir, je souffrirais beaucoup moins. J'ignore ce que je vais devenir et ne m'en inquiète guère. Je voudrais qu'il me restât un peu de bonheur pour vous le donner. Au moins, je pense, le monde permettra que nous nous écrivions. J'attends un mot de vous, j'en ai besoin. Surtout, n'oubliez pas que l'esprit de la religion est un esprit de sacrifice. Soumettons-nous, souffrons, la récompense est plus haut.

[1] L'abbé Carron.

XLVI

(Sans date.)

M. Formon attend, je ne pourrai vous écrire que deux mots. Voici un passage de l'*Imitation* sur lequel je suis tombé ce matin par hasard : « Il faut « s'éloigner de ceux qui nous sont chers, et tenir « notre âme dans la privation de toute consolation « terrestre. C'est ainsi que l'apôtre saint Paul con- « jure tous les disciples fidèles de Jésus-Christ de « traverser ce monde comme des étrangers et comme « des voyageurs. » Ne vous laissez point abattre : Dieu vous regarde, il vous soutiendra. Croyez qu'il n'éprouve que ceux qu'il aime. Réfléchissez aussi sur cette expression si souvent répétée dans nos saints livres : *Notre Dieu est un Dieu jaloux*. Quel prix ce seul mot donne à nos sentiments ! Sûrement, nous nous écrirons ; comment en avez-vous pu douter ? Mais, de grâce, regardez le ciel ; nous ne serons bien que là, et le reste passe si vite ! Encore un moment. Je suis tout à vous en Notre-Seigneur.

XLVII

(Sans date.)

Je crois, madame, que M. Desjardins[1] fera lui-même la réflexion dont vous me parlez, et qui est très juste. Il me semble inutile de le prévenir. Vous n'avez qu'une chose à faire, qui est de vous en rapporter aveuglément à sa décision. Il faut aller à Dieu

[1] L'abbé Desjardins était le confesseur de Mme de Lacan.

avec une grande simplicité, c'est le moyen de trouver la paix. Je vois avec beaucoup de peine que vous laissez troubler la vôtre par mille idées tristes et dénuées de fondement. Vous vous êtes persuadée que j'avais changé à votre égard, et rien n'est moins vrai. Je suis toujours le même, je le serai toujours. Nulle affection n'altèrera jamais celle que vous m'avez connue pour vous ; mais vous la voudriez plus exclusive, et c'est en cela qu'un souvenir trop vif des sentiments du monde vous empêche de rendre justice aux miens. Je serais très coupable de favoriser une pareille erreur. En toutes choses, vous vous appuyez trop sur l'homme, preuve que vous ne connaissez pas encore assez Dieu, ou qu'il n'est pas pour vous tout ce qu'il devrait être. Ne voyez-vous pas que lui-même il veut vous apprendre à sentir le néant de tout ce qui n'est pas lui ? Quittez la terre, si vous désirez le calme ; c'est bien vainement que vous le chercheriez dans la région des orages.

Je serai chez moi mardi à trois heures. Je compte sur le plaisir de vous voir ce jour-là. Je vous prie d'offrir mon respect à Mme de Sainte-Olympe.

Adieu, madame, priez pour moi comme je prie pour vous.

XLVIII

Mercredi, 25 mai.

J'avais espéré vous voir hier ou aujourd'hui, madame. Peu habitué encore à une si longue absence, je suis inquiet de votre santé. Daignez me rassurer par un mot de votre main. Il est possible que je parte prochainement pour la Bretagne. Plusieurs

raisons m'y appellent. Je désire revoir mes parents, mon père surtout et mon oncle, tous deux fort âgés, et le premier très infirme. Je pense aussi que le voyage me rendra un peu de force. J'en ai besoin pour travailler, et seulement pour cela ; car, du reste, l'état de maladie me convient assez ; c'est un genre de repos. Adieu, madame, mille regrets à Mme de Saint-Olympe.

XLIX

A la Chênaie, le 10 juin.

J'arrivai ici, madame, mardi à sept heures du matin, bien portant, quoiqu'un peu fatigué de deux nuits passées en voiture sans dormir. Il en fut à peu près de même de la troisième ; mon frère[1] n'ayant pu venir me trouver que le soir, et ses affaires l'obligeant de retourner le lendemain de bonne heure à Dinan, il nous fallut causer fort tard. On ne se voit qu'à la hâte en ce monde, et seulement pour se dire qu'on se reverra, douce espérance qui tempère toutes les amertumes de la vie. Notre course, à nous autres chrétiens, a un terme qui nous en fait supporter les fatigues en paix. Nous allons chez notre Père ; heureux qui arrive le premier ! Une jeune fille, à qui je demandais hier des nouvelles de son frère, me dit : « Dieu l'a appelé à lui à l'âge de trois ans. Oh ! il est bien partagé, celui-là ! » Ce mot me toucha profondément. La vie et ses douleurs, le néant de ce monde, le vide de ses biens, le ciel et ses espérances, et son

[1] L'abbé Jean-Marie de Lamennais, fondateur de l'ordre des Frères de l'Instruction chrétienne. (Voir sa *Vie*, par l'abbé Laveille.)

repos et ses joies, tout est dans cette parole si simple inspirée par la religion à une pauvre fille. Travaillons à devenir aussi sages qu'elle. Votre sort, selon l'apparence, va bientôt se fixer, autant du moins qu'une chose peut être fixée ici-bas. Gardez-vous de prendre ce sort, quel qu'il soit, pour votre partage. Levez les yeux plus haut, et subordonnez tout à ce qui seul mérite de nous occuper. Vous êtes beaucoup trop sensible à la joie et aux peines. Hors l'espérance de posséder Dieu et la douleur de l'offenser, qu'y a-t-il donc sur la terre qui doive nous causer des émotions si vives ?

Je suis fort enrhumé, je voulais seulement vous donner de mes nouvelles, vous demander des vôtres, et je me trouve avoir fait presque un sermon, je ne sais comment. Adieu, madame, priez pour moi et pardonnez-moi mon indiscrétion.

L

A la Chênaie, le 18 juin.

Vous pensez donc un peu, madame, au pauvre voyageur ; il pense lui-même beaucoup à vous. Il prie Dieu que l'avenir qui se prépare soit tel que son cœur le désire, et tel surtout qu'il saura vous être le plus avantageux dans ses desseins de bonté. Je vois avec plaisir les nouveaux rapports que vous allez avoir avec M. Desjardins. Plus vous le connaîtrez, plus il vous inspirera d'attachement et d'estime. C'est lui qui doit être et qui sera votre véritable appui. Pour moi, je ne suis qu'un roseau agité par tous les vents et incapable de se soutenir soi-même. Vous avez tort de croire que je sois parti sans regret.

J'oserai dire que mon cœur ne vous est pas connu encore. Il ne le sera peut-être pas de mon vivant. Qu'importe? Cela est si court; je ne tiens qu'à l'éternité. Sortez vous-même un peu du temps; vous y êtes trop resserrée, et c'est ce qui vous fait souffrir.

J'ai été fort occupé ces jours-ci d'un article que j'avais promis au *Conservateur*. Il est maintenant à peu près fini. Je ferai la semaine prochaine un petit voyage. J'irai voir mes parents, après quoi je reviendrai dans ma solitude travailler au deuxième volume de l'*Essai*. Il me semble que je jouirais délicieusement d'un peu de repos; mais il faut accomplir sa tâche; *la nuit vient, durant laquelle, nul,* dit l'Évangile, *ne peut travailler*. Priez pour moi; tous les jours je prie pour vous à l'autel. Jamais les chrétiens ne sont séparés: partout ils se retrouvent en Dieu. Ce n'est qu'en sortant de lui qu'ils se quittent. Mille respects, je vous prie, à Mme de Sainte-Olympe. J'allais vous dire *adieu*, mais je ne veux pas, c'est un mot de la terre. Eternelle union dans le ciel!

LI

Saint-Malo, 24 juin.

Dieu a ses desseins; il vous éprouve comme les forts, et vous soutiendra comme les faibles[1]. *Vous serez opprimés dans le monde*, disait Jésus-Christ à ses disciples, quelques heures avant la Passion, *mais prenez courage, j'ai vaincu le monde*. Il ne peut,

[1] Un projet de mariage de Mme de Lacan avec le baron Cottu venait d'être rompu par Mme de Lacan elle-même, à la suite de l'opposition faite par la famille du baron Cottu. Voir l'*Introduction*, p. XVIII et suiv.

après tout, vous ôter que ce qui est à lui, et qu'a-t-il qui ne soit aussi vain que lui-même ? Demeurez donc en paix au milieu de toutes vos douleurs. Elles se changeront en une joie que vous ne connaissez pas, et que vous apprendrez chaque jour à goûter. La Providence veut achever de rompre vos liens ; elle ne permet tant d'injustices que pour vous détacher entièrement de tout ce que vous avez trop aimé. Je sens néanmoins bien vivement tout ce que vous avez dû souffrir, et vous m'en êtes plus chère. Soyez tranquille sur les désagréments que vous pensez que j'ai pu éprouver. Ce ne sont que de misérables petites tracasseries qui ne valent pas la peine qu'on s'en occupe. Elles m'ont peiné uniquement parce que vous en avez souffert. J'approuve beaucoup votre projet, et d'autant plus qu'il ne vous lie pas, qu'après une épreuve plus ou moins longue, vous pourrez ou reprendre un autre genre de vie, ou continuer celui-là, si Dieu vous fait la grâce de le soutenir. Je doute que vous eussiez été heureuse dans le nouvel état où vous étiez sur le point d'entrer. Votre avenir m'inquiétait. Je ne vous l'ai pas dit, pour ne point troubler l'espèce de sécurité où vous paraissiez être. Ne consentez jamais qu'on vous fasse ce que le monde appellerait de grands sacrifices. Si la personne de qui vous pourriez les attendre venait plus tard à les regretter, ils feraient le malheur de toute votre vie. Un seul moment d'hésitation de la part de M. C..., décide la question pour vous. Une fois déterminée, ne le voyez plus. Aucun motif ne doit vous faire départir de cette résolution. Soyez, dès le premier instant, ce que vous voulez être toujours. Oubliez complètement ce monde qui vous a fait tant de mal. Ne songez ni à ce qu'il dira ni à ce qu'il pourra penser. Que vous importe ? Dieu vous tiendra compte

de ce que vous aurez quitté . . . .

10 *lignes biffées.*

Continuez de m'écrire à Saint-Malo. Je n'irai point en Basse-Bretagne. Adieu, ne doutez jamais de ma tendre affection. Je prie pour vous, priez aussi pour moi. Je suis accablé d'importuns. Après-demain, je repars pour la campagne. Je vous souhaite un peu de cette paix que Dieu donne et que les hommes ne connaissent pas. Demandez-la, elle vous sera donnée.

LII

A Madame de Lacan, rue de Serres, n° 106. Congrégation de Notre-Dame.

A la Chênaie, le 2 juillet 1819.

Je reçois votre lettre du 27 : j'y réponds de suite, j'enverrai aussitôt après porter ma réponse à Dinan ; mais quoi que je fasse, il est impossible que vous la receviez avant mardi. Que ce temps sera long ! que je voudrais être près de vous pour vous consoler ! N'en doutez pas, jamais je n'eus pour vous plus d'attachement et une estime plus profonde. Je souffre de vos souffrances au delà de toute expression. Le monde, en vérité, est bien abominable, et ce n'est pas sans desseins que Dieu vous le montre tel qu'il est ; il veut sécher jusqu'aux dernières racines du goût que peut-être vous auriez pu conserver pour lui. Votre conduite a été belle et noble, elle a été tout ce qu'elle devait être ; ne regrettez rien, le jour de la justice viendra, et aussi celui du bonheur. Les hommes n'ont pouvoir sur nous que jusqu'à un cer-

tain degré, au delà ils ne peuvent rien. Qu'avez-vous à craindre d'eux désormais ? Votre sort ne peut plus que changer en mieux. Et après tout, qu'avez-vous perdu ? Moins peut-être que vous ne pensez. C'eût été risquer beaucoup que d'accepter les sacrifices qu'on voulait vous faire ; jamais je n'eusse osé vous en donner le conseil. Le cœur a des retours si étranges, et le plus léger changement de cette nature pouvait empoisonner toute votre vie. On vous a calomniée indignement ; vous n'en recouvrerez que plus tôt et plus pleinement l'estime qui vous est due. Tous vos vrais amis vous restent, plus dévoués, plus attachés que jamais. Ayez confiance. Dieu vous protège, il veille sur vous : quand toutes les créatures vous abandonneraient, il ne vous abandonnera pas. Mais, de grâce, cessez de l'offenser par une défiance injurieuse à son amour. Domptez cette tristesse qui vous tue, ce profond découragement voisin du désespoir, et que la religion vous ordonne de vaincre. Voilà ce que Dieu demande de vous en ce moment ; j'ignore ce qu'il demandera plus tard. En attendant, vivez de résignation et d'amour. Laissez l'orage se calmer, et au dedans et au dehors. Arrêtez-vous sur vos idées le moins possible : elles s'aigriraient par la réflexion. L'occupation de cette classe vous est très bonne en ce moment. C'est une diversion à vos pensées et une œuvre de miséricorde. Mais vous ne pouvez rester longtemps dans cette petite cellule, qui encore n'est pas entièrement à vous. Il y a aussi une mesure à garder dans les fatigues que vous vous imposez. Vous devez d'abord avoir égard à vos forces et à votre santé : l'altérer volontairement serait une faute grave ; et puis, vous prendriez promptement à dégoût ce genre de vie. Quand Dieu nous éprouve, il nous semble que nos chagrins

doivent être éternels ; mais, ici-bas, tout passe, et nous arrivons à un autre état avec le regret d'avoir perdu le mérite que nous pouvions retirer de ce premier état qui n'est plus. Fermez les yeux, et reposez-vous comme un petit enfant sur le sein de la Providence. Vous y trouverez des consolations que les hommes ne vous ôteront pas. D'un autre côté, si l'union que vous étiez sur le point de contracter n'a pas lieu, c'est parce que vous avez rompu vous-même, par un motif plein de générosité. Loin que ce changement vous nuise, il ne peut que vous élever aux yeux du public. A la longue, il respecte toujours ce qui est vraiment respectable. Vos engagements mêmes ne vous lient que pour un temps qui peut être fort court. Vous restez maîtresse de vous-même, libre de choisir le genre de vie le plus conforme à vos goûts, après vous être honorée par un grand et noble sacrifice. Ne voyez donc pas l'avenir sous des couleurs si noires. Portez au contraire votre imagination sur des objets consolants et doux. Je n'aperçois rien dans votre destinée qui justifie l'abattement extrême où vous vous laissez aller. Des nuages sont venus se mettre entre le bonheur et vous ; mais ce ne sont que des nuages ; le plus léger souffle les dissipera. Et enfin, quand vous auriez encore à souffrir sur cette terre, n'y a-t-il donc pas un ciel au delà ? Ce beau ciel est à vous si vous le voulez ; on ne vous le ravira pas. Les méchants ne vous en fermeront pas l'entrée ; ils vous en aplanissent les voies par leur haine. Éternité ! que ce mot explique de choses, et qu'il console de douleurs ! J'espère que cette lettre vous trouvera déjà plus calme. J'ai besoin d'apprendre que vous êtes mieux pour goûter moi-même un peu de cette paix que j'étais venu chercher loin du monde qui vous persécute.

Adieu, comptez sur mon dévouement et sur la plus tendre affection.

LIII

A la Chênaie, 6 juillet.

Au moment où je vous écris, vous recevrez probablement ma lettre du 2. J'en attends une de vous incessamment. Elle m'annoncera, j'espère, que votre âme est plus calme. Plus j'y pense, plus il me semble qu'à beaucoup d'égards vous avez lieu de vous applaudir de ce qui s'est passé. Songez à ce qu'eût été pour vous un mariage fait, en quelque sorte, par autorité de justice, contre la volonté des parents de M. C..., et qui lui faisait perdre toutes ses places ; songez à ce qu'on en eût dit. Au lieu de cela, tout le monde sait qu'il n'a tenu qu'à vous que ce mariage se fît, que vous ne l'avez pas voulu, par des motifs de pure générosité, et que vous avez sacrifié votre bonheur même aux sentiments les plus nobles. Cette conduite vous replace plus haut que ne l'aurait pu faire quelque établissement que ce fût, et vous ne devrez qu'à vous-même la considération qu'elle vous méritera. Soyez sûre qu'avant peu, le monde sentira ceci, et que vos ennemis, quoi qu'ils fassent, n'empêcheront pas qu'on vous rende justice. Ils ont, au fond, travaillé pour vous ; en égarant l'opinion par leurs calomnies, ils vous ont comme forcée de donner publiquement, et dans l'occasion la moins équivoque, une grande et éclatante preuve de la noblesse de votre caractère. Vous recouvrez ainsi, et au delà, tous les avantages qu'on avait voulu vous ôter, en restant libre de disposer de vous de la manière qui

vous conviendra le mieux, dans un avenir plus ou moins prochain. Ne croyez pas, au reste, que Dieu n'ait pas encore des vues particulières en ce qui vous arrive. Je viens de vous parler selon les idées et les intérêts de la terre ; mais il y a ici quelque chose de plus important et de plus haut. Votre salut est au fond de toutes ces douleurs. Il fallait une sorte de violence pour vous détacher entièrement de ce que vous avez trop aimé. Vous le reconnaîtrez un jour, en bénissant la main qui vous éprouve. Si vous ne pouvez encore apercevoir la tendresse de la Providence et sa bonté dans ces épreuves, combattez au moins cette profonde tristesse qui peut-être vous en ferait perdre le fruit. S'affliger sans mesure, c'est accuser Dieu. Jetez-vous plutôt dans son sein avec une confiance pleine d'amour. Il sait mieux que nous ce qui nous est bon, et n'a-t-il pas dit : *Heureux ceux qui pleurent ?* Mais il ne faut pas que nos larmes tombent sur la terre. Je vous souhaite la paix, cette paix ineffable que Jésus-Christ est venu nous apporter, et qui surpasse, dit saint Paul, tout sentiment. Croyez que personne ne vous est plus tendrement dévoué que moi.

LIV

A la Chênaie, 8 juillet.

Je trouve l'occasion de vous écrire deux mots par un homme qui va partir dans quelques minutes pour Saint-Malo. Votre lettre du 2, que j'ai reçue ce matin, m'a causé une peine extrême. J'y vois tout ce que vous souffrez, je le vois, je le sens, et mon cœur se

brise. Oh! comment pouvez-vous un seul instant mettre en doute mon affection. Mon âme n'est pas de celles qui changent; vous me trouverez toujours le même, et toujours plus à vous, à mesure que vous paraîtrez plus abandonnée de ce monde qui fait le malheur et le fuit après. Mais je vous dois la vérité; permettez donc que je vous la dise. Votre douleur me paraît dépasser les bornes que la religion devrait y mettre. Il y entre de la passion. C'est une créature que vous regrettez, et qui, dans cette séparation même, remplit et domine tout votre cœur. Voilà pourquoi Dieu n'y peut entrer; il n'y a pas de place pour lui. Voyez ce qu'il fait pour s'en créer une, et jugez du prix qu'il y attache. Ne voulez-vous point le recevoir? Oh! de grâce, calmez-vous et tout ira bien. Si vous pouviez être tranquille, vous verriez les choses d'un œil bien différent. Ce bonheur que vous croyez perdu, ne fut jamais plus près de vous. Il vous assiège, mais vous le repoussez. Je ne vous en fais pas de reproche. Je sais qu'il y a un moment où l'on ne voit, où l'on ne sent qu'une seule chose; mais ce moment doit être court, et il ne faut pas que la volonté le prolonge. Que ne donnerais-je pas pour être près de vous? Il serait trop long de vous dire ce qui m'en empêche, et puis Dieu veut évidemment vous apprendre à ne compter que sur lui, parce qu'il n'y a que lui que vous soyez assurée de trouver toujours. Ménagez votre santé, je vous le demande en grâce. Nous nous reverrons bientôt. Qu'est-ce que cinq ou six semaines? Ne prenez aucun parti qu'au pied de la Croix, en présence de ce Jésus qui nous jugera. Courage: si l'épreuve est grande, la récompense sera infinie. Je suis tout à vous en Notre-Seigneur. Mettez-vous plus que jamais sous la protection de sa Sainte Mère. Adieu, ce n'est pas sans

peine que je vous quitte. Adieu, je vous laisse Jésus, Jésus en croix pour vous consoler.

LV

A la Chênaie, le 14 juillet.

Je vous crois maintenant assez calme pour entendre tout ce que la raison et la religion doivent vous dire dans une circonstance où, quelque parti que vous preniez, se fixera le sort de votre vie entière. Je vais vous parler avec la franchise du meilleur ami que vous ayez; mon attachement pour vous, mon caractère, ma conscience, me font un devoir de ne vous déguiser aucune vérité. Soyez persuadée d'abord, ou, si vous ne le pouvez pas, *croyez* qu'en ce moment personne au monde n'est moins en état que vous de juger de votre position, même sous le rapport du bonheur. Vous êtes sous l'empire d'une violente passion. Vous ne voyez rien qu'à travers les nuages qu'elle accumule autour de vous. Il s'en faut bien que votre félicité me parût aussi sûre qu'à vous, si vos désirs s'accomplissaient. Vous voyez l'avenir comme vous le souhaitez, et peut-être (n'oubliez pas ceci), peut-être ne vous plaignez-vous que de la protection de la Providence. Il y a un an que vous luttez contre elle : il y a un an que Dieu vous poursuit et que vous lui résistez, puisque toujours il se trouve quelque chose entre vous et lui, et que ce quelque chose l'emporte toujours. J'ignore quels desseins vous sont réservés ; mais que vous épousiez ou non M. C..., ce que M. D...[1] exige de vous est également sage,

[1] L'abbé Desjardins.

et son devoir est de l'exiger. Je vous le demande : pouvez-vous sans cela répondre de vous-même, je dis de votre cœur? pouvez-vous espérer que son exaltation se calme, lorsque chaque jour vous verrez, vous écouterez celui qui l'excite, lorsque vous vous occuperez de lui, et qu'il vous en occupera lui-même sans cesse ? Que les obstacles à votre union subsistent, ou, chose possible, qu'il en naisse de nouveaux, vous nourririez donc volontairement en vous une passion que la religion, que l'honneur même réprouve? Vous ne le pouvez pas, vous ne le voulez pas, mais vos sentiments vous aveuglent. Ils vous empêchent d'apercevoir combien cette faiblesse vous exposerait, combien elle serait incompatible avec tout ce que vous devez à Dieu et à vous-même. Sondez votre cœur : vous verrez que ce qui vous arrête n'est pas la crainte de compromettre vos espérances pour l'avenir. Mais si M. C... est digne de vous, son attachement, son estime, s'accroîtront des sacrifices que vous ferez au devoir. Si ces sacrifices produisent sur lui un effet différent, qu'auriez-vous à regretter? Il serait jugé par cela seul. Mon avis est donc entièrement conforme à celui de M. D... Je pense de plus, qu'après la démarche que vous avez faite, il y aurait de l'inconséquence à quitter sitôt la maison que vous avez choisie pour asile. Vous perdriez tout le fruit que vous commencez à recueillir d'une action noble et courageuse. Le public n'y verrait qu'un moment de dépit, et, dans votre changement, que de la légèreté. Restez donc où vous êtes, jusqu'à ce que votre sort soit mieux éclairci ; mais ayez soin de votre santé : ne vous fatiguez pas plus que vos forces ne le permettent, et tâchez qu'on vous donne une chambre qui soit à vous. Ne sortez qu'à des jours fixes pour aller aux Missions et chez vos

parents, et encore si vous êtes certaine de ne pas rencontrer chez ceux-ci l'homme que vous ne devez pas revoir, tant que votre position sera douteuse, par la volonté des autres ou par la sienne. Et moi aussi, je parais dur, je le sens, et cependant, jamais je ne vous donnai de plus sûre marque d'affection qu'en ce moment même. Il faut que vous vous vainquiez, il le faut absolument, Dieu le veut. Je vous le demande en son nom. Soyez *vous*, c'est-à-dire résolue à tout ce qu'il y a de bon, de noble, d'honorable et de saint, quoi qu'il vous en doive coûter. Je vous reverrai bientôt ; qu'est-ce que cinq ou six semaines ? N'altérez pas votre image au fond de mon cœur. Vous serez heureuse, vous le serez, si vous n'y mettez pas d'obstacle ; comment ? je l'ignore, mais Dieu le sait. Aimez, ayez confiance, et marchez en paix dans la route que la religion ouvrira devant vous ; quelque rude qu'elle vous paraisse, elle conduit au bonheur, n'en doutez pas. Adieu, je prie pour vous, et vous suis dévoué avec la plus tendre affection.

LVI

A la Chênaie, 22 juillet.

Je vois avec beaucoup de joie combien vous êtes plus calme. Peut-être ma dernière lettre aura-t-elle un peu troublé votre paix, mais vous la retrouverez bientôt et mieux assurée et plus profonde, si vous avez le courage d'accomplir le sacrifice que Dieu, je crois, demande de vous. Ne vous y trompez pas ; il ne s'agit pas de renoncer à des espérances qui peuvent se réaliser dans l'avenir, mais de prendre le seul moyen véritablement efficace pour vaincre une pas-

sion qui vous avait vaincue, et qu'il ne vous est pas permis, dans l'incertitude où vous êtes sur vos futures destinées, de nourrir volontairement. Voilà ce que j'ai dû vous dire, même avec la certitude de vous affliger; voilà ce que, plus tard, vous me saurez gré de vous avoir dit. C'était de ma part un devoir pénible, et jamais je ne vous donnai de marque plus certaine d'attachement. Vous avez été sur le bord de l'abîme : examinez ce qui s'est passé en vous-même depuis un mois, tout ce que vous avez pensé, tout ce que vous avez souffert, tous les projets, toutes les idées vagues qui ont traversé votre cœur, et puis dites-moi s'il n'a pas fallu une protection toute particulière de Dieu pour vous affermir au milieu de ces orages, et s'il n'y aurait pas plus que de l'imprudence à vous y exposer de nouveau. Vous craignez que M. C... s'éloigne, si vous cessez de le voir et de lui écrire, jusqu'à ce que votre position se soit éclaircie. Mais que seraient-ce donc alors que ses sentiments? et ne pouvez-vous faire votre devoir qu'il n'oublie le sien? Quand il ne s'agirait que de votre bonheur terrestre, une épreuve de cette nature serait encore un conseil de la sagesse. Il y a eu bien des choses obscures dans ce qui s'est passé, et quoi qu'il arrive, vous ne pouvez vous ménager trop de garanties. Revoyez M. D..., conduisez-vous par ses avis, et ne vous rebutez point de ce qu'ils peuvent avoir d'un peu dur dans la forme. Cela même est pour vous un moyen de sanctification, et d'autant meilleur qu'il n'est pas de votre choix. Je ne saurais vous dire encore l'époque fixe de mon retour à Paris. Cela dépend de ma sœur[1], qui veut venir voir ses enfants après trois années de séparation. Je pré-

[1] Mme Ange Blaize.

sume cependant que nous arriverons dans la première semaine de septembre. Adieu, madame, je pense à vous et prie pour vous avec le plus sincère et le plus tendre attachement.

LVII

La Chênaie, dimanche 1er août.

Vous avez vaincu dans le dernier combat ; j'en bénis Dieu de qui vient toute force. Maintenant vous goûterez sa paix, une paix triste peut-être, mais pure et inaltérable. Il n'y a plus rien entre le ciel et vous, que cette vie qui passe si vite. J'étais affligé de la peine que je savais devoir vous causer : j'avais aussi quelque inquiétude ; maintenant je ne sens plus que la joie d'une victoire qui vous élève si haut, et pour laquelle vous devez à Dieu tant d'actions de grâce. Par ce qu'il a fait pour vous en cette occasion, jugez combien vous lui êtes chère, et ne doutez pas que ses plus abondantes, ses plus salutaires bénédictions ne soient le fruit et la récompense d'un sacrifice que lui seul pouvait vous donner le courage d'accomplir. Chose admirable, le vrai bonheur est de renoncer à ce que tous les hommes appellent des biens, de s'oublier, de se résister à soi-même, de poursuivre et de combattre dans ses derniers retranchements cet indestructible *moi*, source de toutes nos peines et de toutes nos fautes, pour ne tenir à rien qu'au devoir, et ne plus vivre que de Dieu, aliment infini de notre pensée et de notre cœur. Le monde est si à plaindre, il est si aveugle qu'il ne conçoit même pas cette grande, cette ineffable félicité des souffrances, qui précède et enfante, pour

ainsi dire, l'éternelle félicité de la joie. Malheur, malheur au monde ! Calme, allégresse, consolations toujours renaissantes à ceux qui le quittent en esprit de foi !

La mort de cette bonne supérieure me touche particulièrement à cause de vous. Pour elle, il n'y a qu'à se réjouir de ce que la Providence ait abrégé son temps d'épreuve. Au reste, ne croyez pas que vous soyez seule ; vous avez votre bon ange qui ne se sépare jamais de vous ; vous avez la Sainte-Vierge qui vous regarde avec complaisance ; vous avez surtout le tendre et divin consolateur, l'objet de votre amour, l'époux de votre âme, avec qui vous pouvez converser sans cesse. Est-ce donc là être seule ? et puis vos parents, vos vrais amis, qui s'attachent et s'attacheront de plus en plus à vous, si c'est possible. Oui, sûrement, je vous verrai, et souvent et longtemps, en avez-vous pu douter ? Je serai plus à vous, à mesure que vous serez plus à Dieu ; vous m'aiderez à aller à lui, et vous ranimerez ma faiblesse, qui est bien grande. Mais de grâce, ménagez votre santé ; je crains que vos travaux ne soient trop considérables. Renoncez à toute fatigue excessive, et gardez dans le bien meme une certaine mesure que la sagesse recommande. Il faut absolument que vous ayez une chambre pour vous seule. Cela est indispensable. Ne négligez rien pour l'obtenir. Je ne sais pas encore exactement à quelle époque je serai de retour à Paris. Je n'ai presque pas vu mon frère. Il ne peut venir ici que le 16 ou le 17. Ainsi, je ne présume pas pouvoir partir avant la fin du mois. Je vous marquerai plus tard ce qui en sera. Ma santé est beaucoup meilleure, mais je perds mon temps. Les importuns se succèdent sans interruption, et ne me laissent pas le loisir de travailler. J'ignore où en est l'impression des

Mélanges[1]. Adieu, je suis tout à vous bien tendrement en Notre-Seigneur.

LVIII

A la Chênaie, le 8 août.

N'ayant point ici de bureau de poste, il arrive assez souvent que nos lettres sont retardées. Il faut que les vôtres me soient envoyées de Saint-Malo ; il faut que j'y envoie les miennes, et les occasions ne concordent pas toujours avec l'arrivée et le départ des courriers. Voilà l'explication du silence apparent qui vous a inquiétée. Ne croyez pas que je vous oublie un seul moment. Vous m'êtes sans cesse présente ; je vois vos souffrances, j'y compatis et voudrais les soulager. Mais ne les aigrissez-vous point par vos réflexions, vos craintes, par une sorte d'obstination triste à vous nourrir de votre douleur ? Je vous dirai avec franchise que votre dernière lettre m'afflige singulièrement. J'attendais de vous plus de force, plus de constance, plus de ce calme que donne un abandon parfait à Dieu. La passion vous maîtrise encore ; vous vous cramponnez à la terre, à mesure que la Providence s'efforce de vous en détacher. Les choses de l'autre vie vous touchent peu ; vous n'êtes sensible qu'aux espérances dont vous auriez dû depuis longtemps reconnaître la vanité. A quoi sert de chercher le bonheur où il n'est pas ? Vous vous raidissez contre l'ordre éternel. De là ces angoisses qui vous tuent et brisent votre âme en pure perte.

[1] Lamennais préparait en ce moment la publication d'un petit volume qui parut cette même année sous ce titre : *Mélanges religieux et philosophiques*.

Oh! si vous connaissiez la religion! elle guérirait bien vite toutes vos plaies; mais c'est cette guérison même que vous craignez. *Quelle mort*, dites-vous, *après tant de vie!* Est-ce que ce mot ne vous effraie pas? Appelez-vous donc vie, un amour qui passe, et le sacrifice de vous-même à la créature? Revenez, revenez; la vie n'est pas là. Ouvrez les yeux sur le néant de ce qui vous séduit. Ainsi donc, à vous entendre, l'obéissance au devoir, l'exercice de la vertu, les consolations de la foi, l'amour infini de Dieu, l'éternité et ses espérances, ses joies, sa félicité, tout cela, c'est la mort! Non, vous ne l'avez jamais pensé: c'est votre bouche seule qui a prononcé ces paroles que votre cœur désavoue. Je n'en doute pas, j'en suis certain, mais voyez de grâce si le sentiment qui vous aveugle à ce point peut être toléré, s'il peut être nourri volontairement. Je m'en rapporte à vous-même. La conduite de Dieu sur vous est admirable. Il vous a sauvée du plus grand danger où peut-être vous fussiez-vous trouvée encore; il vous en a sauvée malgré vous. Vous le reconnaîtrez plus tard. En attendant croyez, ayez confiance, aimez le Dieu qui vous donne de si touchantes preuves d'amour. Rien ne vous paraîtra pénible quand vous aurez pour lui ce même amour qu'il a pour vous. Fortifiez votre âme par la prière, les sacrements, les pieuses lectures; peu à peu vous sentirez renaître la paix qui vous fuit, ou plutôt que vous fuyez. Abandonnez l'avenir à la Providence. C'est elle qui en dispose, et non pas vous, heureusement pour votre bonheur. Nous ignorons ce qu'elle nous réserve, mais nous savons que rien n'arrivera que pour notre bien, notre véritable bien, qui est le salut; ne voulez-vous pas vous remettre tout entière en de si douces et si puissantes

mains ? Je partirai à la fin du mois, et j'espère à cette époque admirer en vous de nouveaux effets de la grâce divine, et vous trouver en possession de ce calme qui, dès ici-bas, est la récompense de notre fidélité. Adieu, comptez sur mon dévouement et ma tendre affection.

LIX

A la Chênaie, le 13 août.

Je reçois votre lettre du 8 août. Je n'ai qu'un moment pour y répondre. Qu'il me tarde de pouvoir m'entretenir avec vous, de vous entendre, de vous répondre, de vous dire tout ce que je souffre en voyant combien vous souffrez. Ce temps viendra, et puissè-je alors recevoir de Dieu quelques-unes de ces paroles qui calment, et que lui seul connaît. Ma dernière lettre vous aura peut-être peinée. S'il s'y trouve quelque chose de trop rude, je le désavoue, et vous en demande pardon. Mais je voudrais vous voir plus de courage, plus de cet esprit de foi à qui tout cède, et de cet amour qui remplace tout. Ce qui fait votre tourment, ce qui déchire votre cœur, c'est qu'il est partagé, c'est qu'une passion toute terrestre le domine encore. Vous êtes attirée violemment en deux sens opposés. Terminez ce combat, et vous serez heureuse. « Vous ne demandez, dites-vous, qu'une goutte d'eau ; mais cette eau, se peut-il que la religion en ouvre la source ? » Oh, combien vous serez étonnée de vous-même, lorsque, les illusions qui vous séduisent étant dissipées, vous verrez les choses telles qu'elles sont ! Aujourd'hui, vous ne le pouvez pas ; il y a comme un voile entre le ciel et vous. Il

vous faut un bonheur actuel, quelque chose que vous sentiez, autrement la vie vous devient insupportable. Mais est-ce là ce que Jésus-Christ vous a promis? Est-ce là ce que vous avez lu dans son Evangile? Y est-il dit qu'on n'ait jamais à lutter contre ses penchants, jamais à se vaincre, à se sacrifier soi-même? *Je meurs tous les jours*, disait saint Paul : et c'est que tous les jours il portait cette croix dont se doivent charger tous les vrais disciples de Jésus. Ce que vous éprouvez, tous les saints l'ont, de manière ou d'autre, éprouvé comme vous, et avant vous, et plus douloureusement que vous. Ils ont été fidèles dans la souffrance, et voilà ce qui les a faits saints. Vous comptez pour trop le temps qui vous est donné ici-bas; voyez au delà, portez vos regards sur l'éternité, et tous vos troubles s'apaiseront. Je vous engage fortement à rester où vous êtes, jusqu'à ce que votre sort se soit éclairé. On a eu raison de s'opposer au projet que vous aviez conçu. Vous n'êtes pas assez calme pour prendre aucun parti. Attendez, et cependant ayez soin de votre santé, que tant de secousses détruiraient à la longue. Je ne cesserai point de prier pour vous et de vous être tendrement dévoué.

LX

Saint-Malo, 21 août.

J'arrivai ici hier au soir, et je suis ce matin accablé de visites. Je me dérobe un moment pour répondre au moins quelques mots à votre lettre du 16. Vous ne vous trompez pas quand vous pensez que mon affection est toujours la même. Je vous l'ai dit bien des fois, je ne changerai jamais, mais mon amitié

vous paraît devenue plus silencieuse et plus sévère. Il est vrai que, poursuivi par une multitude de gens qui, pour la plupart, m'ennuient et me fatiguent, je ne puis vous écrire ni aussi souvent, ni aussi longuement que je le voudrais, et que je le ferais sans cela. Quant à ma sévérité, il est vrai encore que vous avez dû croire en remarquer dans mes lettres ; mais celle que vous avez cru y remarquer n'est pas de moi ; c'est la sévérité de la religion qui ne compose avec aucune faiblesse, parce qu'elle est notre force, et qu'on a beau chercher des tempéraments au devoir, il n'en est pas moins ce qu'il est. A quoi servirait-il de s'abuser ? Que nous en reviendrait-il ? Je ne vois rien dans ce que vous me marquez qui doive me faire changer de sentiments sur la question dont vous m'entretenez. Il s'agit toujours de savoir si l'on peut volontairement nourrir une passion qui demain peut être illégitime, et s'exposer à toutes les suites de cette passion à laquelle on aura livré son âme. S'il y a des circonstances particulières qui puissent vous permettre de conserver quelques liaisons avec M. C..., c'est ce que je ne sais pas. Je suis trop loin de vous pour en juger. Rapportez-vous-en sur ce point à la personne que Dieu vous a donnée pour être votre guide ; ne vous écoutez point vous-même, n'écoutez que lui. Voilà un devoir bien certain. Où trouverez-vous une règle, si vous vous écartez de celle-là ? Prenez garde qu'alors il ne vous en resterait plus d'autre que votre inclination et votre propre esprit ; car les mêmes raisons vous dispenseraient toujours d'obéir à tout autre directeur. Nous parlerons bientôt de ceci plus au long. Je serai à Paris au commencement de septembre. En attendant, je vous supplie de ne pas quitter la maison où vous êtes. Ceci me paraît, quelque parti que vous preniez plus

tard, d'une importance extrême. Adieu, croyez que je vous aime aussi tendrement que jamais.

LXI

A la Chênaie, 29 août.

Je reçois votre lettre du 22 août, et vous avez dû en recevoir une de moi, écrite à la hâte, samedi 21 à Saint-Malo. Je vous engageais à suivre les conseils de M. D..., quelque pénibles qu'ils puissent vous paraître ; je suis enchanté qu'ils aient été plus conformes à vos désirs que vous ne l'espériez. Soyez bien sûre qu'il ne portera jamais la rigueur au delà du devoir, ou de ce qui lui semblera être le devoir. Le vôtre dépendait de l'état de votre cœur, et M. D... en est seul juge. Soyez donc parfaitement tranquille après sa décision. Nous causerons bientôt de tout cela plus au long. Je compte partir d'ici jeudi prochain 2 septembre, et de Rennes le 5. Ecrivez-moi, je vous prie, un mot aux Feuillantines pour me marquer l'heure où je pourrai vous voir mercredi ou jeudi ; ma sœur venant avec moi, je ne voyagerai pas aussi vite que si j'étais seul. Vous me rappelez avec beaucoup de bonté l'époque où j'ai eu le bonheur de vous connaître. Que d'événements depuis ce temps-là, et comme tout passe ! Attachons-nous donc chaque jour plus fortement à ce qui ne passe point. En peu d'années, peut-être en peu de mois, que reste-t-il de ce qui nous occupe aujourd'hui si vivement ? Oh ! que nous aurons des idées bien différentes, lorsqu'on viendra nous dire : Songez à votre âme ; dans un moment vous comparaîtrez devant le souverain juge ; dans un moment votre sentence vous

sera prononcée. Ce ne sera pas alors les plaisirs que nous aurons goûtés, les penchants que nous aurons satisfaits qui nous consoleront, mais les sacrifices faits à Dieu et à ses lois éternelles. Je ne sais pas, en vérité, ce qu'on peut chercher, ce qu'on peut désirer en ce monde que nous quitterons demain : mais les sens entraînent, et l'on s'habitue à compter pour quelque chose ce qui nous affecte dans cet instant si court qui ne reviendra plus.

Vous ne me parlez point de votre santé. J'espère que le calme dont vous paraissez jouir la rétablira promptement. Ménagez-la, ne vous fatiguez qu'autant que vos forces vous le permettent. Il ne faut épuiser ni l'âme, ni le corps. Il n'y a qu'une chose où il soit bon de ne garder aucune mesure, c'est l'amour de Dieu. Je le lui demande pour vous, et vous conjure de le demander instamment pour moi. Adieu, je vous suis pour jamais bien tendrement dévoué.

LXII

(Paris), lundi.

Je suis, en effet, bien accablé, et même déjà malade des tracasseries de ce triste pays. J'aurais voulu vous voir, je me proposais d'aller demain chez vous, précisément, à l'heure où vous n'y serez pas. Je trouverai un autre jour et un autre moment. Un article que j'ai promis au *Conservateur* prend le peu de temps qu'on me laisse. Adieu, madame, ayez soin de votre santé ; je suis bien peiné d'apprendre qu'elle est si faible. Je prierai pour M. de L... Adieu : ayons toujours le ciel en vue.

LXIII

(Paris.) Vendredi.

J'espérais vous voir aujourd'hui, madame, et cela ne me sera pas possible. Je le regrette d'autant plus que j'aurais eu mille et mille choses à vous dire. Il est décidé que M. Carron n'aura pas la maison d'Angers; on juge plus convenable d'en faire une prison. Il faut se résigner à tout dans ce triste siècle. L'impossibilité de travailler à Paris me forcera d'en sortir sous très peu de temps. Je n'ai pas encore de projet fixe. Qu'il est difficile de trouver un petit coin de terre où vivre tranquille! Ma santé se dérange tous les jours. J'ai absolument besoin de suivre un régime de vie très égal. Je vous supplie donc de me dégager envers M[me] de Sainte-Olympe et de lui faire agréer mes regrets. Je ne vais jamais dîner en ville que je ne m'en ressente pendant plusieurs jours. Donnez-moi de vos nouvelles, il me tarde d'en recevoir. Que je serais heureux de vous savoir vous-même heureuse et bien portante. Adieu, priez pour moi.

LXIV

Dimanche (26 septembre).

Je sors de chez un vieillard qui se meurt. Il a plus de quatre-vingt-cinq ans, et jouit de toute sa raison. Il avait vécu jusqu'ici dans une erreur condamnée par l'Église. Il a vu M. le curé des Missions, il a été touché de sa charité, et voilà que Dieu l'éclaire sou-

dainement, et sauve cette âme dont les intentions étaient droites, et qui n'avait pas été endurcie par l'orgueil. Puisse-t-il en être ainsi, et bientôt, de Mlle Moore[1]. Je ne crois pas devoir rien écrire sur la question qui l'inquiète ; cela servirait de peu de chose, et je n'en ai pas le temps. Mais si elle permet que j'aie avec elle un entretien, il me paraît facile de dissiper les doutes qui l'arrêtent. Cependant, qu'elle prie Dieu de l'éclairer ; toute lumière vient de lui, et ce n'est pas notre raison qui nous sauvera.

Vous savez combien il me serait agréable de passer avec vous quelques heures chez monsieur votre père. Me priver de ce plaisir, c'est m'imposer une grande privation, et je ne m'y résigne qu'à cause de ma santé, qu'il faut conserver, à ce qu'on me dit. Je crois cela, comme beaucoup d'autres choses que je ne comprends pas du tout.

Je vous prie de remercier pour moi M. Cottu[2], qui a bien voulu prendre la peine de me marquer le résultat de sa conférence avec M. G[3]... Adieu, madame, soignez-vous beaucoup, et ne doutez pas que ma confiance et mon affection pour vous ne soient aussi entières et aussi vives que jamais.

LXV

(Même adresse.) Mercredi, onze heures (29 septembre).

Comme je sortais tout à l'heure pour vous aller

[1] Mlle Moore, dont le nom reviendra plusieurs fois dans ces lettres, était une Irlandaise qui était liée avec Mme de Lacan.

[2] Le mariage de Mme de Lacan avec le baron Cottu était décidé dès cette époque. Il n'eut lieu que l'année suivante.

[3] Nous ne savons qui désigne cette initiale.

voir, le portier m'a appelé ; il m'a remis votre billet d'hier au soir, et je suis rentré tristement dans ma petite chambre, d'où je vous écris à la hâte ces deux mots. Je suis bien aise que vous me parliez de vos sentiments à cœur ouvert. Vous souffririez davantage de les renfermer en vous-même. D'un autre côté, je m'afflige de voir que vous continuez à vous créer des peines sans sujet. Je crois que vous devez combattre sérieusement cette malheureuse disposition, qui est pour vous la cause de beaucoup de chagrin, et qui vous retarde dans les voies de Dieu. J'espère, comme vous, que le séjour de Mlle M... au couvent lui sera utile. Elle ne connaît encore ni sa religion, ni la nôtre, et ce qu'elle croit savoir lui nuit beaucoup plus que ce qu'elle ignore. O mon Dieu, qu'on a de peine à s'humilier, à se faire petit ! et néanmoins, *si vous ne devenez*, dit Jésus-Christ, *comme un de ces petits enfants, vous n'aurez point de part à mon royaume.*

Ma santé est toujours dans le même état. Paris me fatigue extrêmement, quoique je me rétrécisse tant que je peux. Adieu, madame, ayez soin de vous, prenez l'air, faites de l'exercice. Je vous recommande à vous-même bien instamment.

LXVI

(Même adresse.) Vendredi, 15 octobre.

N'avez-vous point été fatiguée de notre petit voyage ? Il me tarde beaucoup, madame, de recevoir de vos nouvelles. Demain, je vais à Saint-Germain voir une maison qu'on croit pouvoir convenir

à M. Carron[1]. J'en verrai en même temps une autre, qui paraît être ce qu'il me faut. Si elle est telle qu'on me dit, je la louerai pour une année, selon votre conseil. Notre projet de lundi éprouve une grande contrariété qui me peine. C'est ce jour que le parent dont je vous ai parlé se marie. Il faut que j'aille à la mairie lui servir de témoin. Veuillez avoir l'extrême bonté de prévenir Mme de Sainte-Olympe et M. Cottu de ce contre-temps. Adieu, madame, ayez bien soin de vous et prenez en vue de Dieu un peu de courage pour supporter l'ennui du régime qu'on vous prescrit. Priez pour moi, vous savez si je prie pour vous, et de quel cœur.

LXVII

Mardi (19 octobre).

Il y a deux jours que je cherche un moment pour vous écrire : je ne sais quand je trouverai celui de vous voir. J'en ai pourtant un vif désir. Votre dernière lettre m'a ravi. Vous touchez au terme de vos longues épreuves, et au plus heureux jour de votre vie, ou plutôt de ce jour commence pour vous une vie nouvelle dont vous sentirez de plus en plus l'inexprimable douceur. Je bénis Dieu de ce qu'il daigne répandre sur vous des grâces si abondantes ; suppliez-le, je vous prie, d'en laisser descendre quelques-unes jusqu'à moi. Je penserai à ce que vous me demandez relativement à vos lectures. Nous en causerons à loisir à l'une de nos premières entrevues. J'ai loué à Saint-Germain une petite maison près de la

[1] Le pensionnat des Feuillantines étant fermé, l'abbé Carron se trouvait sans asile. Il mourut l'année suivante.

forêt. J'irai probablement en prendre possession la semaine prochaine. L'espérance de vous y voir me la rend déjà plus agréable. Adieu, priez pour moi, comme je prie pour vous, et ménagez beaucoup votre santé qui est si faible.

LXVIII

7 novembre.

Je ne pourrai pas vous voir mardi ; je n'aurai pas un moment ce jour-là ; mais si vous êtes chez vous mercredi à onze heures, j'irai vous y trouver, à moins que vous n'ayez vous-même le projet de venir dans notre quartier. Toutefois, je vous demande instamment de ne pas sortir pour moi. Le temps est fort humide, ce n'est rien pour ma santé, mais c'est beaucoup pour la vôtre. Dieu vous donnera la paix dont vous avez le désir. Ne la cherchez pas sur la terre, elle n'y est pas. Oh ! combien vous serez heureuse, lorsqu'ayant appris à mourir à toutes les créatures et à vous-même, vous ne verrez plus, vous ne goûterez plus que Dieu seul ! Si vous ne me faites rien dire, c'est que vous m'attendez mercredi à onze heures. Je suis tout à vous en Notre-Seigneur.

LXIX

8 novembre.

Je suis désolé d'avoir été si longtemps sans vous voir ; cela n'a pas dépendu de moi, j'espère que vous n'en doutez pas. Ne venez point mardi, j'irai demain chez vous vers trois heures. Mon départ n'est pas si

prochain que vous le pensez. Je resterai tout le mois encore. Ménagez votre santé. La mienne est toujours faible ; une toux continuelle me fatigue beaucoup. Mais qu'est-ce que cela ? L'éternité, l'éternité, voilà l'unique chose importante ; le reste ne mérite ni un regard, ni une pensée.

Adieu, nous nous retrouverons, et mon cœur ne vous quittera pas.

LXX

Evreux, 2 décembre.

Me voici au quart de mon voyage, et déjà à vingt-cinq lieues de vous. Nous voudrions ne nous point quitter, et peut-être, dans quelques mois, allez-vous voyager aussi, et dans une direction tout opposée à celle que je suis maintenant.

Ce qu'on appelle la vie, c'est désirer une chose, en faire une autre, toujours attendre et, en attendant, souffrir à peu près de tout et peu jouir du reste ; voilà notre destinée, si nous ne considérons que la terre. Eh bien, puisqu'elle est si triste, cette terre, détachons-en nos yeux et regardons plus haut. Là tout change ; là nous voyons que ce qui nous paraît une séparation n'en est réellement pas une, puisque nous ne cessons pas d'être unis dans le cœur même de Dieu, qui voit nos peines et y compatit, qui écoute nos prières, et qui, tôt ou tard, abaissera ce malheureux voile de chair qui forme la triste illusion de l'absence. Jusque-là, portons en paix le fardeau de chaque jour. C'est notre croix, il faut l'aimer.

Il me tarde de recevoir de vos nouvelles. Quant à moi, ma santé se trouve déjà mieux du voyage.

Plus de toux, et pas plus de fatigue que je ne m'y attendais, c'est-à-dire presque point. Adieu, priez pour moi comme je prie pour vous.

LXXI

Saint-Malo, 10 décembre.

J'ai ressenti bien vivement, en lisant votre lettre, les cruelles inquiétudes que vous avez éprouvées depuis mon départ, et quoiqu'elles n'aient pas été heureusement de longue durée, je crains beaucoup que votre santé, déjà si faible, n'en ait été encore affaiblie. Ménagez-vous donc plus que jamais, et ne négligez rien pour détruire jusqu'au dernier germe de la maladie dont vous souffrez depuis plusieurs mois. Je me réjouis extrêmement que vous ayez eu le courage, dans une circonstance si cruelle. . . .

(*Une ligne biffée.*)

Dieu récompensera, n'en doutez pas, ce sacrifice qu'il vous a donné la force de lui faire. Remerciez-le de ce qu'il vous envoie et l'épreuve, et la grâce pour supporter l'épreuve. Sentez votre faiblesse, et vous serez forte ; ayez confiance en celui sans lequel nous ne pouvons rien, et vous pourrez tout. Il vous traite encore en petit enfant, puisqu'il permet que vous goûtiez la douceur d'être à lui et de lui obéir. Le temps viendra peut-être où vous serez privée de cette consolation. La foi alors vous soutiendra, si vous êtes fidèle, et vous serez portée comme par un bras invisible.

Je suis arrivé ici depuis quelques jours ; j'en repars après-demain pour me rendre à la campagne. Mon pantalon m'ayant blessé presque en sortant de Saint-

Germain, je n'ai pu faire que trente lieues à cheval. Ma blessure est devenue trop douloureuse pour continuer: j'ai craint l'inflammation, et je suis monté dans la diligence à La Rivière-Thibouville. Il me tarde d'être dans ma solitude pour travailler. J'ai mes devoirs aussi; il faut les remplir. Veuillez présenter mes respects à Mme de Sainte-Olympe et mes compliments à M. Cottu. Je vous écris au milieu du bruit. Il paraît qu'on en fait beaucoup à Paris. Les têtes ici sont tout occupées de ce qui s'y dit et de ce qui s'y fait. Les hommes sont bien fous. Oh! qu'il sera bon d'habiter l'éternel royaume de la paix! Ce monde n'y ressemble guère et, en vérité, je plains amèrement ceux qui s'y attachent. Adieu, vous savez avec quelle tendresse je vous suis dévoué.

LXXII

A la Chênaie, 18 décembre.

Votre silence m'inquiète sur votre santé, d'après la secousse que vous aviez éprouvée la veille du jour où vous m'écriviez votre dernière lettre. Peut-être aussi avez-vous attendu, pour me donner de vos nouvelles, que vous eussiez appris mon arrivée dans cette solitude. J'y suis dans des embarras d'établissement fort ennuyeux; mais cela finira. Qu'est-ce qui ne finit pas? Je pense à vous bien souvent: je pense à ce jour qui approche, et qui fixera votre sort. Puisse-t-il être aussi heureux que je le désire, et que tout semble l'annoncer! Quand je vous saurai contente, mon cœur sera tranquille. Votre bonheur embellira ma retraite. Ce grand silence qui m'environne sera véritablement la paix. Elle est déjà bien

douce, celle que je goûte ici. Il n'y a point, au fond de nos bois, d'écho qui répète la voix du monde. N'est-ce pas là un immense bien ? Cependant, le souvenir de ce qu'elle a perdu attriste l'âme quelquefois : elle sent les regrets qui naissent, mais aussitôt la pensée du devoir la console.

Veuillez offrir mon tendre respect à Mme de Sainte-Olympe et mes compliments à M. C... Si cela ne vous dérangeait nullement, vous me feriez plaisir de me mander combien coûteraient un canapé, deux bergères et huit fauteuils avec leur housse. La couleur m'est indifférente, pourvu qu'elle soit peu sujette à passer. Un meuble qui aurait servi me conviendrait autant qu'un neuf, pourvu qu'il fût propre.

Adieu, priez pour moi : vous savez avec quelle tendresse je vous suis dévoué.

LXXIII

A la Chênaie, le 26 décembre.

Depuis mon départ, nos lettres se sont continuellement croisées. Les deux dernières que j'ai reçues de vous ont, au moins, beaucoup diminué mon inquiétude sur votre santé . . . .

(*Cinq lignes biffées.*)

Que la Providence soit bénie ! Elle a de vous des soins qui doivent vous la faire bien aimer. Vous ne paraissez avoir presque plus à craindre que la privation des croix : mais il vous en sera donné. Je savais votre intention de retourner ce printemps à Cernay, mais j'ignorais que vous eussiez fait un bail de trois ans. Cela me donne une plus grande espérance de

vous y revoir. N'hésitez pas à aller aux eaux, pour peu que les médecins vous le conseillent. Il faut, avant toutes choses, vous guérir, et vous guérir parfaitement.

Je vais enfin me remettre à mon second volume. J'ai commencé par envoyer un article au *Conservateur*. J'en ai fait un second, que je tiens en réserve. Cela me tranquillise l'esprit. Il n'y a guère de solitude plus profonde que la mienne. Je ne vois ici qui que ce soit, mais j'y trouve, comme dans le monde, du froid, des brouillards et des tempêtes. Celle qui nous menace sera terrible, s'il y a en ce genre quelque chose de terrible pour les chrétiens.

Ne m'oubliez pas, je vous prie, près de Mme de Sainte-Olympe, et ne lui laissez pas oublier non plus la promesse qu'elle m'a faite, et dont il me tarde beaucoup d'apprendre l'exécution ; tout mon désert s'en réjouira. Adieu, pensez à moi, aimez-moi et priez pour moi.

Marquez-moi, s'il vous plaît, votre nouvelle adresse.

LXXIV

A la Chênaie, 13 janvier 1820.

Vous devez être surprise de ma lenteur à vous répondre. La cause en est un malheureux dépôt à la cuisse, qui m'a donné une fièvre assez forte et de très vives douleurs. Les douleurs sont passées, la fièvre aussi à peu près ; mais je suis encore sur le lit, ne pouvant ni m'asseoir, ni me tenir debout. Cela finira bientôt désormais ; ne vous en inquiétez nullement.

Je vous remercie mille fois des soins que vous

voulez bien prendre pour me procurer un meuble pour mon salon. Cela ne presse aucunement. Il faut que je fasse arranger un peu toute la maison ; on ne pourra commencer qu'au printemps, et les ouvriers n'avancent pas vite dans ce pays-ci.

J'ai été bien aise d'apprendre que vous étiez chez Mme de Sainte-Olympe. . . . .

(*Trois lignes biffées.*)

Il ne vous restera qu'à bénir Dieu, qui a veillé sur vous avec une sollicitude si touchante, et à tâcher de le servir de mieux en mieux.

Pardon de ce griffonnage ; j'espère ne pas tarder à vous écrire plus lisiblement et plus longuement. A vous pour jamais.

LXXV

A la Chênaie, 18 janvier.

Je suis enfin à peu près quitte de l'indisposition qui m'a retenu au lit pendant dix jours. Elle m'a fait perdre un temps que je regrette, car déjà j'en perdais assez, si je dois regarder comme perdu celui que je ne consacre pas à mon deuxième volume. Je ne saurais prévoir combien il m'en faudra pour achever ce travail ; tant d'autres occupations viennent à la traverse de celle-là. Vous devez être aussi fort occupée. A l'approche du moment qui fixera votre sort, mille soins de toute espèce se pressent, je pense, et envahissent chaque journée. La vie se passe à préparer sa vie. C'est, qu'en effet, nous ne vivons point ici-bas. Tranquillisons-nous donc sur les événements qui dérangent nos projets de la terre. Ce sont des obstacles imprévus qui nous forcent de quit-

ter la route que nous avions choisie, pour en prendre une autre, ordinairement et plus sûre et plus droite. Voilà tout. Pendant que vous allez vous réunir aux personnes que vous aimez, moi je suis loin de tout ce qui m'est cher. Mes jours s'écoulent ici dans la solitude la plus absolue. Vous m'aviez parlé de me venir voir. Jugez si je le désirerais ! Mais je n'ose y consentir. L'envie et la malveillance ont les yeux sur moi, pour empoisonner mes actions les plus innocentes et mes intentions les plus pures. Je viens d'en avoir une nouvelle preuve à l'occasion des livres de piété que je publie de concert avec S. V...[1]. On est parti de là pour se déchaîner d'une manière inconcevable contre moi : et ce ne sont pas les impies, les libéraux, les hommes que j'attaque, mais ceux que je défends. Étrange siècle !

Quand vous proposez-vous d'habiter Cernay ? Où demeurerez-vous en attendant ? Dites-moi ce que vous devenez, ce que vous faites : parlez-moi surtout de votre santé. Ne négligez pas les eaux, je vous en conjure, pour peu qu'on vous les recommande. J'ai grande confiance en ce remède, qui n'en est pas un. Quand vous reverrai-je ? Dieu le sait. Cela suffit. Je ne pense pas que ce soit avant un an. Il faut que j'accomplisse ma tâche. Demandez à Dieu, pour moi, cet esprit de force qui faisait dire à saint Martin mourant : *Je ne refuse point le travail*. Adieu, offrez mon tendre respect à Mme de Sainte-Olympe, et rappelez-lui fortement la promesse qu'elle m'a faite. A quoi sert de reculer toujours, sinon à se rendre le

[1] Ces initiales désignent M. de Saint-Victor, fondateur d'une *Librairie classique élémentaire*, déplorable affaire à laquelle Lamennais commit l'imprudence de s'intéresser et qui fut en partie cause des embarras financiers au milieu desquels il se débattit pendant de longues années.

devoir plus difficile? On ne cesse de dire *demain*, jusqu'au jour où il n'y a plus de demain. Mille compliments affectueux à M. C... Je suis à jamais tout à vous du fond du cœur.

LXXVI

A la Chênaie, 27 janvier.

Oui, je sais que vous avez pour moi une véritable affection, et cette affection m'est chère, parce qu'elle vient de Dieu et se rapporte à Dieu. Ce n'est point une amitié du temps, je n'en voudrais pas ; tout ce qui finit m'est importun ; c'est un attachement plus élevé et dès lors plus durable : c'est comme un commencement de cette douce et immense charité qui doit unir à jamais les enfants de Dieu dans le ciel. Et voilà pourquoi, bien que j'aie le désir de vous revoir sur la terre, je ferai toujours céder ce désir aux considérations du devoir et aux vues de l'autre vie. Les chrétiens peuvent attendre. C'est au monde, qui n'a qu'un moment, de se presser. Je vous dirai ce qui m'empêche de vous recevoir ici, comme je l'avais espéré. Vous n'en pouvez deviner les motifs ; ils me sont tout à fait personnels, et tiennent à des choses qui montrent l'homme sous des rapports si bas qu'il me répugne même d'y penser. J'aime mieux vous dire avec combien de joie je vois s'approcher le jour qui fixera vos agitations, et vous assurera tout ce qu'on peut se promettre de bonheur sur la terre. Goûtez-le paisiblement, ce bonheur, puisque c'est Dieu qui vous le donne ; jouissez-en, mais dans l'attente, dans l'espérance d'un bonheur plus grand. N'appelez point votre sort, votre destinée, ce qui peut

vous arriver de triste ou d'heureux ici-bas. Ce ne sont que de légères circonstances, des événements de voyage qui ne laissent aucune trace dans la vie. Ce que nous nommons des maux, ce que nous appelons des biens, tout cela s'en va, tout cela tombe. Ne laissez pas votre cœur s'enraciner dans ces ruines.

(*Dix lignes biffées.*)

Je vous remercie mille fois des informations que vous avez bien voulu prendre sur le prix d'un meuble. Je trouve, comme vous, assez raisonnable celui qu'on demande. Cependant, j'attendrai un peu pour faire cette dépense, mon séjour ici en ayant entraîné beaucoup d'autres.

Ne veillez pas désormais pour m'écrire ; rien n'est plus contraire à votre santé. Vous allez avoir deux mois de tracas et de fatigues. Ne vous occupez pas de moi pendant ce temps-là, c'est-à-dire ne m'écrivez point. Je vous saurai plus de gré de votre silence que de vos lettres. Vous souffririez de celles-ci, et je serai seul contrarié de celui-là. Vous devez désirer le mois d'avril pour être à Cernay. L'assurance d'y passer trois ans vous le rendra plus agréable. L'habitude nous fait de petites patries. Nous laissons quelque chose de nous dans tous les lieux que nous habitons, et ce sont ces souvenirs qui nous y attachent. J'aurai aussi des souvenirs partout où vous serez, et ils ne cesseront de m'être bien chers, comme tout ce qui se rapporte à vous.

LXXVII

A la Chênaie, le 5 février.

Je vous réponds deux mots à la hâte, étant surchargé d'occupations et fatigué de la fièvre. Ne vous

en inquiétez pas, c'est cette petite fièvre que vous connaissez et qui est plus importune que dangereuse.

Je comprends votre position, et j'entre dans vos peines. C'est la croix qui se trouve partout. Ce que je vous recommande premièrement, c'est de ne vous point troubler. Conservez la paix de l'âme au milieu même des épreuves qui vous paraîtraient les plus rudes. Il n'est pas possible que M. C..., si plein de délicatesse, n'évite de blesser des sentiments qu'il doit respecter en vous, alors même qu'il a le malheur de ne pas les partager. Quant au choix des personnes qu'il recevra chez lui, s'il vous arrive de n'être pas d'accord, cédez dès qu'il insiste, à moins, ce qui est impossible, qu'il ne fût question de gens que vous ne devez pas voir absolument. Par exemple, il me semble que vous auriez été trop loin à l'égard de Mme G...[1], si vous n'aviez pas eu, pour l'exclure, d'autre motif que celui que vous avez allégué. Je ne crois pas du tout que sa société vous convienne, mais ce n'est pas à cause de cela. Elle a fait, en m'attaquant, son métier de philosophe et de journaliste. Cela ne m'a nullement fâché. Je la plains, mais je ne me plains pas d'elle.

En général, il est très pénible et presque toujours un peu dangereux de voir habituellement des personnes irréligieuses. Elles ne vous ôtent pas la foi, mais elles attristent et dessèchent l'âme. Cependant, comme il ne dépend pas de vous de les éviter toujours, voici ce qui me paraît le plus sage pour votre conduite. Ne demeurez avec eux (*sic*) qu'aussi longtemps qu'il est nécessaire pour que toutes les convenances soient observées. Imposez-leur-en par un ton sérieux. Prenez peu de part à ce qui se dit, à moins

[1] Nous ne saurions dire quelle personne designe cette initiale.

que la conversation ne soit telle que vous puissiez l'avouer tout entière. Alors même, ne vous abandonnez pas à une sorte d'entraînement qui vous ôterait de votre autorité : on ne vous permettrait pas d'en reprendre le ton aussi aisément. Ne disputez jamais. Un mot dit froidement, un geste, un regard, le silence qui parle si haut, voilà vos armes ; n'en employez pas d'autres. Pour ce qui est de vos rapports intimes avec M. C..., je n'ai pas besoin de vous dire que vous ne sauriez y mettre trop de bonté, de douceur, de déférence. Vos réflexions sur le club politique ne sont que trop justes. Si elles ne sont pas senties, abandonnez les choses à la Providence, et n'en parlez plus.

Adieu, vous savez combien je vous aime ; jamais qui que ce soit n'aura pour vous une plus sûre et plus tendre affection.

LXXVIII

A la Chênaie, le 20 février.

Voilà huit jours que je garde le lit, sans avoir cependant de maladie sérieuse. J'ai commencé à me lever aujourd'hui ; je suis mieux et je profite de ce mieux pour vous écrire. Enfin, voilà donc votre sort fixé, et fixé selon vos vœux[1]. J'en bénis le ciel de tout mon cœur. Dieu vous ôte les soucis de la terre, pour que rien ne vous détourne de lui, et que vous fassiez de plus grands progrès dans la perfection chrétienne. Réglez de bonne heure votre vie dans cette

[1] Le mariage de Mlle de Lacan avec le baron Cottu, conseiller à la Cour royale de Paris, avait eu lieu dans le courant de février. Voir l'*Introduction*.

vue, et, en évitant toute singularité, toute affectation, tout ce qui ne se concilierait pas parfaitement avec vos devoirs d'état, tâchez de faire chaque jour quelques pas en avant dans le chemin de la piété. C'est le cœur que Dieu demande, mais il le veut tout entier. Denys[1] me parle, dans ses lettres, de vous, de votre mariage, et avec une affection bien vive et un grand désir de votre bonheur. Je le crois aussi assuré que le bonheur puisse l'être ici-bas. Attendez-vous cependant à bien des peines; la Providence vous en ménagera; mais ne vous en inquiétez pas d'avance. Quand la croix viendra, vous recevrez avec elle la grâce de la bien porter. Hélas! nul n'en est exempt, et les nôtres ne sont pas toujours les plus pesantes. Voyez cette famille royale, par combien de côtés elle est frappée. Éteinte d'un seul coup; le poignard moissonne ce que l'échafaud avait épargné[2]. Et la France, que deviendra-t-elle? Jamais crime ne s'étendit plus loin dans l'avenir.

Je vous quitte; aimez-moi toujours aussi tendrement que je vous aime.

LXXIX

A la Chênaie, le 26 février.

La Providence, meilleure pour moi que les journaux, m'a déchargé de la tâche, beaucoup trop au-dessus de mes forces, que ceux-ci m'avaient imposée. Il est faux que le Roi m'ait nommé pour faire l'oraison funèbre de notre malheureux prince. Ainsi, jusqu'à présent, rien n'est changé dans mes projets,

[1] Denys Benoist.

[2] Le duc de Berry venait d'être assassiné.

regardant comme un devoir de rester ici aussi longtemps que les circonstances me le permettront pour avancer mon deuxième volume [1]. Il m'a fallu, dernièrement encore, passer huit jours sur mon lit, ce qui retarde de plus en plus un travail déjà trop en retard. J'espère que la belle saison me rendra un peu de santé. J'espère surtout que la vôtre se rétablira parfaitement, dès que vous pourrez respirer le bon air et goûter le repos de la campagne. Je souffre de vous savoir dans ce tourbillon du monde qui vous fatigue et vous déplaît. Vous ne résisteriez pas longtemps à ce genre de vie. Rompez le plus tôt possible avec ces tristes devoirs de société. Il vous faut une vie douce, égale, par conséquent un peu retirée ; et, aujourd'hui surtout, où trouver la paix, si ce n'est loin des hommes devenus la proie des plus affreuses passions qui aient jamais tourmenté le cœur humain ? Nous marchons à grands pas vers le règne du crime. Quelquefois, j'éprouve un extrême désir de retourner au combat, et de mourir au moins, si l'on ne peut faire mieux, en défendant la religion qu'on proscrit et la royauté qu'on poignarde. Une seule chose me retient, mon deuxième volume, dont l'importance me paraît si grande que je dois, ce me semble, pour l'achever, sacrifier tout, et la mort même, la mort qui s'offrira, bientôt peut-être, et si douce et si belle au chrétien. Donnez-moi de vos nouvelles . . . . .

(*Deux lignes biffées.*)

Mille tendres respects à Mme de Sainte-Olympe, et les compliments les plus affectueux à M. C... Adieu, aimez-moi toujours comme je vous aime.

[1] Le 2e volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion.*

LXXX

La Chênaie, ce 2 mars.

Denys me marque que vous n'êtes pas bien. Il vous trouve changée. Votre santé l'inquiète. De grâce, n'abandonnez pas votre projet d'aller aux eaux, pour peu que le médecin vous y engage. Vous avez le germe d'une maladie grave, mais qui peut être guérie radicalement, si vous ne la laissez pas s'invétérer. Qu'a donc de désagréable un voyage dans le Midi, qui, en vous rendant la santé, vous procurera l'occasion de voir votre famille ? M. C... sera libre bientôt : ne perdez pas un temps précieux ; vous allez cueillir en Provence les prémices du printemps, toujours tardif dans nos climats. Je suis persuadé que tout le monde vous dira les mêmes choses que moi ; mais j'insisterai plus que tout le monde, au risque même d'être importun ; c'est un des droits de l'amitié.

Quoique vous vous occupiez peu de la politique, il est impossible aujourd'hui d'être étranger à ce qui se passe. Je vous avoue que, pour moi, l'avenir me consterne. Je cherche en vain, parmi toutes les probabilités humaines ; je n'y trouve pas une seule espérance. Suivant l'expression des prophètes, il y a un *fardeau* sur nous. Malheureuse France, que vas-tu devenir ? Je ne lis guère les journaux, mais je les lis assez pour remarquer un progrès effrayant de délire, de haine et de désordre. Le crime grandit à vue d'œil. Ici, on commence à abattre les croix : on ne s'arrêtera pas là. Les factieux ont soif de sang, et ils ne le dissimulent pas. Au reste, il faut contempler ce spectacle de plus haut. Regardé de la terre, il est horrible : en s'élevant vers le ciel, tout change, et si

l'on gémit encore à l'aspect des châtiments que Dieu nous prépare, de cette grande justice qui va s'exercer, cette idée même de justice tranquillise et console l'âme ; son agitation se calme à l'abri de ce puissant bras qui s'étend pour venger l'ordre éternel.

Écrivez-moi souvent ; donnez-moi de vos nouvelles ; vous savez si elles m'intéressent.

LXXXI

Paris, mercredi matin.

Veuillez me faire dire, par le commissionnaire qui vous porte ce billet, comment vous êtes. Je me propose d'aller vous demander à dîner vendredi, si cela ne vous dérange point. Voilà le numéro du *Défenseur*[1] que M. Cottu désire voir. On me demande, pour la collection, le premier chapitre de l'*Ecolier instruit par Jésus-Christ*. Pourriez-vous le retrouver parmi vos papiers ? J'ai été souffrant tous ces jours-ci, et je n'ai pu travailler. Je voudrais bien que ces souffrances fussent en déduction des vôtres, et j'en accepterais de beaucoup plus grandes à ce prix. Aimez toujours un peu celui qui ne cessera jamais de vous aimer tendrement.

LXXXII

Paris, 16 avril.

Combien votre petit billet m'a fait de plaisir ! vous

[1] Le *Défenseur* était un journal récemment fondé où Lamennais écrivit quelques articles. Ce journal n'eut qu'une existence éphémère.

éprouvez déjà les bons effets de l'exercice, du bon air, et du calme de la campagne. Ma vie à moi est toujours très agitée, très occupée. Je ne puis disposer d'un seul moment. Hier, je me couchai à minuit ; j'étais levé à six heures ce matin, et je me trouve encore en arrière pour mon deuxième volume, que pourtant l'on continue à imprimer. Je profiterai, pour vous aller voir, du premier jour dont il me sera possible de disposer. Vous savez bien que ce n'est pas le désir qui me manque. Le pauvre Denys partit mercredi pour Francfort [1], bien triste, comme vous pouvez penser, de quitter sa famille et tous ses amis. Il paraît que l'homme près de qui on l'envoie n'est rien moins qu'agréable. Mais on ne choisit pas ses compagnons dans ce pénible voyage de la vie.

M. C [2]... m'a dit qu'il donnerait à Mme de Sainte-Olympe tout le temps qu'elle voudrait. Veuillez me rappeler à son souvenir et à celui de M. Cottu. Je vous écris au milieu de sept à huit personnes qui me parlent, et qui parlent toutes ensemble. Cela vous expliquera le désordre de ce billet. Adieu, vous savez si je vous aime. Je n'ai pas besoin de vous le redire, n'est-ce pas ?

LXXXIII

Passy, 25 avril.

Il y a bien longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles. Vous étiez un peu mieux la dernière fois

[1] Denys Benoist venait d'être nommé attaché à la Légation de Francfort.

[2] Cette initiale désigne l'abbé Carron que Lamennais proposait comme directeur à Mme de Sainte-Olympe. L'abbé Carron étant mort l'année suivante, ce fut Lamennais lui-même qui, quelques années, plus tard, assista Mme de Sainte-Olympe à ses derniers moments.

que vous m'avez écrit. Le mieux a-t-il continué ? Je suis tranquille sur votre bonheur . . . . . .

(Deux lignes biffées.)

mais je ne suis pas également tranquille sur votre santé, et c'est cependant encore, selon notre manière de le concevoir, une partie de ce bonheur que je disais tout à l'heure vous être assuré. Hélas ! il échappe à notre pensée même, puisque nous ne pouvons pas même en parler, sans être obligés de nous reprendre aussitôt.

Je suis toujours fort occupé ; on imprime mon second volume. J'ai fini ce matin le dernier chapitre. Il ne me reste à faire que la préface, mais elle doit être assez longue. Au *Défenseur*, je suis en querelle avec la censure, qui, dans un article de deux pages, veut absolument en retrancher une. J'ai déclaré qu'il passerait tel que je l'ai fait, ou que je me retirerais. Pauvre vérité, qu'il est difficile aujourd'hui de te défendre ! Il me vient quelquefois de fortes envies de m'en aller hors de France. Qu'y faire aujourd'hui, si l'on ne peut combattre ? Nous verrons dans quelque temps.

Je pense que vous avez auprès de vous ou Mlle Swanton, ou Mlle Moore, et peut-être l'une et l'autre. Une trop grande solitude ne convient pas, faible et souffrante comme vous êtes. Je m'imagine que M. Cottu est souvent appelé par ses affaires à Paris. Etes-vous toujours résolue à l'accompagner dans le voyage qu'il doit entreprendre le mois prochain ? A propos de voyage, le pauvre Denys a versé en Champagne ; heureusement qu'il ne s'est fait, à ce qu'il assure, aucun mal. Je n'ai pas encore de lettre de lui, mais il a écrit de Metz à sa famille.

Faites, je vous prie, agréer mes respectueux sen-

timents à Mme de Sainte-Olympe, et rappelez-moi au souvenir de M. C... Je suis à vous comme j'y serai toujours, c'est-à-dire entièrement et du fond du cœur.

LXXXIV

Passy, 12 mai.

Combien je regrette de vous savoir souffrante, et de n'être pas près de vous. Cet état de faiblesse où vous vous trouvez, cette langueur vient sans doute des peines si vives que vous avez éprouvées. Je me flatte que le temps, le repos de l'âme et du corps vous rendront peu à peu vos forces. Je suis bien faible aussi, et parfois très souffrant, mais c'est une vieille habitude. Mon pamphlet sur la censure et l'Université paraîtra ces jours-ci ; il est vif, et ne me fera pas des amis de ces gens-là. Que m'importe ? J'ai dit ce que j'ai cru devoir dire. Si l'on écoute une fois les considérations humaines, adieu la vérité. Mon second volume ne paraîtra pas aussitôt que je l'avais cru. Mille tracasseries m'ont détourné de travailler à la préface ; cette préface sera beaucoup plus longue que je ne pensais. Mon projet est de vous aller voir le lendemain de la Pentecôte. Je passerai avec vous le mardi, et je reviendrai le jour suivant. Ne regardez cependant pas ceci comme une chose tout à fait arrêtée, car il peut survenir des obstacles. Vous avez raison de n'être pas fort tranquille sur l'avenir. Le monde s'en va. Mais qu'est-ce que cela nous fait ? Nous avons un asile, nous autres. Quelle ridicule folie que celle de ces pauvres petits hommes qui croient diriger tout ce que nous voyons ! Il me représentent ces sauvages, qui, en criant et s'agitant,

croient délivrer la lune, qu'un dragon veut dévorer. Ce qui distingue l'époque actuelle, c'est un caractère d'atrocité lâche ; on épie les victimes, on les frappe dans l'ombre ; le poison et le poignard ont remplacé les échafauds ; le crime même se dégrade, et la France se peuple de Marat dégénérés.

Dites, je vous prie, à Mme de Sainte-Olympe et à M. Cottu combien je suis sensible à leur souvenir. Adieu, mille tendres amitiés.

LXXXV

Passy, sans date.

Je suis encore obligé de remettre à l'autre semaine le plaisir de vous voir. Cela me contrarie extrêmement. Une blessure au pied, que j'ai négligée pendant huit jours, est devenue très-douloureuse et m'empêche de marcher. Ajoutez à cela un clou, assez douloureux aussi, et me voilà, quoi que j'en aie, confiné dans ma chambre, malgré le plus vif désir d'aller moi-même m'informer de votre santé. Donnez-m'en, je vous prie, des nouvelles. Je crains que ce temps d'orage ne vous ait rendu souffrante, et n'ait encore augmenté la faiblesse dont vous vous plaignez. Je voudrais bien apprendre que vous faites un peu d'exercice, que vous vous promenez au moins dans le parc, sous les charmants ombrages dont le souvenir m'est si présent. Les forces croissent par l'usage modéré qu'on en fait.

Mon petit pamphlet sur la censure a paru. L'avez-vous lu ? On a dû vous l'envoyer avec le *Défenseur*. Il s'y trouve, au commencement, un trait assez vif qu'on pourrait prendre pour une personnalité : c'est

bien, en effet, une attaque contre un inspecteur de l'Université qui a montré la malveillance la plus révoltante en cette occasion. J'ai dû lui faire sentir l'indignité de sa conduite ; mais, en outre, il est nécessaire, dans le temps où nous vivons, de démasquer les hommes, puisqu'on ne juge que par eux des institutions. Un de mes amis a demandé à un évêque respectable s'il trouvait que j'eusse été trop loin ; l'évêque a répondu que non.

J'ai fini hier un article sur la vie du duc de Berry, par M. de Chateaubriand. Je vais maintenant travailler sans distraction à ma préface, qui est à peine commencée et qui devrait être finie depuis plus d'un mois. Adieu, je suis tout à vous.

LXXXVI

Saint-Brieuc, 9 juin.

Comme vous n'aviez point de projet de voyage lorsque j'ai quitté Paris, je pense que cette lettre vous trouvera encore à Cernay, et, j'espère, mieux portante que vous ne l'étiez en y arrivant. Vous ne pouvez, cependant, faire beaucoup d'exercice si vous avez le même temps que nous. J'ai trouvé ici, au lieu du printemps, une espèce de demi-hiver assez triste ; point de soleil, du froid et de la pluie. Nous en sommes à désirer la fin de ce que nous voyons. Je suis bien aise que vous vous soyez trouvée à la campagne pendant les scènes tumultueuses qui ont eu lieu à Paris. Dans l'état de faiblesse où vous êtes, ce spectacle et les émotions affligeantes qu'il fait naître nuiraient beaucoup à votre santé. La mienne n'est pas des meilleures. Je suis comme un homme excédé

de fatigue et qui n'est bon à rien. Je ne puis ni lire, ni écrire, ni penser. J'ai pourtant fini, tellement quellement, la préface de mon second volume. Mais je sens que j'ai besoin de repos, et il ne m'est pas facile d'en prendre, pressé de travail comme je le suis. J'ai promis à M. de Maistre de rendre compte de son ouvrage[1] : il est impatient qu'on en parle ; ce sont trois ou quatre articles longs qu'il faut faire, et sur des sujets fort délicats. Heureux les peuples qui ne font point de livres ! Ils ont une grande misère de moins.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de Mme de Sainte-Olympe et de M. Cottu. Je pense que je retournerai à Paris vers la mi-août. Quand vous partîtes pour Cernay, je ne croyais pas être si longtemps sans vous voir. Notre vie n'est pas à nous, on s'en aperçoit ; tâchons qu'elle soit tout entière à Dieu, c'est le moyen de retrouver, et bien au delà, ce que nous semblons perdre. Adieu, aimez-moi toujours comme je vous aime.

LXXXVII

Saint-Brieuc, 21 juin.

Je vous écrivis il y a trois semaines, au moment où j'arrivais ici, et depuis ce temps je n'ai reçu aucune lettre de vous. Peu accoutumé à ce long silence, il m'inquiète. Je crains pour votre santé, qui était encore bien faible quand je suis parti. Mais si c'est là le motif qui vous empêche de m'écrire, pourquoi ne m'avez-vous pas au moins fait donner de vos nouvelles par quelqu'une des personnes qui vous entourent ? Je ne

[1] Le célèbre ouvrage de Joseph de Maistre, *Du Pape*, avait paru à Lyon en 1819.

puis croire, de votre part, à l'oubli ni à l'indifférence, et j'en suis d'autant plus alarmé. Tirez-moi de peine le plus tôt possible ; vous savez mieux que personne ce que c'est que d'être inquiet des personnes qui nous sont chères. Un mot me tranquillisera, mais je vous demande ce mot avec instance.

Ma santé ne s'est pas encore ressentie du séjour de la Bretagne. Je suis toujours faible et souffrant. Il est vrai que, depuis mon arrivée, nous avons eu un temps froid et humide qui m'est très contraire. On n'entend plus rien aux saisons. On dirait que ce sont les hommes qui les règlent. Ils ne règlent même pas leur propre destinée, car je ne sais rien de la mienne. J'ignore combien de semaines et de mois je resterai ici, et où j'irai en sortant. Je n'ose faire de projets, ni même former de désirs. A quoi servent de vaines pensées d'un avenir qui n'est pas à nous ? Le mieux est de s'abandonner entièrement à la Providence et d'être, à son égard, comme ce serviteur de l'Évangile. On lui dit : allez, et il va ; venez, et il vient. Nous attachons trop d'importance, beaucoup trop, à la vie et aux choses de la vie. Nos espérances et nos craintes, nos joies et nos douleurs ne sont presque jamais que des faiblesses d'une âme qui oublie sa fin. Un jour viendra où nous le sentirons, où nous le verrons clairement. Oh! qu'il me tarde que ce jour arrive ! Adieu, souvenez-vous quelquefois du pauvre absent.

LXXXVIII

Saint-Brieuc, 1er juillet.

Vos lettres m'ont tiré de l'inquiétude où j'étais sur votre santé. Je vois avec un extrême plaisir

qu'elle devient meilleure de jour en jour. Il n'y a rien de tel que le calme et le contentement pour fortifier, et vous aviez grand besoin de ce remède après tant d'épreuves. Je n'ai point reçu le billet que vous m'avez écrit à Passy, et vous n'avez pas reçu vous-même celui où je vous annonçais mon départ et vous priais de m'écrire à Saint-Brieuc. Je suis chez mon frère et j'y resterai jusqu'à ce que je sache plus positivement ce que je deviendrai cet hiver. Veuillez donc m'y adresser vos lettres. J'éprouve de grands désagréments à l'égard de mon deuxième volume. Il y a trois semaines que j'ai envoyé la fin de la préface à la personne qui s'était chargée de veiller à l'impression ; et depuis lors je n'entends parler ni de cette préface, ni de l'ouvrage. Je n'avais pas l'idée d'un pareil procédé, je ne l'aurais jamais cru possible, et, comme Solon, je vieillis en apprenant toujours ; mais c'est, en vérité, une bien triste science que celle des hommes. Tout cela me ramène à mes anciens projets de retraite. J'y pense continuellement. Paris m'est insupportable. La vie qu'on y mène ne convient ni à mes goûts, ni à ma santé. Je cherche, autour de Saint-Brieuc, une maison de campagne où je serais tout ensemble libre, oublié, et près de mon frère, mais j'ai jusqu'ici cherché inutilement. Si je ne réussis pas de ce côté, peut-être irai-je en Italie. Au moins là, je verrai de plus loin ce qui se passe dans notre pauvre France, menacée prochainement de tant de calamités. Dès que j'aurai pris un parti, je vous le marquerai. Il faut tâcher de connaître ce que Dieu voudra et puis se laisser conduire en paix. Mille compliments respectueux à ce qui vous entoure, particulièrement à Mme de Sainte-Olympe. Je n'ai pas besoin de vous répéter combien je vous aime, et vous savez aussi que je ne changerai jamais.

LXXXIX

Saint-Brieuc, 18 juillet.

Je conçois ce que votre position a de pénible, mais vous n'avez pas dû vous attendre à une vie exempte de chagrin, vous n'avez pas dû même la désirer. Rappelez-vous ce que nous avons dit bien des fois là-dessus. Je ne suis pas surpris que M. C... cherche du relâche à son bonheur. Il le sentira mieux à son retour. Ne le contrariez pas trop vivement. Qu'il voie que vous vous oubliez pour lui ; il en sera touché, et vous-même vous souffrirez moins de son absence. Si j'étais près de vous, je vous parlerais d'une grande loi, à laquelle on fait en général bien peu d'attention, et que j'admire d'autant plus que j'y réfléchis davantage : c'est la loi de souffrance, sans laquelle il n'y a rien de beau, de grand, ni même de véritablement doux. Le bonheur n'attache point les hommes les uns aux autres. Il faut qu'ils aient souffert ensemble pour s'aimer autant qu'ils sont capables d'aimer. Dans les arts, dans les lettres, dans le monde, toujours et partout, la joie est stérile ; c'est la douleur qui enfante presque tout ce que tous les hommes admirent, et la vertu, qui est la beauté par excellence, *se perfectionne dans la souffrance*, dit saint Paul. *Heureux ceux qui pleurent !* Il y a plus de vérité dans cette parole, et plus de consolation réelle, que dans les innombrables traités des philosophes sur le souverain bien.

Je ne pense pas que j'aille en Italie cette année. Il m'est survenu quelques affaires qui me retiendront en France. Si mon petit hermitage de la Chênaie n'était pas tout en désordre, je vous aurais engagée à

y venir passer le mois d'août ; mais la maison est pleine d'ouvriers, et j'attends qu'ils me cèdent la place pour y aller moi-même. Il est possible que je sois forcé d'y rester tout l'hiver. C'est un peu long lorsqu'on est absolument seul. Il faut bien cependant que je m'accoutume à ce genre de vie. Un homme non marié qui vieillit est condamné à la solitude. Dieu est l'unique ami qui ne nous quitte jamais.

J'ai donné ordre qu'on vous envoyât mon second volume dès qu'il paraîtrait : l'avez-vous reçu ? Je suis inquiet de ce que vous me dites que votre santé s'altère. C'est aussi trop céder à de légères contradictions. Vous devriez bien plutôt remercier la Providence, qui ne permet pas que votre âme s'affaiblisse peut-être par le sentiment dangereux d'un bien-être continu. Donnez au soin de votre salut les moments de peine qu'elle vous ménage dans ce dessein. Dieu a placé les douleurs de distance en distance dans la vie, pour nous indiquer la route du ciel.

Ma lettre sera courte aujourd'hui, parce que j'ai pris médecine et que je suis très faible. Veuillez faire agréer à Mme de Sainte-Olympe l'expression de mes tendres et respectueux sentiments. Adieu : croyez que vous êtes et serez toujours au fond de mon cœur.

XC

Saint-Brieuc, 3 août.

Vous avez bien raison, l'homme se retrouve partout, et partout il porte sa faiblesse et ses misères, même dans ses affections les plus légitimes, même dans l'exercice de ses devoirs. Aussi la vertu consiste-t-elle beaucoup moins dans certains actes, que dans

les dispositions de l'esprit et du cœur, qui les accompagne. La règle la plus générale et la plus sûre qu'on puisse donner à cet égard est d'agir le moins possible par des mouvements naturels, ou par des motifs qui se rapportent directement, soit à nous, soit à quelque autre créature ; mais de voir tout en Dieu, et en toutes choses de se déterminer en vue de son amour et de sa volonté. De cette manière, nos actions acquièrent un véritable mérite pour le ciel, et une profonde paix de l'âme est, dès ici-bas, notre récompense. Qui pourrait nous troubler, quand nous ne voulons uniquement que ce que Dieu veut ? Toute affliction qui nous ôte ce calme si nécessaire et si doux, est une révolte intérieure contre la Providence. Je ne dis pas que nous devions ne point sentir les peines dont cette triste vie abonde, mais elles ne doivent jamais nous agiter, nous décourager ; selon les desseins de Dieu, pleins de sagesse et de miséricorde, ce sont des flots qui doivent porter le malheureux au rivage : son impatience d'abord, et ensuite son abattement en font des vagues qui l'engloutissent.

Vous pouvez faire demander mon livre chez Tournachon et Seguin, rue de Savoie, n° 6. Je leur ai écrit de choisir pour vous un des meilleurs exemplaires. Je ne savais pas qu'il y en eût de plusieurs sortes. Un billet est inutile : il suffira qu'on se présente de votre part. Ce pauvre livre a été peu entendu jusqu'à présent, surtout dans le clergé de Paris. On fait de moi un sceptique, parce que j'ai ruiné le scepticisme, et donné, à ce qu'il me semble du moins, une base inébranlable à la raison. Des gens, qui ont de l'esprit pourtant, m'ont écrit là-dessus des choses étranges. Je prie qu'on m'attaque publiquement, afin que je puisse me défendre ; je ne sais si j'obtiendrai cette espèce de faveur. M. de Bonald pense comme

moi et soutiendra ma doctrine. Je la crois, très sincèrement, d'une extrême importance pour la religion, et c'est ce qui me tranquillise sur son sort. Mais qu'il en coûte pour faire un peu de bien! Hélas! il ne serait pas bien sans cela, pour nous surtout.

Je ne doutais pas que Mme de Sainte-Olympe ne s'applaudît de connaître M. Carron. Je suis enchanté d'apprendre qu'elle le voit souvent. Veuillez le lui dire, en l'assurant de mon tendre respect.

Je vous prie de m'adresser désormais vos lettres à *La Chênaie, par Dinan (Côtes-du-Nord)*. Je partirai le 9 pour m'y rendre en passant par Saint-Malo. J'espère un jour vous recevoir dans mon petit hermitage. J'aurai bien soin de votre santé; nous nous promènerons, nous causerons, et, ce qui est si rare, nous nous entendrons. Autant sont doux les entretiens où les âmes se parlent et se répondent, autant les autres sont fastidieux et pénibles. Deux esprits peuvent se toucher, mais il n'y a que le cœur qui se pénètre. Le mien est à vous pour jamais.

XCI

A la Chênaie, 18 août.

Vous me faites grand plaisir de m'apprendre que votre indisposition tient à un état passager, et consolant sous un autre rapport. J'en suis d'autant plus aise, qu'obligée de vous soigner pour un autre, vous aurez moins d'éloignement pour les précautions nécessaires.

Vous ne me dites pas si M. Cottu est de retour près de vous. Il me semble que son voyage, qui ne devait durer que six semaines, doit toucher à sa fin. Vous

aurez encore deux mois agréables à passer à Cernay.

L'article de M. de Feletz est, à plusieurs égards, beaucoup trop flatteur pour moi. Quant au fond de mon ouvrage, je ne crois pas qu'il l'ait bien entendu; ses objections, du moins, semblent l'annoncer. Je ne répondrai certainement pas dans les journaux; mais lorsque mes adversaires auront parlé, je tâcherai d'éclaircir les principes qu'ils attaquent, et de lever les difficultés qui arrêtent quelques personnes, ce qui, jusqu'à présent, ne me paraît pas devoir être difficile. J'ai été un peu surpris qu'un homme d'esprit ait relevé si dogmatiquement une faute d'impression qui saute aux yeux de tout le monde. Il y en a bien d'autres, et il aurait pu grossir à peu de frais son *errata*.

Les injures anonymes et signées me pleuvent de tous côtés. Il m'en vient jusque d'Angleterre. Un nommé Bowring *prend la liberté* de m'adresser un petit pamphlet où, d'un bout à l'autre, il me présente comme une espèce de monstre, moitié âne et moitié tigre, ce qui ne l'empêche pas, chose plaisante, de finir son billet d'envoi en assurant qu'il *respecte comme il doit respecter les talents, le zèle et le cœur de M. l'Abbé*. Que dites-vous de ce brave homme et de cette politesse anglaise?

Ici, comme partout, les esprits s'agitent à l'approche des élections. On a menacé M. Bellard[1] à son passage à Brest. Les libéraux s'exhortaient mutuellement, dans des placards, à venger l'*assassinat du maréchal Ney*. A Rennes, les rassemblements nocturnes continuent. Mais il n'y a rien à craindre de tous ces mouvements, attendu que *l'attitude* du gouvernement est *calme*, et que, lorsqu'on ne dit rien et qu'on ne fait rien, c'est une preuve qu'on est fort

[1] Procureur général près la Cour de Paris : il avait adressé l'acte d'accusation contre le maréchal Ney et prononcé le réquisitoire.

et qu'on n'a pas peur. Heureux, dans ces temps de désordre, ceux dont les désirs et les pensées ne sont pas de ce monde, et dont les regards, s'élevant au-dessus de ces tristes régions du crime, ne rencontrent de toutes parts qu'une grande et éternelle espérance ! Adieu, prions l'un pour l'autre, et aimons-nous toujours. *Toujours* ! C'est le mot du chrétien.

Mille tendres respects à Mme de Sainte-Olympe.

XCII

A la Chênaie, 22 septembre.

Je viens de faire en Basse-Bretagne un voyage de quinze jours à cheval. J'ai trouvé à mon retour votre lettre du 6 ; elle m'a rassuré et peiné en même temps ; car je ne m'habitue pas à vous savoir souffrante. Je pense que c'est la suite de votre état, et que vous serez mieux après vos couches ; mais je voudrais en être sûr, et jusque-là je ne serai point tranquille. Pourquoi vous fatiguez-vous à m'écrire quatre pages, lorsque chaque ligne, et peut-être chaque mot, est une douleur pour vous ? Que votre amitié est cruelle ! Croyez-vous que je puisse jouir d'une lettre qui vous coûte autant ? Dites-moi seulement : Je suis mieux. Enfin, trois mots sur votre état. Voilà tout ce que je veux maintenant. Le surplus tient de la réception que l'on fait à un étranger. Je suis heureux de savoir que M. C... est de retour près de vous. Vous avez besoin qu'on vous soigne, et avec autorité ; vous n'entendez rien à vous ménager ; toute votre délicatesse à cet égard est pour les autres. J'ai conçu et partagé votre dernière peine ; mais Dieu y a mêlé

une grande consolation. . . . .

(*Onze lignes biffées.*)

Je suis plus que jamais dégoûté de la vie d'auteur; elle est trop sèche, trop pleine de l'homme en quelque sorte, et trop éloignée de l'enfance. Adieu, aimez-moi toujours. Vous savez comme je suis à vous. Mille tendres hommages à Mme de Sainte-Olympe. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de M. C... Encore une fois, tout à vous du fond du cœur.

XCIII

A la Chênaie, 11 octobre.

Quelque désir que vous eussiez eu de nourrir vous-même votre enfant, je crois qu'on a eu raison de vous en détourner, pour l'intérêt de l'enfant même. Vous eussiez probablement souffert tous deux de cette fatigue, qui est plus grande qu'on ne s'imagine. Une femme qui allaite n'a de repos ni le jour ni la nuit, et le repos est précisément ce que (*sic*) vous avez le plus besoin. Vous devez, me dites-vous, accoucher au mois de novembre. Je ne voudrais pas que vous attendissiez trop tard à quitter la campagne. Il ne faut pas vous exposer à manquer du secours des gens de l'art. Quand vous partirez pour Paris, veuillez me donner votre adresse.

Je n'espère pas avoir le plaisir de vous voir à Paris cet hiver. Mille raisons me retiennent ici. J'y vis absolument seul, et cette solitude est un peu triste. Hélas! c'est ainsi que la vie s'écoule, presque toujours loin de ceux près de qui on aimerait à la passer. Il y a six mois que je vous ai vue. Quand vous reverrai-je? Je l'ignore, mais Dieu le sait, et cela

suffit. Après tout, qu'est-ce que ces mois, ces années, ce temps enfin, qui nous paraît quelquefois si long ? Un petit ruisseau, dont la source est tout près de nous, et qui va tarir un peu plus loin. Nous nous retrouverons au delà, dans l'immense éternité.

Lisez-vous quelquefois le *Constitutionnel* ? On m'a dit qu'il annonçait un nouvel ouvrage contre moi, intitulé : *Examen critique de l'Essai sur l'Indifférence, etc*. En tête de ce livre est une gravure où je suis représenté debout sur des cadavres, entre *la mort* et *le néant*, avec je ne sais quelle légende au-dessus. Tout cela est fort spirituel.

Je pense quelquefois que, si les hommes du siècle de Louis XIV pouvaient revenir au milieu de nous, avec leurs idées graves et leur forte raison, ils seraient bien étonnés de la manière dont on discute aujourd'hui les questions les plus importantes, et en vérité, j'ose croire qu'ils seraient moins frappés du progrès des lumières que du progrès des passions, et de l'affaiblissement des préjugés que de l'affaiblissement de l'intelligence.

Adieu, aimez-moi, priez pour moi, et comptez à jamais sur le plus tendre et le plus inaltérable attachement.

XCIV

La Chênaie, 1er novembre.

Je bénis Dieu qui a protégé l'enfant et la mère et qui les a conservés l'un et l'autre. Goûtez le bonheur qu'il vous envoie, et qu'il serve à vous élever de plus en plus à lui. Il y a longtemps que je n'avais moi-même goûté une joie si pure. Je n'ai qu'un



regret, c'est d'être loin de vous dans des moments si doux. Heureusement il n'y a point de distance pour le cœur. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous recommander d'avoir de vous tout le soin que votre état exige ; c'est un devoir, vous le sentirez. Ne vous pressez pas de m'écrire ; cela pourrait vous incommoder. Je ne vous écrirai moi-même aujourd'hui que ce peu de mots. J'ai la migraine et je distingue à peine les lettres que je forme. Vous savez que je suis sujet aux maux de tête et que je ne m'en porte pas moins bien. Adieu, adieu ; aimez-moi toujours comme je vous aime, et priez pour moi.

XCV

Saint-Brieuc, 10 novembre.

Je vous écrivis, de la Chênaie, deux mots à la hâte, après avoir reçu la lettre de Mme de Sainte-Olympe qui m'annonçait votre heureux accouchement. J'espère que votre santé se sera soutenue, et que vous ne tarderez pas à être parfaitement rétablie. Il ne faut pas trop regretter de ne pouvoir nourrir votre enfant. Il en aurait souffert autant que vous. Après les fortes secousses que vous avez éprouvées, et dans l'état de faiblesse qui en est la suite, vous avez besoin de beaucoup de repos. Le corps pâtit longtemps des douleurs de l'âme, et la joie, quand elle revient, le retrouve bien différent de ce qu'elle l'avait laissé. A présent que vous avez l'habitude de la campagne, la vie enfermée de Paris devra vous contrarier un peu. Des murs devant ses fenêtres, des rues pour allées, des bruits discordants, un air épais et qui ne circule pas, tous ces agréments de la capitale vous feront sans doute regretter Cernay ; mais il ne vous en

paraîtra que plus agréable au printemps. Pour moi, je suis venu aussi passer quelques semaines à la ville, près de mon frère qui ne la peut quitter. Que ne puis-je aussi facilement me rapprocher de vous! On dit qu'il n'y a point de distance pour le cœur; cela est vrai en un sens; je ne crois cependant pas que ce soit le cœur qui ait fait le premier cette observation-là.

Les élections mettent tous les esprits en mouvement dans nos provinces. C'est une chose à voir que cette ardeur de souveraineté qui saisit tout à coup les hommes à une certaine époque de l'année. Quand on observe de sang-froid cette farce ridicule, et dont, pour peu que le bonheur renaisse, il sera bientôt impossible de parler sérieusement, rien ne donne mieux l'idée d'un peuple en démence. Dans ce département, sur six députés, on aura deux royalistes, deux ministériels et deux libéraux. J'espère que c'est de l'impartialité. Mais n'est-il pas curieux que, du même pays, on envoie deux hommes pour dire oui, deux hommes pour dire non, et deux autres pour dire oui ou non, suivant le prix qu'on leur offrira de chacun de ces monosyllabes? Enfin, voilà l'ordre, tel qu'on nous l'a fait.

Veuillez faire agréer mes hommages à M[me] de Sainte-Olympe et embrassez pour moi la *chère petite*.

Adieu, aimez toujours le plus tendre et le plus devoué de vos amis.

XCVI

Saint-Brieuc, 23 novembre.

Le temps, qui emporte nos affections, semble ajouter sans cesse quelque chose de plus intime à celle

que je vous ai vouée. C'est le privilège des amitiés que Dieu forme et dont il est le lien ; elles sont inaltérables comme lui-même. Je me réjouis de ce qu'il a fait pour vous après de si pénibles épreuves. Vous recueillez le fruit de votre courage et de votre fidélité. Aimez-donc de plus en plus celui à qui vous devez tant ; reposez-vous en paix entre les bras de la Providence et que votre âme ne soit troublée par aucune pensée inquiète de l'avenir. Le Père Céleste, ce même Père qui a veillé sur vous, y veille encore et ne cessera jamais d'y veiller avec une égale tendresse. Votre bonheur est son ouvrage ; goûtez-le pleinement, mais sans vous y attacher par un sentiment trop humain. Ce serait mal répondre à l'amour que Dieu vous montre, et vous préparer de grandes douleurs. Car, tôt ou tard, la Croix reviendra pour perfectionner et consommer l'œuvre sainte de votre parfaite régénération. Je voudrais que vous prissiez peu à peu une certaine habitude du recueillement intérieur, exempte d'affectation, et qui maintiendrait votre âme dans ce calme heureux, qui est comme l'image et l'avant-goût du repos que nous attendons.

J'ai ressenti, en lisant votre lettre, les cruelles inquiétudes que vous a données cette chère petite. Grâce au ciel, elles n'ont pas été de longue durée. La protection sous laquelle vous l'avez mise est bien puissante, et vous avez raison d'en tout espérer. Il suffit maintenant que le scapulaire soit suspendu au berceau de l'enfant. Vous direz les prières d'usage jusqu'à ce qu'elle soit en état de les dire elle-même ; mais il faudra, je crois, qu'elle soit vêtue de blanc. Vous lui apprendrez sans doute de bonne heure à aimer et à prier *sa Mère qui est au ciel*.

Donnez-moi souvent de vos nouvelles. Vous savez à quel point votre bonheur est nécessaire au mien.

J'ignore quand je vous reverrai, mais mon cœur est toujours près de vous. Veuillez faire agréer mes hommages à Mme de Sainte-Olympe et à M. Cottu. Vous devez être maintenant délivrée du petit chagrin que vous a fait éprouver l'ouvrage qu'on vous attribuait. Je l'ai vu annoncer dans les journaux sous le nom d'une autre personne. Ménagez-vous beaucoup, surtout dans ces premiers moments. J'ajouterais : aimez-moi toujours, si j'étais moins sûr de votre cœur.

Adieu, je me recommande instamment à vos prières.

XCVII

Saint-Brieuc, 9 décembre.

Tout, dit saint Paul, coopère au bien de ceux qui aiment Dieu, et c'est en ce sens que saint François de Sales parlait de ses chères imperfections. Il ne faut pas trop nous plaindre de nos misères ; elles nous avertissent du peu que nous sommes — ce que nous oublions si facilement — et nous sont comme un perpétuel exercice d'humilité. Quand on se sent si faible, on est plus porté à chercher hors de soi la force qui nous manque. L'âme se tourne vers Dieu, comme le petit enfant, qui ne peut encore marcher, regarde sa mère lorsqu'il a le désir d'aller à elle. Oh ! quand irons-nous à Dieu véritablement ? Considérons ce qui nous éloigne de lui, ce qui retarde une union si douce, si ravissante ; nous verrons que ce sont toutes choses dont nous nous soucions très peu, que nous méprisons même, tant notre pauvre cœur est étrange et plein de contradictions.

Je passerai ici tout le mois de décembre. Le lende-

main des Rois, j'irai avec mon frère à la Chênaie : nous y resterons deux semaines, après quoi je partirai pour Paris, où quelques affaires m'appellent. Ainsi, nous nous verrons plus tôt que je ne l'avais espéré. M. de Saint-Victor me donne une chambre, rue du Cherche-Midi, n° 15. Mon projet est de revenir en Bretagne au printemps. Je suis bien aise que mon voyage concoure avec votre séjour à Paris. Je pourrai vous voir plus souvent que si vous étiez à Cernay.

Je reçois assez rarement des lettres de Denys Benoist. Il devait vous écrire, et je m'étonne qu'il ne l'ait pas encore fait. Le pauvre garçon s'ennuie extrêmement à Francfort, loin de ses parents et de ses amis. Il est occupé du matin au soir à traduire des protocoles et autres telles choses du même genre. Je le plains beaucoup, et je désirerais bien que son frère pût lui procurer une place à Paris, mais cela n'est pas très facile.

Je ne me suis point encore occupé de mon troisième volume : j'ai voulu voir auparavant ce que deviendrait le second. Comme ce n'est pas pour moi que j'écris, il serait au moins inutile de perdre le temps à mettre au jour des idées qu'on repousserait. J'attends les moments de la Providence. Il me tarde bien d'embrasser la chère petite Marie-Pauline ; vous me le permettrez, n'est-ce pas ? Mille choses tendres et respectueuses à sa grand'maman et à son papa. A jamais tout à vous du fond du cœur.

XCVIII

Saint-Brieuc, 6 janvier 1821.

Croyez donc que je ne doute pas plus de vos sentiments que vous ne devez douter des miens. Notre

attachement, dont Dieu est le lien, ne saurait ni s'éteindre ni s'affaiblir jamais. Le temps n'a de prise que sur ce qui est de la terre, sur ces fugitives amitiés qui s'évanouissent dans le tombeau ; mais la religion, qui mêle je ne sais quoi de grave à nos affections sans les rendre moins douces, leur communique aussi son immortalité.

Je crois, avec peine, que votre santé souffre de l'hiver. Je crains que vous ne vous ménagiez pas assez. Il faut prendre garde à ces douleurs de côté et les combattre, sinon par des remèdes, au moins par un régime approprié et par des soins de tous les moments. Ceux que vous donnez à la petite Pauline ne doivent pas vous faire négliger ceux que vous vous devez à vous-même à cause d'elle. Il me tarde de voir cette aimable enfant. Qu'elle ressemble à sa mère, c'est mon souhait de bonne année.

Je serai probablement à Paris à la fin de janvier. Nous partons dans deux jours, mon frère et moi, pour la Chênaie, où nous passerons ensemble deux semaines, après lesquelles je me mettrai en route, si quelque événement inattendu ne m'en empêche. Je regrette d'être logé si loin de vous ; nous serons cependant plus près que lorsque j'habitais les Feuillantines, et je serai également libre dans l'appartement que M. de Saint-Victor veut bien me donner. Que ce sera pour moi une grande joie de vous revoir après une si longue absence ! Je pense souvent aux projets que nous faisions de nous réunir. La Providence en a disposé autrement ; elle m'a comme isolé de tout ce qui m'était cher, car je ne suis guère moins séparé de ma famille à la Chênaie qu'à Paris. Mais ce que Dieu fait est bien fait, et il faut l'en louer.

La petite brochure[1] dont vous me parlez n'était qu'un article de journal. Cela ne valait guère la peine d'être imprimé à part; mais j'ai cru qu'un prêtre ne devait pas laisser passer sans réclamations une proposition hérétique avancée publiquement par un ministre du Roi; d'autant plus que cette proposition a de grandes conséquences, et qu'elle est le fondement de l'oppression dans laquelle nos profonds administrateurs s'efforcent de tenir le clergé.

Veuillez faire agréer mes vœux et tous mes sentiments à Mme de Sainte-Olympe et à M. Cottu; est-il besoin de vous dire tout ce que vous m'êtes? Non, votre cœur vous le dira mieux que moi.

XCIX

Paris, vendredi.

Je voulais vous écrire tous les jours; je n'ai pu disposer d'un moment. Les affaires succèdent aux affaires, et le temps s'en va avec une rapidité qui m'effraie. Je doute que je puisse achever ici ma *Défense*[2]. Mes yeux se tournent avec regret vers nos champs et nos forêts; je ne vois de repos que là. Que vous êtes bonne de m'avoir écrit! Croyez que je sens bien vivement le prix de votre amitié. La mienne est fort peu de chose, mais elle vous est acquise pour

[1] *Réflexions sur la nature et l'étendue de la soumission due aux lois de l'Eglise en matière de discipline.* Cette brochure avait été écrite par Lamennais à l'occasion d'un discours prononcé par le ministre de l'Intérieur le comte Siméon le 21 novembre 1820, lors de la pose de la première pierre du séminaire de Saint-Sulpice.

[2] Lamennais préparait en ce moment une *Défense* du second volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, qui avait eu beaucoup moins de succès que le premier et avait donné lieu, même dans le monde catholique, à de vives controverses.

jamais. Voici les numéros de vos billets de loterie : 54, 84, 86, 90. Mme de Sainte-Olympe en est-elle contente ? Mille tendres respects. Je tâcherai de trouver un instant pour vous voir. Pourquoi êtes-vous si loin ?

C

Aux Feuillantines, le 22 mars.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai vue. Je n'ai pas même pu vous écrire au milieu de toutes mes peines, et des tristes soins qui les accompagnent[1]. Croyez cependant que je n'ai pas cessé de penser à vous. Je suis sûr que votre cœur a bien senti ce qu'éprouvait le mien. Ce qui est arrivé, Dieu l'a voulu, voilà notre seule consolation. Adieu, donnez-moi de vos nouvelles. Je suis à vous à jamais.

CI

(Sans date.)

Que votre douleur[2] augmente les miennes ! je vais demain matin voir s'il est possible de vous trouver une chambre ici près. Vous saurez aussitôt le résultat de mes recherches. Mais, de grâce, calmez-vous. Je vous le demande au nom de celui qui a tant souffert pour nous. N'oubliez pas que vous êtes chrétienne. Oh ! ne déchirez pas mon pauvre cœur, qui saigne déjà de tant de plaies. Mme de Sainte-Olympe attend. Adieu, aimez-moi comme je vous aime.

[1] L'abbé Carron venait de mourir et le pensionnat des Feuillantines allait être fermé.

[2] Mme Cottu venait de perdre son premier enfant.

CII

Paris, mardi 28 mars.

Je voulais vous voir aujourd'hui, cela m'est impossible, non pas tant à cause de la migraine que j'ai depuis ce matin, qu'à cause d'une douleur au pied qui m'empêche de marcher. Faites-moi savoir de vos nouvelles, je vous en prie. Votre douleur est naturelle, elle est juste, mais elle n'est pas assez résignée. Rappelez la foi dans votre cœur ; *ne vous affligez pas comme les païens qui n'ont pas d'espérance*. Que pleurez-vous ? Le bonheur de cette chère enfant que vous aimiez plus que vous-même. Elle est heureuse et vous vous désolez ; elle est dans le ciel, et vous regrettez qu'elle n'habite plus la terre. Hélas, ce n'est pas elle, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous, pauvres habitants de ce triste monde, qu'il faut plaindre ; mais encore sans excès, sans trouble, sans rien de ce qui peut altérer la paix que notre Sauveur est venu apporter à ses disciples. Priez et votre âme se calmera. Dieu ne demande qu'à vous consoler ; lui direz-vous : non, je ne veux pas ? La chambre que j'avais en vue est occupée par le fils du propriétaire, revenu de Rome depuis peu. Je ne sais si j'en pourrai trouver une autre.

Adieu, écrivez-moi deux mots qui me tranquillisent.

CIII

Paris, lundi 2 avril.

Vous ne m'avez point donné de vos nouvelles, vous savez cependant combien je désire en recevoir. Parlez-

moi de votre santé, et aussi de l'état de votre âme. Je prie Dieu tous les jours d'être lui-même votre consolation. Il m'en coûte beaucoup de ne pas vous voir ; je n'ai jamais si vivement senti combien le temps est court. Mes devoirs s'entraînent et se multiplient, ils ne me laissent pas un moment de libre.

Mille choses affectueuses et tendres à Mme de Sainte-Olympe et à M. Cottu. Adieu, vous savez ce que je vous suis.

CIV

Paris, 9 avril.

Je vous sais gré de l'exercice que vous faites ; il est absolument nécessaire à votre santé. Mais vous vous abandonnez trop à une affliction qui doit avoir des bornes. Croyez-moi, Dieu n'approuve pas ces douleurs excessives ; elles affaiblissent l'âme, cette pauvre âme qui a besoin de toutes ses forces pour supporter la vie, et pour en remplir les devoirs. Je suis étonné que la prière ne vous calme pas. Vous savez ce qu'il faut y joindre pour la rendre efficace, et le temps dont nous approchons a dû vous le rappeler déjà plusieurs fois. J'ai lu avec intérêt votre traduction, qui est fort bonne. Vous pourriez faire des choses charmantes et très utiles. Dieu vous a donné tout ce qu'il faut pour cela. Cependant, je n'approuve pas entièrement le choix du morceau que vous avez traduit. Le sujet en est trop sombre, et comme il y a quelque chose de faux dans les sentiments que l'auteur a crus religieux, et qui ne sont que philosophiques, l'impression générale qui en résulte est une tristesse amère et sèche, sans presque aucun mélange des douces consolations du ciel. Le cœur descend

dans la fosse avec le fils de la veuve; et il reste là.

Je suis toujours fort occupé. Du reste, ma santé n'est pas plus mauvaise, à la faiblesse près. Il y a des moments où je suis comme entièrement épuisé. Ne me faites donc jamais cette question, si je vous aime? Ce n'est pas un doute, je le sais bien, mais cela y ressemble un peu, et cette ressemblance me fait mal.

CV

(Sans date.)

Je regrette bien de ne pas vous avoir vue avant votre départ pour Cernay, et surtout que votre mauvaise santé en soit la cause. Je me dédommagerai le plus tôt possible, en allant vous demander à dîner avec Denys Benoist, qui m'a proposé de me conduire et de me ramener dans son cabriolet, car je serai malheureusement forcé de revenir le même jour, à cause de mes occupations. Je suis, plus que jamais, surchargé de travail, et obligé de prendre sur mon sommeil, en restant néanmoins toujours arriéré dans ce que j'ai à faire.

Il me tarde extrêmement d'apprendre que vous êtes mieux, que l'air de la campagne et l'exercice vous fortifient. Ménagez votre frêle santé, c'est un devoir. Soignez la douce consolation que Dieu vous prépare. Mais que votre paix ne repose sur rien de terrestre. Ce qui est de la terre passe et déchire notre cœur en passant. Les espérances du ciel sont les seules qui ne le blessent jamais.

Milles choses tendres et respectueuses à Mme de Sainte-Olympe et à M. Cottu. Je suis à vous avec tous les sentiments de l'amitié la plus dévouée et la plus inaltérable.

CVI

Paris, 15 mai.

Je crains bien que votre santé ne souffre de ce mauvais temps. Je n'en connais guère de plus triste ; c'est avril dans toutes ses rigueurs. Il semblait avoir cédé son rang au mois de mai ; mai à son tour lui cède le sien, et de tous ces arrangements il résulte qu'après des chaleurs prématurées et très fortes, on meurt de froid.

C'est dimanche la première communion de nos enfants, ce qui m'empêchera d'aller vous voir, comme j'en avais le projet. La journée se passera en exercices pieux, de sorte qu'il me sera impossible de m'absenter.

On va commencer incessamment à imprimer ma *Défense*. Je suis bien ennuyé de ce travail. La vie se passe à faire autre chose que ce qu'on voudrait, mais aussi nous savons si peu ce qu'il faudrait vouloir ! Si vous avez lu les derniers journaux, vous aurez vu que bien des gens, et le gouvernement lui-même, veulent de la religion moins que jamais. Il y a une perversité qui est sans retour, et une folie qui est sans remède.

Mille hommages respectueux à Mme de Sainte-Olympe. Rappelez-moi, s'il vous plaît, au souvenir de M. Cottu et croyez à mon bien tendre et inaltérable attachement.

CVII

Paris, 25 mai.

Il est vrai, j'étais inquiet de vous, mais j'aime mieux que vous ne m'écriviez point, que de vous

causer la moindre souffrance. J'ai moi-même éprouvé un semblable effet de ce mauvais temps. Depuis huit jours, j'ai sur les reins une espèce de rhumatisme qui se porte quelquefois à la tête, et dont je ne serai débarrassé, je crois, que lorsque la température deviendra plus douce. Cela m'empêchera d'aller vous voir dimanche, car je me remue difficilement, et le froid, et même un simple dérangement dans mon régime habituel augmente mon mal. Mais il ne durera pas toujours, et je profiterai du premier moment de relâche qu'il me laissera pour aller vous recommander de vive voix tous les ménagements dont vous avez besoin dans votre état. Je bénis le bon Dieu de la consolation qu'il vous accorde, car c'est de lui que tout vous vient, et les joies, et les peines, qui, pour les chrétiens, sont aussi des joies.

Ne vous fatiguez pas à votre travail. Est-ce celui dont vous m'aviez parlé ? Les recherches ont de l'intérêt, quoique un peu arides. La perfection serait de trouver une occupation qui nourrît votre âme, en occupant l'esprit.

Dites-moi comment je pourrai vous envoyer ma *Défense*, qu'on imprime en ce moment.

Veuillez offrir mes hommages à Mme de Sainte-Olympe et me rappeler au souvenir de M. Cottu. Vous savez avec quelle tendre affection je suis à vous.

CVIII

Paris, 17 juin.

J'ai été depuis quinze jours très occupé et presque toujours souffrant ; c'est ce qui m'a empêché de vous écrire. D'ailleurs, j'espérais toujours trouver un moment pour vous aller voir. Je ne sais plus quand ce

moment viendra. Il faut que nous quittions cette maison dans quinze jours, et celle que nous devons habiter ne sera libre qu'à la mi-juillet. On ne pourra même commencer les réparations indispensables qu'à cette époque. Heureusement, on nous cède quelques chambres pour un mois dans une maison rue de l'Arbalète. Nous nous y arrangerons provisoirement. Cela me fait perdre un temps que je regrette beaucoup. Comment travailler de suite au milieu de ce tracas, et comment y laisser ces pauvres dames seules et sans aide[1] ? J'ai une envie extrême d'être fixé ; mais qu'y a-t-il de fixe sur la terre ? Aujourd'hui ici, demain là. Fermons les yeux et laissons-nous conduire par la Providence ; elle sait mieux que nous ce qui nous est bon.

Ne faites-vous rien pour votre côté ? J'ai vu que les sucs d'herbes réussissaient. Voici la saison d'en prendre, mais le temps est si froid !

N'oubliez pas le manuscrit que vous m'avez promis. Vous pouvez faire des choses charmantes, en vous occupant agréablement ; quoi de mieux ?

Mille choses à M. Cottu et respects à Mme de Sainte-Olympe. Croyez à mon inaltérable amitié.

CIX

(Juillet, sans date.)

Ne croyez donc jamais que mon amitié puisse se refroidir ; ne vous l'ai-je pas dit ? elle est à l'abri du temps. Vos craintes me font de la peine, Je ne suis

[1] Lamennais parle ici des trois demoiselles de la Lucinière, de Trémereuc et de Villiers qui, après avoir dirigé le pensionnat des Feuillantines, s'étaient établies provisoirement rue du Faubourg-Saint-Jacques.

pas de ceux qui changent, et votre cœur ne devrait pas se défier du mien.

Je tâcherai de vous voir dans le mois d'août. Je suis retenu par mon frère, qui est arrivé depuis peu de jours, et qui ne passera que quelques semaines à Paris.

Vous pouvez garder les *Soirées* un mois encore. J'en aurai besoin à cette époque pour mon troisième volume auquel je travaille.

Mille choses à M. Cottu. Je suis tout à vous du fond du cœur.

CX

Paris, 10 août. Rue du Faubourg-Saint-Jacques, 28.

Vous avez pris, je crois, une résolution fort sage, en vous déterminant à venir pour vos couches à Paris. Vous seriez trop loin des secours à Cernay. Si vous pouvez y retourner à la fin de septembre, ou même au commencement d'octobre, vous y retrouverez encore quelques beaux jours. En novembre, c'est déjà l'hiver. Pour ondoyer un enfant, il faut une permission de l'archevêque. Quelquefois on accorde ces permissions difficilement. Bossuet n'en donnait jamais. On est, je crois, ici moins sévère; c'est ce que vous dira M. Desjardins. Je vous conseille de lui en écrire, ou, ce qui vaudra mieux, de lui en parler à votre arrivée à Paris. Il sera moins aisé d'obtenir peut-être que le baptême se fasse à Ermont. Au reste, le bon M. Desjardins fera sûrement tout ce qui sera faisable.

Nous sommes depuis trois jours dans notre nouvelle maison, et jusqu'à présent d'une manière assez désagréable, car les ouvriers sont presque partout, et l'odeur de la peinture nous gêne beaucoup, mais cela passera comme toutes choses. Je me réjouis de

l'espoir de vous voir bientôt, et je m'en réjouirais davantage si vous n'étiez pas contrariée de venir à Paris.

Mme de Sainte-Olympe est-elle avec vous? Veuillez lui offrir mes hommages et mille compliments affectueux à M. Cottu. Qu'il y a longtemps que nous n'avons causé un peu à notre aise! La vie serait bien triste si nous n'en attendions une autre où l'on ne se quitte plus.

CXI

Paris, vendredi.

Je comprends votre désir de passer l'hiver à Cernay; à plusieurs égards, vous y seriez mieux qu'à Paris. Je ne crains qu'une chose, c'est que vous vous y trouviez trop seule dans la mauvaise saison; peu de gens pourront vous aller voir, et Mme de Sainte-Olympe s'ennuiera peut-être. Le mieux ne serait-il pas de ne prendre aucune résolution absolue, de rester à la campagne pendant que vous y serez bien et de la quitter au moment où elle vous sera désagréable? Je n'ai point oublié le projet dont nous avons causé; j'y pense au contraire souvent, mais je ne sais s'il me sera possible de l'exécuter. Je suis comme enlacé dans une multitude d'affaires et d'occupations. On dit: pourquoi ne pas rompre et laisser tout là pour quelque temps? parce qu'il y a des choses qui, bien que possibles en elles-mêmes, ne peuvent pas se faire néanmoins, à cause de mille et mille petits obstacles, de mille et mille inconvénients qui en résulteraient. La vie est pleine de ces choses-là, cette vie si triste, si pénible, si fatigante, quand on la sépare de celle que nous attendons. Donnez-moi souvent de

vos nouvelles et de celles de vôtre cher petit[1]. Je prie le bon Dieu de le bénir, et de le rendre tel qu'il doit être pour faire votre bonheur et pour assurer le sien. Que vous dirai-je de plus? Cherchez dans votre cœur les vœux les plus vifs et les plus tendres: ce sont ceux que je forme pous vous.

CXII

Paris, 6 novembre.

Depuis trois semaines, il m'est arrivé de sortir un seul jour pour des affaires, et c'est précisément celui où M. Cottu a pris la peine de passer à la maison. J'ai eu bien du regret à mon retour. J'aurais désiré savoir en détail comment est votre santé et celle de votre cher petit enfant. N'êtes-vous point fatiguée de nourrir? Le défaut de sommeil, au moins suivi, doit vous être extrêmement pénible. Des personnes plus fortes que vous ne résisteraient pas à cette épreuve; mais il y a pour les mères des dons particuliers. La Providence les soutient et veille sur elles, car elle est mère aussi par sa vigilance et par sa tendresse. Je voulais vous écrire il y a longtemps; mes occupations m'en ont empêché. Je ne sais où donner de la tête, avec un travail toujours croissant et une santé toujours plus mauvaise. Il me faudrait sept ou huit mois de solitude absolue pour finir mon troisième volume. J'ai trouvé le moyen d'y pouvoir donner au moins quelques instants, en n'allant nulle part et en ne dînant qu'à huit heures, ce qui allonge la soirée, qui est pour moi le meilleur moment et le plus tranquille. Avez-vous décidé quelque chose sur votre séjour à

[1] Son fils Félix, né le 9 septembre 1821.

Cernay? Il me paraît difficile que vous y passiez l'hiver entier. Veuillez offrir mes hommages à Mme de Sainte-Olympe, et me rappeler au souvenir de M. Cottu. Je suis et serai toujours entièrement à vous du fond de mon cœur.

Denys Benoist me prie de vous parler de lui. Il réclame dans votre souvenir une petite place qui lui sera bien précieuse et bien chère.

CXIII

Paris, 16 novembre.

Je suis très reconnaissant de la proposition que vous me faites de nous établir cet hiver à Cernay. Cet arrangement n'est pas possible. Nos dames ont ici leurs habitudes. Elles ne pourraient, ni ne voudraient quitter Paris, et, de mon côté, j'y ai une multitude d'affaires qui m'y retiendront nécessairement jusqu'à mon départ pour la Bretagne. A quelle époque aura-t-il lieu, je n'en sais rien encore ; je suis, à cet égard, un peu dépendant. Obligés de dissoudre notre maison, il faut que ces dames prennent des arrangements. L'une d'elles est à Saint-Brieuc, nous l'attendons sous peu de jours ; à son arrivée, je saurai mieux combien de temps encore il me reste à passer ici.

J'espère que votre santé continuera de se soutenir, malgré les fatigues attachées à l'état de nourrice, et puisque M. Cottu partage ces fatigues, il est bien juste qu'il reçoive aussi la force nécessaire pour les supporter. Mes petites nièces[1] vous offrent leurs hommages et leurs remerciements pour les dragées

[1] Les filles de sa sœur Mme Ange Blaize. L'une d'entre elles devint Mme de Kertanguy.

que vous avez eu la bonté de leur envoyer, et qui ont été trouvées aussi bonnes que votre souvenir était aimable.

Mille compliments respectueux à Mme de Sainte-Olympe. Sait-elle qu'on nous menace sérieusement de la fièvre jaune pour l'an prochain? Ce sera là un triste printemps. Au reste, il paraît qu'on a le temps de prendre des précautions. Ayez toujours pour moi un peu de cette amitié qui m'est si précieuse et si chère.

CXIV

Paris, dimanche.

La triste vie à laquelle mes occupations me condamnent est la seule raison qui m'empêche de vous voir plus souvent. En ne sortant jamais, et en ne perdant pas un moment de la journée, je ne puis encore, à beaucoup près, suffire à mes travaux. Je compte aller dîner avec vous mercredi. Si ce jour-là ne vous convenait pas, faites-le moi dire. Ne m'envoyez point votre cabriolet, parce que j'emploierai ce jour à faire des visites de départ. Il me sera bien doux de vous revoir. Je sens comme vous notre séparation, et mon cœur en souffre; mais de quoi ne souffre-t-il pas ici-bas? Tournons les yeux vers la vie meilleure que nous attendons. C'est la seule chose qui puisse rendre celle-ci supportable.

Embrassez pour moi votre cher petit Félix. J'offre mes hommages à Mme de Sainte-Olympe. Mille compliments à M. Cottu. Je suis bien tendrement à vous pour jamais.

CXV

A la Chênaie, le 9 janvier 1822.

Me voici donc encore une fois à cent lieues de vous et pour combien de temps, je l'ignore. Ma destinée errante me rapproche, m'éloigne de ce que j'aime, et me porte, çà et là, comme le vent qui se joue d'une feuille séchée. Viendra enfin la dernière tempête qui me rejoindra pour toujours à ceux que j'ai perdus, ou plutôt qui m'ont précédé. Je relisais hier au soir quelques lettres de mon aimable Henry ; je pleurai beaucoup, cela m'a fait du mal. Ces souvenirs trop vifs me sont mauvais ; ils affaiblissent l'âme, qui n'a pas trop de toutes ses forces pour remplir les devoirs que Dieu lui impose. Il est quelquefois dangereux de trop arrêter ses regards sur l'autre vie, à cause du dégoût que celle-ci inspire. Quand le cœur se sent attiré avec une certaine force au delà du tombeau, tout l'homme défaillit (*sic*) et il devient inutile sur la terre. Après tout, ce ne sera pas long, et nous pouvons bien attendre le moment marqué par la Providence. L'essentiel est qu'il nous trouve préparés.

Donnez-moi de vos nouvelles ; parlez-moi de vous, de votre cher petit enfant, et de toute votre famille. Je vous prie de me rappeler au souvenir de Mme de Sainte-Olympe et de M. Cottu. Agréez mes vœux de nouvelle année et l'assurance d'un attachement que les années n'altéreront jamais.

CXVI

A la Chênaie, le 25 janvier.

Non, l'amitié que vous avez pour moi n'est ni plus vraie, ni plus profonde que celle que je conserve et

que je conserverai toujours pour vous. Je vous l'ai dit bien des fois, mon cœur ne change pas aisément et mes affections, c'est moi-même. Si des devoirs différents nous séparent sur la terre, il y a un lieu et un temps où, grâce à la miséricorde de celui qui est le lien de nos âmes, nous nous retrouverons, je l'espère : ce lieu, c'est le ciel, et ce temps, c'est l'éternité. Tout le reste n'est rien ; ce n'est que la faiblesse de notre foi et la faiblesse de notre amour qui en font quelque chose.

Je n'hésiterais pas plus que vous dans l'occasion dont vous me parlez. Il ne peut y avoir de difficulté que pour ceux qui ne croient pas. Est-ce qu'on serait lié envers un père qui recommanderait d'entretenir soigneusement une maladie mortelle dans son enfant ? Est-ce qu'on peut refuser la vérité à une âme qui la désire, qui la demande ? Est-ce qu'on peut la repousser dans l'enfer, alors qu'elle s'efforce d'en sortir ? Est-ce qu'il y a des droits contre Dieu ? Ne voit-on pas que, s'il faut le consentement des pères pour ramener leurs enfants à Jésus-Christ, il faut commencer par condamner Jésus-Christ lui-même, qui, apparemment, ne demandait pas le consentement des parents pour instruire et pour baptiser ceux qu'il appelait et qui venaient à lui. On dira peut-être : on abusera de ce principe contre vous. N'en peut-on pas dire autant à l'égard de la morale, et ne faut-il pas supposer d'abord une bonne morale et une vraie religion, si l'on veut raisonner conséquemment ? Si vous sauvez mon fils contre ma volonté, je ne pourrai tuer le vôtre contre votre volonté. Est-ce cela qu'ils disent ? Non, répondent-ils, mais est-il sûr que vous sauviez mon fils ? Et voilà tout de suite l'incrédulité, ou le doute qui se manifeste. Adieu, pensez à moi ; mille choses à tous les vôtres ;

embrassez pour moi le petit Félix. Tout à vous et à jamais.

CXVII

(Même adresse.) A la Chênaie, le 13 février.

Mon Dieu, que vos peines m'en causent à moi-même une bien vive ! Je n'en avais nul soupçon : je vous croyais parfaitement heureuse de tout point, heureuse autant qu'on peut l'être sur cette misérable terre ; je me trompais, et votre cœur blessé saignait en secret. Je conçois tout ce que vous souffrez ; plus il y a d'abandon de vous-même et de délicatesse dans vos sentiments, plus vous sentez le besoin de vivre en autrui, plus aussi tout ce qui ressemble à une sorte de séparation, ce qui fait souvenir qu'on est deux, et pas un seulement, vous est douloureux. Je crois que Dieu permet cela pour vous éprouver, pour vous purifier, pour vous forcer, en quelque sorte, de vous approcher davantage de lui : car il est vrai que le bonheur vous en a d'abord éloignée un peu, et que votre piété est devenue plus tiède et plus négligente. Allez donc, je vous en conjure, à celui qui ne change pas, et que vous trouverez toujours le même. Ouvrez-lui votre cœur, parlez-lui de vos peines, dites-lui que vous les acceptez avec résignation de sa main, que vous voulez porter cette croix, et de plus pesantes encore, aussi longtemps qu'il lui plaira, toujours s'il le veut. Je vous assure en son nom que vous trouverez une grande paix dans cette soumission sans réserve.

Quant à la conduite qu'il convient de tenir avec M. C..., je vous engage beaucoup à ne jamais lui parler de ce qui vous afflige. S'il ne le sent pas de

lui-même, vous ne lui ferez point sentir. S'il le sent, et que néanmoins il ne veuille rien changer à sa manière d'être, vos plaintes l'importuneront, et peut-être éloigneront peu à peu son cœur de vous. Rendez-lui votre société douce ; évitez même, autant que vous pourrez, de paraître triste devant lui. Environnez-le de prévenances et de marques d'affection. Faites que toujours, en sortant du monde, il vous retrouve avec plaisir. Insensiblement il se lassera du bruit et du parlage si vide et si fatigant des salons. Il reprendra le goût d'une vie plus tranquille, plus égale, et, au fond, beaucoup plus heureuse. Les vanités n'ont qu'un temps, mais il faut en attendre patiemment la fin, et l'illusion ne se détruit que par elle-même. Cependant faites-vous à vous-même des occupations réglées, sérieuses. Occupez-vous d'avance de l'éducation de votre fils. Gardez-vous de l'ennui, il aigrit tout. Ne cherchez pas le monde, mais ne le fuyez pas ; j'entends le monde qui vous convient : l'autre ne mérite que le mépris et la pitié. Ni trop ni trop peu de solitude. Personne ne se suffit à soi-même. Nous sommes notre plus dangereux ennemi ; notre imagination, notre cœur, nos pensées, tout conspire contre nous quand nous sommes seuls ; il faut être avec les hommes ou avec Dieu, et être encore avec Dieu quand on est avec les hommes, sans quoi ce n'est que changer de misère.

Voilà ce que Dieu me donne aujourd'hui pour vous. Recevez-le au moins comme une marque du dévouement le plus sincère, comme de la plus tendre affection.

Adieu, priez pour moi, je prierai pour vous. Oh ! que la prière est douce, et qu'elle guérirait de blessures si nous voulions, si nous ne cherchions pas toujours le remède où il n'est point, où nous ne le

trouverons jamais, *si nous connaissions le don de Dieu!* Adieu, encore une fois, et encore une fois tout à vous en Celui qui est et qui sera toujours le lien de notre union.

CXVIII

A la Chênaie, le 24 mars.

Deux petits voyages que j'ai faits autour de mon hermitage m'ont empêché de répondre à votre bien bonne et bien aimable lettre du 10. Le temps que vous me rappelez n'était pas doux pour vous seule; mais, comme tout ce qui n'est point dans l'ordre ordinaire de la vie, il ne pouvait pas durer toujours. Dieu vous réservait une autre destinée, d'autres devoirs, un autre bonheur, et même d'autres souffrances ; car rien n'est ici-bas sans mélange, et, si j'avais à peindre sous une forme sensible la vie humaine, je la peindrais telle qu'Homère représente Andromaque, le sourire sur les lèvres, et des larmes coulant de ses yeux.

Vous avez raison de bénir la Providence de votre partage ; mais vous vous oubliez trop sur la terre ; votre âme s'affaiblit, elle ne s'élève plus, comme autrefois, vers le ciel. Je suis véritablement affligé d'apprendre que vous négligez tant des devoirs que vous devriez mettre au premier rang, puisque ce sont des devoirs directs envers Dieu. Faites-vous une règle d'approcher avec exactitude des sacrements. Vous ne trouverez de force, de paix, et de consolation que par là. Quant au maigre et au jeûne, je ne vois pas en vous d'autre motif de dispense que votre santé, si elle en souffre. Consultez là-dessus la per-

sonne que vous négligez trop d'aller voir, et tenez-vous-en à ce qu'elle décidera.

Votre projet de vous faire un plan d'étude suivie pour diriger celles de votre cher petit Félix me semble très bon. Je me souviens parfaitement que vous m'aviez demandé mes idées là-dessus. L'embarras de vous répondre fait que je ne vous ai point répondu. Religion, langues, histoire, littérature, voilà, je crois, les objets principaux. Vous n'avez pas envie de vous jeter dans l'étude du latin, et cela n'est pas non plus nécessaire. De littérature vous en savez certainement assez pour cultiver le goût de votre fils. Reste donc la religion et l'histoire. Vous pourriez peut-être vous occuper de quelques abrégés historiques, pour classer vos connaissances en ce genre, et les mieux fixer dans votre mémoire. Relisez, dans l'*Histoire universelle* de Bossuet, la suite de la religion; c'est un magnifique tableau et une superbe apologie du christianisme. Pascal aussi vous intéressera ainsi que les lettres de Fénelon sur la religion et la métaphysique. Après cela nous verrons, mais vous sentez qu'il est difficile de répondre, en ce genre, à une question trop générale. Il faut que vous regardiez vous-même de quel côté votre esprit se portera naturellement, et ce qui aura pour lui plus d'attrait. Donnez-moi de vos nouvelles le plus souvent qu'il vous sera possible. Pensez que je suis bien seul, et que je n'ai guère dans ma solitude d'autre consolation que le souvenir des personnes que j'aime aussi véritablement et aussi tendrement que je vous aime. J'offre mes hommages à Mme de Sainte-Olympe et à M. Cottu.

CXIX

A la Chênaie, le 13 mai.

Deux petits voyages, beaucoup d'importuns que l'été m'attire, et quelques occupations de surcroît m'ont empêché de vous répondre plus tôt. Mon libraire ayant manqué, il m'a fallu penser à mes affaires, et y penser désagréablement. Je perdrai tout ce qu'il me devait et il me devait une somme assez forte, sur laquelle je comptais pour des remboursements[1]. Que le bon Dieu soit béni ; mes charges déduites, il ne me reste pas un sou de revenu. La Providence pourvoiera à mes besoins qui ne sont pas grands.

« Man wants but little here below
« Nor wants that little long ».

Vous m'avez fait beaucoup de plaisir en m'apprenant que vous deviez bientôt voir M. Desjardins. Vous regrettez avec raison d'avoir tardé si longtemps. Pour prévenir des regrets semblables, il n'est que de vous faire une règle à vous-même et d'y tenir invariablement. La religion est plus dans votre esprit que dans votre cœur ; vous n'avez pas un désir assez vif du salut. Et pourtant n'est-ce pas là votre grande, votre unique affaire ? Vous avez vu le monde tel qu'il est, il n'a plus d'illusion pour vous, vous en connaissez le vide, et vous cherchez encore quelque chose dans ce vide, je ne sais quoi que vous ne sauriez nommer vous-même. Quittez ces vaines pensées.

[1] Voir dans la correspondance de Lamennais avec son frère l'abbé Jean (*Œuvres inédites*, II, p. 418 et suivantes) le récit de ses démêlés avec le libraire Méquignon.

sortez du temps, entrez d'avance dans cette éternité que vous devez habiter un jour, demain peut-être et, quand elle ne s'ouvrirait pour vous que dans cinquante ans, soixante ans, ne serait-ce pas encore demain ? Oh ! si vous le vouliez, que votre vie serait douce ! Que vous manquerait-il pour être heureuse autant qu'on peut l'être ici-bas ? Plus de piété, plus d'amour de Dieu, un plus grand détachement de la terre ; et tout cela, vous ne le trouverez que dans la pratique des sacrements, dans la prière et les exercices que vous négligez. Encore une fois, faites-vous une règle ; sans cela vous resterez dans l'état où vous êtes depuis deux ans. Je vous parle avec une liberté qu'autorise, je crois, une ancienne et tendre amitié, Dites-moi que vous n'en êtes pas mécontente.

Je vous prie d'embrasser pour moi votre cher petit Félix. J'offre mes hommages à Mme de Sainte-Olympe. Veuillez me rappeler au souvenir de M. Cottu. Adieu, je suis et serai toujours tout à vous du fond du cœur.

CXX

A la Chênaie, le 26 mai.

Je reconnais bien votre excellent cœur dans les propositions que vous me faites, et je n'hésiterais pas à les accepter si mon séjour en Bretagne, où ma dépense est presque nulle, ne me procurait pas le moyen de réparer peu à peu une partie des pertes que j'ai éprouvées. J'ai l'espérance d'en être quitte avec mon libraire pour une perte de quelques mille francs et de conserver mon droit de propriété, qui me sera plus tard une ressource. Mon affaire est entre les mains de deux amis très zélés ; je les laisse agir comme ils l'entendent, et sans me tracasser du

résultat, qui sera tel que Dieu voudra qu'il soit. Je ne puis songer en ce moment à un voyage de Paris; il faut que j'achève ici mon ouvrage ; je ne trouverais ailleurs ni le loisir, ni les livres dont j'ai besoin. Je croyais vous avoir dit que, pour éviter les nouvelles chicanes qu'on n'aurait pas manqué de me faire si je n'avais pas donné à la dernière partie de l'*Essai* plus de développement que je ne me le proposais d'abord, je m'étais résolu à présenter le tableau de la tradition tout entière. Il résulte de là que j'ai encore trois volumes à faire paraître, au lieu d'un que j'avais promis. Le premier sera fini sous peu de jours : les deux autres exigeront à peu près dix-huit mois de travail, car je suis obligé de faire beaucoup de recherches. Du reste, vous apprendrez avec plaisir que toutes les personnes marquantes à Rome se sont déclarées hautement pour moi, entre autres le cardinal della Somaglia, doyen du Sacré-Collège. Le sens commun l'emportera, mais il faut qu'il prenne patience.

Ce que vous me dites de la règle que vous vous êtes prescrite me fait bien plaisir. Vous êtes embarrassée pour mettre de l'ordre dans vos devoirs ; je ne vous dirai là-dessus qu'une seule chose : donnez en tout et toujours la première place à Dieu, et puis allez sans crainte, avec une grande liberté d'esprit.

La conduite de M. C... pendant les élections est digne de lui, c'est-à-dire d'un esprit et d'un cœur droit. Il n'est pas douteux qu'on ne veuille nous mener à une révolution qui serait terrible. Réussira-t-on à l'empêcher? Je l'ignore, mais ce que je sais bien, c'est qu'il faudrait pour cela qu'il s'opérât un grand changement dans le système de ceux qui gouvernent, ou qui sont censés gouverner.

Je m'explique d'autant moins ce que vous me mandez par rapport à Denys, que je n'ai jamais vu la

moindre variation dans ses sentiments pour vous. J'aime à croire que les torts que vous lui reprochez tiennent à quelque circonstance indépendante de sa volonté, et que ni vous ni moi ne pouvons deviner.

Embrassez pour moi votre cher petit Félix, et pensez quelquefois au pauvre solitaire de la Chènaie, comme à la personne du monde qui vous est le plus tendrement dévouée.

CXXI

A la Chènaie, le 28 juin.

Je souffre de ces continuelles douleurs que vous éprouvez. Ne les négligez pas: il y a probablement quelque remède. Vous vous étiez autrefois assez bien trouvée de l'exercice du cheval: pourquoi ne pas l'essayer de nouveau? Je ne vous dis pas de vous droguer, mais je voudrais que vous prissiez quelque moyen pour combattre ce mal naissant, qui pourrait, malgré votre embonpoint, devenir une véritable maladie en s'invétérant. Je suis ravi d'apprendre que la santé de votre cher petit Félix ne vous laisse rien à désirer. J'espère qu'il sera, sous tous les rapports, votre consolation et votre joie dans ce triste monde. Bénissez Dieu de vous l'avoir donné, et, en formant sa jeune raison et ses premiers sentiments, en aidant, pour ainsi dire, son âme à éclore, n'oubliez jamais qu'il est à Dieu avant d'être à vous.

J'attends impatiemment le manuscrit que vous me promettez. Je ne le lirai pas seulement avec plaisir, avec intérêt, je le lirai comme quelque chose de vous. Si vous n'avez pas de motif qui vous empêche de l'envoyer à Denys Benoist, c'est le plus sûr moyen de

me le faire parvenir. Il a le port franc par son père. Quant au petit manuscrit que vous avez la bonté de réclamer, si je ne vous l'ai pas rendu, comme il paraît, je ne sais en vérité où le prendre. Dans le cas où je le retrouverais, je vous l'enverrai très certainement.

Vos réflexions sur l'étendue que je dois donner à la dernière partie de l'*Essai* sont justes en ceci, que l'ouvrage y perdra sous le rapport littéraire. Mon amour-propre pourrait en souffrir, si je le comptais pour quelque chose, mais je suis persuadé que la vérité gagnera beaucoup à ce développement. Il me paraît hors de doute qu'on m'aurait forcé de dire, dans une seconde *Défense*, tout ce que je suis résolu à dire avant d'être attaqué. C'est un travail de plus, et un travail pénible, parce qu'il exige de grandes recherches, et que l'esprit s'ennuie tandis que la main transcrit des autorités. J'estime qu'il me faut encore dix-huit mois de patience. Après cela, je vous reverrai, et ne doutez pas que ce terme me paraisse extrêmement long. Le devoir seul me retient ici. Ce n'est pas, je vous assure, une existence fort douce que la solitude absolue à laquelle il a été nécessaire de me condamner. Après une journée de fatigue, ne trouver que soi à qui parler, ce n'est pas un délassement fort agréable. Mais, puisque Dieu l'ordonne ainsi, c'est certainement ce qu'il y a de meilleur pour moi en ce monde.

Je remercie Mme de Sainte-Olympe et M. Cottu de leur souvenir aimable. Veuillez leur faire agréer tous mes sentiments.

Adieu, pensez à moi, aimez-moi toujours un peu ; ce ne sera que justice, car je pense à vous sans cesse, et personne ne vous est plus tendrement dévoué. Vous le savez bien, n'est-ce pas ?

CXXII

A la Chênaie, le 22 juillet.

Quoique je n'aie jamais douté de votre affection, toutes les preuves que vous ne cessez de m'en donner me touchent comme si chacune était la première. Soyez sûre que mon cœur sent vivement combien il est doux de se reposer sur un autre cœur. Dans la profonde solitude où je suis confiné, séparé de tout commerce humain, votre voix douce et tendre m'anime et m'aide à soulever ce poids de la vie, quelquefois si pesant. Elle m'est comme un don du ciel, de cette attentive Providence, qui ménage à tous ses enfants des appuis et des consolations. J'ai lu votre manuscrit avec un extrême plaisir. Le pauvre *Lépreux*[1] vous doit beaucoup ; il n'a plus cette secrète aigreur contre son sort, cette douleur aride qui me semblait comme une autre lèpre, dont son âme était tristement dévorée. Une sensibilité douce et vraie, qui n'est pas de la faiblesse mais une plus grande force, prête maintenant à ses paroles un charme qu'elles n'avaient pas. Je ne regrette qu'une chose, c'est que tout, dans ce morceau, ne soit pas de vous. Le premier auteur vous a gêné. Il ne vous soutient pas, c'est vous qui le portez, et pourquoi cette fatigue ? Marchez seule, vous le pouvez. On ne vous goûtera jamais davantage que quand vous serez tout à fait vous.

Ce que vous me dites de votre cher petit Félix me cause bien de la joie. Croyez que le bon Dieu, qui

[1] Encouragée, comme on peut le voir par Lamennais, Mme Cottu préparait la publication d'un petit ouvrage qui parut en 1824 sous ce titre : *Le lépreux de la cité d'Aoste, nouvelle edition revue, corrigée et augmentée par Madame O. C.*

vous a donné cet aimable enfant, vous le conservera, mais ne cessez pas pour cela de l'offrir à celui de qui vous le tenez. Je crois que l'exercice ne vous est pas seulement bon, mais nécessaire. Toutefois, puisqu'il ne suffit pas pour triompher de ces douleurs que vous éprouvez constamment, vous avez raison d'user de ces eaux qu'on vous recommande. Quelque répugnance que vous ayez pour un voyage à Vichy, et je la conçois, je suis fâché que vous n'ayez pas d'abord recours aux traitements reconnus pour les plus efficaces. Il y a chez vous, je le crains, un commencement d'obstruction au foie. Ne laissez pas s'invétérer un mal qui peut maintenant être guéri radicalement. Voilà sur quoi je ne cesserai de vous gronder, jusqu'à ce que vous soyez tout à fait raisonnable. Ne m'oubliez pas, je vous prie, près de Mme de Sainte-Olympe et M. Cottu. Embrassez pour moi le petit Félix, et pensez quelquefois à la personne du monde dont l'amitié mérite le plus la vôtre. Je le dis parce que je le sens.

CXXIII

A la Chênaie, le 17 septembre.

J'ai bien regretté de partir de Paris sans vous revoir[1]. Il m'a été impossible d'aller à Cernay à cause de la multitude d'affaires dont il m'a fallu m'occuper en quelques jours. Il était temps que cela finît. Je suis arrivé ici épuisé de fatigue. Je commence à me trouver mieux, mais je n'ai pas encore pu reprendre mon travail. Ma tête est comme après une maladie, étourdie et vide. Le monde, dans tous les sens, vous ôte

[1] Appelé à Paris par ses affaires de librairie, Lamennais y avait fait un court séjour durant lequel il vit plusieurs fois Mme Cottu.

toujours plus qu'il ne vous donne. J'ai retrouvé avec plaisir le silence de nos bois, et cette tranquillité qu'on ne connaît plus dès qu'on vit au milieu des hommes. Je vous plains d'être obligée de rentrer bientôt dans ce tourbillon. Avez-vous jamais passé un hiver à la campagne ? Il y est, à mon avis, moins hiver que partout ailleurs. Il y a peu de jours où l'on ne puisse sortir, et ces longues soirées qu'on redoute tant ont un charme particulier pour peu qu'on sache les remplir par le travail, la lecture ou une douce causerie. Le soir, quand je tire mon rideau et que la flamme du foyer éclaire seule ma chambre, j'éprouve un sentiment de bien-être que je ne puis exprimer. On va chercher le bonheur bien loin, et il est toujours près de ceux qui savent le goûter.

Donnez-moi de vos nouvelles. Parlez-moi de votre santé et de celle de votre cher enfant. Il aura dix-huit mois quand je le reverrai. Mille compliments à M. Cottu. Offrez, je vous prie, mes hommages à Mme de Sainte-Olympe. Adieu, vous savez ce que je vous suis.

CXXIV

A la Chênaie, le 11 octobre.

Votre position m'afflige plus que je ne puis vous l'exprimer. Mon Dieu, que la vie est pleine de douleurs ! Qu'il y a de vanité dans nos prévoyances et dans tous nos projets d'avenir ! Que faire donc ? Fermer les yeux, et marcher chaque jour dans la voie que la Providence nous ouvre. Mais cette voie est dure, fatigante, pénible ; qu'importe, si elle conduit au ciel ? Demeurez en paix sous la main de Dieu ; priez, priez sans cesse, et surtout cherchez à la table

sainte la force et la consolation dont vous avez besoin. Vous n'avez plus, ce me semble, en ce moment, de nouvelles démarches à tenter; ce que vous pouviez faire, vous l'avez fait; attendez sans abattement des circonstances plus favorables. Vous avez raison de penser que vous avez été trop loin; plus de douceur aurait eu peut-être plus de succès. Gardez-vous avec soin de l'impétuosité des premiers mouvements. Au reste, une partie du mal que vous craignez n'est pas à craindre prochainement. Le temps vous offrira des moyens de le prévenir. Ne vous abandonnez donc point à une tristesse trop vive: reprenez votre vie ordinaire doucement et sans affectation. La retraite où vous vous tenez éloigne de vous votre mari, et finirait peut-être par vous l'aliéner. Votre devoir est de tout faire, tout ce que permet la conscience, pour éviter ce malheur. Avec les bonnes qualités que vous aimez à reconnaître dans M. C... il est impossible que, tôt ou tard, il ne sente pas la nécessité de prendre un moyen pour assurer votre repos, le sien, celui de votre fils, et pour prévenir les inconvénients malheureusement trop réels que vous lui avez exposés. Encore une fois, attendez en paix; le trouble n'est bon à rien, et il bouleverse votre âme, et altère votre santé, si nécessaire à votre enfant. Mère, souvenez-vous de ce que vous devez au cher petit objet de votre tendresse; chrétienne, apprenez à porter votre croix. Voudriez-vous arriver au terme sans avoir aucune souffrance à offrir à celui qui a tant souffert, et qui est mort pour vous ? La douleur n'est pas plus durable que la joie; tout passe, hors le souvenir des sacrifices qu'on a faits à Dieu.

Je n'ai point reçu le billet que vous m'avez écrit à Paris, et je ne vous ai point écrit moi-même, parce que je ne voulais pas que vous fissiez un second voyage,

qui aurait pu être très gênant pour vous. Du reste, je suis arrivé ici tellement épuisé, qu'il m'a fallu près d'un mois pour retrouver la force de m'occuper de quelque chose. Voilà pourquoi ma première lettre était si courte : à peine pouvais-je lier deux idées. A présent je suis mieux, et j'ai même commencé depuis quelques jours à reprendre mon travail. J'aimerais à en causer avec vous; cela vous distrairait. Je n'oublie pas les doux moments que j'ai passés dans votre vallée. Ils ont fini rapidement, comme tout ce qui pourrait nous attacher à la terre. Dieu ne permet pas que notre cœur se repose ici-bas. Vous me demandez pourquoi l'homme religieux ne se contenterait pas du témoignage de sa conscience ; c'est qu'on ne se doit pas seulement à soi, mais encore aux autres. Songez à tout le mal que peut faire une fausse opinion, qui, pendant qu'elle est établie, a le même effet que le mauvais exemple : vous comprendrez à combien de ménagements nécessaires oblige quelquefois la faiblesse des hommes, et même leur malignité.

Mes affaires sont dans le même état que quand j'ai quitté Paris. Mon avoué attend un compte qui doit lui être remis par les syndics de la faillite : ce compte ne vient point, cela arrête tout. Je remercie beaucoup M. C... d'avoir bien voulu prendre la peine d'examiner cette affaire. D'après son opinion conforme à celle des hommes de lois, je n'ai pas de doute sur le succès.

Écrivez-moi le plus tôt possible, et dites-moi que vous êtes plus calme et que votre santé est meilleure. J'ai besoin de le savoir ; vous savez pourquoi.

Personne ne vous est, et ne vous sera jamais plus tendrement dévoué que le pauvre solitaire de la Chênaie.

CXXV

A la Chênaie, 10 novembre.

Je rends grâce à Dieu qui a remis un peu de calme dans votre âme, et je le conjure d'achever son œuvre, en vous attirant de plus en plus à lui, car c'est là que vous trouverez la paix. Il s'élève quelquefois en vous des mouvements soudains d'une violence terrible. Alors votre cœur ne sait plus que souffrir. Cette disposition n'est pas volontaire, mais elle peut, elle doit être combattue ; et vous en triompherez peu à peu, au moins en partie. Votre âme est au-dessus des âmes communes qui trouvent des abris sur la terre ; vous vous élevez au-dessus d'elle mais pas assez haut ; vous vous arrêtez dans la région des tempêtes. Montez encore, vous trouverez, avec une douce lumière, une sérénité inaltérable.

Quel que soit le principe de votre maladie, je désire qu'il soit enfin bien connu. Je ne laisse pas d'être fort affligé en songeant que vous pouvez être exposée à des douleurs aussi vives que celle de la pierre. Cependant l'exemple de Mme de Sainte-Olympe prouve qu'on en guérit. Ne négligez donc, je vous en prie, rien de ce qui peut contribuer à établir votre santé, si précieuse à toutes les personnes qui vous aiment et que vous aimez. Je connais M. Recamier ; je le crois un des plus habiles médecins de Paris, et ses sentiments religieux ajouteraient encore beaucoup à ma confiance, comme ils ajoutent à la vôtre. En toutes choses, la conscience éclaire plus que la science, et j'en ai vu des exemples frappants.

J'ai relu, il y a deux jours, votre *Lépreux*. J'en ai été encore plus content que la première fois.

Cherchez donc dans le talent que Dieu vous a donné pour écrire une distraction qui vous sera utile de plus d'une façon. Avez-vous conservé cette petite nouvelle dont vous aviez pris le fond dans un livre anglais? Je la reverrais avec grand plaisir. Quant au choix du sujet que vous pourriez traiter, consultez votre goût, et puis, laissez aller votre plume sans contrainte.

Soyez sûre que mon cœur sent tout le prix de votre affection : et que personne n'en eût jamais pour vous de plus tendre et de plus inaltérable que la mienne. Je vous aime en Dieu et pour Dieu. Je voudrais vous voir parfaitement heureuse par un abandon sans réserve à ses volontés sur vous. C'est à lui que vous devez recourir dans vos peines, dans vos joies, dans vos désirs de félicité ; car il est l'unique source de tous les biens, l'unique consolateur, et quand vous demandez aux créatures quelqu'une de ces choses, c'est Dieu que vous leur demandez. Allez droit à lui, vous le trouverez plus vite et vous le posséderez plus sûrement.

Je remercie Mme de Sainte-Olympe et M. Cottu de leur souvenir, et je vous prie de leur offrir le mien. Adieu, soyez calme, résignée sans effort, pieuse sans contrainte, et conservez-moi toujours votre amitié qui m'est si bonne et si douce.

CXXVI

A la Chênaie, 29 novembre.

Je ne vous écrirai que peu de mots aujourd'hui, car je suis d'une fatigue extrême, mais je ne veux pas rester plus longtemps sans vous demander de vos nouvelles, sans vous dire combien votre pensée m'est

présente, combien votre souvenir m'est doux et cher dans ma solitude. Je serais en vérité bien seul, si je ne rappelais pas autour de moi ces images qui dissipent la tristesse d'une vie languissante, et reposent sur le cœur flétri comme un songe aimable.

La nomination de mon frère[1] n'était désirée ni par lui ni par moi. Il avait en Bretagne de profondes racines, et son absence s'y fera sentir péniblement. Mais en acceptant *à la fin* l'offre qu'on lui a faite, il a cru obéir à une volonté bien marquée de la Providence. J'espère qu'elle le protégera dans sa nouvelle position, et qu'il y fera le bien. C'est son unique vue, et ce sera aussi son unique consolation des regrets qu'il éprouve en quittant son pays où il est extrêmement aimé, et de ceux qu'il laisse après lui. Pour moi, cela ne change rien à mes dispositions. Mon devoir est toujours le même, il faut que j'achève mon travail. Me voilà distrait encore par *le Drapeau blanc*, où j'ai promis des articles[2]. Je n'ai pu refuser cela à des amis qui m'en ont prié, et j'y vois un assez grand bien pour ne pas regretter le temps que cette nouvelle occupation m'enlèvera. Mon projet est d'aller à Paris vers la fin de l'été et de revenir ici passer l'hiver. Au delà, je n'ai plus de projets.

Votre lettre m'a rappelé que le manuscrit que je vous demandais est resté à Paris avec tous mes papiers. Je l'y retrouverai à mon prochain voyage. Ne perdez pas de vue la promesse que vous me faites de travailler à un autre ouvrage que vous avez com-

[1] L'abbé Jean-Marie de Lamennais venait d'être nommé vicaire général du grand aumônier de France, Mgr de Crouy.

[2] Le *Drapeau blanc* était un journal d'extrême-droite qui dirigeait contre le ministère constitué par le duc de Richelieu, après l'assassinat du duc de Berry, une opposition très vive. Lamennais y inséra souvent des articles très violents.

mencé déjà. Que ne puis-je en suivre les progrès ! Vous avez un vrai talent. Laissez parler votre esprit, laissez s'épancher votre cœur; ne les interrompez pas, tout sera bien.

Adieu, embrassez pour moi votre cher petit Félix ; cet enfant sera votre joie, mais ne le gâtez pas. Aimez-le pour Dieu, pour lui, pour vous ; voilà l'ordre. Aimez-moi aussi un peu, car je n'ose dire : comme je vous aime.

CXXVII

La Chênaie, 1er janvier 1823.

Oh ! oui, je pense à vous, et bien souvent, est-il besoin de vous le dire ? Ma pauvre solitude serait trop triste, si votre souvenir n'y était pas. Je songe quelquefois que les années s'écoulent sans nous rapprocher, qu'elles emportent les heures si douces que j'aurais pu passer avec vous, et mon cœur alors comme pressé entre le passé et l'avenir, cet avenir où tant de craintes se mêlent toujours à tant d'espérances, s'attendrit sur lui-même, et ne trouve de repos qu'en Dieu, qui dispose de nous comme il lui plaît dans sa miséricorde. Nous aurons beau faire, jamais nous ne cesserons d'être mal à l'aise dans le temps ; ce n'est pas notre place. Il faut à nos affections et à nos désirs l'éternité pour s'étendre.

Ne craignez donc point de me dire tout ce que vous voyez dans votre cher petit Félix. Et pourquoi son jeune esprit près d'éclore, ne laisserait-il pas déjà échapper quelques parfums ? Embrassez pour moi je vous prie, cet aimable enfant, et prononcez quelquefois devant lui mon nom, afin que je ne lui sois pas, quand je le reverrai, tout à fait inconnu.

Approuvant peu l'Université, qui sera toujours une mauvaise institution, pouvant être chaque jour obligé à l'attaquer de nouveau, il ne me conviendrait pas de rien demander à celui qui en est le chef. Mais j'envoie à mon frère la note que vous me remettez, afin qu'il recommande à Mgr Frayssinous[1] l'affaire de M. Mabit. Il vaut mieux d'ailleurs parler qu'écrire, et vous pouvez compter sur le zèle que mettra mon frère à servir une personne que vous recommandez. Il se proposait en partant d'avoir l'honneur de vous voir, et votre séjour à la campagne l'en a seul empêché jusqu'ici. Je vais lui mander votre retour, et tout ce que vous voulez bien me dire d'obligeant pour lui. Il mettra beaucoup d'empressement à vous en aller remercier lui-même.

La traduction de Saint-Augustin n'est pas de moi. Elle fait partie de la bibliothèque des dames chrétiennes, qui se trouve chez Lesage, rue du Paon n° 8.

Veuillez distribuer mes hommages et mes compliments, et mes vœux de bonne année à tout ce qui vous entoure. Je ne vous dis rien pour vous. Qu'est-ce que les paroles peuvent apprendre aux âmes qui se comprennent ?

Adieu, n'oubliez pas le bon M. Desjardins.

CXXVIII

La Chênaie, 28 janvier.

Je ne puis malheureusement vous rassurer sur votre lettre ; elle ne m'est point parvenue. Si je la

[1] Mgr Frayssinous était alors ministre de l'Instruction publique.

reçois plus tard, je vous en avertirai sur-le-champ. Ne vous désolez pas de cette contrariété que Dieu a permise. Le mieux est de n'y plus penser, car l'esprit se tourmente inutilement par mille suppositions, mille prévoyances, mille craintes, peut-être très vaines ; c'est un labyrinthe sans issue.

Mon frère m'a mandé qu'il avait eu le plaisir de vous voir et dîner chez vous. Il espérait réussir dans sa négociation pour M. Mabit. Je le désire vivement.

Quoique je ne sois pas sorti de ma chambre depuis un mois, et que je travaille beaucoup, ma santé se soutient. Il y a bien habituellement de légères souffrances, mais qu'est-ce que cela ? Dites-moi comment vous vous trouvez du séjour de Paris. Avez-vous toujours ces douleurs que vous ressentiez à Cernay ?

J'en étais ici, quand voici une personne de Dinan qui m'arrive, et j'en profite pour vous envoyer aujourd'hui même cette lettre à la poste. Vous la recevrez ainsi deux jours plus tôt. Une autre fois, je vous écrirai moins brièvement. Ce qu'il y a de plus probable au sujet de votre lettre, c'est qu'elle sera tombée dans les mains de quelque personne du peuple qui l'aura détruite.

Adieu, je suis à vous bien tendrement.

CXXIX

La Chênaie, 9 février.

Il y a huit jours que je veux vous écrire, mais j'ai été si souffrant que cela m'a été impossible. Maintenant je suis assez bien, à un peu de faiblesse près. Et vous pourquoi ne me dites-vous rien de votre santé, ni de tout ce qui vous intéresse ?

Songez-vous encore à cette lettre perdue? Abandonnez-en le soin à la Providence. J'ai été inquiet de votre inquiétude, et je le suis encore, parce que je connais le mal que l'imagination vous fait. Mandez-moi que vous n'êtes plus tracassée de ce contretemps.

Hélas, mon Dieu, de combien de côtés notre pauvre vie est vulnérable! Une feuille que le vent emporte, en voilà assez pour blesser notre âme et pour la tourmenter longtemps. Il y a toujours au fond de notre cœur comme un pressentiment du mal qui se réveille à la première occasion. Nous tenons cela de notre père. Il avait *là* quelque chose qu'il nous a laissé. Voulons-nous retrouver la paix? Jetons-nous dans le sein de Dieu, qui est aussi notre Père. Il est tout-puissant pour nous calmer, et, comme le disait saint Augustin, d'après sa propre expérience, nous ne cesserons jamais d'être agités, jusqu'à ce que nous nous reposions en lui.

Je ne verrai mon frère que dans dix jours; il court la basse Bretagne, visitant ses anciennes écoles et en fondant de nouvelles. C'est une grande joie que de faire quelque bien.

Votre cher petit Félix aura bien grandi quand je le reverrai. Embrassez-le pour moi. Mille compliments à M. Cottu. Faites, je vous prie, agréer mes hommages à Mme de Sainte-Olympe. J'ai peur que son zèle n'ait besoin d'être un peu réveillé. Ne la laissez pas s'endormir sur l'affaire essentielle. Vous allez perdre M. Desjardins; je le regrette beaucoup pour vous. Consultez-le sur le choix du successeur que vous lui donnerez. Tout le monde ne vous convient pas.

Je suis à vous avec une tendresse qui ne s'affaiblira jamais.

Au mois de mai 1823, Lamennais vint s'établir à Paris et y fit un séjour de quelques mois. Il demeura chez son frère, l'abbé Jean-Marie, à la Grande Aumônerie. Il eut souvent l'occasion de voir, durant ce séjour, Mme Cottu, qui demeurait à Saint-Prix, près de Saint-Leu, mais venait fréquemment à Paris. Aussi leur correspondance se réduit-elle, à de courts billets. Nous en avons supprimé le plus grand nombre.

CXXX

Dimanche (Paris).

J'avais appris hier l'indisposition de M. Desjardins et j'en étais inquiet. Je suppose qu'il est mieux, puisqu'il se lève. Dieu nous le conserve, car c'est un véritable homme de bien. Je n'ose vous répondre pour jeudi, ni de mon frère, ni de moi-même, il est accablé de travail, et moi je suis tout souffrant d'une espèce de catarrhe ; pour ma jambe, il n'en est plus question. Mon frère me parle souvent de vous : il sera bien sensible à votre invitation, et je vous en remercie d'avance en son nom. Si lui et moi nous pouvons avoir l'honneur de vous voir le jour indiqué, je vous le ferai savoir mardi au plus tard, afin que l'incertitude ne dérange pas les projets que vous pourriez former. Mes hommages à Mme de Sainte-Olympe et à M. C... Je parlerai de M. Dubreil à M. Benoist. J'embrasse Félix. Pourquoi ne me dites-vous rien de votre santé ?

CXXXI

Paris, mercredi matin.

Je vous remercie de votre petit billet; il m'a tiré d'inquiétude, non que je crusse l'indisposition de Félix très grave, mais enfin le pauvre enfant souffrait, et vous souffriez encore plus que lui. Dieu vous le conservera, ayez confiance, et prenez soin de votre santé, qui n'est pas à vous.

Mon frère a parlé hier à l'évêque d'Hermopolis, mais je ne sais pas encore sa réponse. Je vous envoie vingt-cinq francs, qu'on m'a remis pour le Kentucky. Mille souvenirs tendres à tout ce qui vous entoure. Mon messager me rapportera des nouvelles de Félix et des vôtres.

Tout à vous du fond du cœur.

CXXXII

Jeudi.

Deux mots seulement pour vous dire combien je pense à vous, combien je désire vous voir. Soyez sûre qu'il ne dépend pas de moi de hâter ce moment. Je suis comme perdu dans mille occupations, mille soins pénibles, auxquels se mêlent des tracasseries si misérables et si viles, que rien au monde ne dégoûte davantage les hommes.

Monsieur le duc de Montmorency m'a écrit qu'il avait fait tout ce qu'il lui était possible de faire pour la personne qui lui était recommandée par M. Cottu.

Hommage à Mme de Sainte-Olympe. J'embrasse

tendrement votre petit Félix. Je l'aime de toute l'amitié que mon cœur a voué à sa mère.

CXXXIII

28 juin.

S'il m'était possible de monter dans une chaire, je choisirais certainement celle de Saint-Prix de préférence à toute autre. Je vous prie de remercier de ma part M. le curé de son invitation, et de bien l'assurer qu'il faut que j'aie les motifs les plus forts, et en grand nombre, pour me refuser à ce qu'il demande de moi.

Je saisirai pour aller vous voir le premier moment que j'aurai de libre. J'ai été un peu fatigué du dernier voyage; le froid ne me vaut rien. Je désire cependant l'hiver parce qu'il me rapprochera de vous. Si on ne regardait pas au delà, l'absence rendrait cette pauvre vie bien triste; mais tout cela, ce n'est qu'un moment.

Je suis à vous comme je le serai toujours; est-ce que le cœur peut changer?

CXXXIV

J'avais donné ordre qu'on vous envoyât le journal où se trouve mon article; je suis étonné que vous ne l'ayez pas reçu. Je vous envoie le mien, en vous priant de me le renvoyer après l'avoir lu [1].

[1] Lamennais avait publié dans le *Drapeau blanc* une lettre à Mgr Frayssinous où l'Université était attaquée avec une extrême vivacité. Ne voulant pas le poursuivre directement, le gouverne-

Le retard qu'a éprouvé notre jugement m'a empêché d'aller hier à Saint-Prix. C'est aujourd'hui que le tribunal doit prononcer. Si nous sommes condamnés, il y aura appel, et je n'épargnerai rien pour me mettre personnellement en cause.

Cette affaire m'afflige, en effet, à cause de la profondeur du mal qu'elle a révélé. Je n'aurais jamais cru à tant de bassesse ni à tant de méchanceté. Du reste, ne craignez pas que je me laisse abattre. Dieu me donnera, je l'espère, du courage jusqu'au bout. On est bien fort avec celui qui est notre unique force. Tout à vous bien tendrement.

CXXXV

Vendredi.

J'avais arrêté mes places à la malle-poste pour partir le 13 ; je suis obligé de retarder mon départ. Le lendemain du jour où nous avons signé l'acte de vente de nos actions[1], nous avons été indignement attaqués dans le *Drapeau blanc*, et nous n'avons pu obtenir qu'on insérât notre réponse dans la *Quotidienne*. Le jour même de cette vente, on a signifié le jugement pour diffamation contre l'Université, c'est-à-dire au moment où l'on a cru m'avoir ôté tout moyen de me défendre. Tout cela me retiendra quelques jours de plus, et m'empêchera de vous voir demain. Vous m'excuserez sans doute. Comment prévoir de telles infamies ? Mille amitiés.

ment se borna à citer devant le tribunal correctionnel l'éditeur du journal, qui fut condamné à quinze jours de prison et cent cinquante francs d'amende.

[1] Les actions de Lamennais dans la *Librairie classique* qui avait fait faillite.

CXXXVI

Lundi.

J'irai vous voir, n'en doutez pas, avant mon départ. L'odieuse persécution qui pèse sur moi a dérangé tous mes projets. Priez Dieu pour moi, comme je le prie pour vous. Mille amitiés bien tendres.

CXXXVII

(La Chênaie), 5 novembre.

Il ne faut point fatiguer les malades, ainsi vous n'aurez de moi aujourd'hui qu'un petit billet. Je suis ravi que mon souhait d'une petite fille [1] soit accompli ; je regrette seulement qu'elle ait coûté tant de douleurs à sa mère ; mais le ciel a mis tous les genres de bonheur à ce prix, et le plus grand de tous, le seul en réalité qui soit désirable, ne s'obtient pas non plus sans un dur travail : *toute créature gémit, et est comme dans les souffrances de l'enfantement*. Ne nous plaignons pourtant pas, car, à côté de ces souffrances, Dieu a mis l'espérance qui les adoucit, et l'amour, qui les change en une joie céleste.

Ménagez-vous beaucoup, surtout en cette saison où le moindre froid serait à craindre en votre état. Vous ne savez guère vous soigner vous-même. Heureusement vous avez près de vous de bons garde-malades, et c'est ce qui me tranquillise un peu.

J'ai fait, depuis mon arrivée ici, quelques visites dans le voisinage, afin de n'avoir plus à me déranger

[1] Mme Cottu venait d'accoucher d'une fille qui mourut en 1829.

le reste de l'hiver. Je le vois s'écouler avec regret, car c'est le meilleur temps lorsqu'on a beaucoup de choses à faire et qu'on est pressé. N'est-il pas vrai qu'on se trouve bien à l'étroit dans la vie? Sa durée n'a nulle proportion avec nos pensées, nos désirs, nos projets. On a beau se hâter, la mort nous devance. Or donc, faisons chaque jour ce qui nous est ordonné pour chaque jour, et abandonnons le reste à Dieu, qui abrège notre travail dans sa bonté.

Mille tendres hommages à Mme de Sainte-Olympe. J'embrasse Félix et sa petite sœur. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de Mlle Moore, et surtout, aimez-moi et priez pour moi. Adieu, vous savez ce que je vous suis.

CXXXVIII

La Chênaie, le 19 novembre.

Je vous adresse cette lettre à Paris, parce que, si vous n'y êtes pas déjà, vous devez être, ce me semble, sur le point d'y revenir. Depuis que M. Cottu m'a annoncé votre accouchement, je n'ai reçu aucunes nouvelles de vous, excepté celles que Mme de Sainte-Olympe eut la bonté de me donner un ou deux jours après, et dont je vous prie de la remercier. Elle paraissait, comme M. Cottu, fort tranquille sur votre santé et sur celle de votre enfant, de sorte que votre silence ne me cause point d'inquiétude. Vous avez été obligée de garder le lit assez longtemps, et tous les soins qu'entraîne votre état auraient d'ailleurs suffi pour vous ôter le moyen d'écrire. Je serais cependant bien aise de recevoir quelques lignes de vous, mais je ne les demande qu'autant que cela ne

vous sera pas une trop grande gène. Nous avons eu des jours magnifiques, dont je voudrais bien que vous eussiez pu profiter. Saint-Prix devait être charmant sous un si beau soleil d'automne. Il est vrai qu'il n'éclairait plus guère qu'une campagne jaunissante et des feuilles séchées. Bien des gens aiment peu ce spectacle : pour moi, je le trouve plein d'une douce tristesse ; il me plaît comme tout ce qui rappelle le déclin de la vie et ce repos inconnu qui doit suivre une reconnaissance éternelle.

J'ai vu avec plaisir que M. Cottu n'était pas du nombre des juges qui auront à décider dans l'horrible affaire Castaing[1]. Jusqu'à présent, je ne vois contre cet homme aucune preuve vraiment légale. Personne n'a vu donner le poison, on n'en a point trouvé de trace dans le cadavre. Ballet a pu mourir d'une maladie purement naturelle, les médecins le disent. Comment donc s'assurer du crime ? Comment être certain de n'en pas commettre un en condamnant l'accusé sur un concours de fausses apparences ? Pensée terrible ! et pourtant, qui pourrait se défendre, en acquittant Castaing, de la conviction qu'on remet dans la Société un empoisonneur ? Je voudrais que, dans ce cas et les cas semblables, la loi permît de renfermer un homme pour sa vie entière. Cela se pouvait autrefois, au moyen du *plus ample informé*. Aujourd'hui l'on tue au hasard, ou l'on s'expose à lâcher dans la Société une bête féroce.

Mille hommages et mille amitiés à tout ce qui vous entoure. J'embrasse vos petits enfants. Pensez à moi comme je pense à vous.

[1] Le procès de l'empoisonneur Castaing, qui se termina par la condamnation à mort de l'accusé, eut, sous la Restauration, beaucoup de retentissement.

CXXXIX

A la Chênaie, le 28 décembre.

Si vous pensez encore à moi, vous devez être surprise de mon silence. Il n'a pour cause ni ma santé, quoique je souffre habituellement, ni mes occupations puisque je n'ai pas même commencé le travail que je me proposais d'achever ici ; mais je ne sais quel insurmontable dégoût que j'éprouve à la seule pensée d'écrire. Certainement votre souvenir m'est aussi présent et aussi cher que jamais. J'éprouverais un vif bonheur si je pouvais seulement passer une heure avec vous, et néanmoins ce n'est pas sans effort que j'ai pu me décider à tracer ces misérables lignes. J'ai acquis depuis un an une si dure expérience des hommes, que je ne trouve de repos qu'en égarant mon esprit loin d'eux dans le passé ou dans l'avenir, mais dans un avenir qui n'est pas de la terre ; car dès que je la retrouve, je sens aussitôt quelque chose qui se soulève en moi. Tout cela cependant, je l'avoue, ne m'excuse pas entièrement ; mais j'aime que vous ayez quelque chose à me pardonner. Écrivez-moi donc, dites-moi que vous êtes bien portante et heureuse. J'espère que vous ne vous serez pas obstinée à nourrir votre enfant, malgré les souffrances que l'allaitement vous faisait éprouver. Parlez-moi aussi de vos occupations et de vos projets d'avenir. J'ai un grand désir de relire votre *Lépreux ;* ne paraîtra-t-il donc point ? Le succès n'en est pas douteux, et, si Gosselin fait le difficile, d'autres libraires moins sots se présenteront avec empressement, et c'est ce qu'il faudrait lui faire entendre. Veuillez offrir mes hommages à Mme de Sainte-Olympe, et les souvenir les

plus affectueux à M. Cottu. J'embrasse vos petits enfants. Adieu, aimez-moi et priez pour moi.

CXL

A la Chênaie, le 9 janvier, 1824.

Nos lettres se croisent toujours, mais je ne m'en plains pas, puisque j'ai reçu de vos nouvelles deux ou trois jours plus tôt que je n'en aurais reçu sans cela. Mon Dieu que vous avez souffert, et que mon absence de Paris m'a épargné d'inquiétudes! Je les regrette toutefois, car l'homme est ainsi ; son cœur a droit à toutes les douleurs, et celles qui lui échappent sont pour lui comme une sorte de perte. Enfin vous êtes mieux, et j'en bénis le ciel. Ménagez-vous ; c'est ce que je vous répète toujours, et toujours inutilement. Je pensais bien que vous ne pourriez pas continuer de nourrir votre enfant ; peut-être auriez-vous dû cesser plus tôt, à cause des souffrances que vous éprouviez. Au milieu de vos épreuves, voyez pourtant le soin que la Providence prend de vous. Vous êtes entourée de gens qui vous aiment, un excellent mari, une mère aimable et bonne, des enfants charmants et pleins de santé, toutes les espérances d'un avenir heureux : n'est-ce pas là de grands biens ? A tout cela se mêle sans doute mille chagrins, mille peines, qui vous sont nécessaires, comme à tous les hommes, pour que vous ne preniez pas racine sur cette terre où vous ne devez que passer, et pour entretenir toujours en vous le désir d'une vie meilleure dans votre patrie véritable. C'est une douce chose que d'être environné d'affections pures, de rencontrer à chaque moment des regards

qui vous cherchent, d'entendre des voix qui sortent du cœur. Celui qui dans ce monde, ne trouve que lui, toujours et uniquement lui, Dieu, croyez-moi, lui impose un grand sacrifice.

J'attends le *Lépreux* impatiemment. Ne lui donnerez-vous point une sœur ? Ayez pitié de ceux qui sont seuls.

Salies ou non, je réclame les feuilles du manuscrit. Elles sont à moi, vous me les avez données. Donnez-moi aussi quelques souvenirs ; les souvenirs, c'est mon bien. Pourquoi me dites-vous de vous aimer ? Est-ce que je puis faire autre chose ?

CXLI

A la Chênaie, le 5 février.

J'attendais de jour en jour une lettre de vous ; je suis d'autant plus inquiet de n'en pas recevoir que vous n'étiez pas encore parfaitement remise des suites de votre triste voyage en retour de Saint-Prix, lorsque vous m'écrivîtes la dernière fois. Je me flatte un peu cependant que, si vous étiez malade et hors d'état d'écrire vous-même, vous me feriez donner de vos nouvelles par quelque autre. Mme de Sainte-Olympe ou M. Cottu ne refuseraient pas de m'écrire deux mots. Enfin je ne sais comment expliquer votre silence, et j'en reviens toujours à mes premières craintes sur votre santé. Tirez-moi, je vous prie, d'inquiétude le plus tôt qu'il vous sera possible. L'inquiétude est pénible partout, mais plus encore dans la solitude, où rien ne calme et n'arrête l'imagination.

J'ai souffert beaucoup cet hiver, mais non pas à

cause de l'hiver, car la douleur est de toute saison. J'ai de longues insomnies qui me fatiguent. Et puis mon âme n'est pas à l'aise au milieu de ce triste monde, si vil et si dégoûtant. Je ne m'étonne pas que Dieu l'ait maudit. Il faut cependant le supporter, et attendre en paix notre délivrance, tout en gémissant, comme David, sur la longueur de notre exil. La religion est admirable, en ce qu'elle nous montre toujours les choses telles qu'elles sont, et qu'elle soutient notre faiblesse, sans nous rien cacher de notre misère. Jamais elle ne cherche le remède à nos maux dans aucune illusion. Embrassez pour moi vos petits enfants, et dites un peu à leur mère avec quelle tendresse je lui suis dévouée.

CXLII

Saint-Malô, 26 février.

Je suis venu passer ici quelques jours dans ma famille, et je m'y trouve retenu plus longtemps que je ne présumais. Quoique je sois assez mal à l'aise pour écrire, je ne veux cependant pas attendre que je sois rentré dans ma solitude pour vous remercier de l'aimable et bonne lettre que vous m'avez écrite, et qui m'a tiré d'inquiétude sur votre santé. Il me tarde de revoir votre *Lépreux*. Je vous le répète, c'est un ouvrage charmant ; il doit avoir beaucoup de succès. J'ai pensé qu'une suite de chapitres sur des sujets variés, un peu dans le genre des *Essais* de Montaigne, vous offrirait un cadre heureux, où viendraient se placer, comme d'elles-mêmes, toutes les pensées qui vous frappent. Qu'en dites-vous, et ne pourriez-vous pas au moins essayer ? Pour moi, je me trouve

engagé, sans l'avoir prévu, dans une traduction de l'Imitation de Jésus-Christ [1], laquelle est fort avancée. C'est un travail très difficile, et encore, après beaucoup de peine, faut-il se résigner à rester bien au-dessous de l'original. Après cela je reverrai mes deux derniers volumes, et puis peut-être commencerai-je le cinquième, qui n'a nul attrait pour moi. Je sens néanmoins qu'il faut achever. J'ai vu, depuis un an, et je vois tous les jours, tant de trahisons, tant de bassesses, tant d'indignités de tout genre, que mon âme en est comme flétrie. Un dégoût profond et invincible de ce misérable monde s'est emparé d'elle, et ce n'est pas là une bonne disposition pour écrire. Je trouve la vie longue, et je rassemble mes forces pour la supporter. Ce travail est le plus grand qui nous soit imposé dans cette *vallée de larmes*, comme l'Église la nomme si bien. J'ai faim et soif de quelque chose qui n'est pas de la terre. *Encore un peu de de temps! Je ne vous laisserai pas orphelins; je viendrai à vous.* Et l'apôtre : *Ainsi-soit-il! Venez, Seigneur Jésus!*

Mille hommages et mille compliments à tout ce qui vous entoure. Embrassez pour moi vos petits enfants. Adieu, adieu.

CXLIII

A la Chênaie, le 8 mars.

Oui, certainement, votre affection m'est douce et me

[1] Cette traduction de l'*Imitation* par Lamennais demeure une de celles qui sont lues le plus fréquemment aujourd'hui. Il la completa par des *Reflexions* dont M. de Sacy a dit qu'elles étaient « le chef-d'œuvre de l'écrivain autant que le chef-d'œuvre du prêtre » et Mgr de Salinis qu'elles sont « comme un *post-scriptum* du pieux auteur

console ; mais ne me suivrait-elle pas là où les douleurs de cette vie n'ont point d'accès ? Elle n'est pas seulement de la terre, et je la trouverais ailleurs comme ici. C'est le temps qui gâte tout, qui sépare, qui altère, qui détruit, et je ne connais rien de bon, de désirable que l'éternité. Au reste, ne me croyez pas trop détaché de ce monde ; j'y tiens encore par plusieurs liens ; l'espérance de vous revoir en est un. Et pourtant, qu'est-ce que se revoir ? que cela est court ! que cela est triste par la pensée de se quitter de nouveau ! Que cela n'est rien ! C'est comme tout le reste. Mais parlons d'autre chose, car je ne voudrais ternir aucun de vos sentiments, si vrais et si purs.

Tout se fait tellement par coteries dans les journaux, que je ne suis point surpris qu'ils n'aient pas encore parlé du *Lépreux*. Ce n'en est pas moins un petit chef-d'œuvre, un modèle de grâce, de douceur, de force quelquefois, et de vraie sensibilité. Je ne serais point étonné que l'édition fût épuisée, comme on vous l'a dit. Il s'en épuisera bien d'autres. Prenez donc un peu sur vous ; travaillez n'importe à quoi, faites quelque chose qui ne soit qu'à vous. Sur le sujet, sur la forme, c'est votre goût seul qu'il faut consulter. Ce qui vous plaira sera bon. Ce n'est pas si peu de chose que vous le croiriez de bien traduire l'Office des morts. Il y a une trentaine de psaumes, outre les leçons de Job, de saint Paul, etc. Néanmoins, s'il m'arrive d'avoir quelque loisir, je l'essaierai pour vous. D'où vient que la mort nous plaît

de l'*Imitation* ». Alors qu'à la fin de sa vie, il était tombé dans la gêne, Lamennais vécut presque exclusivement de ses droits d'auteur sur la traduction de l'*Imitation*. Sur la question de savoir s'il est bien véritablement l'auteur des *Réflexions*, voir l'abbé Boutard, t. I, p. 475 et suivantes.

tant ? Elle est partout, et même dans nos amusements les plus frivoles. On va la voir au théâtre comme à l'église, et l'on trouve que *cela est beau*. Il y a dans le sépulcre quelque chose qui attire l'homme. Étrange mystère !

Dites-moi si vous comptez bientôt retourner à Saint-Prix. Les grosseillers montrent déjà une petite pointe de vert ; ils annoncent de loin le printemps, qui me semble avoir vieilli depuis quelques années ; aussi faut-il presque toujours le recevoir au coin du feu. Je suis persuadé que les premiers fruits, le bon air, les ébats des champs, rendront à Félix ses belles couleurs. Puisque sa santé est bonne, de quoi seriez-vous inquiète ? Embrassez-le pour moi, ainsi que sa petite sœur. Les pauvres enfants ! A cet âge on est plein de bonheur, et quand on le voit autour de soi, il vous en revient toujours un peu. Cette pensée m'est douce pour vous.

CXLIV[1]

Genève, 9 avril[1].

Me voici dans cette ville depuis quelques jours. J'y suis arrivé excédé de fatigue. Notre voyage de Paris à Lyon s'est passé fort heureusement ; mais de Lyon à Belley, et de Belley ici, nous avons eu, avec les plus mauvaises voitures, les plus mauvais chemins, et le plus mauvais temps que j'aie vu, je crois, de ma vie. Imaginez-vous le fond de l'hiver, pluie, neige, grêle, un vent glacé, et si violent, que nous fûmes

[1] Lamennais partit au mois d'avril pour Rome : il passa par Genève pour y prendre son compagnon de voyage, l'abbé Vurtin, curé de cette ville. On sait que Léon XII lui fit l'accueil le plus bienveillant.

obligés, près de Frangy, de nous faire accompagner par des hommes qui tenaient une corde attachée au haut du petit char où nous étions, pour empêcher qu'il ne fût renversé. Nous avions vu la veille, dans un lac, les débris d'une voiture qui s'y était précipitée la même nuit et à la même heure où nous versions nous-mêmes à peu de distance de Lyon. Personne n'eut de mal dans notre carriole, mais douze voyageurs, qui étaient dans l'autre, furent horriblement maltraités. Heureusement aucun ne périt.

Je n'ai encore rien aperçu dans ce pays qui m'ait frappé. Le lac ressemble à un bras de mer : j'ai vu mieux que cela. Lorsque la campagne est verte, elle doit être assez agréable ; mais, aux eaux près, je préfère beaucoup votre vallée de Montmorency. Les demi-montagnes arides qui coupent ici brusquement le paysage, lui ôtent, ce me semble, de sa grâce, sans lui donner de la grandeur. Du reste, je sais combien les saisons changent l'aspect des lieux, et ainsi, je ne prononce point définitivement sur ceux-ci. Quant aux habitants, c'est bien la plus triste race d'hommes que j'aie jamais rencontrée. Vous fuiriez à cent lieues pour ne pas voir ces figures sèches et dures, que n'anime jamais la plus légère expression de bienveillance. Je ne crois pas qu'on ait souri à Genève depuis Calvin. Les Anglais ont bien aussi dans le visage, ou plutôt dans la physionomie, quelque chose de protestant, mais cela n'approche pas des Genevois : il y a la différence de la froideur à la haine.

Je ne sais pas encore quand je commencerai mon excursion en Suisse. J'espère auparavant recevoir de vos nouvelles. Si vous avez la complaisance de faire remettre vos lettres chez mon frère, rue de Bourbon n° 2, elles me parviendront partout où je serai.

Rappelez-moi, s'il vous plaît, au souvenir de

M. Cottu; j'offre mes hommages à Mme de Sainte-Olympe, et je la félicite beaucoup de n'avoir pas été de notre voyage; elle aurait eu plus froid en un jour qu'elle n'a eu dans toute sa vie. Embrassez pour moi vos petits enfants, et pensez quelquefois au pauvre voyageur, qui pense bien souvent à vous.

CXLV

Genève, le 9 mai.

Je n'ai pas encore reçu de vos nouvelles depuis mon arrivée ici. J'espérais y en trouver à mon retour d'un petit voyage dans les cantons de Vaud, de Fribourg, et de Berne. J'irai voir, dans quelques jours la vallée de Chamounix, et vers la fin de ce mois, je partirai pour l'Italie, que depuis longtemps je désirais connaître, et où l'on m'offre en ce moment une occasion de voyager agréable et commode. Je ne vous dirai rien de ce pays, à cause des détails où il faudrait entrer, et qui passent les bornes d'une lettre. Nous en causerons à Saint-Prix, car il est probable que je vous y retrouverai encore. A moins que mes projets ne soient dérangés par des conjonctures imprévues, je serai à Paris au mois d'octobre. Les voyages ne sont pas fort amusants par eux-mêmes, mais on peut en retirer beaucoup d'instruction, et sous ce rapport, je tâche de mettre le mien à profit. Selon toute apparence, c'est le dernier que je ferai, du moins si les vues de la Providence s'accordent avec mes désirs. Il y a bien de la misère dans cette curiosité inquiète qui entraîne les hommes loin des lieux où Dieu les fit naître, à la recherche de je ne sais quel bien qui leur échappe toujours, tandis qu'ils

pourraient vivre si doucement là où leur vie s'est de si bonne heure attachée par tant de liens à tout ce qui les environnait. Il n'y a de bon ici-bas que les souvenirs et les espérances ; les souvenirs les plus touchants sont dans le lieu natal, et les espérances dans le ciel.

On me mande que M. O'Mahony vous a un peu vengée des impertinences de M. de Feletz. Il faut être bien pauvre en fait de conscience, quand on n'a plus même de conscience littéraire, et voilà pourtant où sont aujourd'hui la plupart des hommes qui ont le privilège de former l'opinion publique sur presque tous les sujets. Les dix-neuf vingtièmes des lecteurs ne pensent et ne jugent que d'après leurs intérêts et leurs passions. C'est en vérité un bien vil esclavage de l'esprit. Je ne cesserai de vous presser de donner au vôtre un libre essor dans une composition originale. Laissez couler sans effort vos sentiments et vos idées, et vous ferez un ouvrage charmant.

Mille hommages et mille amitiés à tout ce qui vous entoure. J'embrasse vos chers petits enfants. Adieu, priez pour moi comme je prie pour vous, et conservez-moi toujours dans votre cœur cette place que j'y mérite par ma tendre affection.

CXLVI

Genève, 16 mai.

Non, rien n'est changé dans mes sentiments ; toujours mon affection sera la même ; et comment pourrait-elle s'altérer ? Dites-moi ce qu'il serait possible de mettre ici-bas à la place de cette douce et tendre

confiance, dont Dieu lui-même a formé les liens? Il sait combien je vous suis attaché, mais je dois l'être avant tout aux devoirs qu'il m'impose, et, si ces devoirs nous séparent souvent, s'ils me privent du plaisir de vous voir autant que je le désirerais, songez que ce n'est pas vous qui en souffrez davantage, car ce n'est pas vous qui êtes seule. Il n'est point d'erreur plus grande que celle qui nous porte à vouloir toujours nous faire notre destinée. Notre vie n'est pas à nous; c'est à la Providence d'en disposer comme il lui plaît. Tout, dans ses desseins, est ordonné pour une fin qui n'est pas de la terre, et jamais nous n'aurons de paix, tant que nous ne transporterons pas au delà de cette terre et nos pensées et nos affections. Le cœur est mal à l'aise ici-bas; qu'est-ce pour lui que ces jours qui passent, cette durée à peine saisissable qui va finir en un moment? Trouvez où placer là seulement l'image de cette félicité à laquelle il aspire, et qui ne le satisfait, même en espérance, que parce qu'elle est sans terme et sans mesure. De ce côté-ci de la tombe, il n'y a que des épreuves et des illusions; le repos et les biens réels sont au delà. Encore un peu de temps, un peu de travail, un peu de larmes, et puis, dans le sein de Dieu, l'immuable joie et l'éternelle réunion.

Quoique la saison soit encore très dure, au moins dans ce pays-ci, je suis fort aise de vous savoir à Saint-Prix. Je ne doute pas que l'air de la campagne ne seconde merveilleusement le régime que vous faites suivre à Félix, et dont il commence déjà à ressentir d'heureux effets. Vous vous trouverez vous-même d'autant mieux de ce séjour qu'il diminuera la fatigue que vous cause le soin de vos enfants. A la ville, vous ne sortez, pour ainsi dire, point, et cette vie sédentaire affaiblit et attriste, comme la vie de

prison. Je hais les villes. Si j'étais libre de disposer de moi-même, je leur dirais adieu pour toujours. Les prés, les bois, les champs, ont un charme dont je ne me lasse point. On y est loin des hommes, et c'est déjà tant! J'espère que vous pourrez vous y ménager assez de loisir pour vous occuper d'une composition qui vous appartienne entièrement. N'oubliez pas que j'ai à réclamer de vous un exemplaire du *Lépreux*, et surtout le manuscrit, en quelque état qu'il soit sorti des mains de l'imprimeur. Pourvu que je puisse reconnaître votre écriture, cela me suffit.

Je partirai pour Turin vers le 24 mai, et de Turin je me rendrai soit à Milan, soit à Gênes, puis à Florence, puis à Rome, et enfin à Naples, si je le peux. C'est avec vous qu'il aurait fallu que j'eusse fait ce voyage. Il m'eut été alors aussi agréable, aussi doux, qu'il me paraît quelquefois plein d'ennui. C'est encore l'histoire du pigeon. Embrassez pour moi vos petits enfants, afin qu'à mon retour, m'entendant nommer, ce nom leur rappelle les baisers de leur mère, et que je ne sois pas étranger pour eux.

Adieu, adieu; je ne vous dirai point de penser au pauvre voyageur, et, moins encore, que partout où le conduit son sort errant, il ne cesse de penser à vous.

CXLVII

Gênes, 12 juin.

Je suis si fatigué, si obsédé, que je me sens comme stupide. Je voudrais vous écrire longuement, vous donner mille petits détails sur mon voyage, et je ne puis tirer de ma tête une pensée. Mon pauvre cœur me reste seul; j'y retrouve votre souvenir si doux,

et il remplit le triste vide où me laisse tout ce que je vois et tout ce que j'entends. Oh ! que le monde n'est rien, et que le vrai bonheur est différent de ce qu'on l'imagine ! Je pars pour Rome dans trois jours, mais je n'y arriverai que vers la fin du mois, devant passer, selon ce que je crois, par Plaisance, Modène, Milan, et m'arrêter un peu à Florence. Je loge ici chez l'archevêque, qui a pour moi mille bontés. Quoique la chaleur soit un peu forte, elle n'a rien d'incommode, et ce climat me plaît singulièrement, car je suis un grand ennemi du froid. Gênes est magnifique par sa position, ses belles églises et ses superbes palais de marbre. Je trouve même ses rues étroites assez agréables. On y est à l'abri des voitures et du soleil. J'espère qu'à mon arrivée à Rome, je serai un peu plus à moi, c'est-à-dire à vous. Pensez quelquefois au pauvre voyageur qui vous aime si tendrement.

CXLVIII

Rome, 15 juillet.

Ce n'est pas de l'air qu'on respire ici depuis quelques jours, c'est du feu. Pour se mettre un peu à l'abri de cette chaleur excessive, on est obligé de s'enfermer chez soi, et, malgré cette précaution, on éprouve, sinon de la souffrance, au moins une sorte de langueur qui ôte le courage d'écrire, même quatre pauvres misérables lignes. Ne vous étonnez donc point de n'avoir pas reçu plus tôt de lettre de moi, et que la première qui vous parviendra soit moins une lettre qu'un billet. Je ne veux que vous demander de vos nouvelles et vous donner des miennes. Je réserve pour nos conversations tout ce que j'aurai à vous

dire de ce pays, où l'on m'a fait l'accueil le plus aimable. Vous êtes bien heureuse d'être à Saint-Prix, sous vos beaux ombrages, dans cette délicieuse forêt de Montmorency, préférable cent fois aux plus magnifiques villas de Rome. Ici, au lieu d'arbres, on a des statues. Quelques chênes verts, taillés comme des murs, offrent seuls un peu de verdure. Du reste, nul abri contre le soleil : on s'est imaginé que ce serait malsain. Aussi ces villas ne sont-elles jamais habitées en été. Presque tous les Romains restent dans leurs palais, où ils se défendent contre l'air extérieur par une suite d'épaisses fortifications, qui les privent du jour, si elles les préservent de l'excès du chaud. Depuis une heure jusqu'à cinq, tout le monde dort. On sort le soir, et le peuple même passe dans les rues la plus grande partie de la nuit. Au fond, il est moins à plaindre que le pauvre ne l'est chez nous en hiver, car la chaleur n'est pas une souffrance comme le froid. Je ne puis vous mander encore l'époque de mon retour : je le hâterai le plus possible, voilà tout ce que je sais jusqu'à présent.

Rappelez-moi au souvenir de M. Cottu. Mille compliments respectueux à Mme de Sainte-Olympe. J'embrasse vos chers petits enfants. Le pape est un homme de rare mérite et d'une grande bonté. Sa santé, grâce à Dieu, est beaucoup meilleure qu'il y a quelques mois. Que la Providence nous le conserve ! ce doit être le vœu de tous les chrétiens. Adieu, adieu ; aimez toujours un peu le pauvre voyageur.

CXLIX

Paris, mardi matin.

Après dix-huit jours de voyage, et dix-huit nuits passées presque entières en voiture, me voici enfin à

Paris, et moins fatigué que je ne m'y attendais. Il me tarde beaucoup de vous voir. Dites-moi si, l'un des trois premiers jours de la semaine prochaine, M. Cottu pourrait m'emmener à Saint-Prix. Mon frère doit venir me rejoindre ici, et quand nous aurons terminé quelques affaires qui exigent notre présence, nous retournerons ensemble passer l'hiver à la Chênaie. Mille tendres compliments à tout ce qui vous entoure. Ce m'est une grande joie d'être si près de vous, mais elle ne sera complète qu'à Saint-Prix.

CL

Jeudi 3) (septembre) rue de Bourbon, nº 2.

Quelque désir que j'aie de vous voir ainsi que M. Cottu, je ne puis faire cette semaine le voyage de Saint-Prix, à cause de quelques affaires pressées, et du départ de Mlle de Trémereuc pour la Bretagne. Lundi, si le temps est beau, je me ferai conduire à Saint-Denis, d'où je me rendrai chez vous à pied ; ce ne sera guère pour moi qu'une promenade. Il me tarde bien de me reposer près de vous. Et cependant, comme vous le dites, c'est si court ! J'attends mon frère vers la mi-octobre, et nous repartirons ensemble quinze jours après. Je me ressens déjà de Paris, la toux, la fièvre, des maux d'estomac, et je ne sais quoi encore. Il est étrange combien ce pays prend sur ma santé. Denys Benoist est, depuis près de trois semaines, malade à la campagne ; il est probable que votre billet ne lui sera pas parvenu. Je reçois à l'instant votre second billet. Je partirais aujourd'hui ou demain, si cela m'était possible, mais je ne vois aucun moyen d'être libre avant lundi. J'embrasse vos

petits enfants avec toute la tendresse que j'ai pour leur mère. Mes hommages à Mme de Sainte-Olympe, et mille amitiés à M. Cottu.

CLI

Mercredi.

J'ai eu le plaisir de voir ce matin M. Cottu, qui m'a appris que vous vous occupiez de sevrer la petite Blanche, mais peu à peu, de sorte que cette opération durerait deux mois. Il me semble que c'est prolonger, sans nécessité aucune, les chagrins de cette pauvre enfant. Elle sera aussi malheureuse d'une privation partielle que d'une privation totale, et sa santé n'en ira pas mieux. Je n'aime point les demi-partis; ils ont toujours plus d'inconvénients que d'avantages. Voilà ce que j'ai voulu vous dire sans perdre un moment. Si j'en puis trouver quelques-uns dont je puisse disposer avant mon retour en Bretagne, j'irai les passer près de vous. Mes affaires traînent un peu; toutefois j'espère en voir la fin au plus tard la semaine prochaine. Adieu. Vous savez ce que je vous suis. Mille hommages à Mme de Sainte-Olympe.

CLII

La Chênaie, 16 janvier 1825.

J'arrivai hier soir en bonne santé, je veux que vous le sachiez la première. J'espère aussi que vous ne tarderez pas à me faire savoir comment vous êtes, et comment est le petit Félix que j'ai laissé indis-

posé, ce qui rendit, s'il vous en souvient, nos adieux un peu froids. Il n'était pas du tout d'humeur à se déranger de son tonton pour m'embrasser. A cet heureux âge, on ne se contraint pas ; on est ce qu'on est, et l'on en vaut mieux. Le temps ici ressemble aux enfants ; il est ce qu'il est, et ce n'est pas ce qu'il a de plus agréable en ce moment. Pluie, vent, froidure, voilà la saison ; elle changera, et c'est ce qui console de beaucoup de choses en ce monde ; il y en a si peu qu'on désire voir durer ! Parmi celles-ci, je mets votre affection au premier rang. Pour la mienne, elle n'est pas et ne sera jamais de ce qui change ; aussi est-ce le seul prix qu'elle puisse avoir. Mille amitiés à M. Cottu ; respects et tendresses à Mme de Sainte-Olympe. J'embrasse vos petits enfants, si cela ne les contrarie pas.

CLIII

La Chênaie, le 25 mars.

J'attendais tous les jours une lettre de vous ; elle ne vient point, et cela m'inquiète. M. Cottu m'avait rassuré sur votre état et sur celui de votre enfant, mais je ne comprends point que vous n'eussiez pas vous-même écrit deux mots depuis ce temps-là, si votre rétablissement avait été aussi complet et aussi prompt que l'on m'en donnait l'espérance. Tirez-moi donc, je vous prie, d'inquiétude le plus tôt possible. J'ai été faible et souffrant pendant tout le carême, que je n'ai pu continuer jusqu'au bout. La belle saison et un régime plus convenable à ma santé me rendront peu à peu mes forces. J'en ai besoin, car mes travaux sont extrêmement arriérés. Vous trouverez peut-être

que j'ai aussi un peu tardé à vous écrire. Cela est vrai; mais c'est aussi qu'on s'y prend de manière à m'ôter le goût des correspondances. J'ai la certitude que toutes mes lettres et celles que je reçois sont ouvertes par des gens curieux et officieux. Cette infâme pratique a passé en usage ordinaire, et ce sont des hommes d'honneur, de piété même, à ce qu'ils disent, qui s'en font les agents. Il n'y a pas un de ces misérables qui hésitât à ramasser avec les dents un écu dans le ruisseau.

Mille amitiés à M. Cottu et à Mme de Sainte-Olympe. J'embrasse vos chers petits enfants.

CLIV

La Chênaie, le 22 avril 1825.

J'étais bien loin de penser que l'accident dont m'avait parlé M. Cottu, eût été si grave, et dut avoir des suites si longues. Vous ne sauriez assurément, dans un pareil état, prendre trop de ménagements, et, quelque plaisir que me fassent vos lettres, je vous supplierais de ne point m'écrire que vous ne soyez tout à fait rétablie, quand je ne devrais pas d'ailleurs vous voir bientôt. Mes affaires, qui sont pour moi un tourment inexprimable, me forceront à me rendre à Paris sous très peu de temps. J'y serai, selon toute apparence, vers la fin de la première semaine de mai. Je vous prie, à cette époque, c'est-à-dire, le 7 ou le 8, de me faire écrire deux mots, *rue du Bac* n° 87, pour me dire si vous êtes à la ville où à la campagne. Ce voyage, en ce moment, me contrarie beaucoup; mais qu'est-ce que la vie, qu'une longue contradiction? J'ai bien de la joie d'apprendre que vos petits enfants se

portent bien. Embrassez-les pour moi, sans oublier le nouveau venu. Mille amitiés à M. Cottu et mes tendres hommages à M[me] de Sainte-Olympe. Adieu, adieu, pensez à moi et priez pour moi. Vous revoir me sera bien doux.

CLV

Paris, lundi.

J'ai revu M[lle] de Vitrolles [1]; elle enverra à M. l'abbé Peyraud, la pétition de M[me] Duplessis; c'est une chose arrangée, ne vous en inquiétez donc pas. Je ne vous dirai pas combien votre visite m'a été douce, combien elle m'a touché; vous sentez cela comme moi. Dans quelques heures je vais m'éloigner de vous, et j'ignore quand je vous reverrai; ainsi se passe notre pauvre vie; attente et regrets, la voilà presque tout entière. Mille amitiés à ce qui vous entoure. J'embrasse vos petits enfants. Adieu, adieu.

CLVI

La Chênaie, 26 juin.

Je vous écris deux mots seulement pour vous annoncer mon arrivée dans ma solitude. J'avais besoin de m'y retrouver, et il me faudra quelque temps pour me remettre de la fatigue de Paris. Ce dernier voyage, à peu près du reste inutile pour mes affaires, m'a été extrêmement pénible. Oh! quand n'aurai-je plus à

[1] Il s'agit ici d'Amélie de Vitrolles dont il est souvent question dans la correspondance de Lamennais avec le baron de Vitrolles, son père. Lamennais nourissait également pour cette pieuse et sainte jeune fille un profond attachement. Elle mourut en 1829.

m'occuper que de choses selon mon goût et selon les devoirs de l'état où Dieu m'a placé ! Mais, ce que je fais, il veut que je le fasse, et ainsi tout est bien. Donnez-moi de vos nouvelles, des nouvelles de vos petits enfants, de M. Cottu, de Mme de Sainte-Olympe, de tout ce qui vous est cher. Aurez-vous Mlle Moore tout l'été ? J'aime à la savoir près de vous. Pensez à moi dans votre belle forêt. Nous en avons une aussi, mais qui ne mérite guère d'être nommée après la vôtre. Ne viendrez-vous jamais admirer ici encore plus celle dont vous jouissez. Nous ne songerons point alors à en être jaloux. Partout où vous êtes, il n'y a de place que pour un sentiment, et c'est celui qui partout aussi fait ma douce consolation.

CLVII

La Chênaie, ce 13 juillet 1825.

Pendant que nous sommes sur cette pauvre terre, nous ne saurions en détacher tout à fait nos pensées et nos affections, et même nous ne le devons pas, car il y a des affections qui sont des devoirs. Mais notre cœur doit lier les deux mondes, le monde passager de l'exil et celui qui nous est promis pour l'éternité. Toutes les créatures nous échappent ; elles nous quittent, ou nous les quittons. Dieu seul est là toujours, toujours, pour remplir ce vide immense que chacun de nous sent en lui-même. C'est en lui qu'il faut se chercher, car ce n'est qu'en lui qu'on se trouve pour jamais. Ne nous laissons point aller aux illusions du temps ; ce rêve finira. Qui que nous soyons jeunes ou vieux, nous touchons au réveil ; et puis, si nous le voulons, la lumière qui ne s'affaiblit point, la paix

que rien n'altère, le repos que rien ne trouble, la joie qui ne tarit jamais.

Je comprends votre inquiétude; mais songez que Dieu la voit, et que sa Providence a des ressources que nous ignorons.

> Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
> Aux petits des oiseaux il donne leur pâture.

Ayez confiance, tout ira bien. Celui qui nous a destiné le ciel ne nous délaissera point sur la terre.

Je félicite de tout mon cœur Mme de Sainte-Olympe de cette *enflure* qui est de l'embonpoint, et de cet *assoupissement* qui est du sommeil. Il faut avouer que sa santé l'éprouve bien cruellement.

Mille amitiés à M. Cottu, et hommages à Mlle Moore. J'embrasse vos chers petits enfants. Que de fois dans le jour je suis près d'eux et de vous !

CLVIII

A la Chênaie, le 18 août 1825.

Comment vous êtes vous trouvée de ce voyage au Sénégal que le soleil nous a fait faire le mois dernier ? Je n'ose presque vous dire que cette température me plaît, quand il ne s'y mêle pas ce je ne sais quoi de pesant qui accompagne l'orage. On a craint quelque temps ici que la disette ne fût la suite d'une sécheresse aussi longue : nous en serons heureusement quittes pour la peur. L'année sera même assez abondante, rien ne sera cher; on pourra presque vivre avec du trois pour cent. Je vous félicite d'être assez loin de Paris pour ne pas entendre éternellement rabâcher ces trois pour cent, et la Bourse et M. de Villèle, et ses opérations financières, qui ruinent tout le monde, à ce qu'on dit.

mais qui certainement achèvent de ruiner le peu qui restait de bon sens et d'esprit et de gaîté dans notre chère France [1]. Quand je n'aurais pas d'autre griefs contre le ministère, je ne lui pardonnerais pas encore l'ennui dont il nous accable. Les journaux sont insupportables, méchants d'intention, plats par nature et sots par effort. Mais je ne sais pourquoi je vous parle de tout cela. Ce que je voulais vous demander, ce sont des nouvelles de vous, de vos petits enfants, de M. Cottu, de Mme de Sainte-Olympe. Avez-vous toujours Mlle Moore à Saint-Prix ? Dites-moi quelque chose de tout ce qui vous entoure et de tout ce qui vous intéresse. Songez que nous sommes à cent lieues, et que chaque année semble me séparer davantage de Paris, sans m'éloigner de vous, ni me détacher de ce qui vous touche d'un peu près. A mesure que j'avance dans ma carrière, je sens plus vivement le prix de la retraite et les avantages de l'obscurité. Mais ce sont deux biens qu'il est difficile d'acquérir en un jour, du moins au degré où je voudrais en jouir. Il faut les attendre du temps et de la Providence. Un autre grand bien, c'est votre amitié si bonne et si douce. La Providence me l'a donné, et le temps ne me l'ôtera pas ; n'est-il pas vrai ?

CLIX

A la Chênaie, le 19 octobre 1825.

J'entends ce que vous me dites comme si nous causions au coin du feu, et dans ce que vous éprouvez je reconnais cette inévitable misère qui fait partout

[1] M. de Villele avait proposé un projet de conversion de la rente cinq pour cent en trois pour cent qui aurait été, au point de vue de l'Etat, une opération tres avantageuse mais qui n'eut pas de suite.

le fond de la vie. Aviez-vous donc espéré mieux? Aviez-vous pensé que nulle amertume ne viendrait se mêler aux biens que la Providence vous a départis? Jetez les yeux autour de vous, et voyez si votre sort n'est pas au-dessus, beaucoup au-dessus, de celui qu'il faut bien cependant que presque tous les autres acceptent. Il a ses secrètes douleurs, j'en conviens; mais quel est le cœur, si vous pouviez y pénétrer, qui ne vous en montrât dans ses replis de plus poignantes peut-être, et qui n'ont point ici-bas de compensation? Prenez sur vous, méprisez le monde, qui est bien méprisable en effet, et cherchez le bonheur là seulement où vous le trouverez, en Dieu premièrement, et puis dans ses dons, dans vos enfants, dans votre mari, dans tout ce qu'il y a d'aimable et d'aimant autour de vous. Et en cela même, défiez-vous d'une sorte de délicatesse excessive qui vous tourmenterait, en rêvant sans cesse quelque chose au delà des réalités. Nous ne sentons pas tous au même degré, et nous n'avons pas tous la même manière de sentir. C'est souvent une grande source de peine de juger des autres par soi, et de vouloir ou étendre ou resserrer leurs âmes à la mesure de la nôtre. J'ai beaucoup souffert de cela. Il y a des sentiments destinés à vivre solitaires; on ne les comprend pas, on les repousse, on en a même pitié, quand on a le cœur bon; ce sont des exilés de l'autre vie; ils aspirent après elle, mais quelquefois ils se lassent d'attendre, et cela ne vaut rien.

Je ne sais pas si j'irai cet hiver à Paris; mes affaires en décideront. J'ai été depuis trois mois toujours malade, aussi n'ai-je rien fait. Je ne sache d'autre cause de cet état que de nombreux chagrins qui se sont succédé sans interruption. Vous voyez que je ne suis pas plus sage que vous, et que j'aurais moi-

même grand besoin qu'on me prêchât. En vérité nous ne sommes que faiblesse, et pour peu qu'on se regarde il y a bien sujet de s'humilier. Prions donc les uns pour les autres, et au milieu de tant de tribulations et de soucis, tâchons d'achever notre course en paix. Je vous prie d'offrir mes amitiés à M. C... et mes hommages à M[me] de Sainte-Olympe et à Miss Moore.

J'embrasse vos chers petits enfants. Que Dieu les conserve et les bénisse! Ce n'est pas sérieusement que vous me demandez si je ne changerai pas pour vous.

CLX

A la Chênaie, le 21 novembre 1825.

Vous me jugez beaucoup, beaucoup trop favorablement, mais votre erreur m'est douce, parce qu'elle vient du cœur. Il est vrai que je suis souffrant; je souffre de ce que je vois, et de ce que je prévois, outre quelques peines particulières qui ne méritent pas d'être comptées. J'ai lu cet article des *Débats*. Je ne le crois pas de Ch..[1], mais de Bertin. Il me semble trop absurde dans ce qu'il a de choquant pour exiger une réponse. La réponse sera la seconde partie de ma dernière brochure. Je me suis mis cette semaine à y travailler, et quand elle sera finie, c'est-à-dire vers la fin de l'hiver, j'irai probablement la faire imprimer moi-même à Paris.

Je me représente parfaitement votre ennui et vos

[1] Châteaubriand. Lamennais avait fait paraître au mois de mai une brochure sur le projet de loi dit : du *Sacrilège*. L'année suivante il fit paraître une seconde brochure. Ces deux brochures se trouvent dans le volume intitulé : *Nouveaux melanges religieux et philosophiques*.

embarras dans cette rue Saint-Lazare, avec vos pauvres petits enfants privés de leur jardin de Tivoli, et obligés presque d'attendre le retour du printemps pour respirer l'air. Voilà pourtant le charme de Paris, à quoi l'on peut ajouter l'agréable amusement de voir des maçons mettre des pierres sur des pierres, là où de beaux arbres rappelaient la veille cette douce campagne que les hommes fuient parce qu'ils ne sont pas dignes de l'aimer. Ils désirent vaguement le repos, et il y a en eux je ne sais quelle impuissance effrayante de le supporter. Cela est surtout remarquable dans la société actuelle, si cependant ce que nous avons peut s'appeler une société; et encore ne sommes-nous qu'au commencement de cette étrange maladie qui n'a de nom dans aucune langue humaine. Si vous voulez lui en donner un et l'appeler une fièvre mixte de sottise et d'orgueil, je ne m'y oppose pas. Et après tout, prenons patience; levons les yeux vers ce beau ciel, heureusement à l'abri de la funeste puissance de l'homme, et qui un jour s'ouvrira pour nous. Qu'est-ce, en vérité, que le reste ? Un jour de douleur un jour de larmes, et puis l'éternel ravissement! Tout ce qui finit est court.

J'ai une migraine si forte qu'à peine vois-je ce que j'écris. Pardon de mon barbouillage. Distribuez, je vous prie, mes hommages et mes amitiés autour de vous, sans oublier vos petits enfants, que je n'oublie pas certes. Adieu, adieu, qu'ajouterai-je ?

CLXI

A la Chênaie, le 23 janvier 1826.

Je conçois tous les embarras que vous avez dû trouver à votre retour à Paris. Ce stérile mouve-

ment qui emporte les jours, comme la tempête emporte en cette saison les feuilles séchées, fatigue plus encore lorsqu'on y rentre après quelque temps de repos. Aussi éprouvé-je une sorte de répugnance au voyage que je serai pourtant obligé de faire dans cette triste ville, triste sous tous les rapports. Je ne crois pas que je parte au plus tôt avant la fin de février. Depuis plusieurs mois je suis et très faible et très souffrant. On s'use vite dans ce siècle. Vous avez tort de penser que j'aie pu un moment douter du cœur de M. C... Je connais sa droiture, et je lui ai même rendu ici toute la justice qu'elle mérite, dans les circonstances que vous avez en vue. Je ne partage pas toutes ses opinions, mais j'estime son caractère. Nous sommes d'ailleurs dans un temps de vertige; la tête tourne à presque tout le monde. C'est une grande pitié. Du reste, qui n'espère rien de la société est peu ému de ce qui se fait. Mon âme n'est pas dans le présent; je n'y cherche qu'une chose, le devoir. Le mien me paraît extrêmement clair, et je le remplirai sans qu'il m'en coûte d'effort, parce qu'il ne serait pas en mon pouvoir, quand je le voudrais, d'attacher quelque prix au jugement des hommes de ce temps, et que leur blâme me semble presque en tout plus rassurant que leur approbation. Nous touchons à de grands événements; le désordre des esprits en est l'annonce, et ce n'est pas aujourd'hui que le langage de la raison peut être entendu. Il faut que la France, il faut que l'Europe aille où elle doit aller.

Je vous trouverai sûrement encore à Paris, car je ne pense pas que vous retourniez à la campagne avant le mois d'avril. Prenez patience jusque-là, et patience est bien le mot. Quand on a goûté la vie des champs, on n'en peut plus supporter une autre.

Comme on n'a pas deux fois le croup, à ce qu'on dit, l'inquiétude que vous a donné votre petit Paul est maintenant un motif de sécurité. Ainsi, tout se mêle dans la vie. Distribuez, je vous prie, autour de vous mes amitiés, mes vœux et mes compliments, sans oublier M[lle] Moore. J'ai été tellement fatigué de visites depuis trois jours, que ma tête et ma poitrine n'en peuvent plus. Les ermites étaient bienheureux; mais je ne sais si l'on trouverait dans le monde entier une Thébaïde. Adieu, adieu, et à bientôt.

CLXII

Lundi.

Je suis bien étonné que vous n'ayez pas reçu ma brochure. Votre nom était des premiers sur la liste des personnes à qui le libraire devait l'envoyer. Je n'ai pu vous aller voir, et je ne sais quand je le pourrai[1]. J'ai décidément un commencement d'affection au cœur. Je me suis trouvé mal plusieurs jours de suite, et deux fois le même jour. On m'ordonne le repos et je n'en ai guère. Une affaire extrêmement pénible, qui ne me concerne pas personnellement, me détourne des miennes, et m'occupe tout entier. Croyez bien que je ne changerai jamais pour vous.

CLXIII

Samedi.

J'ai été tous ces jours-ci malade et souffrant. N'essayez pas de monter en voiture; j'irai vous voir l'un des premiers jours de la semaine prochaine. A peine ai-je le temps de tracer ces deux lignes. Mon cœur

[1] Lamennais était de retour à Paris.

y ajoute des pages que le vôtre saura bien lire sans qu'elles soient écrites. Il est désormais inutile de donner suite à l'affaire dont je vous avais parlé. Mille amitiés à M. C...

CLXIV

Au moment où je me croyais près de connaître enfin ma position, et où j'entrevoyais dans l'avenir quelque repos, voilà que les banquiers manquent, après avoir remis en circulation pour plus de cent mille francs de billets payés par moi, et qui restaient entre leurs mains comme ma propre garantie de ce que me devra M. de Saint-V... Ce triste et nouvel incident ne m'a pas laissé depuis plus de quinze jours un seul moment dont je puisse disposer, et vous le concevez sans peine. J'espère m'en tirer moins malheureusement que je ne l'ai craint d'abord, mais tout cela use, fatigue et tourmente. Ce bâton blanc dont vous me parlez, il y a deux ans que je cours après sans pouvoir l'atteindre. Jamais soldat ambitieux ne désira plus ardemment le bâton de maréchal. Enfin que vous dire? et que faire? Se soumettre à ce que Dieu veut et attendre en paix ses moments. Il y a des choses dans votre lettre auxqu'elles je ne répondrai point. Est-donc que le silence, un silence même plus long pût vous donner un instant de doute? Je ne le crois pas. Adieu, mille amitiés à M. Cottu; caressez pour moi vos petits enfants. Je ne sais quand je pourrai vous voir. Ma vie est emportée, mais le reste ne change pas.

CLXV

25 juillet, 1826.

J'apprends en arrivant[1] la mort de ma pauvre petite nièce. Plaignez-moi et priez pour elle.

CLXVI

30 juillet, 1826.

J'étais bien sûr que vous partageriez cette peine nouvelle. Ici-bas l'amitié n'est guère que cela, souffrir et pleurer ensemble. Je me soumets à Dieu, je le bénis, je regarde en haut, là où sont ceux qui nous ont aimés et qui nous attendent. Le voyage est bien long, et pourtant le terme est si proche! Toute cette vie me paraît comme une grande illusion, comme je ne sais quel rêve que je ne comprends pas. Heureux ceux qui croient! C'est la foi, la foi seule qui éclaire, qui fortifie, qui console. Vous me parlez du passé et de l'avenir. Hélas! le passé est triste et doux, un songe aussi, le songe d'un songe; et pour l'avenir, y en-a-il donc sur la terre? Se laisser conduire les yeux fermés, je ne sais que cela. Il y a longtemps que j'ai renoncé aux prévoyances qui viennent de nous; notre sagesse est trop courte pour prévoir, notre volonté trop faible pour disposer du temps, notre existence trop frêle pour rien établir sur elle. Toucher à sa vie, c'est la briser. Encore une fois laissons-nous conduire, porter, transporter au gré de la puissance dont nous dépendons. Aujourd'hui c'est

[1] A la Chênaie.

le travail, l'angoisse; demain, demain, pas plus tard, ce sera le repos, la joie, le rassasiement, l'éternelle expansion du cœur dans l'éternel amour.

CLXVII

Lundi, 21 août, rue des Postes n° 54.

Je viens d'essuyer une rude atteinte de cette maladie du cœur que vous me connaissez. Un degré de plus, et c'était fini. Maintenant, je suis hors d'affaire pour cette fois; mais le médecin m'ordonne un voyage d'un mois dans les Pyrénées. Je partirai samedi prochain avec l'abbé de Salinis [1], et je serai de retour à la fin de septembre. Je ne puis vous en dire davantage, parce qu'on me défend d'écrire; mais soyez fort tranquille sur mon état; il n'offre plus l'ombre de danger. Mille amitiés à M. Cottu et à Mlle Moore. J'embrasse vos chers petits enfants.

CLXVIII

Aux Eaux de Saint-Sauveur, le 16 septembre.

Voici les premiers mots que je puis vous écrire, et encore avec peine; car le voyage m'a fatigué extrêmement, malgré plusieurs séjours forcés. Je ne saurais supporter le mouvement de la voiture; il augmente mes spasmes, et me met dans une sorte d'angoisse, qui se prolonge ensuite. Je suis cependant un peu mieux depuis mon arrivée ici, mais moins

[1] L'abbé de Salinis, qui devait se séparer plus tard de Lamennais, était alors son disciple. Il se rallia avec éclat au second empire et mourut évêque d'Amiens.

bien qu'à mon départ. Je prends les bains, on les dit excellents pour les nerfs. Adieu, je ne puis aujourd'hui vous en dire davantage.

Mille amitiés à M. Cottu.

CLXIX

Lundi[1].

Votre cœur a très bien deviné : je suis faible et souffrant, et de plus tracassé, accablé d'affaires, d'occupations de tout genre, et recevant de fois à autre, pour me distraire, des volumes d'outrages, de la part de ceux que j'ai obligés, servis, et qui en retour m'ont trompé, ruiné, presque tué. Avec tout cela, je vais ; je puis même rassembler peu à peu les matériaux de l'ouvrage que je prépare. Je ne sors presque point, ne pouvant point marcher longtemps, et encore moins supporter la voiture. D'un autre côté, je suis triste de ce que je vois et de ce que je prévois. Espérons en Dieu, et soumettons-nous, quelque chose qui arrive. Adieu. Aimez-moi comme je vous aime.

CLXX

A la Chênaie, le 29 avril 1827.

Mon voyage s'est passé mieux que je ne l'espérais. Je n'ai éprouvé que très peu de spasmes ; mais en revanche, la fatigue a été très grande, et une forte migraine, qui m'a saisi le lendemain de mon arrivée, n'a pas contribué à me remettre promptement. Je

[1] Lamennais était de retour à Paris

suis encore très faible, ce que j'attribue en partie au changement de régime. Avant de venir ici, j'ai été passer quelques jours chez ma sœur. Maintenant me voici dans nos bois que je trouve fort retardés. A peine aperçoit-on une légère teinte de verdure. Les nuits sont froides, et l'on se plaint de la sécheresse et de l'âpreté de l'air. Pour moi, qui sais par expérience combien les hommes sont encore plus âpres et plus secs, je m'arrange à merveille de n'avoir affaire qu'au temps. Ce que je souhaite, c'est un peu de force pour mon travail, car il sera fastidieux et long. Vous êtes sûrement à Saint-Prix ou près de vous y rendre. Ce m'est une vraie peine de penser que je ne vous y verrai point cette année. Il faut être où le devoir nous fixe. Ma vie, tourmentée de mille manières, se passe assez tristement, et je ne m'en plains pas ; tout ce qui détache de la terre, tout ce qui reporte notre cœur plus haut, n'est-il pas bon ? Mille amitiés à M. Cottu et à Mlle Moore. J'embrasse vos petits enfants.

Donnez-moi de vos nouvelles, et aimez-moi toujours.

CLXXI

A la Chênaie, le 24 mai 1827.

Vous avez jugé avec raison que j'attendais bien impatiemment une lettre de vous. Enfin me voilà tranquille, puisque votre santé est bonne, et que vous êtes sans inquiétude sur l'indisposition de vos petits enfants. Je serais assez bien aussi, n'était la faiblesse qui m'empêche de travailler comme je le voudrais. Depuis mon arrivée ici, je n'ai éprouvé qu'un accident un peu grave, à la suite duquel j'ai renoncé entièrement au maigre. Nous avons en Bretagne,

comme à Saint-Prix, le plus singulier temps du monde ; ce n'est pas du froid, ce n'est pas de la chaleur, ce n'est pas de la pluie, ce n'est pas du sec ; je ne sais ce que c'est. Au reste tout a beaucoup souffert des glaces de l'hiver dernier. Les fruits, les légumes sont en retard. Il y a je ne sais quoi de lent et d'affaibli dans la nature. Elle devrait m'en plaire davantage, car je lui ressemble en cela ; mais point du tout, cette langueur m'attriste et augmente la mienne. J'avais un petit à travail à faire, avant de me mettre à l'ouvrage dont vous me parlez ; je l'ai fini avec beaucoup de peine. A présent il faut que je continue les recherches commencées à Paris. J'ignore combien elles me prendront de temps. Oh ! si je ne consultais mon goût, si le devoir n'était pas là à me presser continuellement, que je laisserais volontiers à d'autres le soin de rappeler aux hommes des vérités qui ne les changeront point. Il faut se souvenir que Dieu le commande, pour s'occuper d'un si sot monde, et c'est ce qui fait que je ne conçois pas que vous vous tracassiez si fort de ce qui le concerne, quand nous aurons le bonheur d'en être sortis. Ne cherchez pas à découvrir ce que la sagesse divine nous cache. Ce que nous savons suffit à notre espérance, à notre amour. Si Dieu a couvert d'un voile cette grande félicité qu'il nous a promise, c'est qu'il ne nous serait pas bon de la contempler de la terre. Travaillons à la mériter, commençons par là ; le plus difficile assurément ne sera pas de s'en contenter quand il nous sera permis d'en jouir.

Je vous prie de distribuer mes compliments et mes amitiés autour de vous. Mon frère n'est pas encore venu à la Chênaie depuis que j'y suis. Je l'attends à la fin de la semaine de la Pentecôte. Adieu. Adieu, priez pour moi.

CLXXII

La Chênaie, 7 juin 1827.

Je ne sais quand nous atteindrons le printemps; pluie, vent, et un froid à ne pas quitter le coin du feu, voilà notre mois de mai et celui de juin jusqu'à présent. Jamais je n'avais vu rien de pareil. Je crains que cette prolongation d'hiver n'ai nui à la convalescence de vos petits enfants, car je crois que la chaleur est bonne contre toutes espèces de toux. Pour moi je ne saurais reprendre des forces; je ne suis plus et ne serai désormais qu'une pauvre vieille machine détraquée, condamnée à souffrir jusqu'à ce que le mouvement s'arrète tout à fait. Que la volonté de Dieu se fasse !

Que dit M. Cottu de la marche des affaires publiques ? Il me semble qu'elles s'embrouillent terriblement. J'ai vu le temps où l'on jurait de s'enterrer sous les ruines de la monarchie ; c'était une manière de parler ; nos ministres, eux [1], ont juré d'enterrer la monarchie, et je crois, ma foi, qu'ils en viendront à leur honneur. Il y aura cela de consolant pour elle, qu'ils auront de quoi prendre le deuil. Mon Dieu, vers quel avenir nous nous en allons ! Au reste, rien ne détache davantage du monde que ce spectacle de désordre, ces passions, ces intérêts, ces opinions qui se remuent d'un bout de l'Europe à l'autre. Et que veut-on ? Personne n'en sait rien. On veut détruire, et voilà tout. Le crime est devenu fou, ce qui mêle le dégoût et je ne sais quoi de risible à l'horreur. M. Cottu voudrait, avec raison, que l'on créât une aristocratie en France.

[1] M. de Villèle et ses collègues.

Il fera bien, auparavant, d'aller au secours de l'aristocratie anglaise, menacée par le triomphe du demi-radicalisme dont M. Canning est le chef. Je crois que ce triomphe ne sera pas très long ; mais il en promet un autre plus tard, et celui-ci sera décisif. En attendant, nous allons avoir, à ce qu'on dit, la bienheureuse censure. Rien de plus propre certainement à calmer les esprits et à les rassurer. Quand on n'écrira plus, tout le monde sera content, excepté les journalistes, et l'on ne dira que du bien des ministres. Jouissons d'avance d'un si grand bonheur et si vous voulez augmenter le mien, donnez-moi de vos nouvelles ; cela n'est pas encore défendu.

CLXXIII

A la Chênaie, le 2 juillet 1827.

Vous savez mieux que moi à combien d'indispositions l'enfance est sujette, et combien, le plus souvent, elles sont peu sérieuses ; mais je conçois que l'on s'alarme de tout ce qui ressemble à une maladie, et vos inquiétudes ne me déplaisent qu'en ce qu'elles prennent sur votre santé, qui aurait elle-même besoin très souvent des soins que vous prodiguez aux autres. Cette chaleur qui vous accable tient probablement à votre état ; du moins, nous n'avons encore eu ici rien qui puisse s'appeler du chaud, mais beaucoup de pluie, et, à tout prendre, un assez triste temps. Je crains que l'humidité, si elle est la même à Paris, ne retarde un peu la guérison de ceux de vos petits enfants qui sont attaqués de la coqueluche.

J'ai reçu l'écrit de M. Cottu, et je l'en remercie [1]. Il

[1] Le baron Cottu, bien que conseiller à la cour de Paris, avait fait

est beaucoup moins éloigné de mes idées que les autres ; j'y trouve beaucoup de réflexions très justes et qui doivent frapper toute personne de bonne foi. Pourquoi y a-t-il mêlé une page contre la religion ? Le fait est que la religion est d'accord avec lui sur le reste : c'est donc un allié qu'il attaque ; et, même à ne le considérer que sous ce seul point de vue, je ne trouverais pas cela de bonne politique. L'esprit de domination qu'il reproche au clergé est une chimère. et j'ai de la peine à croire qu'il ne le sache pas aussi bien que moi. Il y a des intrigants dans le clergé. sans doute ; il y en a dans le ministère ; il y en a à la Cour ; et c'est autour de ces deux centres qu'il faut les chercher. Mais que trouvera-t-on ? Quelques prélats ambitieux et peu édifiants : quelques prêtres méprisables et méprisés. la honte du clergé qui les repousse. On trouvera des gallicans forcenés. prêchant le despotisme au nom de la liberté. minant le trône qu'ils rendent odieux par leurs fureurs et leurs bassesses. et travaillant du matin au soir à opérer les schismes qui nous menacent depuis quelque temps. Je ne voudrais pas voir un homme de sens, de courage et d'honneur, soutenir les principes de ces gens-là. et se rendre l'auxiliaire de pareille canaille : cela est trop au-dessous de lui.

Nous voilà donc avec la censure ; on s'y attendait[1]. Mais qui pouvait s'attendre aux articles du *Moniteur*, à ce mélange inouï de bêtise, d'impudence et d'insolence ? Tout cela nous mènera loin. Je ne sache aucun exemple d'un pareil vertige. Dieu a ses desseins. adorons-les sans les connaître. Vous vous trompez.

paraître une brochure intitulée : *De la nécessité d'un changement de Ministère.*

[1] Une loi établissant la censure sur les journaux et écrits périodiques venait d'être votée.

si vous pensez que je croie à un remède quelconque ; certainement non, je n'y crois pas. Mais je dis qu'il ne faut pas détruire ce qui pourrait être un remède dans l'avenir. Je suis au bout de mon papier. Adieu, adieu.

CLXXIV

Au mois de juillet, Lamennais fit une grave maladie. Au cours de sa convalescence, l'abbé Gerbet écrivit à Mme Cottu deux lettres que nous croyons intéressant d'insérer ici.

A la Chênaie, 9 août 1827.

Madame,

M. l'abbé de Lamennais, qui entre en convalescence, me charge de vous donner de ses nouvelles. Au sortir de cette affreuse maladie, et en rentrant, pour ainsi dire, dans ce monde, une de ses premières recommandations a été celle dont je m'acquitte en ce moment. Ses forces reviennent peu à peu ; il commence à prendre quelque nourriture ; et nous espérons qu'il pourra bientôt descendre au jardin. On croit ici que, par l'effet même de la crise violente qu'il vient d'éprouver, sa santé sera, en quelque sorte, régénérée, et cette maladie, qui nous a tant affligés, méritera presque de la reconnaissance.

Inconnu de vous, madame, c'est en ma qualité d'interprète de M. de Lamennais que je vous prie d'agréer l'hommage de mon profond respect.

CLXXV

A la Chênaie, 8 septembre 1827.

Je continue, madame, ma lettre de mercredi. N'ayant

rien à ajouter aux bonnes nouvelles de la convalescence, je viens aux détails que je vous ai promis.

Je suis arrivé à la Chênaie la veille du jour où il est tombé malade. La fièvre l'a pris le dimanche 15 juillet, vers dix heures de l'après-midi. C'était d'abord une fièvre tierce bilieuse, mais elle s'est trouvée compliquée avec une fièvre nerveuse qui a été la principale maladie. Je ne puis vous dire combien il a souffert de ces affreux spasmes, ni avec quelle patience. Mais combien n'ai-je pas souffert moi-même, surtout lorsqu'à deux reprises, il s'est évanoui presque dans mes bras : Je le croyais mort ! Au milieu de toutes mes angoisses, il m'adressait, de temps en temps, quelques paroles qui me déchiraient et me soutenaient tout ensemble. « De quoi serviraient les « honneurs, les richesses, la réputation, quand on en « en est là ! » Je lui répondais qu'aussi bien il n'en avait jamais fait grand cas : « Mon ami, m'a-t-il dit, « j'ai envie de m'en aller, j'ai bien assez de la terre. » Il avait demandé de bonne heure les derniers sacrements : Le jour où il a reçu le saint viatique a été bien beau par sa vive foi, et la sérénité de son front, malgré l'empreinte de la douleur. C'est son frère qui l'a administré. Lorsque ce pauvre frère est arrivé, il lui dit, après s'être entretenu quelques instants avec lui : « Je te lègue la plus belle chose du monde, la vérité à défendre. » Je me rappelle aussi une nuit où il se trouvait mieux ; je lui disais, pour le distraire, qu'il faisait un superbe clair de lune. Il essaya de se soulever, pour entrevoir, à travers sa fenêtre, cette belle nuit, et me dit en retombant : « Pour ma paix, « s'il plaisait à Dieu, ce serait la dernière ! » Une autre fois, je lui demandais ce qu'il désirait boire ; comme ses idées commençaient à se brouiller, il ne comprit pas bien ma question : mais l'interprétant

en un sens analogue à sa pensée habituelle. « On « ne peut pas, me dit-il, désirer autre chose que ce « que Dieu veut. » C'était comme un son que rendait son âme. Mais, bientôt, il cessa de parler : l'agonie commençait. Le dimanche 25 juillet, de cinq heures du soir à onze, presque tous les signes du dernier moment. Son pauvre frère me pria de lui renouveler l'absolution des mourants. A onze heures, le mieux commença, et depuis, nous sommes arrivés bientôt, d'espérance en espérance, aux bénédictions de la convalescence. J'ai encore, madame, quelques autres détails à vous donner : Mais voici le moment d'aller le rejoindre dans sa chambre pour une partie de trictrac qui l'égaye beaucoup. Vous ne m'en voudrez pas si j'interromps cette lettre qui attend, d'ailleurs, le commissionnaire. Je n'ai pas dit à notre ami que je vous transmettais tous ces détails qui révèlent si bien les beautés de son âme. Je n'ai donc, aujourd'hui, à vous présenter que mes hommages respectueux.

CLXXVI

A la Chênaie, 14 septembre 1827, de la main de l'abbé Gerbet.

Je ne peux pas encore vous écrire : l'abbé Gerbet veut bien me prêter sa main un moment. Soyez désormais sans inquiétude ; je prends des forces chaque jour. Il est vrai que, dans l'intervalle dont vous me parlez, j'ai éprouvé une rechute causée par la mort presque soudaine d'un homme de confiance, à qui nous étions très attachés. Réveillé au milieu de la nuit, j'allai le confesser en toute hâte. Je me recouchai brisé et, le lendemain, la fièvre me reprit, ou plutôt les deux fièvres s'entrelaçaient comme dans ma première maladie. De fortes doses de quinine les

coupèrent en trois jours : depuis ce temps, je suis bien, et j'espère vous l'écrire moi-même avant très peu de semaines. C'est la tête qui est faible encore. Vous avez reçu dernièrement une lettre de M. Gerbet, qui vous aura tranquillisée. J'embrasse vos petits-enfants. Adieu, vous savez ce que je vous suis.

Signé : **F. M.**

CLXXVII

La Chênaie, le 25 septembre.

Je puis enfin vous dire moi-même combien vos inquiétudes m'ont touché, et combien je suis heureux de pouvoir les calmer entièrement. J'ai été longtemps sans pouvoir écrire ; ma convalescence, traversée d'abord par des spasmes, suspendue ensuite par une rechute, a été lente et pénible, et je suis encore incapable d'une application soutenue. Cependant, les forces reviennent ; je prends le lait d'ânesse, et peu à peu, en prenant patience, je me retrouverai dans mon état ordinaire. J'ai été réellement bien mal ; il est presque inouï qu'on revienne d'aussi loin. Ma maladie était une fièvre maligne, compliquée au commencement d'une fièvre bilieuse. Le premier médecin que j'ai vu me tuait. Un second, demandé à temps par mon beau-frère, m'a sauvé, parce que Dieu a permis qu'il n'ait pas hésité un seul instant sur la nature de la maladie et sur le traitement qu'elle exigeait. Elle ne m'en a pas moins conduit jusqu'aux dernières extrémités de l'agonie, mais Dieu voulait encore me laisser sur cette triste terre.

Mille amitiés à M. Cottu et à Mlle Moore. Je baise vos chers petits enfants. Mon frère, qui est ici pour

deux jours seulement, vous prie d'agréer ses respects. Vous savez avec quelle tendresse je vous suis dévoué.

CLXXVIII

La Chênaie, le 20 octobre 1827.

Je vous ai écrit il y a un mois, et depuis ce temps je n'ai point de lettre de vous. Cela me donne quelque inquiétude ; je crains que vous ne soyez malade, ou quelqu'un de vos petits enfants. Ici on ne voit que des gens attaqués de la fièvre. Grâce à Dieu, presque tous s'en tirent assez heureusement, si l'on peut appeler bonheur la prolongation des souffrances de la terre. Depuis quatre mois, j'ai toujours eu quelque malade à la maison. Mon beau-frère est dans le même cas ; il a encore en ce moment un de ses enfants sur le lit. Chose singulière, les arbres mêmes n'ont pas échappé à cette je ne sais quelle influence de l'air ; jamais je n'en ai tant vu mourir que cette année.

M. Cottu est, sans doute, de retour près de vous. Je désire que son voyage lui ait fait du bien. A-t-il le projet de publier un nouvel écrit ? Il aura bien de la peine à arrêter le torrent qui nous emporte. On avait beaucoup parlé d'élections nouvelles dans ce pays-ci. Il paraît que les ministres ont renoncé à ce projet, après avoir sondé l'opinion des électeurs, qui ne leur est rien moins que favorable. Plus je vais, plus je deviens indifférent à ce qu'on appelle politique, à la conduite des gouvernants, à la lâche bêtise des gouvernés. Le tout ensemble est bien, sans aucune comparaison, la plus dégoûtante farce qui ait jamais été jouée devant les hommes.

Mille amitiés à tout ce qui vous entoure.

CLXXIX

La Chênaie, le 12 novembre 1827.

Je suis ravi d'apprendre que votre santé n'ait pas souffert des temps malsains que nous avons eus, non plus que celle de vos petits enfants. Il y a eu un nombre incroyable de maladies dans ce pays-ci, et elles durent encore. Il faut espérer que l'hiver nous en débarrassera.

Je lirai avec grand plaisir le nouvel écrit de M. Cottu, et je le prie de me le faire adresser dès qu'il paraîtra. J'ai vu l'article dont vous me parlez, et il m'a semblé très maladroit, au moins.

Mais voici bien d'autres événements ; tous les députés sur la rue, à l'exception de quelques-uns qui se sont logés dans la Chambre des pairs[1] ; la France en mouvement pour chercher quatre à cinq cents hommes en état de faire des lois, ou d'en défaire ; et comme il faut à tout le temps de la réflexion, on lui accorde huit jours pour cela. Il est vrai que le Ministère se charge de l'aider, ce qui est délicat de sa part. Au fond, ni lui ni personne ne saurait prévoir le résultat des élections auxquelles on s'est décidé, je ne sais trop pourquoi. Il y aura une telle complication de manœuvres ministérielles, de passions dans les uns, d'indifférence et de bêtise dans les autres, que bien habile serait celui dont la prévision débrouillerait tout cela. Je crois cependant deux choses, qu'il y aura une majorité pour les ministres, et que néanmoins ils se trouveront mal

[1] La Chambre des députés venait d'être dissoute par le Roi sur la proposition de M. de Villèle.

d'une mesure qui changera tous les rapports établis. Leur édifice me semble trop frêle pour être susceptible de souffrir une si grande réparation. Peu m'importe, au reste, car je me détache tous les jours davantage de la sotte, et niaise, et coupable politique de notre temps. Que serait-ce pour moi que tout cela, si j'étais où il semblait, il y a trois mois, que je dusse aller ? Eh bien, dans trois mois j'y serai peut-être, et certainement pas beaucoup plus tard ; car qu'est-ce, mon Dieu, que quelques années ? Songeons à notre âme, tâchons de faire un peu de bien en passant, *et laissons les morts ensevelir leurs morts*. C'est toute l'occupation du monde. Hélas ! qu'on pense peu à l'éternité ! Et pourtant, c'est tout. Adieu, adieu ; viendra le moment où nous n'aurons plus à répéter ce triste mot ; il n'est pas de la langue du ciel.

CLXXX

La Chênaie, le 28 décembre 1827.

Très certainement, l'avenir offre un aspect sinistre. Il ne faut cependant pas s'en affecter au delà d'une certaine mesure. Qu'y a-t-il dans toutes les révolutions d'ici-bas qui doive troubler un moment la paix du chrétien ? Tandis que l'enfer fait son œuvre, Dieu accomplit la sienne, et des débris des sociétés de la terre, il bâtit l'éternelle cité du ciel. Ceux qui déjà y vivent de la seule véritable vie sourient de nos alarmes, parce qu'ils voient ce qui est et ce qui sera dans la divine pensée où tout apparaît comme une sublime manifestation de l'ordre. Si la volonté libre de la créature introduit le mal dans le monde,

aussitôt la justice se révèle par le châtiment, et l'on voit Dieu encore, et l'âme se rassure, car là où Dieu est, je ne sais pas ce que l'on pourrait craindre. *Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps, mais craignez celui qui peut encore jeter l'âme dans la géhenne*. Au reste, la catastrophe que vous redoutez, et qui arrivera, ne nous menace pas immédiatement. Elle approche, mais elle n'est pas venue. Quand elle éclatera, nous recevrons les grâces nécessaires pour la supporter. Prions jusque-là, prions seulement qu'elle serve à notre sanctification. Il faut bien toujours souffrir. Qu'importe que ce soit de telle manière ou de telle autre? L'essentiel est de souffrir avec résignation. Je crois comme vous que M. C... cherche inutilement un remède aux maux dont il gémit. Il n'y en a point de possible à présent. Le principe social a été détruit dans les esprits; le temps seul peut le faire renaître après de longues calamités, et c'est une folie de chercher l'ordre dans de pures combinaisons matérielles; mais cette folie est bien loin encore de toucher à sa fin.

Je suis peiné de la mort de ce bon M. Du Buc. Ainsi s'en vont tous ceux que nous avons connus, et nous nous en allons aussi, et nous n'y pensons pas, et toutes les illusions de ce pénible songe qu'on appelle la vie nous préoccupent jusqu'à la dernière heure. Je ne pourrais vous peindre la sorte d'impression que j'éprouve à la vue du spectacle que M. de Villèle donne en ce moment à la France et à l'Europe. Cette espèce d'obstination aveugle et violente, cette rage de désir avec laquelle il se cramponne au pouvoir qui lui échappe, ne m'est pas seulement incompréhensible, mais elle m'effraie comme une vision de l'enfer. Oh! quel affreux supplice que celui qui sort de l'orgueil! On se rit de la religion quand

elle parle des damnés ; on dit : où sont-ils, et qui les a vus ? Eh bien, en voilà un : regardez[1].

Je ne pense pas que vous deviez, à cause des inconvénients, renoncer aux bains de mer, s'ils peuvent réellement vous être utiles. Je vous engage au contraire de toutes mes forces à ne rien négliger pour vous défaire de ce terrible rhumatisme qui vous tourmente depuis plusieurs années. Si vous êtes obligée de quitter vos enfants pour quelques semaines, ne seront-ils pas sous la garde de la Providence, qui est mère aussi ? Ce qu'il y a pour eux de plus important, c'est que vous vous conserviez, et vous pourriez d'ailleurs emmener avec vous les deux plus âgés, qui auraient le plus à craindre de la société des domestiques. Pensez-y sérieusement. J'embrasse tous ces chers enfants, et je forme pour eux, pour vous, pour M. Cottu, tous les vœux que peut inspirer l'affection si vraie que je vous ai vouée depuis bien des années déjà. Adieu, priez pour moi.

CLXXXI

La Chênaie, 22 février 1828.

Votre silence me fait craindre que vous ne soyez indisposée, vous, ou quelqu'un de vos petits enfants. Veuillez me rassurer par un mot. Je suis moi-même très souffrant, outre mes autres misères, d'un mal de tête presque continuel. Il faut attendre patiemment le jour du repos. Il est arrivé pour mon pauvre père, que nous avons perdu il y a trois semaines. Sa vie n'était plus qu'une incroyable complication de dou-

[1] Les élections n'avaient pas été favorables au ministère Villèle qui, peu après, donna sa démission.

leurs qu'il a supportées jusqu'au bout avec une fermeté chrétienne admirable. Je le recommande à vos prières.

Que dites-vous, et que dit M. Cottu des changements survenus dans notre politique[1] ? Les hommes sont partis, mais le système reste, à ce qu'il me paraît. Ce système est défendu par les mêmes gens de la droite, qui le combattaient naguère à outrance, tant les hommes sont inconséquents ! Mais non ; je me trompe ; c'est toujours la même ambition qui marche à son but, sous une forme ou sous une autre, par une route ou par une autre, selon les circonstances. La plate chose que l'homme !

Les journaux avaient annoncé que M. Roy avait congédié les employés de la poste chargés d'ouvrir les lettres. Cela est faux : cette infamie continue comme auparavant. Je ne reçois aucune lettre qui n'ait été lue. Cela est aisé à voir, car elles m'arrivent avec des cachets à demi fondus, et quelquefois même le papier brûlé. Je vous envoie un de ces cachets par curiosité.

Aurez-vous ce printemps Mlle Moore à Saint-Prix ? Vous m'aviez mandé qu'elle songeait à un voyage d'Irlande. Je désire qu'elle trouve sa famille plus heureuse qu'elle ne l'était l'an dernier.

Vous n'avez jamais vécu seule ; ainsi, vous ne pouvez guère vous représenter la vie que je mène. Je suis quelquefois deux mois sans voir âme qui vive, excepté le domestique qui me sert. Je travaille autant que mes forces me le permettent, et ensuite je lis ; c'est là ma conversation pendant les repas. Je ne choisirais pas cette manière d'être comme la plus

[1] M. de Martignac avait remplacé au pouvoir M. de Villèle ; M. Roy, dont il est question dans cette lettre, occupait le ministère des Finances.

douce ; cependant, je la préfère à une existence agitée, au milieu d'hommes dont vous ne vous souciez guère, et qui se soucient encore moins de vous.

Mes amitiés, je vous prie, à M. Cottu, et quelques baisers bien tendres à vos petits enfants. Soignez votre santé, je vous en conjure, et de temps en temps un regard vers ce beau ciel, où nous nous réunirons un jour, j'espère.

CLXXXII

A la Chênaie, le 3 juillet 1828.

Me voici enfin dans ma solitude, où je suis arrivé assez las, pour qu'un peu de repos me fût nécessaire ; mais y a-t-il du repos en ce monde ? Y en a-t-il surtout dans ces tristes temps ? M. Cottu m'a rassuré sur votre état, avant mon départ ; je désire cependant l'être par vous-même, dès qu'il vous sera possible d'écrire deux mots. Je ne vous demande que cela. Je suis revenu ici avec le regret de vous avoir bien peu vue, et encore dois-je bénir la Providence d'avoir arrangé mon séjour à Paris, de manière à me rendre possible le voyage de Saint-Prix. J'espère être plus heureux l'année prochaine, quoiqu'il me devienne de plus en plus difficile de disposer de moi-même. Je suis comme le coureur qui doit d'autant moins s'éloigner du but de sa course, à mesure qu'il approche du terme. La vie me paraît maintenant si courte, qu'il me semble toujours qu'elle va m'échapper, et je suis effrayé du vide de la mienne. Il y a peu de jours où je ne me rappelle ces paroles de l'Évangile : *La nuit vient, pendant laquelle nul ne peut travailler*. Priez Dieu que je ne m'en aille pas sans avoir fait quelque chose pour lui plaire.

J'embrasse vos chers petits enfants, et me rappelle au souvenir et à l'amitié de M. Cottu et de Mlle Moore. Tout à vous du fond du cœur.

CLXXXIII

A la Chênaie, le 6 septembre 1828.

Les souvenirs que vous me rappelez me sont bien doux; mais, comme tout ce qui est de la terre, avec quelle vitesse ils vont s'enfonçant dans le passé! Que de vide autour de nous depuis ce temps-là! La mort suit de près toutes nos joies, et puis enfin elle réunit ce qu'elle avait séparé, et alors commence le repos, et la vraie félicité, et la véritable vie; car ce n'est pas vivre ce que nous faisons ici-bas. Oh! que je plains ceux qui n'attendent rien au delà! Vous étiez encore bien faible quand vous m'avez écrit, et votre âme aussi souffrait. *Toute créature gémit*, dit l'Apôtre. Mais Dieu ne nous a point laissés sans consolation. Que de paix ne met point dans le cœur un seul regard vers le ciel! Homère représente Ulysse assis sur le bord de la mer, et désirant, pour unique bien, de voir la fumée du toit paternel. Et nous aussi, pauvres exilés, désirons de voir la maison de notre père, et, durant le voyage, levons les yeux de temps en temps pour la chercher dans le lointain.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'écrit de M. Cottu [1]. Je suis, sur un grand nombre de points, d'accord avec lui, et je voudrais l'être pour tous. Peut-être cela viendra-t-il un jour. Je vous remercie de l'exemplaire du *Lépreux* que vous m'avez envoyé. Il y

[1] Le baron Cottu venait de publier une brochure qui avait pour titre : *Des moyens de mettre la Charte en harmonie avec la Royauté.*

avait longtemps que je le désirais. Ce charmant ouvrage a pour moi un intérêt tout particulier.

Ma santé n'est ni bonne, ni mauvaise, mais je n'ai plus mes forces d'autrefois pour le travail, et mes occupations se multiplient chaque jour. Il faut aller tant qu'on peut, et puis, quand la nature s'affaisse, s'arrêter sans regret. Mille amitiés à M. Cottu. Nommez-moi à vos petits enfants, et conservez quelque souvenir d'un de vos plus vieux amis et des plus dévoués.

CLXXXIV

La Chênaie, le 23 octobre 1828.

Vous ne vous plaindriez pas du petit nombre de mes lettres, si je vous écrivais aussi souvent que je pense à vous. Mais je ne saurais vous dire à quel point je suis tiraillé par mille affaires et mille choses de détail, qui me détournent même perpétuellement d'un pauvre petit ouvrage que j'ai commencé en arrivant ici, et que j'achèverai Dieu sait quand[1]. Depuis mon retour en Bretagne, j'ai été accablé de visiteurs, gens venant de loin, et qu'il faut garder nécessairement des semaines entières. De plus, il m'est resté de ma dernière maladie une très grande faiblesse. Voilà mes misères en toute vérité; voyez si vous voulez les accepter pour des excuses. Ce que vous me dites de votre chère petite Blanche et de ses frères me fait grand plaisir. Mais je regrette que vous ne me disiez rien de votre santé à vous-même. Ménagez-la, je vous en prie, et tâchez surtout, lorsque vous viendrez à Paris,

[1] L'écrit que préparait alors Lamennais parut l'année suivante sous ce titre : *Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise.*

de prendre des précautions contre ces cruelles douleurs à la tête qui vous ont tant éprouvée l'an dernier. Je ne compte pas quitter la Bretagne avant l'automne prochain. Que de choses se passeront d'ici-là ! Elles ne me surprendront guère, car vous savez que je n'ai jamais vu l'avenir fort en beau. Je cite M. Cottu dans mon petit écrit, et même deux fois. Bien que, l'une des deux, je ne sois pas de son avis, en un sens au moins, il ne sera pourtant pas trop mécontent de moi, j'espère. Dites-lui mille choses tendres de ma part. Il est du très petit nombre de ceux qu'on peut aujourd'hui aimer et estimer en sûreté de conscience. Ne m'oubliez pas non plus près de la bonne M[lle] Moore. Son pays est bien malheureux, et en cela il ne fait que ressembler à tous les autres. J'embrasse vos chers petits enfants. Et à vous, que dirai-je? Rien; il y a longtemps que je vous ai tout dit.

CLXXXV

La Chênaie, le 21 décembre 1828.

J'ai été longtemps sans vous écrire, parce que j'ai été malade et garde-malade, et que, le peu de temps qui me restait, je voulais l'employer tout entier à finir mon livre, dont je voyais la publication s'éloigner indéfiniment. Enfin, j'en suis quitte depuis deux jours et, si l'imprimeur ne retarde pas à son tour, il paraîtra le mois prochain, et sans doute à peu près dans le même temps que le nouvel écrit de M. Cottu. Il recevra le mien l'un des premiers, et j'espère aussi recevoir le sien dès qu'il aura vu le jour à Paris. Je désire plus que je ne puis l'exprimer que nous nous trouvions enfin d'accord sur tous les points. Je n'ose espérer que ce soit prochainement, mais je crois que

cela arrivera tôt ou tard. Dites (le)-lui, je vous prie, de ma part, avec mille et mille amitiés.

Vous avez sûrement quitté Saint-Prix; je vous plains de n'avoir trouvé à sa place que la ville de boue et de fumée. Pour moi, je me réjouis d'être encore, bien que sous un ciel humide et grisâtre, au milieu de nos champs et de nos bois qui me plaisent cent fois plus que tous les palais et toutes les magnificences qui ne rappellent que les hommes, leurs travaux et leurs passions. Oh! que j'aimerais à oublier tout cela, pour ne plus m'occuper que de Dieu et de ses œuvres dans ce que leur native simplicité a de si touchant et de si doux! Mais il faut dire la vérité à ceux qui ne veulent pas l'entendre, et je ne sais ce que leur colère me réserve cette fois pour cela. Je n'aurais pas à craindre qu'ils troublassent le calme de ma solitude, s'ils savaient tout ce qu'il y a de joie à souffrir, quand on souffre pour ce qu'on aime le plus, Dieu et la vérité, mais ils ne le sauront jamais. J'embrasse vos chers petits enfants. Aimez, je vous prie, toujours un peu celui qui vous est et ne cessera de vous être si tendrement dévoué.

CLXXXVI

La Chênaie, le 15 février 1829.

Je profite d'un moment de loisir, depuis longtemps désiré, pour vous dire que je traîne encore, quoique péniblement, ma pauvre vie, surchargée de souffrances et de travaux. Altérées profondément par ma dernière maladie, mes forces décroissent chaque jour, et chaque jour mes occupations deviennent plus nom-

breuses et plus pesantes. Priez pour que celui qui m'impose le fardeau, me donne le courage de le porter. Au moment où je vous écris, mon ouvrage a paru, et sans doute que les passions, qui l'avaient jugé et proscrit d'avance, sont encore moins inactives maintenant. Quand me sera-t-il permis de rentrer dans le silence et le tranquille oubli où s'écoulèrent mes premières années? Un peu de repos au bord de la tombe, c'est là toute mon ambition, et encore vaudrait-il mieux n'en avoir aucune, pas même celle-là.

J'aspire à la belle saison pour vous et votre chère petite Blanche. Paris et l'hiver sont deux obstacles à sa prompte guérison. Heureusement qu'au chagrin de la voir souffrir ne se joint pas de plus grave inquiétude sur les suites de sa maladie. Dans cinq ou six semaines au plus tard, la nature annoncera comme une intention de se parer. Je pense que ce sera aussi à peu près l'époque de votre retour à Saint-Prix.

Chacun, dans notre pauvre France, travaille de son mieux à réaliser les prédictions de M. Cottu. Les députés y aident les ministres, et les ministres les députés : jamais on ne vit de plus grand concert. Ce spectacle serait très curieux s'il était moins triste. Le Roi les regarde faire, et dit : cela est bien. M. le Dauphin espère mieux encore, et s'en fie pour cela aux hommes de la Doctrine, assistés de ceux de l'Empire. On ne saurait mieux s'y prendre, et je lui promets qu'il réussira.

Mlle Moore est-elle à Paris? Il semble que le gouvernement anglais, effrayé de l'état de l'Irlande, songe enfin à alléger les fers des catholiques. Reste à savoir s'il ne voudra pas, sous le nom de garanties, reprendre d'une main autant et plus qu'il ne paraîtra en offrir de l'autre. Depuis que le lien moral qui unissait les

hommes est rompu. il n'y a plus dans le monde que la force, et c'est la force qui doit désormais décider toutes les grandes questions. On sera près du salut quand ceux qui veulent une société comprendront cela.

Tout à vous du fond du cœur.

CLXXXVII

La Chênaie, le 6 mai 1829.

Des occupations sans nombre et des afflictions de toute sorte qui, après m'avoir rendu très malade, m'ont laissé une extrême faiblesse, voilà ce qui m'a empêché de vous écrire depuis si longtemps. Je sais que votre santé n'est pas bonne non plus. Au nom de Dieu, ménagez-vous. c'est un de vos premiers devoirs. Ne vous laissez point abattre par l'inquiétude et le chagrin. A mesure que nous avançons dans la vie, elle devient plus triste. selon les sentiments de la terre; mais, aux yeux de la foi. c'est l'annonce de la renaissance future, et de la joie qui ne finit point. Presque toutes nos douleurs. au moins en ce qu'elles ont de plus amer, viennent de ce que nous nous renfermons. avec tout ce qui nous est cher. dans le cercle étroit de l'existence présente. Nous cherchons tout dans ce qui n'est rien. De ce trou obscur où la Providence nous confine pour quelques années. levons les yeux et contemplons ces espaces immenses. notre vraie demeure. cette vie qui se prolonge dans l'éternité et se dilate dans tous les sens, au milieu d'un océan de lumière sans fond et sans rivages. Près de cela. qu'est-ce que ce temps. qu'est-ce que ce monde? Là sont toutes les pures intelligences. toutes les âmes qui ont traversé fidèlement le séjour d'épreuve, et

leur Sauveur y est aussi, et son amour s'épanche sur elles, et les abreuve d'une indicible félicité. Ah! que peut-il y avoir de dur ici-bas, quand on est soutenu par de telles pensées, par de telles espérances? Nos peines passeront bien vite; c'est la fatigue du voyageur qui, sur le soir, approche de la maison où il trouvera tout ce que son cœur désire, et l'aperçoit déjà à travers les ombres.

Je prie pour vous de tout mon cœur; priez aussi pour moi. Je ne sais quand nous nous reverrons. Je suis retenu ici par mille liens. Mais il n'y a point de distances pour l'âme, et vous êtes toujours présente à la mienne.

CLXXXVIII

La Chênaie, le 13 mai 1829.

J'entre bien avant dans votre peine[1]; ce sont là de ces blessures qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme. La mienne est encore toute sanglante, car j'ai perdu aussi un enfant que j'aimais avec une vive tendresse.

Ainsi Dieu sépare ce qu'il avait uni, mais pour opérer bientôt une réunion éternelle. Arrêtons-nous à cette pensée si consolante, si douce; écartons de notre douleur les illusions de la terre, qui nous empêchent de regarder au delà, qui nous concentrent dans l'état présent, et nous dérobent le sentiment des réalités invisibles. Un voile transparent aux yeux de la foi, et que déchire le plus léger souffle, nous sépare de ceux que nous avons perdus et qui nous attendent: voilà tout. Ils s'en sont allés les premiers s'emparer de cette vie, la seule véritable, et tout à l'heure nous les suivrons. Y a-t-il là de quoi se déso-

[1] Mme Cottu venait de perdre sa fille Blanche née en 1823.

ler si profondément? Oh! que nous sommes faibles encore! Souvenez-vous que vous êtes chrétienne. Contemplez la Mère de Douleur *debout* près de la Croix, ne proférant pas une plainte, et portant en son âme, sans qu'elle succombe un seul instant, tout le poids de la mort d'un fils et de la mort d'un Dieu. Je suis toujours vivement touché en lisant dans l'Écriture ces naïves histoires des anciens jours, au temps des patriarches, alors que les hommes vivaient et mouraient avec tant de calme, et comme on s'endort après une journée fatigante. On s'en allait *rejoindre ses pères*, et la mort n'était que cela. Pourquoi en faisons-nous autre chose? Pourquoi, selon le mot de l'Apôtre, nous affligeons-nous comme ceux qui n'ont point d'espérance? Si tout d'un coup cet enfant eût été visiblement transformé sous vos yeux en ange, eussiez-vous éprouvé d'autre sentiment que celui d'une grande joie? C'est là ce que Dieu a fait : il a délivré cette jeune âme de son enveloppe grossière, et ravie elle a pris son vol vers ces belles régions où tout est lumière, paix, amour et vérité. Vous l'y retrouverez un jour, au jour que Dieu connaît, et que d'avance il a marqué dans sa miséricorde. Jusque-là songez aux devoirs qu'il vous impose ici-bas ; soignez votre santé, conservez-la pour votre mari et vos autres enfants qui en ont un si grand besoin. Priez; la prière console : elle soulève de la terre et nous emporte si haut qu'aucune douleur ne la peut suivre. Adieu, je ne vous dis rien de moi ; votre cœur vous dira tout.

CLXXXIX

La Chênaie, le 6 juin 1829.

Votre douleur est naturelle, elle est juste, mais son exagération ne l'est pas ; elle renferme une sorte

d'aigreur et de révolte contre la Providence, que vous devez combattre de toutes vos forces, moins par le raisonnement que par la soumission du cœur. Les doutes qui tourmentent votre esprit ne sont autre chose que la grande question de l'origine du mal, que l'athéisme a remuée dans tous les sens, où l'on peut découvrir quelques lueurs, mais qui, pour nous, renfermera toujours un mystère profond, parce qu'il faudrait, pour le résoudre complètement, connaître toute l'étendue du plan de la Providence, toutes les lois de la création et de la nature intime des êtres. Il y a sur ce sujet de fort belles choses dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, du comte de Maistre. Toutefois, ne vous attendez pas à y trouver une entière solution des difficultés qui vous embarrassent. Il faudrait pour cela une science infinie, la science de Dieu même, et un esprit qui pût l'embrasser, c'est-à-dire un esprit infini aussi. La foi est le supplément à ce qui nous manque pour comprendre. Elle fait à la fois notre mérite et notre grandeur : notre mérite, parce qu'elle dépend en partie de notre volonté ; notre grandeur, parce que par elle nous atteignons à ce qui échappe à notre raison étroite et débile. Celle-ci saisit les deux termes extrêmes de l'immense chaîne des choses, un Dieu juste et bon, et les faits de notre propre nature, la vie, la mort, les maladies, les soucis, les peines, les douleurs. Mais la liaison de ces deux termes, le comment de ce qui est, elle l'ignore. Pourquoi se perdre dans cette vaine recherche ? Il y a six mille ans que les hommes croient sans concevoir : pourquoi lutter contre cette foi consolante et pure ? Pourquoi amasser des ténèbres devant la seule lumière qui éclaire le chemin de la vie ? Pourquoi dire : Je ne croirai pas, si je ne comprends ce que le genre humain déclare être incompréhensible ? Je n'espérerai pas si

je ne vois clairement comment ce que j'espère est et peut être? Prenez garde de nourrir en vous de tels sentiments; ils n'ont rien de chrétien, rien de raisonnable. Je ne doute pas plus que votre enfant ne soit heureuse, et qu'un jour vous la reverrez, vous la reconnaîtrez, si votre vie s'achève selon Dieu, que je ne doute de ma propre existence. Cherchez dans les secours que la religion vous offre, dans la pratique des devoirs qu'elle prescrit, un repos, une consolation qui n'est que là.

Mon cœur est malade des souffrances du vôtre, mais ce qui m'afflige plus que tout le reste, c'est la direction que prennent vos idées. Vous vous êtes trop reprise à la terre; il faut vous élever plus haut. Ici-bas tout est illusion, illusions de plaisirs, illusions de douleurs. Les réalités sont d'un autre ordre, et vous n'aurez de paix qu'en y rentrant. Adieu, vous savez si je suis à vous.

CXC

La Chênaie, le 10 août 1829.

Je reçois à l'instant votre lettre du 5 août, qui a été retardée je ne sais où ni comment. J'espère néanmoins que vous pourrez faire savoir à M. Cottu la route qu'il faut suivre pour arriver à la Chênaie, où j'aurai tant de plaisir à le recevoir. Afin de n'être pas obligé de revenir sur ses pas en se rendant d'abord à Rennes, et de Rennes à Saint-Pierre de Plesguen, route de Saint-Malo, le mieux serait de venir de Brest à Saint-Brieuc, et de Saint-Brieuc à Dinan, où il se procurera aisément une petite voiture qui, pour six francs, l'amènera ici. S'il était parti quand vous

recevrez ma lettre, veuillez lui envoyer ces renseignements à Brest, car je serais désolé qu'il n'exécutât pas le projet si aimable dont vous me flattez.

Les ordinations protestantes, même celles de l'Église anglicane, étant invalides, un ministre qui désire devenir prêtre catholique doit être ordonné de nouveau, et ne peut l'être que par un évêque, les évêques seuls ayant le pouvoir de conférer le sacrement de l'ordre. L'abjuration doit nécessairement précéder; et de plus la prêtrise ne peut être conférée immédiatement. Il faut nécessairement recevoir successivement, et à divers intervalles fixés par les canons, mais qui peuvent être abrégés par dispense, les ordres mineurs, le subdiaconat et le diaconat. L'abjuration peut se faire en secret, et, quant aux ordres, on trouverait aisément un évêque qui se prêterait à tout ce qui est compatible avec les règles de l'Église.

Ne confondez pas la *foi* avec la *conviction*. La conviction est l'acte de l'esprit qui adhère à ce qu'il voit ou croit voir. La foi est l'acte de la volonté qui se soumet, souvent sans conviction, quelquefois contre la conviction même, à ce qu'une raison extérieure et plus élevée déclare vrai. Voilà pourquoi la foi est toujours possible, moyennant une grâce qui n'est jamais refusée, et voilà aussi pourquoi elle est méritoire. Quiconque veut croire, croit : car cette volonté est la foi même. Le motif qui vous tient éloignée des sacrements n'est donc pas fondé, et vous vous privez par là de la seule force qui peut vous soutenir, de la seule consolation qui peut adoucir l'amertume de vos regrets. Je vous dirais volontiers comme Hamlet : « Il y a plus de choses au ciel et sur la terre qu'on n'en rêve dans votre philosophie »; et dans toute philosophie. Que vous importe de comprendre ? Et comment voulez-vous avoir l'idée,

le sentiment d'un état qui n'a rien de commun avec votre état actuel ? Ce que vous me demandez est contradictoire ; vous demandez à voir sans yeux, à entendre sans l'organe de l'ouïe. Vous n'avez point, vous ne pouvez avoir le sens de la vie future. Il y a six mille ans que le genre humain y croit inébranlablement, sans la connaître plus que vous, sans la sentir plus que vous. Croyez-y comme lui, avec lui, et ne cherchez pas dans les ténèbres un asile contre l'espérance. Je suis de tout cœur et à jamais tout à vous.

CXCI

La Chênaie, le 15 septembre 1829.

Vous avez eu grand tort de ne pas vous décider à ce voyage. Il eût été bon pour votre santé : et quelle joie pour moi de vous montrer ma petite solitude ! Elle a son côté agréable, même après le luxe champêtre et les magnificences de votre vallée. Ici la nature est simple, agreste, mais touchante encore dans cette simplicité un peu sauvage : et pour moi, c'est ainsi que je l'aime surtout. Moins elle rappelle l'homme, plus elle me plaît.

Vous vous irritez trop contre la vie, telle que Dieu l'a faite, telle qu'elle doit être dès lors. Vous voudriez trouver ici-bas ce qui est réservé à un autre état, à un autre temps ? Eh ! Attendez un peu, et tout s'éclaircira, tout se développera. Ne jugez pas le drame sur la première scène. Nous sommes des enfants raisonneurs, qui fatiguent leurs pères de murmures contre ce qu'ils ne pourraient comprendre. Il faut aller à Dieu avec simplicité, sans tant lui demander compte

de ses voies, qui sont au-dessus de notre intelligence. Croire, obéir, aimer, voilà notre œuvre à nous. Mais comment se donner, dites-vous, un amour qu'on n'a point ? Prenez garde de confondre le véritable amour avec l'affection sensible. Ce serait une erreur semblable à celle qui confond la foi avec la conviction. L'amour est l'acte de la volonté qui se porte librement vers son objet. On peut aimer sans ressentir le plus léger attrait dans l'amour. On peut aimer dans l'amertume, dans la tristesse et le découragement, pourvu qu'il ne soit pas volontaire. Le véritable amour est quelque chose de bien plus intime, de bien plus profond qu'un sentiment qui va et vient, s'affaiblit ou s'augmente sans notre concours, et ne dépend de nous en aucune façon. L'amour est la volonté même. Vouloir être à Dieu, c'est la soumission à ce qu'il ordonne, le parfait accomplissement de ses préceptes et de ses désirs en toutes choses; ce qui fait dire à saint Augustin : *Aimez, et faites ce que vous voudrez*. Je vous conjure de ne pas différer davantage à remplir vos devoirs de chrétienne. C'est là seulement que vous trouverez la paix. Je pense à vous, je prie pour vous; et pourrais-je ne pas le faire? Ne savez-vous pas ce que vous m'êtes, ce que vous me serez toujours ?

CXCII

La Chênaie, 4 novembre 1829.

Je voudrais vous voir aller à Dieu avec plus de simplicité, sans tant réfléchir sur vous-même. Offrez-vous à lui telle que vous êtes, avec les ténèbres de votre esprit et la sécheresse de votre cœur. Pourquoi vouloir comprendre ? Pourquoi vouloir sentir? Rien

de tout cela ne dépend de nous. Ce que vous avez, donnez-le lui ; il ne demande que cela. Mais nous répugnons à nous présenter à lui si pauvres et si misérables. Dans l'illusion des idées de la terre, nous cherchons en nous-mêmes un fondement tel quel de la confiance qui nous est commandée; nous voulons que nos mains, comme celles de ces vieux rois d'Orient, soient chargées de riches offrandes. Mais si l'encens et l'or manquent, au moins nous pouvons tous déposer à ses pieds la *myrrhe*, emblème de notre mortalité, de notre impuissance, de notre rien. « Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous ranimerai, et vous trouverez le repos de vos âmes. » Après cela, que tardez-vous ? Croyez, croyez celui qui a pleuré comme nous, avec nous, celui qui ne trompe point et qui peut tout.

Il n'y a point d'ordinations valides dans l'Église anglicane. Ainsi le ministre dont vous me parlez, non seulement *peut*, mais *doit* se considérer comme laïque, et rien ne l'oblige à se faire prêtre lorsqu'il sera rentré dans l'Eglise catholique. Il n'existe pas la plus légère difficulté sur ce point.

J'ai reçu hier le nouvel écrit de M. Cottu[1], et je l'ai lu sur-le-champ avec un plaisir que je ne puis vous exprimer. Il n'y a pas un mot de sensé à lui répondre. Tout ce qu'il dit est clair comme la lumière du soleil, et il le dit d'une manière si animée et quelquefois si éloquente, de cette éloquence vraie qui part d'une profonde conviction, qu'il faut être ou stupide pour ne pas le comprendre, ou bien pervers pour n'être pas ému. Son beau talent et son courage devront chaque jour l'élever plus haut dans

[1] Ce nouvel écrit du baron Cottu avait pour titre : *Du seul moyen de sortir de la crise actuelle.*

l'opinion des gens de bien. Du reste, je crois malheureusement à l'inutilité de ses efforts. La France et l'Europe sont condamnées à de nouveaux bouleversements. Il n'y a rien de ce qui sauve dans ceux qui pourraient sauver, et M. Cottu n'entreprend pas de guérir un malade, mais de ressusciter un mort.

Mlle Moore est-elle près de vous? Ménagez votre santé, je ne saurais trop vous le dire. J'embrasse vos petits enfants, et suis tout à vous avec la tendresse que vous connaissez.

Le jeune Ruelle offre ses respects à M. Cottu, et le prie de ne pas oublier son père.

CXCIII

La Chênaie, le 19 novembre 1829.

Je vous réponds fort à la hâte, afin de profiter d'une occasion qui se présente pour Dinan, et que ma lettre vous parvienne un jour plus tôt. Pour que le ministre en question pût se faire prêtre, il faudrait que sa femme, de son côté, entrât dans une communauté et y fît les vœux de religion. Dans ce cas il n'y aurait aucune difficulté, mais autrement cela serait impossible.

Mille amitiés à M. Cottu. Qu'il laisse crier les sots et les méchants. Leurs injures l'honorent, et prouve qu'ils n'ont rien de sensé à lui répondre. Les vérités qu'il a dites et si bien dites, porteront un jour leurs fruits. Adieu, vous savez ce que je vous suis.

Le frère de notre bon abbé Gerbet sollicite une place dépendante du ministre des Finances. Plusieurs personnes s'intéressent à lui. Je demande en grâce à M. Cottu de joindre, s'il le peut, sa recommandation aux leurs. Je prends l'intérêt le plus vif

au succès de cette affaire, et je prie M. Cottu de permettre que M. Gerbet aille lui-même un matin lui expliquer quel est l'emploi qu'il sollicite et où en sont ses démarches et ses espérances.

CXCIV

La Chênaie, le 31 décembre 1829.

Vous souvenez-vous de Cernay et des jours si rapides que nous y avons passé ensemble? Hélas! que d'années déjà nous séparent de ce temps! Comme elle coule vite cette vie, et comme nous laissons derrière nous tout ce que nous avions cru saisir, et tout ce que nous aurions voulu fixer! Eh bien! donc, regardons en avant; là est le repos; là, dans un avenir éternel, le passé se ranimera pour ne plus se flétrir; là refleuriront à jamais les souvenirs qui chaque jour se fanent. Qu'ai-je besoin de vous parler de mes vœux? Ils sont tous dans ce que je viens de vous dire, et pour moi je ne vois rien qu'on puisse sur la terre souhaiter à ceux qu'on aime.

A la manière dont les choses vont, M. Cottu doit désormais espérer peu d'être écouté, j'entends écouté de ceux qui disposent de la France. Il faudra bien, puisqu'ils le veulent, que la catastrophe arrive. Mais, comme jamais un peuple ne doit s'abandonner à lui-même, j'ai, sur les moyens que les honnêtes gens pourraient et devraient employer pour se sauver, des idées qui fermentent dans ma tête, mais qu'il n'est pas, je crois, encore temps de mettre au jour. Les esprits n'y sont pas suffisamment préparés.

Tout nous annonce un hiver rude; la neige couvre la terre, et le froid augmente tous les jours. Vous êtes sûrement de retour à Paris. Je ne sais quand je

vous y verrai. Du moins, donnez-moi de vos nouvelles, et souvenez-vous quelquefois de celui à qui vous êtes toujours si présente.

CXCV

La Chênaie, le 8 février 1830.

J'ai tardé de jour en jour à vous écrire par la difficulté de dérober quelques moments à des occupations sans nombre et à des devoirs. Peut-être aussi le froid, dont je souffre beaucoup, a-t-il été pour quelque chose dans ce retard. Mais ce qui certainement n'y est pour rien, c'est le cœur qui est à vous, comme il y était dans les jours que vous me rappelez, et comme il y sera toujours. Le bonheur passe devant nous comme ces vagues ombres qui quelquefois nous apparaissent dans le lointain et n'ont d'existence que dans l'imagination et le souvenir. Voilà tout ce que la terre peut donner. Cherchons donc ailleurs une félicité plus réelle. Cela dépend de nous, il suffit de vouloir. Ce que vous me dites de la résolution que vous avez prise de vous rapprocher des pratiques de la religion, me fait bien plaisir. Vous y trouverez la paix, qui est le vrai bonheur de ce monde, paix sèche peut-être, triste, amère, mais que rien n'égale encore, quelle qu'elle soit. N'oubliez pas de faire dire chaque année quelques messes pour le repos de l'âme de Mme de Sainte-Olympe. En quels termes êtes-vous maintenant avec son mari ?

La politique est si dégoûtante que je m'en occupe le moins que je peux. Cela ne m'empêchera pas de lire avec un vif intérêt le nouvel écrit que prépare M. Cottu, car je suis d'avance sûr d'y trouver, ce qui

est si rare aujourd'hui, raison, sincérité, talent. Toutefois qu'il se persuade bien qu'il n'y a désormais rien à faire avec le Pouvoir et par le Pouvoir. Entre lui et le libéralisme, il faut qu'il se forme un tiers parti. véritablement national, et qui, empruntant aux deux autres ce qu'il y a de vrai dans leurs principes et de social dans leurs vœux, rejette les erreurs qui les rendent chacun inacceptables en leur entier. Si le moment n'est pas venu encore d'organiser cette force nouvelle, s'il existe encore dans les âmes trop de ténèbres et trop de passions, au moins, à mon avis, est-ce là qu'on doit tendre, sans désespérer jamais de l'ordre et de la vérité. Malgré des apparences contraires, les esprits avancent rapidement vers un but qu'ils sont loin d'apercevoir, et c'est ainsi que le monde a marché toujours. Ayons donc confiance en l'avenir; il n'appartient pas à l'homme qui n'est qu'un point dans le temps, mais à celui qui a créé et l'homme et le temps.

CXCVI

La Chênaie, le 18 mai 1830.

Que je puisse douter de vos sentiments pour moi. jamais! trop de choses qui ne s'oublient ni ne s'effacent m'en donnent l'assurance, et je la trouve encore dans mon cœur. Cette sécurité même rend moins nécessaire l'expression de ce qu'on sait être inaltérable : on cesse de calculer le temps pour ce qui est affranchi de la condition du temps. Et toutefois les paroles sont douces; elles aident à attendre cette présence intime et sans fin qui accomplit ailleurs la dernière union.

Je vous conjure de ne pas différer davantage à remplir les grands devoirs qui sont comme le lien des deux vies. Plus vous y apporterez de retard, plus vous éprouverez cette espèce de répugnance secrète, qui vient de la faiblesse de l'âme privée depuis longtemps de ce qui est sa nourriture véritable. Cherchez la paix où Dieu l'a mise. A quel autre la demanderez-vous ?

Il me tarde beaucoup de lire le manuscrit dont vous me parlez. Veuillez le faire remettre au bureau du *Mémorial*[1], rue des Beaux-Arts, n° 5 ; on trouvera une occasion pour me le faire passer. Je vous rendrai compte très exactement de l'impression qu'il aura produite sur moi.

Tout ce pays est dans la terreur. La bande d'incendiaires qui désole depuis deux mois la Normandie a reflué de nos côtés. La nuit dernière, deux de ces misérables ont essayé de mettre le feu à l'une de nos fermes située à une portée de fusil de la maison. Ils étaient déjà dans le grenier à foin, lorsqu'un domestique, qui y couchait, les a aperçus et poursuivis, mais sans pouvoir les joindre. Toute la gendarmerie est sur pied. On a arrêté une trentaine de vagabonds et de prétendus colporteurs. Cependant beaucoup de ces gens-là errent encore dans les campagnes. Comme les paysans ont l'éveil, il y a lieu d'espérer qu'au moins les crimes seront moins nombreux. Quelle est la puissance qui met en mouvement cette association de scélérats ? et quel est le but qu'elle se propose ? On croit le deviner et la pensée s'arrête d'effroi.

M. Ruelle, qui est ici depuis quelques jours, en repartira bientôt pour retourner chez lui. En passant

[1] Le *Memorial* était un journal catholique auquel Lamennais collaborait quelquefois.

par Paris, il verra M. Cottu, pour le remercier de l'intérêt qu'il a bien voulu prendre à ce qui le concerne, et lui parlera d'une affaire où peut-être pourrait-il lui être utile. Il lui recommande bien instamment de nouveau cet excellent homme.

Embrassez, je vous prie, en mon nom, vos chers petits enfants. Adieu, je ne sais pas encore quand je vous reverrai; je ne suis pas maître de moi-même. Voulons ce que Dieu veut, et pas autre chose.

CXCVII

La Chênaie, le 20 juin 1830.

J'ai tardé un peu à vous répondre parce que j'attendais chaque jour votre manuscrit; il m'est arrivé enfin. Je l'ai lu tout de suite, et d'un bout à l'autre sans m'arrêter[1]. Il y a donc un véritable intérêt. Le portrait de l'évêque est d'une admirable vérité. Celui du recteur très bien aussi, sauf un point dont je vous parlerai tout à l'heure. Je ne sache rien de plus suave, de plus gracieux, de plus tendre, de cette tendresse toute de dévouement particulière à la femme, que le caractère de Mary. Celui d'Édouard, entièrement neuf, est également très vrai pour le fond. Mais je trouve qu'en général tous ces caractères manquent d'un développement suffisant, qu'ils ne se présentent pas sous assez de nuances diverses, qui les expliquent et les fassent ressortir. Les événements courent trop vite à leur fin : on n'a pas assez de temps pour faire, en quelque sorte, connaissance avec les personnages, ce qui rend l'intérêt moins vif. De plus, vous avez fait le

[1] Mme Cottu avait composé un petit roman dont les événements empêchèrent la publication.

recteur trop bon comme ministre. Jamais la charité que vous lui attribuez, surtout ce zèle à visiter les malades pendant une épidémie, ne se rencontra parmi les protestants, et eux-mêmes en ont fait cent fois la remarque. Les liens de famille, sans parler du reste, y sont un obstacle insurmontable. En peignant le recteur tel qu'il a dû certainement être, tiède sur ce point quoique excellent dans les rapports ordinaires de la vie, cela préparerait mieux les perplexités d'Édouard, cherchant vainement un *prêtre* dans son Eglise. Il me paraît aussi tout à fait nécessaire de motiver, par quelques circonstances particulières, sa résolution de se séparer de Mary; car cette séparation, directement opposée aux préceptes les plus formels de la religion catholique, est non seulement une dureté sans excuse, mais encore une violation inexplicable en lui de devoirs qu'il doit connaître, et qui, en tout cas, ont dû lui être rappelés par les directeurs de sa conscience. En résumé, vous pouvez faire, sans sortir de votre premier cadre, un ouvrage charmant, neuf et très utile. Il ne s'agit que de développer votre sujet davantage, et de donner un motif plausible à la séparation qu amène la catastrophe. J'aurai dans huit ou dix jours une occasion pour vous renvoyer votre manuscrit. Je vous engage très instamment à le revoir, et à ne pas laisser inachevé un travail déjà si remarquable. Quelque parti que vous preniez, j'espère que vous ne me refuserez pas une copie de l'ouvrage.

Mille amitiés à M. Cottu. J'embrasse vos chers petits enfants. Nous approchons des jours mauvais; ils le sont tous jusqu'à ce qu'on se rejoigne.

CXCVIII

La Chênaie, le 30 juin 1830.

Lorsque votre lettre m'est parvenue, votre manuscrit déjà n'était plus entre mes mains, ayant profité, pour vous le renvoyer, du départ de M. Gerbet, qui se rend à Paris pour quelques affaires, et qui se propose de vous demander la permission de vous aller voir. Au reste, j'ai marqué à la marge quelques endroits où je désirerais de légers changements, soit pour le fond soit pour le style.

Je pense, comme M. Cottu, que le projet de l'évêque serait plus conforme à son caractère, si les avantages qu'il en attend étaient, en quelque sorte, garantis par quelque chose de moins vague que les motifs qui le déterminent. Il y a aussi, à mon avis, de la vérité dans son observation sur la prolongation de séjour de Mary chez Mgr Latimer. L'évêque d'ailleurs, avec ses idées, ne doit pas imaginer qu'il soit possible que ses avances ne soient pas accueillies; aussi, rien ne l'oblige à les pousser au delà d'une certaine mesure. Quant à la résolution d'Édouard de se séparer de Mary, elle est certainement opposée aux préceptes les plus formels de la religion catholique, et il est impossible qu'il l'ignore, car il a dû nécessairement s'éclairer sur ce point si important pour lui. Il faut donc ou motiver cette séparation par des incidents indépendants de la volonté d'Édouard, ou que Mary le suive hors d'Angleterre; mais dans ce cas la catastrophe sera plus difficile à amener.

Je n'admets point qu'il faille placer Édouard lui-même dans les circonstances où vous avez placé le recteur. C'est le développement progressif d'un sen-

timent élevé dans une âme forte et grande que vous avez voulu peindre, et, si les circonstances y aident, ce n'est que bien secondairement. Pour sa vie de prêtre, elle est tout entière dans le sacrifice qu'il a fait; c'est là qu'on la doit lire; gardez-vous d'en dire davantage.

Maintenant, je vais vous proposer une idée qui me vient. Pourquoi le marier? Ne pourriez-vous pas le montrer sans cela, et plus naturellement, à peu près dans toutes les positions où vous l'avez peint? Ne pourriez-vous pas, pour ainsi dire, faire croître ensemble et son amour pour Mary, et cet autre amour plus haut qui triomphe enfin du premier? Je crois voir là une source plus abondante d'intérêt et de beauté, sans rien changer au fond des caractères.

Pensez-y, mais surtout ne laissez pas ce bel ouvrage inachevé. Il n'existe rien dans le genre de celui dont vous vous occupez pour vos enfants, et je crois que vous pourriez en faire un livre aussi agréable qu'utile.

Je lirai avec beaucoup d'intérêt le nouvel écrit de M. Cottu, quoique je sois très persuadé que rien ne peut détourner désormais la catastrophe qui nous menace; et en vérité, je ne sais même si l'on ne doit pas plus la désirer que la craindre, car rien de bon, rien de tolérable ne peut sortir de l'état présent. Il y a aujourd'hui dans toute l'Europe un obstacle intérieur à la vie, et cet obstacle ne disparaîtra qu'après une longue suite de crises. Quoi qu'il arrive, rien ne nous séparera; il n'y a ni distances ni lieux pour les âmes.

CXCIX

Paris, juillet 1830.

Je suis arrivé ici depuis trois jours. Une blessure au pied et une autre indisposition douloureuse m'em-

pèchent de marcher. J'en aurai probablement pour plusieurs jours. Il me tarde pourtant bien de vous voir ainsi que M. Cottu. Si lui ou vous pouvez disposer de quelques moments, vous me trouverez à toutes les heures, rue du Colombier, n° 15.

CC

Juilly, 5 décembre 1830.

J'aime mieux vous écrire deux mots que de ne point vous écrire du tout. Je vous savais rendue à Lausanne, bien portante, ainsi que vos petits enfants, quoiqu'après avoir supporté des fatigues extrêmes. Reposez-vous dans ce beau pays, pendant que nous faisons ici la guerre [1].

L'*Avenir* produit un immense effet [2]. Peut-être est-ce à cause de cela que M. le Procureur du Roi s'est occupé de nous.

Lacordaire et moi, avons comparu, pour deux articles saisis, devant le juge d'instruction, et nous ignorons encore quelles suites on donnera à cette affaire dans laquelle l'immense majorité du public est pour nous [2]. Que voulons-nous, en effet, et qu'avons-nous demandé, sinon la liberté égale pour tous, entière pour nous. Il sera beau de nous défendre de ce crime devant la France.

[1] La Révolution de Juillet venait d'éclater et Lamennais s'était empressé d'accourir à Paris. Au contraire, le baron Cottu émigra avec sa femme et ses enfants et alla s'établir à Lausanne. Il ne revint en France qu'en 1836.

[2] Le premier numéro de l'*Avenir* avait paru le 16 octobre. Lamennais et Lacordaire furent traduits devant le jury pour deux articles qui avaient pour titre: celui de Lamennais, *L'Oppression des Catholiques*, et celui de Lacordaire: *Aux évêques de France*. Ils furent tous les deux acquittés.

Je pense à vous bien souvent, et cela me console. L'affection si douce, si vraie, si profonde que vous avez toujours conservée pour moi, a jeté sur ma triste vie un charme que je n'aurais point connu sans elle. Oui, vous êtes *moi* aussi, et ce qui a été séparé sur la terre sera un jour, j'en ai la confiance, réuni dans un meilleur lieu.

M. de Sainte-Olympe[1] ne m'a point parlé de son mariage. Il venait me trouver pour une autre affaire.

Il y a lieu d'espérer maintenant que nous n'aurons pas la guerre, au moins prochainement. C'est un grand point pour la tranquillité de la France.

Mille et mille amitiés à M. Cottu; j'embrasse vos chers petits enfants.

CCI

Paris, 5 février 1831.

J'ai été si souffrant depuis une dizaine de jours, que je n'ai pu vous écrire plus tôt. Les journaux vous auront appris notre acquittement. C'est un grand triomphe pour la cause que nous défendons. Dieu en soit béni! J'ai un extrême besoin de repos. Je vais essayer d'en trouver un peu à la campagne, loin du tourbillon de Paris qui me tue. D'ailleurs, ici la vie est bien stérile. Qu'un ou deux mois de séjour près de vous, sur les bords de ce beau lac, me seraient bons et doux! Mais il n'y faut pas songer. L'avenir est sombre et obscur. Des partis implacables, un gouvernement sans force parce qu'il est sans grandeur et qu'il n'a pas le courage d'être loyal, un système en

[1] Mme de Sainte-Olympe étant morte en 1826, M. de Sainte-Olympe se remaria en 1830.

tout semblable à celui de la Restauration, la guerre étrangère imminente, la guerre civile au moins très à craindre, les finances en désarroi, tel est notre état; tandis qu'il pourrait être si brillant, si plein d'avenir et d'espérance. Car, si les difficultés sont réelles et nombreuses, les ressources sont immenses aussi, à cause du besoin d'ordre qui domine presque partout les autres sentiments, et du penchant presque universel à s'unir dans une vraie liberté. Au reste, nous combattrons jusqu'au bout comme nous avons commencé. Nos efforts jusqu'ici n'ont pas été stériles. et je ne doute pas que plus tard ils ne portent tous leurs fruits.

Je pense souvent à vous; cela me console. Puissè-je bientôt vous revoir. Ce que vous me dites de votre position me fait grand plaisir. Etre tranquille, c'est beaucoup dans le temps où nous sommes. Je ne prévois rien qui doive s'opposer à votre retour au printemps. Qui sait, néanmoins? On ne doit accepter aujourd'hui l'espérance que sous caution. Mille amitiés à M. Cottu.

J'embrasse vos petits enfants. Vous savez ce que je vous suis. ce que je vous serai toujours.

CCII

Juilly, 4 mars 1831.

Je me hâte de vous dire combien votre souvenir m'est bon et doux. Il répand sur la tristesse habituelle de ma vie un charme que vous seule comprendrez bien. Je vais tous les jours m'affaiblissant; je ne puis écrire que de loin en loin, et il y a des moments où respirer même me fatigue. Tout cela m'annonce

que la chenille tend à devenir papillon; c'est aussi une espérance de printemps.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien ce que vous avez fait me remplit de joie; croyez bien qu'il ne s'agit pas de sentir, mais de vouloir. Dieu ne demande que cela; le reste, ce n'est pas nous qui le lui donnons, c'est lui qui nous le donne. Courage jusqu'au bout. On s'endort dans la foi, et l'on se réveille dans la lumière, dans l'amour sans fond et sans rives.

Ne pensez pas que j'aie jamais compté sur les résultats prochains; mais il faut préparer l'avenir, il faut semer dans cette poussière aride des germes que les pluies du ciel féconderont, lorsque le temps sera venu. Qu'importe que ce temps soit éloigné encore? S'il y a quelque vie cachée dans les semences que nous répandons, nous la verrons croître d'en haut. N'est-ce pas assez? Du reste, ce que vous me promettez, je le recueille déjà : des injures, des calomnies, des colères qui vont jusqu'à la fureur. Je suis un Luther, un Calvin. On fait circuler dans le Midi de prétendues lettres de moi dans lesquelles j'engage des ecclésiastiques à unir leurs efforts aux miens *pour écraser l'épiscopat*. Je n'aurais jamais cru que l'esprit de parti fût capable d'inventer des impostures aussi atroces. Mais il faut s'attendre à tout, je le sais bien. Que Dieu leur pardonne! c'est ce que je lui demande de tout mon cœur.

Mille amitiés à M. Cottu. Prononcez quelquefois mon nom devant vos petits enfants. Vous savez où est le vôtre, et où il sera toujours.

CCIII

Juilly, 27 mai 1831.

Il y a bien peu de moments dans la vie où l'on ait

autre chose à se dire, sinon : je souffre de ceci, je souffre de cela ; et vous, de quoi souffrez-vous ? Hommes, peuples, tous en sont là, c'est la loi de l'humanité. *Toute créature gémit*, dit saint Paul, *elle travaille à enfanter :* quoi ? Cette vie inconnue qui germe dans la tombe. Je ne suis pas étonné que le climat de Lausanne vous convienne peu. Il y a, dans cet air variable et actif des montagnes, quelque chose qui blesse les organes délicats. Mais pourquoi y rester plus longtemps ? Vous serez bien mieux à tous égards dans le voisinage de Paris. Les motifs très raisonnables qui ont déterminé M. Cottu à voyager n'existent plus ; il serait maintenant aussi tranquille que tout le monde. Ne le laissez pas prendre racine en Suisse, au sein de cette nature et de cette population glacées. A tout prendre, j'aimerais mieux habiter au pied du Vésuve que sur les pentes du Mont-Blanc.

Le pays où je suis n'est pas beau ; de grandes plaines sèches et monotones ; ni eaux, ni bois ; la main de l'homme partout. Ce n'est pas là ma pauvre Bretagne, si variée, si pittoresque, si elle-même, sous son âpre vêtement de taillis et de bruyères, lorsque rien aujourd'hui n'est plus soi. Enfin, je trouve ici du repos, un bon air, de la verdure, des champs, tout ce que l'on ne trouve point à Paris, où je ne vais que de loin en loin, quand mes affaires m'y obligent absolument. Je n'ai donc que peu d'espérance d'y voir M. de Sainte-Olympe avant son départ. Toutefois, cela n'est pas impossible, et, si je le rencontre, il saura combien vous vous louez de ses procédés. J'attends le manuscrit qu'il doit me remettre de votre part ; ce que j'en ai vu déjà me fait vraiment désirer de connaître le reste, et je vous remercie pour M. Gerbet de la permission que vous voulez bien me donner de partager avec lui ce plaisir. Sa santé est fort mau-

vaise, ce qui l'empêche de travailler comme il le souhaiterait. Pour moi, ce que j'éprouve surtout, c'est un extrême affaiblissement. Je compterais la souffrance pour peu de chose sans cela.

Si notre gouvernement avait résolu d'amener et d'amener promptement une nouvelle révolution, il ne s'y prendrait pas mieux qu'il ne le fait. Sa conduite est un miracle permanent de bêtise ; mais dans cette bêtise, il y a aussi du crime.

Dites à M. Cottu combien j'aurais de plaisir à le revoir. J'embrasse vos petits enfants ; j'espère que l'indisposition de Paul et d'Olympe n'aura pas eu de suite. La vôtre m'inquiéterait beaucoup davantage, si vous ne vous ménagiez pas. Adieu ; quand vous êtes triste, pensez que Dieu a mis le bonheur un peu plus loin, derrière la colline.

Adressez-moi vos lettres au bureau de l'*Avenir*, rue Jacob, n° 20.

CCIV

Paris, 2 juillet 1831.

Il y a quinze jours au moins que j'ai le projet de vous écrire ; toujours des occupations nouvelles m'en ont empêché. M. de Sainte-Olympe m'a envoyé le manuscrit que vous m'aviez annoncé. Je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt. Il y avait à la marge quelques observations écrites au crayon qui, pour la plupart, m'ont paru fort justes. Je me suis permis de légers changements dans quelques autres endroits où il m'a paru que la doctrine de l'Église n'était pas assez exactement exprimée. Enfin, j'ai indiqué à M. de Sainte-Olympe un libraire que je crois honnête homme, et avec lequel je pense qu'il aura pu traiter. La publica-

tion de ce petit ouvrage remplira un des vides nombreux et déplorables qu'offre le catalogue des livres destinés à l'enfance [1].

Vous devez commencer à jouir des beautés du pays où vous êtes, et qu'on ne peut guère sentir dans une autre saison. J'espère que de longues promenades rétabliront entièrement vos forces altérées par tant d'inquiétudes et de souffrances. Nous sommes ici moins tranquilles que vous. On nous menace de troubles prochains, et beaucoup de personnes quittent Paris. Leur départ augmente encore le malaise du peuple, dont la misère est une des causes des désordres qu'on redoute, et qui sont provoqués par différents partis. Le gouvernement, qui n'a pas l'air de comprendre le moins du monde sa position véritable, est privé de toute considération. Joignez à cela l'attente d'une guerre extérieure presque inévitable, et une guerre civile toujours imminente, cela ne compose assurément pas un trop bel horizon. Ce qui me console un peu, c'est qu'il me semble apercevoir au delà de plus heureux jours. Le mal est beaucoup plus dans les hommes que dans les choses. Or, les hommes passeront, et les choses resteront.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de M. C..., et prononcez quelquefois mon nom devant vos petits enfants. Je finis parce qu'on me presse, mais je ne vous quitte point.

CCV

Juilly, le 16 juillet 1831.

Votre lettre du 2 juillet s'est croisée avec celle que

[1] Mme Cottu s'occupait alors de rédiger un catéchisme à l'usage des enfants du peuple, qui parut sans nom d'auteur. Elle en avait montré le manuscrit à Lamennais, mais elle le dédia aux enfants de la duchesse de Berry.

je vous ai écrite de Paris. Avant et depuis, je n'ai guère cessé d'être malade et souffrant. Mes affaires personnelles sont pour moi une source de chagrins qui usent mes forces. M. de la Bouillerie me poursuit [1]. Il a obtenu contre moi un jugement du tribunal de commerce, lequel impose la contrainte par corps. Je ne sais s'il me sera possible de sortir de cette affaire autrement qu'en sortant de France. Vous sentez que tout cela ne rend pas la vie douce. Il faut pourtant la supporter telle que Dieu l'envoie.

La conduite du gouvernement est si extraordinaire, comme tout ce qui se passe dans tout le reste de l'Europe, que je penche fort à croire que toutes les puissances s'entendent pour opérer une triple restauration en France, en Belgique et dans la Pologne. Louis-Philippe ne peut pas tenir ; à moins d'être aveugle, il le voit, et l'on ne saurait douter que, dans cette position, il ne s'occupe de sauver sa tête et son énorme fortune. Si cette conjecture a quelque fondement, la chose éclatera lorsque Paris, à force de misère, aura été amené à souhaiter un changement de cette sorte, ce qui ne tardera pas beaucoup. Après la guerre recommencera, jusqu'à ce qu'on ne soit (*sic*) dans les conditions actuelles de l'ordre, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on ne possède toutes les libertés devenues nécessaires.

J'ai la tête pesante et douloureuse, c'est pourquoi je ne vous dirai aujourd'hui que ces deux mots. Tout à vous de cœur.

[1] A la suite d'affaires fort compliquées, résultant de la liquidation de la *Librairie classique elementaire*, Lamennais s'était trouvé débiteur de M. de la Bouillerie, ancien intendant de la liste civile de Charles X, d'une somme de 50 000 francs, au paiement de laquelle il avait été condamné. (Voir l'exposé de cette affaire au tome II des *Œuvres inédites de Lamennais*, pages 128 et suivantes.)

CCVI

Juilly, 6 août 1831.

Vous avez raison, il faut lutter, et c'est aussi ce que je fais, ou du moins ce que je cherche à faire. Je me sens encore quelque force dans l'âme, mais celles du corps me manquent presque absolument; le travail intérieur et la souffrance les ont usées. Je ne puis prévoir quelle tournure prendront mes affaires personnelles. Ceux qui s'en occupent se flattent ou me flattent qu'on arrivera à un arrangement. Le passé, à cet égard, me donne peu de confiance dans l'avenir. Enfin, il en sera ce que Dieu voudra. Si je n'étais pas retenu par de nombreux devoirs, j'irais de grand cœur occuper cette chambre que vous me proposez, et où je trouverais un si doux repos. Mais le repos n'est pas fait pour moi; je suis né pour le combat, et chacun doit remplir sa destinée. A propos de combat, voilà la guerre déclarée contre la Hollande. Les troupes partent en hâte de Paris. Il est plus que probable que Guillaume se sent appuyé par la Prusse, et que la Prusse elle-même compte sur l'appui de l'Autriche. Alors ce serait une guerre européenne. Plaise à Dieu qu'elle ne se complique pas d'une guerre civile dont tous les germes existent malheureusement. Je tremble pour ma chère, mon héroïque Pologne, et toutefois je ne puis croire que la Providence abandonne ce peuple miraculeux. En voyant toutes les calamités que quelques hommes font peser sur le monde pour leur seul intérêt, je prends en horreur tout ce qui s'appelle roi. Paris est tranquille en ce moment. Combien cela durera-t-il? Tout le monde est mécontent, excepté ceux qui ont eu part à la curée

des places. Le pouvoir a indignement violé toutes ses promesses, et elles demeurent là pour justifier une nouvelle révolution.

Ce sera pour nous un grand plaisir que d'annoncer votre ouvrage. Veuillez faire dire au libraire de l'envoyer, à l'avenir, dès que l'impression sera terminée.

Rappelez-moi au bon souvenir de M. Cottu Je regrette qu'il se tienne si longtemps éloigné. Cependant s'il se trouve bien là où il est, il n'y a rien à dire. Pour moi tous les lieux me seraient bien égaux, si j'y étais près de vous.

CCVII

Paris, 21 septembre 1831.

M. de Sabran m'a remis hier votre lettre du 11. Je ne l'ai vu que très peu d'instants ; nous avons parlé de vous, mais pas avec assez de détails. Cependant, d'après ce qu'il m'a dit, j'ai pu juger que votre petit établissement sur les bords du lac avait au moins l'avantage d'être aussi tranquille qu'aucune retraite peut l'être aujourd'hui, et cela c'est beaucoup. Ici, nous nous en allons d'émeute en émeute. Elles sont peu à craindre en elles-mêmes ; il n'en est pas ainsi de la politique du gouvernement et de sa position, qui devient de jour en jour plus critique. Nous approchons, je crois, d'un dénouement. Il est impossible que les choses restent dans l'état où on les a mises. Faiblesse au dehors, fourberie au dedans, violation de toutes les promesses, mécontentement universel, invasion très possible, guerre civile imminente, voilà où nous en sommes sans parler de la misère et du choléra. Toutefois, j'espère que vous pourrez, sans

aucune inquiétude, revenir au printemps habiter Saint-Prix. Pour moi, je me fixe à Paris même. J'y ai des devoirs et des occupations qui ne me permettent pas de le quitter. L'affaire de l'école libre a été jugée hier à la Chambre des Pairs, constituée en cour de justice. Elle nous a condamnés ; nous nous y attendions[1]. Quelle liberté ces gens-là peuvent-ils comprendre ? Laquelle peuvent-ils vouloir ? Mais cette grande cause fait dans l'opinion des progrès immenses, et je ne doute pas du succès définitif. Courage et persévérance, avec cela que ne peut-on pas ?

Votre ouvrage à paru ; on m'en a envoyé un exemplaire. Dès que nous serons un peu hors des embarras de notre procès et de quelques autres affaires pressées, on en rendra compte dans l'*Avenir*.

Je me porte assez bien, à la faiblesse près. Cependant je suis accablé de travail. Dites, je vous prie, de ma part, à M. Cottu, que je ne reconnais pas sa raison habituelle dans le peu de soin qu'il prend de sa santé. Qu'il profite, pour la remettre, du temps de repos dont la Providence le gratifie. Il lui sera peut-être si difficile de retrouver ce repos plus tard ! Si vous saviez combien vos lettres me consolent et me raniment, vous jouiriez vivement du bien qu'elles me font.

CCVIII

Paris, 8 novembre 1831.

Il y a des semaines et des semaines que je veux vous demander de vos nouvelles, et toujours je n'en

[1] Lamennais fait ici allusion au célèbre procès qui fut intenté à Montalembert, à Lacordaire et à lui-même devant la Chambre des Pairs pour ouverture d'une école privée sans autorisation. Ils furent condamnés pour la forme, après deux éloquents discours de Montalembert et de Lacordaire, à cent francs d'mende.

fais rien, faute d'un instant dont je puisse disposer. Je suis au milieu des affaires, comme on est dans la foule un jour de feu d'artifice, pressé de tous côtés, ballotté, emporté, étouffé. Cette vie n'est pas douce, il s'en faut, et si vous y joignez les haines, les injures, les calomnies, les persécutions sourdes et basses, les angoisses domestiques, vous ne trouverez pas que le tout compose une existence fort agréable. Enfin, elle est telle que Dieu l'a faite, et je dois l'accepter ainsi. Ce me serait une consolation de savoir que vous êtes contente de la vôtre. Je ne sais pourquoi M. Cottu s'obstine à rester en Suisse. Il serait aussi tranquille ici. Sans doute rien n'est solide; le gouvernement se perd tous les jours par les mêmes fautes qui ont perdu l'ancien. Il ne comprend que le despotisme, et le despotisme le tuera. Mais quoi qu'on puisse avoir à souffrir d'une nouvelle catastrophe et de celles qui viendront encore après, je ne pense pas qu'on doive craindre des proscriptions, et pour peu qu'on s'isole des partis, on pourra, je le crois, demeurer en repos, et assister sans risque à ce triste spectacle. C'est de la boue plutôt que du sang, sauf les chances de guerre civile, qui ne s'étendent pas au delà des départements de l'ouest et du midi. Je voudrais donc vous voir à Saint-Prix ou à Versailles, si vous le préférez. On ne vit intellectuellement qu'en France. Vos montagnes, votre lac, vos vallées, tout cela est fort beau, mais tout cela ne parle pas, ou du moins parle un langage, lequel ne convient qu'à ceux qui ont rompu avec ce monde si étonnant, si agité, et vous n'en êtes pas là, et vous ne pouvez pas en être là. Descendez dans la plaine pour voir plus loin. Et puis, n'est-ce rien que la patrie, les souvenirs, les habitudes, les amis ? Je ne vous concède donc tout au plus que l'hiver. Revenez-nous au printemps, et

terminez ce trop long exil qui n'a plus de motifs.

Mille amitiés à M. Cottu. J'embrasse vos petits enfants, et me recommande au souvenir de leur mère.

CCIX

Paris, 17 novembre 1831.

Deux mots seulement pour vous dire que je pars pour Rome dans quelques jours avec MM. Lacordaire et de Montalembert. Nous avons suspendu la publication de l'*Avenir*, jusqu'à ce que Rome se soit expliquée. Ce parti était le seul à prendre pour imposer silence à la calomnie, et mettre un terme à la frénétique opposition d'une partie de l'épiscopat. Je ne puis entrer dans aucuns détails, étant surchargé de soins et d'occupations. J'ai voulu seulement vous instruire moi-même de mon départ et me recommander encore une fois à votre souvenir et à vos prières.

CCX

A la Chênaie, le 8 octobre 1832.

Depuis mon départ de Paris, il y a environ un an, je n'ai reçu aucune lettre de vous, et de mon côté j'ai remis aussi de jour en jour à vous écrire, de sorte que des mois et encore des mois ont passé dans ce silence que nous ne saurions probablement expliquer ni vous ni moi. Après la même interruption dans notre correspondance, Denys Benoist vient de me donner de ses nouvelles et des vôtres. Il m'apprend qu'après avoir voyagé ensemble l'été dernier, vous vous étiez séparés, vous pour retourner à Lausanne,

lui pour revenir dans le Nivernais. Me voici, moi, en Bretagne, mais pour combien de temps? Je l'ignore à cause des poursuites de M. de la Bouillerie, qui veut absolument me faire mettre en prison, attendu que n'ayant plus rien à me voler parce que je n'ai plus rien, ce serait du moins pour lui une dernière satisfaction que de me faire passer cinq ans au fond d'une geôle. Ceci a paru tout naturel au tribunal de commerce, qui s'y est prêté fort obligeamment. Le tribunal civil, moins touché d'un désir si intéressant en soi, a sursis pour trois mois à l'exécution du premier jugement. Je profite de cet intervalle pour tâcher de me faire admettre au bénéfice de la cession de biens. Si je réussis, comme mon avocat croit en être certain, je serai au moins personnellement tranquille. Dans le cas contraire, je quitterai la France vraisemblablement pour toujours. Voilà où en sont mes affaires. Si l'iniquité des hommes me force, sur mes vieux jours, à abandonner ma patrie, je m'en irai du moins la tête haute et la conscience nette, et nul pays n'aura à rougir de me donner un tombeau.

J'ai su que M. Cottu était venu à Paris ; je regrette de ne m'y être pas trouvé à ce moment-là. Il paraît que Lausanne lui plaît, sans quoi rien ne l'obligerait d'y prolonger son séjour. Il me semble pourtant que l'hiver doit y être bien rude. Pour moi, je préférerais un climat plus méridional. Répondez-moi soit *à Dinan, Côtes-du-Nord, soit à Paris, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 10 bis*. Ma position m'oblige à vous prier d'affranchir votre lettre.

Adieu, parlez-moi de vos petits enfants, et dites à M. Cottu mille choses affectueuses de ma part.

CCXI

A la Chênaie, le 1er novembre 1832.

Nos lettres se sont croisées comme nos pensées et nos sentiments. Nous n'avons pas besoin de la parole pour nous entendre. Cette parole, toutefois, est trop douce pour s'en priver toujours, pour s'en priver longtemps. D'ailleurs il faut que je vous parle de votre santé qu'altère progressivement l'air trop vif que vous respirez. Si vous prolongiez trop votre séjour dans ces rudes montagnes, il est à craindre que votre poitrine ne se délabràt tout à fait. Je conjure M. Cottu d'y penser sérieusement. S'il ne veut pas revenir en France, qu'il choisisse du moins un climat plus doux. Vous êtes à la porte de l'Italie, et l'Italie, en vérité, vaut bien Lausanne à tous égards. On y vit à peu de frais, sous un ciel magnifique. Les habitants, lorsqu'on les connaît et qu'on est connu d'eux, sont d'un commerce fort agréable. Je ne conçois pas qu'on pût hésiter entre ce beau pays et la Suisse, lorsqu'il s'agit d'un bien aussi précieux que la santé.

Pour moi, je suis encore dans l'incertitude de ce que je deviendrai. Cela dépendra de savoir si ma requête en cession de biens sera admise par le tribunal.

Ce que vous me dites au sujet de l'*Avenir* exigerait des explications trop longues pour une lettre. Je ne crois pas que vous ayez bien saisi le but que nous nous proposions. Les puissances, elles, ne s'y sont pas trompées. Aussi ont-elles fait de nous détruire une de leurs plus grandes affaires. Je doute qu'elles eussent attaché tant d'importance à ce qui n'eût été

rien. Rome, à laquelle elles dictent la loi, les a secondées. Mais ce qui a été dit, a été dit et ne se perdra pas dans le monde.

Les divers partis se remuent en France, comme des enfants qui jouent à colin-maillard, le bandeau sur les yeux, et se heurtent contre les murs, en cherchant à saisir ce qui leur échappe sans cesse. Ce spectacle fait pitié. Mais croyez-moi, les vrais événements dépendent de causes plus hautes, et les peuples, quoi qu'on fasse et quoi qu'ils fassent, marchent vers le but qu'ils atteindront. Tout les y conduit malgré ceux qui s'imaginent les gouverner. Voyez l'Espagne. J'ai vu, observé, appris bien des choses dans mon dernier voyage. Ce que je désirerais le plus voir à présent, ce serait vous bien portante, heureuse et contente, sous vos beaux arbres de Saint-Prix, ou, dans cette triste et sombre saison, rue Saint-Lazare, au coin d'un bon feu : nous aurions à causer de tant de choses. Au moment où vous êtes partis, s'en aller était sage peut-être, mais j'avoue qu'aujourd'hui je n'aperçois pas pourquoi vous prolongeriez votre exil. Au moins, je le répète, fuyez le rude et dangereux hiver des âpres contrées où vous êtes. Imitez l'oiseau voyageur. Ce serait, en vérité, grand'pitié que de nous, si notre raison superbe ne valait pas son humble instinct. Mille amitiés à M. Cottu. J'embrasse vos petits enfants.

CCXII

La Chênaie, le 12 décembre 1832,

Je vois d'ici, ou à peu près, la maison que vous habitez, sur une place où les juifs ont élevé un monument assez ridicule au roi Victor, ou au roi Félix,

qui n'en sera ni plus grand ni plus petit dans la postérité, s'il y a pour lui une postérité[1]. Ces pauvres gens, je parle des rois, ont de singulières imaginations. Ils se figurent que leurs faits et gestes, quelque minces qu'ils soient, intéresseront prodigieusement les générations qui viendront après eux, et que leur histoire est l'histoire de l'humanité. Il s'en manque quelque chose.

Je ne doute point que le doux climat de cette belle côte de Nice, l'air moite et suave que vous y respirez, ne vous délivre tout à fait de ce catarrhe opiniâtre dont vous avez tant souffert. Mais je ne doute guère plus qu'il ne revînt bientôt, et plus dangereux peut-être, si vous ne retourniez, pour quelque temps, sous le (*sic*) rude atmosphère de la Suisse. Je sens toutefois la force des motifs qui vous attachent à ce pays, et si je vous engage à le quitter, c'est premièrement que la vie doit passer avant tout, et qu'ensuite je crois possible de trouver, en des contrées moins rigoureuses, les mêmes avantages ou des avantages analogues. Il serait bon que vous prissiez là-dessus, plus tôt que plus tard, des informations. La partie de l'Italie, voisine du Tyrol et des Grisons, est charmante pour les sites et pour le climat, et l'on doit y trouver des ressources pour la langue allemande. Vous avez encore les bords du Rhin, où l'hiver est beaucoup moins dur qu'en Suisse. Je conviens que celle-ci a des ravissants points de vue. Il y manque cependant la lumière du Midi, et ces lointains vagues et vaporeux qui font l'un des plus grands charmes des paysages. Aussi, jamais ses montagnes, ni aucunes montagnes en général, n'ont-elles jamais rien fourni aux grands peintres, si ce

[1] Mme Cottu était alors à Nice.

n'est des cadres. Quant à l'impression que l'on éprouve au milieu de ces gigantesques rochers, il me semble qu'ils écrasent et attristent l'homme par leur disproportion avec lui. Ils l'enfoncent dans le sentiment de sa petitesse et de son impuissance, mais nous causerons de cela une autre fois.

Rien n'est encore fini pour mes malheureuses affaires. Cependant, il y a beaucoup d'apparence qu'elles se termineront prochainement par une transaction qui m'assurera pour huit années quelque tranquillité personnelle, moyennant l'abandon de tout ce que je possède et principalement de mes livres que M. de la B... fera vendre pour son compte, et dont il touchera le produit de préférence aux autres créanciers, sauf à compter de nouveau, à la fin de ces huit années, s'il n'est pas remboursé complètement. Voilà ce qui est à peu près convenu : mais, dans ces sortes d'arrangements, rien n'est certain qu'après la signature. Mes derniers jours sont fort amers, amers de toutes les façons. J'ai eu confiance dans la probité des hommes, et ils m'ont trompé. Je n'ai pas voulu croire à leur fausseté, à leur malice, et je suis victime de leur malice et de leur fausseté. J'élevais ma frêle tige vers le ciel, sur la foi de quelques rayons qui l'attiraient par leur éclat et leur douce chaleur ; et l'orage est venu ; et les vents ont soufflé, et la pauvre tige est là, gisante, sur la terre froide et nue.

Je ne sais que vous dire sur ce qui se passe en France. Rien n'a de caractère déterminé : tout flotte languissamment comme les âmes elles-mêmes, sans vigueur, sans volonté. L'on s'en va à travers le temps, mettant avec timidité un pied sur un jour, un pied sur un autre, comme celui qui traverse, de pierre à pierre, un sol submergé. Égoïsme, fourberie, lâcheté, bassesse, on ne voit que cela au fond des

cœurs : jamais spectacle plus dégoûtant ne souilla des regards humains. En deux mots, voilà notre état. Heureux qui pourrait, loin de cette boue, trouver un asile au bout du monde.

Adieu, et dites-moi bientôt que votre santé ne vous laisse plus rien à souhaiter.

CCXIII

La Chênaie, le 22 janvier 1833.

Il est vrai que j'éprouve de fois à autre un abattement profond. Ce n'est pas que j'aie jamais rien attendu des hommes ; mais, outre qu'il y a un excès d'ingratitude et de noire malice qui fait mal à l'âme, même lorsqu'à une longue distance de vous, vous en rencontrez des exemples dans l'histoire, bien qu'en aucune façon ils ne vous touchent personnellement, ce n'est pas une souffrance médiocre que de sentir sa vie tout entière décomposée par les passions d'autrui, de se trouver comme perdu dans un vide ténébreux, persécuté, calomnié, dépouillé, pouvant être forcé demain d'aller mendier un asile ou un tombeau dans une terre étrangère, en punition d'avoir été victime des plus odieuses fraudes et du plus infâme brigandage. Mais il faudrait que tout cela fût expliqué de vive voix, car l'impression qu'on reçoit des choses, résulte, comme vous le savez, de mille et mille détails, dont je me garderais bien de remplir cette lettre, quand elle les pourrait contenir. Je ne vous ai déjà que trop fatigué de mon triste moi. Et puis j'aime mieux me réjouir de vos joies que de vous affliger de mes peines. Le retour de votre santé qui vous montre à peu de distance une douce et prochaine réunion

avec votre mari et vos enfants, doit répandre du charme sur les jours que vous avez encore à passer à Nice. Je m'étais trompé sur votre maison. A présent je la vois, ce me semble, avec sa belle perspective sur cette mobile mer, qui ressemblerait encore plus à la vie humaine si ses flots, d'ordinaire si transparents, étaient plus agités et plus troublés par les tempêtes. Sous ce rapport, notre Océan a plus de mélancolique grandeur. Lorsque ses vagues parties des extrémités de l'Asie viennent se briser sur nos grèves désertes, on dirait que c'est la terre qui se plaint, et chaque bruit de la lame, monotone et triste, semble un de ses gémissements.

J'espère qu'à la fin de l'été, M. Cottu se décidera à rentrer en France. Tout annonce qu'elle croupira quelques années encore dans la fange où elle est plongée. Il n'y a pas dans les âmes assez d'énergie pour qu'on puisse craindre de grands désordres. Il n'est presque personne qui ne redoute un changement quelconque, dans la peur de voir ses intérêts matériels compromis. Les causes morales ne réagiront que plus tard. D'un autre côté, quelle que soit l'inquiétude des puissances, et leur haine pour nous, elles tremblent de commencer une guerre dont les résultats seraient pour elles si incertains. Leurs finances sont délabrées, les peuples souffrent, murmurent; on ne sait ce qu'ils feraient dans un mouvement européen, qui les mettrait en contact, sinon avec la liberté, du moins avec le principe de liberté. Et puis la politique de chaque cour se défie grandement de la politique des autres. Les intérêts se croisent, et deviennent, d'année en année, plus opposés. La question de la Turquie, celle de la Grèce, celle de la Belgique, celle de l'Espagne et du Portugal renferment une multitude de germes de discorde, qui

empêcheront quelque temps la guerre en empêchant une coalition. Au delà de ce terme, que veut-on prévoir ? Dans les temps où nous sommes, il faut, comme l'oiseau de mer, s'abandonner au vent.

« Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soins. »

Bref, je conclus à ce que vous reveniez. Vous savez s'il me sera doux de vous revoir, et s'il m'est doux de vous le dire.

CCXIV

La Chênaie, le 8 mars 1833.

Puisque la Providence vous a justifiée, je ne vous gronderai pas. C'était pourtant une grande imprudence. Exposer votre vie pour éviter deux mois de plus d'ennui, pour abréger de cet espace de temps une séparation qui pouvait, par là, devenir irrévocable ! Je reconnais bien là votre tendresse pour votre famille, mais non pas cette raison forte qui devrait en diriger les actes[1]. Je disais tout à l'heure que je ne vous gronderais pas, et voilà qu'au même moment je tombe dans la gronderie. Brisons donc là-dessus. Tout considéré, tout pesé, vous finirez, je crois, par conclure, et avec grande raison, à mon avis, que la France est encore le séjour qui vous convient le mieux. Les catastrophes que vous craignez s'étendront à toute l'Europe ; ainsi vous les rencontrerez, quelque part que vous alliez, et il y a des pays où elles seront plus rudes que dans le nôtre. Vous voyez l'horizon trop noir, comme il arrive toujours quand on regarde de loin. Je ne dis pas qu'on n'ait

[1] Mme Cottu était retournée à Lausanne.

à souffrir, mais ces souffrances ne sont pas telles que vous vous les représentez d'après des événements antérieurs. Désormais, grâce à Dieu, rien de semblable n'est possible chez nous. Ailleurs, c'est autre chose, par exemple, en Espagne et surtout en Angleterre. Quant à nous, bon gré mal gré, nous allons à la République, et je m'en réjouis, parce que nul autre gouvernement que celui-là ne saurait s'établir d'une manière durable. Ce qui fait la difficulté d'y arriver sans de grandes commotions, c'est, en premier lieu, les intérêts contraires des partis, et, en second lieu, les fausses idées qui ont pris domicile en beaucoup de têtes. Cependant, remarquez que, tout en rejetant le mot avec frayeur et avec horreur, tous demandent la chose. Ne voilà-t-il pas les légitimistes qui font des associations pour conquérir l'*émancipation politique*? Vous me direz : Ils ne sont pas en cela de bonne foi. Cela peut être, et je le crois de beaucoup d'entre eux. Cependant, ils ne laissent pas de modifier peu à peu l'opinion, et l'opinion ne retourne point en arrière. Pourquoi, d'ailleurs, se jettent-ils dans une voie si nouvelle pour eux ? Quel est leur but ? De donner de la force à leur parti, de l'appuyer sur quelque chose de vivant, de national. Ils jugent donc, le mot mis à part, que les idées républicaines dominent dans la nation, et en cela ils ne se trompent pas, quoique peut-être il valût mieux dire les sentiments, les intérêts, car les idées sont rares de tout temps. Spirituellement et matériellement, la France est une vaste démocratie : c'est un fait que nul ne changera. Donc, c'est dans la démocratie qu'il faut chercher les conditions de vie, une organisation qui puisse s'affermir. Toute autre tentative n'est, à mon avis, qu'une folie solennelle. Quant au plat despotisme qui rampe aujourd'hui sur la France et qui la

salit de sa bave dégoûtante, ses destinées ne seront pas longues. Elles peuvent être néanmoins de quelques années, et, pour mon compte, je ne désire pas qu'elles soient trop abrégées, afin qu'une opinion plus ou moins saine ait le loisir de se former et de croître. Cette opinion sera le fruit de la presse, unique planche de salut qui reste au monde, dans ce grand naufrage du passé.

Ce n'est que depuis peu de jours que mes affaires se sont enfin arrangées, du moins en partie. Une transaction a été signée avec l'homme qui me poursuivait, et cet homme est maintenant dans un monde où l'on entre nu avec ses œuvres. Que Dieu ait pitié de lui ! C'est un vœu que je forme de grand cœur. Il me reste un second procès avec le libraire, autre fripon plus impudent encore. Ainsi, comme vous le voyez, je ne suis pas hors d'embarras. Seulement, j'ai obtenu, à l'aide de nouveaux sacrifices faits par ma famille, ma sécurité personnelle.

Mille amitiés à M. Cottu. Je partagerais bien vivement le plaisir des conversations qu'il désirerait, me dites-vous. Je n'ai, jusqu'à présent, aucun projet de voyage à Paris. A moins que mes affaires ne m'obligent d'y aller, je resterai ici peut-être deux années encore. J'embrasse vos petits enfants. Que Dieu les bénisse, et vous, et tout ce qui est à vous.

CCXV

La Chênaie, le 26 mai 1833.

Je ne crois pas que vous pussiez prendre une meilleure résolution pour votre hiver que celle dont vous me faites part. Il faut voir l'Italie une fois, afin de

la regretter le reste de sa vie. Et pourtant, ce pays si beau, je ne voudrais l'habiter pour rien au monde, à cause des odieux gouverneurs qui, de ce paradis, ont fait un tombeau. Vous y serez dans une saison moins agréable peut-être que vous ne vous y attendez. Il y a trois ou quatre mois de pluies presque continuelles et quelquefois d'un froid assez vif. Le printemps et l'été, quelque grande que soit la chaleur, est la saison où l'Italie apparaît dans tout son éclat. Elle est elle alors ; à partir d'octobre, de novembre au plus tard, c'est quelque chose qu'on a déjà vu et qui ne frappe que médiocrement. De tous les pays de montagnes que j'ai traversés, le Tyrol est celui qui me plaît davantage. Vous y trouverez des sites ravissants, une fraîcheur, une verdure, une pureté d'air, un calme qui fait qu'à chaque pas, pour ainsi dire, on serait tenté de s'arrêter là et d'y finir ses jours. Le peuple y est bon, affable, hospitalier. Venise, dans sa désolation, vous offrira un spectacle unique de grandeur passée et de misère présente. Cette mer, ces canaux, ces îles, ces palais sont toujours là ; mais ce qui animait, vivifiait tout cela, n'y est plus. L'aigle autrichienne plane sur les ossements de la ville ruinée et sur les restes asservis de son antique population, qu'elle épouvante de ses cris rauques. Cependant, ce n'est rien en comparaison de Ferrare, où vous passerez aussi sans doute. Vous vous croirez dans une nécropole, et vous ne vous tromperez pas. Il vous faudra prendre à Rome certaines précautions pour votre santé, qu'on vous indiquera sur les lieux. Je n'y ai guère vu, à mon dernier voyage, que deux ou trois religieux et quelques familles polonaises qui l'ont quittée depuis. Je tenais à n'y pas étendre mes relations, et cela m'était assurément bien facile, avec le genre de faveur dont j'y jouissais. Il n'est point de

maladie qui paraisse aux Romains aussi contagieuse que la disgrâce. Toutefois, je dois dire que, là comme partout, il se trouve des hommes qui font exception. Du reste, les Romains ne se voient qu'entre eux : impossible aux étrangers de pénétrer dans leur intérieur. Pour eux, il n'existe que deux maisons, celle de Torlonia, le banquier, et celle de la princesse Massimo. Je ne suis jamais allé ni dans l'une ni dans l'autre, et n'aurais pas été tenté une seule fois en vingt ans d'y mettre le pied. J'ai vu trois ou quatre fois Mme de Sainte-Aulaire et je n'ai eu qu'à me louer de ses politesses dont j'ai gardé le souvenir. Son mari n'a pas été, comme particulier, moins bien pour moi [1]. Comme ambassadeur, il a fait son métier, c'est naturel. Il est triste seulement quelquefois d'avoir certains métiers à faire. Après tout, si vous séjournez quelques mois à Rome, cette ville vous plaira. Elle fait beaucoup rêver. C'est une sorte de vaste tombeau des peuples et des siècles. On y voit des ombres qui passent et des cadavres qui pourrissent. A votre retour, n'oubliez pas Pise. Son dôme, sa tour, son baptistère et son Campo-Santo, situés près l'un de l'autre, en un lieu isolé, où l'air circule, où il y a de l'herbe et du silence, forment un ensemble incomparable de monuments uniques dans leur genre.

Je ne sais que vous dire sur vos enfants, sinon que s'ils étaient les miens, jamais je ne les confierais aux jésuites. Il se peut, néanmoins, que vous n'ayez pas le choix d'un autre parti. Alors ce sera une nécessité, mais, à mon avis, une triste nécessité. Vous ne me parlez d'aucun projet de retour en France. Il est vrai que de projeter pour plus d'une année, ce serait beaucoup dans le temps où nous sommes. Ma pensée.

[1] Le comte de Sainte-Aulaire était ambassadeur de France à Rome.

pour ce qui me touche, ne va pas même si loin. Apporté ici par la vague, j'y reste jusqu'à ce qu'une autre vague me reprenne pour me jeter ailleurs. Ainsi, me laissé-je aller, en attendant le dernier flot qui me déposera sur le rivage éternel. Je vous conseille de ne pas traverser le Tyrol plus tard que le mois d'août, si vous voulez y voyager agréablement et voir le pays dans sa beauté.

Mille amitiés à M. Cottu et mille caresses à vos petits enfants. Ils ne me reconnaîtraient plus, ni vous peut-être, tant j'ai vieilli. Adieu, adieu.

CCXVI

La Chênaie, le 23 juillet 1833.

Je regrette beaucoup que vos projets aient été déconcertés, car difficilement on retrouve deux fois l'occasion de faire un voyage tel que celui que vous deviez entreprendre vers la fin de l'été. Toutefois, si vous passez l'hiver à Rome, le printemps à Naples, rien, ce me semble, ne vous empêcherait de revenir par le nord de l'Italie, et puis de traverser le Tyrol, pour vous rendre dans l'Allemagne méridionale. Arrivés à Francfort, vous descendriez en bateau le cours du Rhin, qu'on dit être, en son genre, un spectacle ravissant. Au reste, ce dernier voyage, en tout ou en partie, est lui-même, comme vous le dites très bien, subordonné à mille événements impossibles à prévoir. D'un jour à l'autre, l'Italie entière peut être en feu. La fermentation y est extrême, et pour contenir ses populations, on est forcé d'appesantir sur elles l'oppression même qui les irrite et les désespère. Le premier ébranlement qui aura lieu sera le signal de la guere universelle, de la double guerre des sou-

verains entre eux et des peuples contre les souverains. L'Angleterre touche à une révolution, et une révolution en Angleterre est une révolution dans le monde. Il faut voir les choses telles qu'elles sont. Il ne sert de rien de mettre nos pensées, nos désirs, nos préférences à la place des faits, et ce ne sont point nos opinions, ni nos affections qui gouvernent le monde. Attendez-vous à des luttes terribles, à un bouleversement complet, qui précédera l'établissement, lointain peut-être, d'une société toute différente de celle qui s'écroule. Les vieilles monarchies sont condamnées et nous assistons à leur supplice, trop mérité par des siècles de crimes. Le mot n'est pas trop dur, appliqué au système qu'elles ont représenté, et dont les vices secrets, développés par le temps, ont produit l'horrible tyrannie qui presque partout pèse sur les peuples. Pour s'y dérober, peut-être passeront-ils par une tyrannie plus horrible encore mais qui durera peu. Elle sera la conséquence des préjugés, de l'apathie et de l'égoïsme de ceux qui, ayant intérêt à conserver l'ordre, ne savent ni s'entendre pour cela, ni se résoudre au moindre sacrifice. Il leur arrivera ce qui arrive à une armée sans courage et sans discipline : Ils seront battus par une poignée d'hommes.

Il serait trop long de vous expliquer ce que je pense des jésuites. Je vous dirai seulement que je conçois très bien les motifs qui vous déterminent, dans votre position particulière, à leur confier le soin de vos enfants. Le reste pourra être, quand nous nous reverrons, le sujet d'une conversation, et même assez longue.

J'ai lu Pellico et j'en ai été ravi [1]. La monotonie que

[1] Lamennais parle ici du fameux livre de Silvio Pellico, *I miei prigioni,* qui venait d'être traduit.

vous lui reprochez était, je crois, inévitable. Que pouvait-il faire que raconter les tortures de chaque jour et la résignation de chaque jour ? Mais en cela il n'a peint que le chrétien passif, que le martyr. Le chrétien combattant compléterait le tableau, et ce chrétien, c'est la Pologne, la Belgique, l'Irlande et la Suisse aussi dans les anciens jours, ainsi que l'Italie au temps de la ligue lombarde. Le livre de Mickiewicz, *Les Pèlerins polonais*, correspond un peu à ce dernier point de vue. On traduit, me dit-on, ses autres ouvrages. Des personnes qui lisent le Polonais en parlent avec enthousiasme, et sur ce que j'en ai entendu moi-même, je n'hésite pas à placer l'auteur à la tête des poètes vivants.

Les difficultés qu'on vous a faites pour votre petit ouvrage d'éducation ne me surprennent point. Veuillez le faire remettre à M. Gerbet, rue de Vaugirard, n° 77. Il trouvera le moyen de me le faire passer. Je serais bien aise que vous y fissiez joindre les observations des censeurs. Je vous en dirai mon avis avec une pleine franchise.

Je ne vous demande point où vous vous fixerez après votre voyage d'Italie. Qu'en pouvez-vous savoir ? Il s'écoulera un siècle d'ici là. Seulement, si j'en juge par ce que j'ai toujours éprouvé hors de France, votre exil volontaire doit vous sembler bien long. Rien ne saurait jamais remplacer la patrie. Notre berceau nous attire toujours, et près de lui les douleurs sont plus douces que les joies ailleurs. Combien de fois, loin de ma terre natale, n'ai-je pas aspiré, avec une sorte d'émotion inexprimable, le souffle de l'Ouest qui, en passant, avait caressé nos bruyères, et qui m'arrivait tout chargé de souvenirs ? Le plus beau ciel ne vaut pas le ciel qui a souri à notre enfance, ni les plus délicieuses contrées les

âpres campagnes où errèrent nos premières rêveries. Mille compliments affectueux à M. Cottu. J'embrasse vos petits enfants. Partout où vous serez, j'espère que vous aurez pour moi quelques pensées. Vous êtes, dans le fond de mon cœur, toujours présente à la mienne.

CCXVII

La Chênaie, le 29 septembre 1833.

Croyez-vous donc que des souvenirs tels que ceux qui nous unissent depuis tant d'années puissent jamais s'affaiblir ? Que jamais votre affection puisse cesser de m'être, au milieu des douleurs de la vie, l'une des plus douces consolations que m'ait ménagées la Providence ? Non certes, et vous le savez bien ; il y a des choses intimes sur lesquelles le cœur ne saurait se tromper. Vous me parlez des Feuillantines ; Cernay est du même temps. Tout cela m'apparaît aujourd'hui comme une sorte de rêve. Les réalités du présent sont si différentes ! Dans notre triste existence, il n'y a de bon que les souvenirs sur la terre et des espérances dans le ciel.

Enfin, après tant de projets de voyage, tout se borne pour vous à changer de maison. Je suis charmé que celle où vous venez de vous établir vous plaise. C'est beaucoup que d'être bien chez soi. Cependant, il faut encore tenir compte du climat, et je crains pour vous celui dont vous avez déjà éprouvé les tristes effets. Au moins, prenez toutes les précautions qu'il vous est possible de prendre contre l'air glacé des montagnes dont votre poitrine a tant souffert. Je trouve bien faibles les motifs qui vous ont fait renoncer à passer l'hiver en Italie. Il est vrai qu'il existe dans

ce pays une agitation intérieure et proportionnée aux tortures que ses tyrans lui font subir. Mais jusqu'à ce qu'une guerre européenne fasse naître en sa faveur des chances de succès qu'il n'a pas maintenant, je doute beaucoup qu'il y éclate des troubles qui seraient trop aisément réprimés. Que peuvent les malheureux habitants de ces belles contrées contre les armées de l'Autriche? Ils ont d'ailleurs perdu l'habitude de combattre, et ils n'ont pas, comme les Polonais, cet esprit de sacrifice qui jette les biens, le sang, la vie, sans hésitation, sans calcul, dès qu'il s'agit de défendre la patrie ou de la recouvrer. Et à ce sujet, je vous avouerai qu'il m'est impossible d'approuver les sentiments de M. Cottu à l'égard de la France. La France est encore, à tout prendre, la première nation de l'Europe. Si, en ce moment, elle semble dégradée par son infâme et lâche gouvernement, elle se relèvera plus brillante, et plus grande, et plus forte, dès que l'heure qu'elle attend aura sonné, parce qu'elle porte en son sein les destinées du monde. Il faut, pour l'apprécier, avoir vu les autres pays et les autres peuples. Je connais l'Italie, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne, et je répète ici ce que j'ai dit bien des fois à l'étranger, qu'à mes yeux six mois de vie en France valent mieux, et beaucoup mieux, que vingt années ailleurs. Et pourtant, que de choses encore à désirer et à conquérir! Que de fers à rompre! Que de maux à remédier! Patience! Dieu achèvera son œuvre.

D'après tout ce que je sais, et de divers côtés, de la maison de M. d'Aulnoys, vos enfants ne sauraient être nulle part mieux que là. Je souhaite donc vivement que toutes les difficultés s'aplanissent. Denys Benoist pourra, je crois, y réussir mieux que personne, et nous savons tous deux le zèle qu'il y

mettra. Il a passé ici un peu moins de deux jours avec son beau-père et son fils aîné, qui est un fort joli enfant[1]. Nous avons beaucoup parlé de vous, comme vous le pensez bien, et après cela de mille choses diverses, de ce qui occupe les esprits et aussi de ce qui ne les occupe guère. Nous comptions reprendre à Paris ce commencement de conversation. J'étais à peu près décidé à aller à Paris cet hiver. Depuis, j'ai changé de résolution. Différents motifs m'ont déterminé à prolonger, sauf les circonstances imprévues, d'une année encore mon séjour ici. J'y suis mieux placé pour travailler, et j'y vis plus économiquement. Bien que ma dépense soit partout des plus médiocres, une légère différence ne laisse pas d'être considérable pour moi. La plus grande gêne que j'éprouve dans ma solitude, c'est que, pendant trois mois de l'année, elle n'est pas solitude du tout, et que les visites, les unes agréables, les autres non, se succèdent tellement, qu'il faut renoncer durant ces trois mois à toute occupation suivie, ce qui fait une énorme perte de temps. Je vais, sous ce rapport, entrer dans la bonne saison. Les pluies commencent, les chemins deviennent mauvais; chacun rentre chez soi et y reste. Aux premiers froids je rallumerai mon feu et me rejetterai dans le cours de mes rêveries jusqu'au mois de mai, où le soleil, alors si beau, attire dehors toutes les pauvres créatures vivantes. Après avoir grondé M. C... de sa fureur d'émigration que je ne lui pardonne point, dites-lui, je vous prie, mille et mille amitiés de ma part. Je rends à vos chers petits enfants leurs aimables et douces caresses, et je finis en vous recommandant de nouveau, et avec toutes sortes d'insistances, le soin de votre santé. Ce sera

[1] Denys Benoist avait épousé Mlle d'Azy.

aussi soigner la mienne, et de la manière assurément qui me sera le plus sensible. Adieu, adieu.

CCXVIII

La Chênaie, le 18 novembre 1833.

On vous aura, je pense, renvoyé à Nice la dernière lettre que je vous ai adressée à Lausanne, et qui a croisé la vôtre du 24 octobre. J'insistais fortement pour que vous prissiez le parti auquel vous vous êtes décidée avec tant de raison. C'eût été au moins une imprudence excessive que d'exposer votre poitrine, déjà fatiguée, à un nouvel hiver des Alpes. Grâce à Dieu, me voilà tranquille. Il n'est point, dans cette saison, de climat plus doux que celui de Nice ; il l'est plus que celui d'aucune autre ville d'Italie. J'ai pu en juger par moi-même, l'an dernier, à cette époque. Si j'avais fait ce voyage plus tard, je ne me serais pas arrêté seulement une demi-journée dans ce lieu qui alors m'était fort indifférent. A présent je reporte mes souvenirs sur ce que j'y ai vu, et surtout sur cette belle vallée, si riche et si gracieuse, dont la ville occupe l'ouverture. Elle sera souvent, je crois, pour vous un but de promenade, et j'aime à m'imaginer que vous y penserez quelque fois à moi. Si vous pouviez au printemps aller à Gênes, et revenir ensuite à Marseille par la Corniche, vous verriez des sites enchantés sur les bords de cette mer si brillante, si azurée, qu'on ne quitte pas un seul instant. Ces pays où le soleil répand une si belle lumière, une si douce chaleur, me plaisent bien plus que la Suisse avec son atmosphère blanchâtre et ses rocs glacés. Nul horizon entre ces rudes montagnes qui vous écrasent de leur

poids. Or, un paysage sans horizon est une vie sans avenir. J'aime que ma vie se perde dans le lointain sur des objets qui fuient et se perdent dans je ne sais quel vague mystérieux, comme l'homme lui-même et ses espérances. L'âme s'en va là, doucement portée par ses rêveries indéfinissables. Mon horizon à moi, jusqu'à présent, ce sont les murs de Sainte-Pélagie[1]. Cependant mon avocat fait peu de doute que ma requête ne soit admise. Ce sera probablement une affaire décidée au plus tard le mois prochain. Si elle l'est contre moi, je dirai à Dieu : Me voilà errant sur la terre, conduisez-moi où il vous plaira. Les Orientaux, plus sages que nous, appellent leurs maisons des caravansérails ; ils savent qu'ils peuvent avoir à en partir à chaque instant, et que ce n'est pas là le gîte du soir. Celui-ci du moins on le trouve partout, à l'heure où, comme disait ce sauvage, notre soleil descend derrière les collines de l'Ouest. Le mien décline au milieu des nuages, et le vent qui agite mes cheveux à demi-blanchis est âpre et violent.

C'est beaucoup d'avoir trouvé M. votre père à Nice et d'être tranquille pendant votre absence, sur vos petits enfants. J'espère que, puisque M. Cottu consent à quitter Lausanne à l'automne, il se déterminera à revenir en France. Si elle est de nouveau bouleversée, il est bien vraisemblable que l'Europe entière le serait également, et alors on est toujours mieux et plus en sûreté en son pays qu'ailleurs. En aucun cas, je ne crois à des proscriptions. Ni les esprits, ni surtout les mœurs ne sont aujourd'hui tournés vers ces scènes atroces. Au fond on a gagné

[1] Lamennais redoutait encore la contrainte par corps à laquelle il échappa. On verra que, plus tard, il fit connaissance avec Sainte-Pélagie.

beaucoup, et l'on gagne chaque jour. Le mal est que le gouvernement, tel que les partis le conçoivent, au lieu d'être l'expression du pays même, de ses intérêts, de ses volontés, ne peut jamais être que le représentant de l'une des factions qui le divisent. Espérons que cela finira.

Adressez-moi vos lettres simplement à *Dinan, Côtes-du-Nord;* s'il vous est égal de les affranchir, ce sera quelque chose pour moi dans ma position présente.

Adieu, adieu ; soignez-vous comme vous soigneriez un de vos enfants.

CCXIX

108, rue de Vaugirard, ce 2 décembre 1833.

Vous concevrez facilement que je ne vous aie pas répondu plus tôt, quand je vous dirai qu'avec la fièvre à peu près toutes les nuits, je me suis de plus trouvé, depuis mon arrivée ici, surchargé d'occupation de toute sorte, sans parler des visites à faire et à recevoir, ce qui ne finit point, quelques précautions que l'on puisse prendre pour en réduire le nombre. Les journaux vous auront appris, en outre, à quel redoublement de persécutions je suis en butte depuis quelque temps. Les passions politiques sont implacables, et surtout celles des partis qui se sentent mourir. Cela use ma santé, mais n'abat point mon âme. Je suis heureux de n'avoir jamais attaché que bien peu de prix à l'approbation des hommes, car il en résulte que leur blâme, leur haine, leurs injures ne m'affectent guère non plus.

On m'a remis votre manuscrit[1]. Je l'ai lu. Les observations du censeur, quoique dures et malveillantes, sont pour la plupart justes au fond. Il y a de l'inconvénient et du danger, pour quelqu'un qui n'a pas fait une étude spéciale de la religion, d'essayer de l'expliquer, même à des enfants, dans un ouvrage qui n'est qu'un développement du catéchisme. Bien qu'il y ait dans votre écrit des choses excellentes, je ne vous aurais, par cette raison, jamais conseillé de le faire imprimer. Je remettrai le manuscrit à M. Cottu, lorsqu'il viendra à Paris. Combien je regrette que vous n'y veniez pas avec lui !

Je ne comprends rien à cette obstination de rester en Suisse. C'est bien assez de quitter sa patrie quand on y est forcé, sans encore s'en exiler volontairement. Tous ceux que des craintes, bien ou mal fondées, en avaient chassés il y a trois ans, y sont maintenant revenus et y vivent tranquilles. Qu'est-ce qui vous empêche d'en faire autant ? Je sais bien que la France n'est point à l'abri de nouvelles commotions politiques; mais les autres pays ne le sont pas non plus, et si l'on voulait n'habiter que là où l'on est assuré de trouver une paix imperturbable, il faudrait vite sortir de ce monde. Dieu est partout, et sa providence veille aussi partout sur ses enfants.

Je regrette que vous n'ayez pu vous arranger avec M. d'Aulnois, mais ce qui est fait est fait, et vos enfants, après tout, seront, je crois, à l'abri, du moins sous les rapports essentiels. C'est une grande sécurité.

L'hiver a commencé dans nos climats. Après une longue sécheresse, nous avons de la pluie, un ciel noir et triste ; mais nous n'avons point votre froid aigu et cet air qui pénètre comme une pointe d'acier.

[1] Celui du cathéchisme pour les enfants du peuple, dont il est parlé dans les lettres précédentes.

et que je crains tant pour votre poitrine. Prenez au moins toutes les précautions qu'il sera possible de prendre pour vous garantir de ses effets, que vous ne connaissez déjà que trop. Je hais les montagnes depuis que vous y êtes, et je le dirai bien à M. Cottu. Adieu, l'on m'interrompt ; pensez à moi, priez pour moi : c'est ce que je fais pour vous sans cesse.

CCXX

Paris, le 14 décembre 1833.

Je vous sais gré de m'avoir écrit avec franchise tout ce que vous pensiez. Des motifs totalement différents de ceux qui vous préoccupent m'avaient déjà fait prendre le parti que vous m'engagez à prendre, lorsque j'ai reçu votre lettre [1]. Vous le regarderez comme conséquent aux principes que j'ai précédemment soutenus, et néanmoins, il est certain que c'en est une immense et profonde déviation, une déviation telle que ma conscience me le reprocherait bien vivement, si des considérations d'un autre ordre et d'un autre genre n'avaient dû, je crois, me déterminer. Je ne peux pas vous en dire davantage dans une lettre, et j'abrège celle-ci forcément, à cause des spasmes que le séjour de Paris m'a rendus et qui me font beaucoup souffrir depuis quelques jours.

Croyez plus que jamais à mon attachement aussi profond qu'inaltérable.

[1] Lamennais venait d'écrire à Grégoire XVI une lettre par laquelle il déclarait avoir pris la résolution de rester à l'avenir, dans ses écrits et dans ses actes, totalement étranger aux choses qui touchent à l'Église.

CCXXI

Paris, 26 mars 1834.

Si vous me demandez pourquoi tant de mois se sont écoulés sans que vous reçussiez aucune lettre de moi, en vérité je ne le sais pas. J'ai été souffrant, distrait, occupé, tiraillé de mille manières. Ce n'est pas là pourtant la cause de mon silence. J'eusse bien pu trouver certainement une demi-heure par-ci par-là, pour vous demander de vos nouvelles et me rappeler à votre souvenir. Le fait est que je me sens pris d'un tel dégoût d'écrire, que la seule pensée d'une lettre à faire produit sur moi l'effet d'une montagne à soulever. Aussi ai-je laissé là toutes mes correspondances, ce qui n'est pas, je le sens grâce à Dieu très bien, laisser là ses affections. Vous me direz que cela ressemble beaucoup à une maladie : eh bien, je réclame un peu de l'indulgence qu'on doit aux malades. Au fond, qui n'est pas malade en ce temps-ci? Qui n'éprouve pas, à quelque degré, les effets de ce je ne sais quoi d'affaiblissant et d'inconnu qui se trouve dans l'air qu'on respire? Je ne vois personne qui ne s'en plaigne. Tout le monde est tourmenté d'un malaise secret dont il ne connaît ni la nature ni le remède. Nous ressemblons à des passagers abattus par le mal de mer sur le vaisseau que roule la vague. Et il faut avouer que les secousses sont un peu vives et un peu brusques. Toutefois, ce vaisseau si ballotté qui porte le genre humain et ses espérances ne périra pas : il y a pour lui un port, et il y abordera. Ceci est l'essentiel; le reste importe peu. Quant à moi, fatigué de Paris, je vais chercher quelque repos dans ma solitude ordinaire. Je pars dans quinze jours pour la Bretagne,

avec l'intention d'y passer deux ou trois ans, intention que mille circonstances pourraient néanmoins, déranger. J'aspire aux champs, à leur air si doux, à ce calme qui vous enveloppe comme un vêtement moelleux. Même dans les plus beaux pays, je n'aime point les villes. J'étais né pour tracer mon sillon en plein air, sous un ciel libre et borné seulement par quelques arbres à l'horizon. Les murs m'écrasent. Ils me déplaisent partout, jusque dans les parcs et dans les jardins. Oh! qu'ils devaient respirer à l'aise dans le vaste désert du monde nouveau, ceux qui virent les premiers le soleil se lever sur les jeunes forêts et les prairies sans bornes! A présent la terre couverte de maisons, coupée de fossés, de murailles, de haies, n'est plus guère qu'une prison pour l'homme. Êtes-vous toujours contente de la vôtre? N'éprouvez-vous point quelquefois le regret de la patrie? Vos yeux ne se tournent-ils pas tristement vers elle? Ne la cherchent-ils point, au delà de ce beau lac qui déroule à vos pieds ses eaux limpides, dans ce lointain si plein d'émotions où, quand le regard s'est arrêté, l'âme pénètre, et pénètre encore? Ulysse, assis sur le rivage de l'île de Calypso, désirant d'apercevoir la fumée de son pays et puis de mourir, est une des choses qui m'ont toujours le plus profondément touché. Parlez de moi à M. C... J'embrasse vos petits enfants. Ils ont dû croître beaucoup depuis que je ne les ai vus. Adieu, vous savez bien ce que vous m'êtes, ce que vous me serez toujours.

CCXXII

La Chênaie, le 25 avril 1834.

Vous avez complètement raison quand vous dites

qu'aucun motif ne peut excuser mon si long silence; aussi ne cherchè-je point à l'excuser. Comme je vous l'ai dit à peu près, je le crois l'effet d'une espèce de maladie de l'âme.

Ne connaissez-vous pas cet état de faiblesse et de langueur qui fait qu'on ne saurait se résoudre à faire le plus petit mouvement? Eh bien, c'est pour l'esprit quelque chose de semblable à cela. Que voulez-vous? C'est de la souffrance, et l'on n'est pas maître de ne pas souffrir.

Vous-même, hélas! vous souffrez beaucoup, je le vois par votre lettre. Votre imagination s'effraie et s'effraie à tort. Souvenez-vous que déjà, dans une même circonstance, vous avez éprouvé les mêmes inquiétudes; elles ont été, grâces à Dieu, bien loin de se réaliser. Il en sera de même cette fois. Cependant vous devez les combattre de toutes vos forces, car elles sont par elles-mêmes un danger réel, le seul, j'espère, que vous ayez à redouter véritablement. Vos couches, qui auront lieu dans la plus douce saison de l'année, seront douces comme elle. Que voulez-vous avoir à craindre au printemps? Pour nous, ce que nous craignons, c'est de mourir de soif l'été. Pas une goutte d'eau depuis plus d'un mois, et partout pas un brin d'herbe. Les feuilles restent cachées dans le bourgeon, les sources tarissent; on ne sait ce que cela présage. Il faut renoncer aux petits fruits; ce sera peu de chose, si le mal s'arrête là. Les blés sont beaux, mais ils jaunissent. Envoyez-nous de l'eau de votre lac.

Vous savez déjà depuis longtemps comment se sont terminés les troubles de Lyon et ceux de Paris. Ceux-ci n'ont été guère sérieux, et l'on croit que le gouvernement qui en avait besoin n'a pas été étranger aux uns ni aux autres. Si ce machiavélisme

affreux peut réussir pendant quelque temps, il n'aura pas de succès durable. Quoi qu'en pensent ceux qui se croient habiles, le crime est une mauvaise politique. Du reste vous savez bien que je ne partage pas vos idées, et ces idées vous ne les auriez point, elles se modifieraient au moins beaucoup si vous étiez en France ? Je n'y connais personne qui soit sous l'empire des mêmes impressions. Souvenez-vous des émigrés, des réfugiés sous Louis XIV, et des étonnantes choses qui se passaient dans leur esprit. Ils n'avaient plus le sentiment de la société qu'ils avaient quittée ; leur pensée manquait de guide ; elle formait comme un monde à part en dehors du monde réel. Quelles idées extraordinaires, quelles prévoyances bizarres les préoccupaient perpétuellement ! Cependant le monde marchait dans ses voies, car rien ne peut l'en détourner ; son orbite est fixé comme celui des astres. Lors donc qu'il vous paraît près de se briser sur les écueils semés sur la route, dites-vous que peut-être la position d'où vous le regardez vous abuse, et doutez de vos calculs sinistres, en songeant que Dieu veille sur lui. Quant à moi, je suis plein de confiance. Je sais que de grands travaux et de grandes souffrances nous sont réservés, mais je sais aussi que l'humanité, en dépit de tous les obstacles, accomplira ses glorieux desseins.

Je suis charmé de ce que vous me dites de vos petits enfants. Je les embrasse de tout mon cœur. Remerciez pour moi M. Cottu de son souvenir. J'avais l'espoir de le voir à Paris. Je regrette le plaisir que j'aurais eu de causer avec lui, quoique je lui pardonne difficilement son obstination à se faire Suisse. Comment peut-on être Suisse ?

Denys Benoist a dû vous prévenir que je lui avais remis le manuscrit que vous m'aviez confié. Je vou-

drais que vous employassiez une partie de vos loisirs à écrire un ouvrage d'imagination. Il ne tiendrait qu'à vous de nous donner une production charmante.

Adieu, adieu, aimez-moi toujours comme je vous aime.

CCXXIII[1]

La Chênaie, le 19 mai 1834.

Je ne veux pas, Monsieur et bon ami, tarder un instant à vous dire combien je prends part à vos chagrins, bien que je veuille espérer que, malgré la gravité de la maladie, Dieu conservera et à vous et à sa tendre mère le pauvre enfant qui vous donne de si cruelles inquiétudes. Hélas! ce n'est pas la seule, et vous craignez avec raison l'influence qu'une si grande douleur pourrait avoir sur la santé de Mme Cottu dans la position où elle se trouve en ce moment. Je lui écrirai très prochainement, et je compte assez sur votre amitié pour me flatter que vous me ferez savoir de ses nouvelles dans l'intervalle. Dites-lui, je vous prie, combien elle m'est présente, combien de vœux je fais pour elle et pour son fils. Je demande surtout à Dieu qu'il lui inspire, quelque chose qui arrive, le courage et la résignation dont elle a tant besoin, qu'il lui fasse sentir fortement toute la grandeur des devoirs qu'en cette circonstance elle a à remplir envers vous, envers ses enfants, auxquels elle est si nécessaire; je demande enfin pour elle, si la Providence a résolu que l'épreuve soit complète, une douleur calme et vraiment chrétienne. Qu'elle n'oublie pas que toutes les séparations de la terre sont courtes, et qu'heureux sont ceux qui partent

[1] Cette lettre est adressée au baron Cottu.

les premiers pour le meilleur séjour où nous nous réunirons tous, ceux à qui Dieu, dans sa bonté, épargne les longues misères et les dures souffrances de cette triste et pesante et laborieuse vie. Je voudrais être maintenant près de vous, afin de vous aider, de vous consoler tous deux, ne fût-ce qu'en mêlant mes larmes aux vôtres. Je vais attendre avec bien de l'anxiété votre prochaine lettre.

Adieu, Monsieur et bon ami. Croyez à mon affection, à mon dévouement aussi profond qu'inaltérable.

CCXXIV

La Chênaie, le 24 mai 1834.

Je reçois la seconde lettre de M. Cottu. Elle me tranquillise sur votre santé, mais ce n'était que le premier moment. Au nom de Dieu, ramassez tout ce que vous avez de foi et de courage pour soutenir votre âme si cruellement atteinte[1]. Il n'est rien que vous ne puissiez, aidée de celui qui peut tout. Vous trouverez des forces dans votre faiblesse même, si vous les y cherchez avec la confiance naïve d'un enfant qui voit en toutes choses la volonté pleine d'amour et de miséricorde du Père céleste, quoique les motifs vous en soient cachés. Il veut que nous ayons pour lui cet abandon qui acquiesce sans réfléchir et sans interroger. Qui sommes-nous pour lui demander compte de ses desseins, pour sonder ses voies mystérieuses ? *Oui, mon père, parce qu'il vous a plu ainsi !* Voilà la parole qu'il désire entendre sortir de votre cœur, et la seule aussi qui vous consolera. Il y a bien de la paix dans le sacrifice, pourvu qu'il soit pur et

[1] Mme Cottu venait de perdre un fils âgé de neuf ans.

entier. Ç'a été sur la terre toute la joie du Dieu-Homme. Songez à ceux qui vous restent et à ce que vous leur devez. Il ne faut pas que les plus heureux, et je parle ici selon ma conviction la plus profonde, vous fassent oublier ceux qui ont tant besoin de consolation et d'appui. Représentez-vous telle qu'elle est cette vie triste et rapide, et ses événements les plus douloureux se présenteront à vous sous un tout autre aspect. Où allons-nous? Vers notre vraie patrie. Comment plaindre ceux qui sont délivrés et des fatigues et des périls de la route? Mais c'est nous-mêmes que nous plaignons, et Dieu permet cette plainte, et il y compatit, lorsque, renfermée en de chrétiennes bornes, elle n'exclut point la résignation. Je voudrais être près de vous pour mêler mes larmes à vos larmes et à celles de M. Cottu. Au moins croyez bien l'un et l'autre à l'inaltérable affection qui m'associe à toutes vos souffrances. Faites en sorte que je reçoive de vos nouvelles le plus souvent qu'il se pourra. Dites-moi aussi quels sont vos projets. Je voudrais que vous cherchassiez pendant le reste de la belle saison, quelque distraction dans les voyages. Ne pourriez-vous pas profiter de ce temps pour voir une partie de l'Italie? Le mouvement du corps repose l'âme. Quant à moi j'ai le dessein de passer ici le plus de temps possible. Je m'y trouve mieux qu'ailleurs, quoique seul. La nature m'a fait homme des champs. Et puis l'on a toujours quelques travaux que l'on suit mieux dans la tranquillité de la retraite. On voit aussi de moins près les iniquités, les turpitudes et les crimes de ce monde, et c'est beaucoup. Si vous aviez acheté une terre dans quelque province éloignée de Paris, vous y jouiriez de ce bien, le seul à peu près qu'on nous ait laissé. Pensez-y, cela mérite quelque réflexion peut-être. Vous le savez, je n'aime point à

vous voir vivre à l'étranger. Il y a quelque chose de si doux dans l'air de la patrie!

Adieu, adieu.

CCXXV[1]

La Chênaie, le 12 juin 1834.

J'attendais tous les jours, Monsieur et bon ami, des nouvelles de Mme Cottu, dont l'état, comme vous le sentez bien, doit, après des épreuves si rudes, me causer de vives inquiétudes. Son silence et le vôtre contribuent encore à les augmenter. Je vous prie donc de m'écrire, ne fût-ce que deux mots, pour dire comment elle se trouve, elle et son enfant. J'espère que son courage, sa religion, son attachement pour vous, si vif et si tendre, son amour pour sa jeune famille, l'auront soutenue dans de si cruels moments, mais j'ai besoin de le savoir avec certitude. J'attends donc de votre amitié quelques lignes qui calmeront mes craintes. Parlez-lui quelquefois de la mienne que ni le temps ni l'absence n'altéreront jamais. J'ai un grand désir de vous revoir tous deux, et ce n'est pas sans beaucoup de peine que je vous vois prolonger votre séjour à l'étranger. Il est vrai que la France n'a rien d'attrayant aujourd'hui : mais il y a cependant toujours dans l'air de la patrie quelque chose qu'on ne retrouve en aucun autre. Et puis l'avenir ne faillira pas au pays qui a, du moins je le crois, de si hautes destinées à remplir.

Adieu, vous connaissez mes sentiments pour vous.

[1] Cette lettre est adressée également au baron Cottu.

CCXXVI

La Chênaie, le 4 juillet 1834.

Vous avez été frappée d'un coup bien cruel, et vous le sentez comme les âmes aimantes et ardentes sentent toutes choses pour leur malheur. Vous avez raison ; nulles paroles humaines ne sauraient être écoutées dans de pareils moments. Ouvrez donc votre cœur à Dieu, afin qu'il vous parle lui-même. Ce qu'il vous dira, lui seul le sait, parce que lui seul connaît ce qui se passe au fond des cœurs blessés, et mille secrets de la douleur qu'ils ignorent eux-mêmes. Mais je puis vous dire cependant que son amour de père nous défend de sonder l'avenir par de vaines et tristes prévisions qui empoisonnent la vie sans fruit, et qui d'ordinaire n'ont de fondement que dans notre imagination ébranlée. A *chaque jour suffit sa peine*. N'allons point au-devant du malheur ; il nous joindra assez vite, s'il doit venir. Ce qui nous est recommandé, c'est un abandon calme, une confiance naïve et filiale en celui dont les vues ne sont point nos vues, ni les pensées nos pensées. Ce pauvre enfant que vous regrettez voit à présent les choses sous un aspect bien différent de celui qui excite en vous de si déchirantes pensées et des sentiments si amers. Il fait sans effort ce qu'il nous est si difficile de faire dans notre condition présente : il joint ce que nous séparons par un abîme qui n'existe que dans notre esprit, l'existence actuelle et l'existence future ; il ramène la vie à son unité. Qu'est-ce qu'un tombeau ? Le lieu où l'on dépose, non pas l'homme, mais le vêtement de l'homme. Pourquoi donc ces inconsolables et terribles désolations, comme si tout était

enfermé là, et pour jamais? Je ne le reverrai plus, dit-on. Vous le reverrez et dans peu d'années, peut-être demain, peut-être aujourd'hui. Cent voyages pourraient l'éloigner de vous pour plus longtemps. Mais j'aurais voulu qu'il me survécût? Dieu ne l'a pas voulu, cela vous doit suffire. Et puis qu'est-ce à dire que cela? Il avait un bon cœur; j'aurais voulu qu'il fût brisé par la douleur qui brise le mien. Il avait une âme douce et belle; j'aurais voulu qu'elle eût ressenti les chagrins si poignants de la vie et ses déceptions si cruelles. Vous l'aimiez, vous l'aimiez sans doute, mais Dieu l'a aimé plus encore que vous. Heureux qui s'en va sans avoir connu rien de la terre que les charmes innocents de la maison natale et les tendres caresses d'une mère! Heureux qui n'emporte avec soi que des souvenirs heureux et dont l'âme s'envole tout embaumée des parfums d'une conscience pure! Hélas! que gagne-t-on à vieillir? et un long âge est-il un vœu à faire pour ceux qu'on aime? Restons ici aussi longtemps que la Providence nous ordonne d'y être, aussi longtemps qu'un devoir quelconque nous avertit qu'elle nous y veut, mais ne pleurons pas trop amèrement sur ceux qu'elle délivre plus tôt de ce fardeau de travail et d'angoisse.

Je regrette de ne m'être point trouvé à Paris pendant le voyage que M. Cottu y fait en ce moment. Je ne prévois pas l'époque où j'y retournerai moi-même. Mille raisons me retiennent ici, outre mon goût pour la solitude. Quelques personnes habituées au bruit et au tumulte du monde s'étonnent que je puisse vivre ainsi seul, et moi je m'étonne qu'ils ne sentent pas, au moins de temps en temps, le besoin de sortir de ce tourbillon, et de chercher un peu de repos au sein de la nature champêtre. J'aime mieux un jardin qu'une galerie, fût-ce même celle du Louvre; j'aime

mieux une prairie qu'un jardin ; et ce que je préférerais à tout, ce serait, près de la mer, une humble cabane, dans une de ces forêts encore vierges du Nouveau-Monde. Des bois, des eaux, le soleil et Dieu au-dessus, voilà, selon moi, sur la terre, le paradis de l'homme.

Vous me tranquillisez sur votre santé. Cependant, pour que je fusse entièrement rassuré, il faudrait que vous m'assurassiez que vous ferez tout pour la conserver à ceux auxquels elle est si précieuse. Je voudrais aussi que vous changeassiez de séjour, dès que vos forces vous le permettront, et surtout ne passez pas l'hiver dans un climat dont la rigueur a failli déjà vous être funeste. Si la plus vive tendresse peut, dans votre douleur, vous être de quelque soulagement, j'aurai moi-même la consolation de ne vous être pas inutile en tout.

CCXXVII

La Chênaie, 6 août 1834.

Je pense que M. Cottu est de retour près de vous, et je le désire. Car, en retombant toujours sur elle-même, l'âme peu à peu perd de sa force, et les douleurs communes s'adoucissent en se mélangeant. Je prie Dieu de vous faire comprendre que la tristesse doit avoir ses bornes, parce qu'autrement elle reposerait sur une très fausse idée de la vie, que nous n'avons que trop de penchant à considérer pratiquement comme renfermée dans notre fugitive existence terrestre. De là ces souffrances inexprimables, ces désolations voisines quelquefois du désespoir, lorsque la loi de toute chair s'accomplit en ceux que nous

aimons. Je l'ai donc perdu disons-nous, pour jamais, et là-dessus nous creusons un abîme en nous-mêmes, profond comme l'éternité. Eh non, vous n'avez rien perdu. Celui que vous regrettez est allé seulement se reposer un peu ; il *dort* selon l'expression de Jésus-Christ lui-même, et bientôt il se réveillera ; vous vous êtes séparés comme on se sépare le soir pour se retrouver le matin, voilà tout. Et encore qui sait quelles mystérieuses communications subsistent, sans que nous en ayons le sentiment direct et clair, entre nous et ceux qui nous ont précédés dans ce sommeil ? Mais c'est une des misères de notre nature de nous attacher dans les choses de préférence au côté qui blesse, de repousser la sève bienfaisante qui calme et adoucit, pour nous gorger du suc amer qui déchire les entrailles. Notre volonté est, à notre insu, pour beaucoup plus que nous ne pensons, dans les douleurs qui tourmentent notre vie, et qui ne nous étaient point destinées par la Providence. Nous luttons presque sans relâche contre son amour, et lorsque nous l'avons en quelque sorte vaincu, notre âme en détresse se roule et se tord dans son triomphe insensé, secrètement joyeuse d'avoir acquis, croit-elle, le droit d'accuser Dieu même. N'en doutez point, il y a quelque chose de cela dans toute souffrance qui ôte la paix, dans toute plaie du cœur qui reste vive et saignante, comme au premier jour, dans tout regret qui rend insensible aux biens qui nous sont laissés. Les larmes sont permises, mais les larmes qui ne rongent pas l'œil d'où elles coulent, et ne lui ôtent pas la force de pénétrer au delà de l'horizon terrestre ; car de ce côté-ci sont les vrais fantômes, plus loin commencent les réalités.

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, je souhaiterais que vous quittassiez la Suisse avant l'hiver. Pourquoi ne

chercheriez-vous point quelque distraction dans le voyage d'Italie que vous aviez projeté il y a deux ans? Le climat vous serait favorable et le mouvement aussi. Avec un voiturier pour soi seul, la fatigue n'est presque rien, et la dépense est peu considérable. Seulement il faut, avant de partir, bien faire son marché, et le faire par écrit, en stipulant exactement tous les jours. Ce point est essentiel pour éviter les discussions. En partant à l'automne, vous auriez neuf bons mois, avant les grandes chaleurs. C'est assez pour voir tout ce qui doit principalement être vu. Vous commenceriez par le Nord, de manière à vous trouver dans la saison la plus froide à Naples, d'où vous reviendriez à Rome pour la Semaine Sainte, si les cérémonies trop vantées de cette époque ont pour vous de l'attrait. Enfin vous changeriez de lieux, et c'est beaucoup. Pensez-y donc, et prenez sur vous; la volonté peut plus qu'on ne se le figure; essayez seulement.

Rappelez-moi au souvenir de M. Cottu, et comptez sur mon affection aussi tendre qu'inaltérable.

CCXXVIII

La Chênaie, 30 août 1834.

Je veux espérer que le temps adoucira ce que votre douleur peut avoir encore de trop âpre et de trop amer, et je ne doute pas qu'il n'en soit ainsi, si vous vous abandonnez sans résistance à l'action divine, si vous ne fermez pas volontairement votre âme à l'invincible onction qui descend d'en haut sur les blessures qui, en quelque position où se puisse trouver une pauvre créature humaine, ensanglantent secrète-

ment sa vie intime. Ne repoussez point la consolation ; désirez-la plutôt et elle vous sera donnée. Je persiste à croire que le séjour de Lausanne ne vous est pas bon, et qu'un voyage vous ferait du bien. Il y a dans le mouvement, dans la fatigue même, quelque chose qui distrait. Je conçois l'obstacle qui vient de vos enfants ; mais il n'est pas insurmontable. Enfin pensez-y, et mettez, s'il faut, un peu de courage dans votre résolution quelle qu'elle soit.

J'ai reçu dernièrement une lettre de Denys Benoist, qui me dit que M. Cottu a passé quelques jours à Azy. J'en conclus que maintenant il est de retour près de vous. D'après le peu que je sais de ses idées et de ses vues, je ne pense pas qu'il songe en ce moment à revenir en France, et je le regrette, car on n'est nulle part mieux ni aussi bien que dans son pays. Je sens cela si vivement que j'ai bien de la peine à comprendre qu'on se prive, sans y être forcé, de ce qui existe de plus doux au monde, la patrie. On a beau dire qu'elle est partout quand on sait l'y trouver, qu'on la porte en soi-même, il n'en est rien. L'Italie est plus belle que la Bretagne, mais jamais l'Italie ne sera la Bretagne pour moi. J'aime mieux nos bruyères que ses orangers, notre ciel gris et terne que son ciel brillant, notre océan verdâtre que ses mers azurées. Et puis qui me rendrait mes souvenirs ? En quel sol étranger mes racines puiseraient-elles leur sève accoutumée ? On ne meurt doucement qu'où l'on a vécu, et près de se fermer nos yeux cherchent ce qu'ils virent en s'ouvrant, c'est leur dernière joie. Après tout cependant l'on ne doit pas, et je me le dis, juger d'autrui d'après soi-même : nous n'avons tous ni les mêmes pensées, ni la même manière de sentir. Que chacun donc s'en aille dans sa voie, et qu'on l'y laisse cheminer en paix. C'est bien la moindre chose

que cette tolérance mutuelle ; et pourtant qu'elle est rare en ce triste monde de contentions et de passions !

Vous m'engagez à rester ici ; c'est aussi ce que je compte faire. Je ne vois rien à présent qui m'appelle ailleurs. Vous savez combien Paris a peu d'attrait pour moi. La vie que j'y mène forcément est pleine de gène, d'ennui et de fatigue, fatigue que l'âge et ma santé me rendent plus pénible chaque jour. Ici, au contraire, je jouis d'une liberté parfaite et d'un grand loisir. Je dispose de mon temps à ma fantaisie : je lis, j'écris, je laboure, je plante. Quelle plus douce existence pourrais-je souhaiter ? Il ne me manque que deux choses : le petit nombre d'amis de cœur qui me sont restés, et ce plaisir de conversation qui, pris sobrement, est plein de charme. Mais on ne peut tout avoir à la fois, et je bénis la Providence de la part qu'elle m'a faite dans la distribution de ses biens. Je voudrais que vous vissiez ma petite chambre avec la double croisée que j'y ai fait faire, ses portes bien fermantes, la cheminée-poêle : vous ririez de mes précautions contre le froid ; mais c'est qu'aussi le froid est mon grand ennemi, et, en vérité, celui que je crains le plus. Et puis c'est un repos, un silence qui vous calme tout d'abord. La nuit est tranquille comme le jour et le jour comme la nuit. En été l'on n'entend que le chant des oiseaux, en hiver que le bruit monotone du vent, qui, lorsque l'esprit ne suit pas quelque idée qui l'entraîne, le plonge en de vagues rêveries. Tout cela ensemble mène doucement au terme. Mais je m'aperçois qu'en vous parlant de moi je dépasse toutes les bornes. C'est l'effet de la solitude. Je finis donc en vous assurant de ma vieille affection qui jamais ne changera et ne s'affaiblira jamais.

CCXXIX

La Chênaie, 7 novembre 1834.

J'apprends par Denys Benoist que vous venez d'éprouver une nouvelle douleur[1]. Je crains que l'impression des autres n'en ait été encore aggravée. Persuadé que vous faites tous vos efforts pour soutenir ces épreuves courageusement et vous conserver aux vôtres, je n'ajouterai point à la fatigue intérieure de votre âme l'ennui de vaines exhortations. Pour moi, selon ma manière de sentir, les quelques années d'ici-bas tiennent si peu de place dans notre vie véritable, que tout ce qui se passe dans ce cercle étroit, ne saurait, du moins pour longtemps, émouvoir mon âme à une grande profondeur. Je me trouve si près de ceux que je regrette, qu'en étendant la main, il me semble que je les toucherais. Je sens leur cœur battre contre mon cœur, et j'attends l'instant où leur voix se fera entendre à mon oreille, à présent trop grossière pour saisir ces sons éthérés. Denys vous a trouvée changée. Cela ne me surprend point, mais je voudrais que votre santé vous occupât davantage, et que votre cœur trop serré ne la mît pas dans un état de souffrance habituelle. Songez à ceux qui ont besoin de vous.

Je compte passer ici et l'hiver, et l'été suivant, et l'autre hiver encore. Nul séjour ne me plaît autant. J'y suis libre et tranquille, j'y puis travailler. Enfin je ne désire rien de plus. L'année a été extraordinaire par la sécheresse qui dure encore. Toutes les sources sont taries. Pour les campagnes surtout,

[1] La mort de M. du Buc de Sainte-Olympe, père de Mme Cottu.

c'est une sorte de désolation, car les pauvres gens ne savent plus comment nourrir leurs bestiaux, ni même comment les faire boire ; aussi les vend-on presque pour rien, et encore on ne trouve pas d'acheteurs.

Mes souvenirs à M. Cottu. Dites-moi que vous êtes mieux, et que vous pensez quelquefois à celui qui pense à vous toujours.

CCXXX

La Chênaie, 15 décembre 1834.

Je voudrais alléger en le partageant ce funeste poids qui presse habituellement votre âme. Du moins ne l'aggravez pas, en y ajoutant celui de mille réflexions qu'on peut toujours, à un certain point, écarter lorsqu'elles se présentent. Je sais, par expérience, qu'il est possible de réagir contre ses propres pensées, de leur ouvrir ou de leur fermer plus ou moins son esprit, à l'aide d'une volonté forte. Souffrir c'est la vie, mais on doit craindre, en quelque sorte, d'attirer à soi une mesure plus grande de souffrance, que celle qui nous était destinée. En tout, aidons la Providence qui est miséricordieuse, et douce, et tendre aux pauvres créatures qu'elle conduit, à travers les misères de ce monde, au lieu de repos qu'elle leur a préparé. C'est sagesse et vertu, c'est accomplir sa tâche selon le désir de celui qui l'impose à chacun suivant sa force connue de lui. Il ne défend pas de chercher l'ombre quand le soleil darde ses rayons, de se réfugier quand il pleut, sous un abri ; et cet abri qui ne manque pas au petit oiseau, manquera-t-il à l'homme ? Il y a quelque chose en nous qui nous

porte à heurter de front la douleur, à la provoquer même par une espèce de désespoir de la vaincre. Il vaudrait mieux fuir devant elle, comme le vaisseau devant l'ouragan. Ballottés sur les flots de la vie, n'ajoutons point notre souffle à celui des tempêtes. C'est déjà bien assez de celles-ci.

Vous avez appris, je pense, la mort de M. Benoist[1]. Sa raison affaiblie et presque éteinte depuis longtemps, rend sa perte moins rude aux siens. Je ne le plains pas d'avoir achevé sa course. Il a fini doucement auprès de ceux qu'il aimait. Que souhaiter de mieux? Qui je plains, c'est M. de Montbel, marié la veille à une femme charmante, et le lendemain frappé de folie. On m'écrit que son état n'offre aucune espérance. Et puis faites des projets, comptez sur quoi que ce soit de la terre. Ce bras qui aujourd'hui serre tout un avenir de bonheur avec la jeune épouse qu'il enlace, sera lui-même, vingt-quatre heures après, serré dans un gilet de force. Ces lèvres qui murmuraient des paroles d'amour, balbutieront des rêves d'insensé. Est-ce assez de dérision et assez de misère?

Vous vantez votre automne de Suisse: le nôtre aussi a été beau, aussi beau presque qu'en Italie. Seulement la sécheresse nous désole. Nul ne se souvient d'en avoir vu en ce pays de semblable. Nous voici à la mi-décembre, et pas une goutte d'eau n'a encore coulé dans une fontaine. Des nuages arides nous cachent le soleil de temps en temps, et puis se dissipent comme les vaines espérances des hommes. Je crois à un hiver dur. Nous avons déjà de la glace assez épaisse. Que doit-ce donc être à Lausanne, si les proportions sont gardées? Je regrette

[1] Le père de Denys Benoist.

chaque jour davantage que vous ne vous soyez pas décidée à passer les plus mauvais mois sous un climat moins rigoureux, à présent surtout que vous avez tous les motifs possibles d'être tranquilles sur Félix. Ne négligez au moins aucune des précautions qu'il est possible de prendre pour mettre votre poitrine à l'abri. Ce n'est pas seulement le degré de froid, mais l'âpreté de l'air des montagnes qui pourrait la blesser. Maintenez dans votre appartement une bonne température, et ne sortez qu'aux jours où vous pouvez le faire sans danger. Ainsi que je vous l'ai dit, je n'irai à Paris ni cette année ni l'année prochaine, à moins de circonstances imprévues. Mes affaires d'argent sont arrangées, grâce aux soins et à la patience de mon beau-frère[1], qui a lutté dix mois contre les plus insignes fripons de la ville du monde où il y a peut-être le plus de fripons. Il ne me restera rien, mais je paierai mes dettes. C'est la seule chose à quoi j'aspirais. Ici je suis tranquille et je travaille. Vous savez combien j'aime la campagne. Un brin d'herbe est pour moi bien au-dessus d'un palais. Ainsi, à tout prendre, je ne vois pas où je pusse être mieux que dans cette retraite. Ma santé est faible ; de temps en temps mes spasmes me tracassent ; j'éprouve d'habituelles insomnies. Cependant vous ne sauriez vous figurer à quel point, en somme, mon existence actuelle me plaît : heureux que mes goûts se trouvent si bien d'accord avec ma fortune. Pardon de vous parler de moi si longuement. J'ai pensé que ces petits détails intéresseraient votre amitié. Parlez de la mienne à M. Cottu, et prononcez quelquefois

[1] M. Ange Blaize, le père de M. Blaize qui a publié les deux volumes d'*Ecrits inédits de Lamennais* et de Mme de Kertanguy qui, ainsi que nous l'avons dit dans l'*Introduction*, fut admise auprès de Lamennais à ses derniers moments.

mon nom, quelque proscrit qu'il soit, à vos petits enfants.

Adieu, vous savez ce que vous êtes pour moi.

CCXXXI

La Chênaie, 7 février 1835.

Je ne me représente aucun état plus douloureux que celui que vous me dépeignez. Il l'est tellement que, plusieurs jours après avoir lu votre lettre, je sens encore comme un poids accablant sur mon âme, et qu'elle ne saurait secouer. C'est quelque chose de sombre, d'aride et de morne, qui détruit toute puissance d'action et même de pensée, qui entraîne toute la vie, par une pente triste, le long d'une rive sans verdure et sans parfums, dans je ne sais quel abîme d'indifférence morose, de stupeur et d'engourdissement. Croyez-moi, cela n'est ni naturel ni chrétien; c'est une terrible maladie que l'on doit combattre avec tout ce qu'on a de courage. Je ne reconnais point dans cet ordre de souffrances, d'où ne sort rien d'utile ni pour soi ni pour autrui, la destinée que Dieu vous a faite même sur cette terre de larmes. Mais quel remède ? Je n'en sais point ; on n'en peut proposer aucun, ceux qu'on pourrait essayer pour soi ne conviendraient pas à d'autres. Le remède est surtout dans la volonté. Le temps en est un aussi, aidé des distractions extérieures, et c'est pourquoi je vous avais conseillé quelque voyage. De complète guérison, je n'en espère pas plus que vous ; la plaie restera toujours : mais qu'est-ce que notre pauvre cœur tout entier, sinon une grande plaie ? Et pourtant l'on vit avec cette plaie, et l'on trouve çà et là des

heures de repos, des moments doux, quelques joies et quelques sourires.

Ce que vous me dites de Félix est d'une admirable justesse. Au fond, c'est là être heureusement doué, quoique ce ne soit pas peut-être ce qu'on choisirait pour soi-même, car on tient, et trop, beaucoup trop, à une certaine puissance de souffrir, tant notre misère est profonde ! Je voudrais que vous revinssiez en France. Il y a je ne sais quoi de calmant dans l'air de la patrie. On a beau se transplanter dans un autre pays, on laisse ses racines dans le sol natal, quand on a toutefois des racines. Vous retrouverez ici des gens qui vous aiment et que vous aimez, d'autres dont l'entretien ne serait pas pour vous sans charme, des objets qui plaisent parce qu'ils ont plu, des souvenirs enfin ; et n'est-ce pas là beaucoup ? M. Cottu n'a sûrement pas le dessein de passer à l'étranger le reste de sa vie : qu'est-ce donc qui le retient ? Pourquoi semer ainsi des années sur une terre stérile, stérile pour les plantes d'un autre climat ? Je crains qu'il ne se fasse de grandes illusions sur l'avenir. Ni lui, ni nulle personne vivante ne verra la fin de tout ceci, et la fin, j'en ai du moins la profonde conviction, ne sera pas ce qu'il pense. A ce sujet, je vous remercie de ce que vous me dites sur ce qui me touche. C'est un point, vous le sentez, impossible à traiter dans une lettre. Et puis chacun n'a que sa persuasion. J'en ai vu de tant de sortes, qu'aucune ne m'étonne, et que je n'éprouve pas même le désir d'ébranler celle d'autrui, ni de propager la mienne. L'importance qu'on attache généralement à ses pensées, la ferme confiance qu'on a en elles, la chaleur et l'aigreur des discussions qui naissent de là et qui tendent perpétuellement à se transformer en actes hostiles, tout cela est une des plus fécondes

causes de maux parmi les hommes. C'est pourquoi je tâche de me renfermer dans une grande tolérance pour les opinions et une grande charité pour les personnes, ne m'éloignant d'aucun à cause de ce qu'il pense, mais à cause de l'obligation qu'il veut imposer de penser comme lui. J'abhorre toutes les tyrannies, de quelque genre qu'elles soient; je les combats partout où je les rencontre. Je n'en détruirai pas le germe, je le sais bien, mais j'en atténuerai peut-être les effets, et si ceci arrive, n'importe en quel temps, car le temps ne m'est rien, je n'aurai pas perdu mes efforts.

Quoique ma santé ne soit pas bonne, que je ne puisse travailler que fort peu, à cause de ma faiblesse et de mille petites infirmités habituelles, je ne fus néanmoins jamais si tranquille et si heureux surtout par cette espèce de désabusement des hommes et des choses, qui fait qu'on cesse, ou à peu près, d'être sensible aux blessures, et qu'on ne cesse pourtant pas d'aimer. Je ne connais point d'état préférable à celui-là, et, à présent que l'expérience a mis à nu pour moi toutes les réalités, je ne demande à Dieu aucun autre bien dans cette vie pénible et rapide. Si rien ne dérange mes projets, je passerai ici toute cette année encore. Peut-être irai-je ensuite à Paris pour quelques mois. J'y ai un très petit nombre d'amis que je souhaite recevoir. Malheureusement ils n'y sont pas tous, mais je ne veux point rentrer dans ce sujet.

Mon vieux goût de planter se satisfait en cette saison. En voyant ces jeunes tiges, je me transporte au printemps qui les revêtira de feuilles nouvelles, et puis à l'hiver dont la froide main les en dépouillera, et cet hiver me rappelle le mien, et j'entends, pas loin, tout près de moi, le sourd murmure du vent qui m'emportera comme ces feuilles légères.

Adieu, il est doux de penser qu'on se retrouvera.

CCXXXII

La Chênaie, 9 mars 1835.

Après un hiver si doux qu'à peine avons-nous eu cinq ou six jours de gelée, et encore non continue, nous entrons dans le printemps peut-être trop tôt, car des froids tardifs pourraient flétrir toutes les espérances que nous donnent nos abricotiers et nos pêchers épanouis. Véritablement il est, à tout prendre, peu de climats qui vaillent celui de notre Bretagne où tous les fruits mûrissent parfaitement, même la figue qui, sur les côtes, est aussi bonne qu'en Provence, quoique les Provençaux n'en conviennent pas. L'orange et la grenade sont les seuls, parmi ceux d'Europe, que la Providence nous ait refusés : bon pays, certes, et presque partout peuplé de meilleurs habitants. Aussi ne le quitté-je jamais qu'à regret, et pour y revenir avec une joie toujours nouvelle. A mesure que je vieillis, je m'y plais et m'y attache davantage. Je l'aimais autrefois comme mon berceau ; à présent je l'aime comme ma tombe, douce et chère demeure où l'on se repose si délicieusement du travail de la vie. J'ai vu la Suisse à la fin d'avril ; c'était encore la neige et la glace. Il est vrai que quand la tiède haleine du Sud vient à fondre toutes ces eaux durcies, la campagne est charmante, émaillée de mille fleurs gracieuses et embaumée de leurs parfums. Bientôt les troupeaux retournent à leurs montagnes accoutumées, pleins eux-mêmes de cette jeune sève qui surabonde dans la nature, et le pâtre retrouvant dans ses vallons les souvenirs des jours passés et comme un écho des temps qui ne sont plus, écoute en

silence, au fond de lui-même, ces sons tendres et mystérieux que l'âme seule entend et qu'elle recueille avec amour. On a remarqué que partout les chants populaires sont tristes; et c'est que la tristesse a une grande douceur, comme la pensée de la patrie dans l'exil, comme l'espérance même qui aspire, et languit, et pleure. *Mais la tristesse n'est pas l'amertume; celle-là vient de Dieu et celle-ci de l'homme.* L'une resserre, irrite et crispe; l'autre dilate à sa manière, et calme et apaise, telle qu'une vague mélodie qui s'épand au sein d'un espace sans bornes. Elle ondoie, pour ainsi parler, sur les confins de deux mondes, unissant en soi, par un indéfinissable mélange, ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore.

J'écrivais ceci hier; on m'a interrompu, et je ne sais plus reprendre, d'autant qu'après une nuit très souffrante, j'ai la tête lourde et embarrassée. Le vent souffle avec violence depuis quelques heures, la pluie tombe par torrents: quel contraste d'un jour à l'autre! Et tout est bien, tout a son but, son utilité dans l'œuvre de la Providence.

Je me figure que vous voyagerez un peu pendant l'été, et je le désire beaucoup, si ce n'est comme une distraction qui vous serait bonne, au moins comme une *fatigue*, car la fatigue calme en assoupissant. J'ai été cet hiver très occupé de travaux champêtres, de sorte que presque tout mon temps a été employé à diriger des ouvriers. Il me semble que je passerais volontiers de cette manière le reste de ma vie. La nature s'empare de moi avec une puissance extraordinaire; elle m'est toujours nouvelle, je ne m'en lasse jamais. La sotte idée que les hommes ont eue de bâtir des villes! Cependant, sous un autre point de vue, elles étaient nécessaires au progrès de l'humanité. Ne blâmons rien absolument; c'est la vraie

sagesse, et souvenons-nous de Mathieu Garo. Chaque chose a sa raison, et le mal est que presque toujours nous sommes bien plus pressés de condamner que de comprendre. Nous faisons de notre raison le centre des causes et des effets, le type de l'univers; ce qui fait que toutes ces raisons, insupportables les unes aux autres, par ce qu'elles ont de divers, se chamaillent sans cesse avec une ardeur et trop souvent une haine dont on rirait de grand cœur, n'étaient ses horribles suites, écrites à toutes les pages de l'histoire.

Adieu, aimez-moi toujours un peu, et si vous m'aimez, prenez soin de vous comme vous voudriez que je prisse soin de moi-même.

CCXXXIII

Paris, 1er juin 1835.

Ce que vous me dites de votre santé m'inquiète et m'attriste profondément. Je m'efforce de croire que ces pressentiments funèbres tiennent aux dispositions douloureuses de votre âme si cruellement blessée. Au nom de Dieu, ne passez pas loin de la France un autre hiver. Quoique vous en disiez, il y a dans l'air de la patrie, dans les sons de la langue natale, quelque chose de salutaire et d'adoucissant pour les plaies du cœur. Des troubles prochains ne sont pas à craindre, et lorsque la crise viendra, vous n'aurez rien à craindre encore. L'imagination grossit toutes les choses dans l'éloignement. Il faut être sur les lieux pour en avoir un sentiment juste. Votre lettre m'est parvenue par la petite poste. D'après ce que vous me mandez, je suppose que M. Cottu est à Paris : mais j'ignore son adresse. Il me l'aurait sûre-

ment donnée s'il avait eu quelque désir de me voir. Pour moi je pars dans trois jours pour retourner à la Chênaie, où je trouverai le repos dont j'ai besoin après deux mois de fatigue excessive. Vous savez combien j'aime la campagne ; c'est un goût qui, loin de diminuer, croît en moi à mesure que je vieillis. Je ne me plais que là, et là seulement je vis d'une vie selon mon cœur. Quant à ma position, sous aucun rapport je ne vous en dirai rien, vous ne pourriez pas me comprendre. Qu'importe après tout ? Je suis sûr de votre affection, et vos gronderies mêmes m'en sont une nouvelle preuve. Il ne vous est pas plus possible, du moins je m'en flatte, de douter de la mienne. Quelle que soit la dissidence qui existe entre nos opinions, le véritable lien d'union subsiste entre nous toujours le même, et qu'est-ce que tout le reste à mes yeux ? Bien peu de chose, je vous assure.

Adieu, dans le tourbillon d'affaires et de devoirs où je suis plongé, je ne puis vous en écrire davantage, et je n'ai pas eu peu de peine à trouver le temps de vous griffonner ces deux pages.

Tout à vous de cœur et pour jamais.

CCXXXIV

La Chênaie, 3 août 1835.

D'après ce que vous me dites, je ne sais réellement que désirer pour vous. Un état tel que le vôtre a quelque chose de si douloureusement extraordinaire, qu'on craint en quelque sorte d'y toucher. Je ne vous dirai donc point : allez à Versailles, restez à Lausanne. Je ne vous dirai rien : car comment savoir si ce que je vous conseillerais serait pour vous un bien

ou un mal ? Une seule chose à mes yeux est certaine, c'est que vous êtes malade. Cette sorte d'angoisse incessante, de désespoir persévérant, n'appartient pas à l'état naturel de l'homme. Le regret oui, la douleur oui, mais une douleur doucement tempérée par les biens qui vous restent, mais un regret qui se fonde peu à peu dans les joies saintes de l'espérance. Le temps aidé de la foi produira peut-être cet effet ; cependant cette espoir s'affaiblit chaque jour en moi, et je m'en afflige, et je demande à Dieu de verser lui-même sur vos plaies le baume inconnu qui peut les guérir.

Depuis mon retour ici, ma santé n'a pas été bonne ; mais je suis habitué à la souffrance ; elle ne me contrarie guère qu'en interrompant mon travail. Nous avons des chaleurs semblables à celles d'Italie. Je ne m'en plaindrais pas pour mon compte, s'il ne s'y joignait une sécheresse désastreuse sous plusieurs rapports. Les plantes et les arbres meurent ; les bestiaux manquent de nourriture et d'eau pour s'abreuver ; on est obligé, en beaucoup de lieux, d'aller avec des barriques la chercher très loin. Aussi bœufs, vaches, porcs, chevaux, tout est-il pour rien, ce qui ruine les pauvres fermiers. Je crains de plus vers l'automne des épidémies qui achèveront la désolation. Vous voyez que tout cela ne compose pas une perspective fort agréable. Du reste je me trouve parfaitement bien de ma vie solitaire et champêtre. Il n'en est point qui soit plus selon mon goût, ce qui ne veut pas dire que je puisse et doive m'y renfermer exclusivement. Je n'en ai pas certes le dessein, parce que ma conviction bien profonde est que l'homme n'a pas été destiné par le Créateur à vivre pour lui seul. Vous ne le croyez pas non plus ; vous croyez au dévouement au sacrifice, au devoir enfin, et à cet égard nous ne

différons que dans l'application. Or, sur ce point, chacun est guidé par sa raison et sa conscience et ne saurait être guidé que par elles. Quant à moi, je me défie beaucoup des opinions intolérantes, des opinions despotiques, hautaines, aigres, exclusives, qui ne souffrent qu'elles-mêmes. Je conçois à merveille la diversité des vues, des pensées, et je respecte du fond de mon âme toutes les croyances sincères, pourvu que la charité s'y joigne ; car, à mes yeux, la charité est le caractère auquel on reconnait ce qui vient de Dieu, le sceau éclatant de la vérité dont il est le principe. Je vous remercie de votre affection si constante et si bonne. N'ayez pas peur que j'en doute jamais, et jamais non plus ne doutez de la mienne.

Tout à vous pour toujours.

CCXXXV

La Chênaie, 25 novembre 1835

Je vois que vous souffrez toujours beaucoup, et peut-être n'est-il pas en votre pouvoir de souffrir moins. Alors, que vous dire ? Tout ce qui sort, en une certaine mesure, de l'ordre ordinaire et universel est maladie, et nous sommes tous malades par quelque côté, aussi bien que dans l'impuissance de nous guérir mutuellement. Or conseiller à un malade de se mieux porter est un assez ridicule conseil, et qui ne soulage guère. S'affliger avec lui, le plaindre du cœur, voilà tout ce qu'on peut ; à Dieu seul le reste.

A son retour de Suisse, Denys Benoist m'écrivit qu'il vous avait vue, que votre santé lui avait paru meilleure, et il m'annonce, comme une chose décidée votre établissement à Versailles après l'hiver, à cause

des ressources que ce lieu vous offrirait pour l'éducation de vos enfants, et principalement pour celle de Félix. Ces arrangements me semblèrent très sages, et il me semble encore que vous ne sauriez prendre de meilleur parti, quoique, sur un sujet aussi délicat, je doive m'interdire tout ce qui ressemblerait à un conseil. Vous me connaissez du reste assez pour être certaine que l'espérance de vous revoir, si vous vous rapprochez de Paris, et la joie que j'en éprouverais n'est pas le moins du monde ce qui détermine mon opinion sur le projet dont vous me faites part, et auquel je regretterais beaucoup que M. Cottu renonçât.

Lorsque j'aurai reçu votre petit écrit [1], j'en enverrai un exemplaire à mon frère, et vous pouvez d'avance être bien sûre qu'il fera tout ce qui est en lui pour seconder vos pieuses intentions. Je crains toutefois que le résultat de ses démarches ne se réduise à bien peu de chose. On n'est guère donnant dans ce pays-ci, surtout pour des œuvres lointaines. Les besoins locaux sont d'ailleurs très grands, et, quelle que soit la charité, elle est loin de pourvoir à tout. Je ne vous promets donc que du zèle, parce que je ne suis certain que de cela.

J'ai vu plusieurs fois B... [2] pendant mon dernier séjour à Paris. Il est impossible de causer longtemps et de part et d'autre sans gène, sans que le fond de la pensée ne se manifeste clairement. Eh bien, je puis vous assurer, avec la plus intime conviction, qu'en politique ce ne sont pas ses idées qui sont opposées aux miennes, mais sa position qui est oppo-

[1] Mme Cottu se préoccupait de réunir des ressources pour la paroisse catholique de Lausanne qui était fort pauvre.

[2] Nous n'avons pu découvrir la personne que désigne cette initiale.

sée à ses idées. Il faut dire cependant que l'esprit qui cherche à persuader les autres, subit plus ou moins l'influence de ses propres paroles et se persuade quelquefois lui-même, mais pour un moment, comme l'acteur qui débite un rôle et qui le débite bien. Cette sorte de conviction apparente et fugitive ne fait illusion qu'à ceux qui n'ont vu l'homme que préoccupé de son rôle, dans la perspective de la scène. Si l'on savait combien il est peu d'opinions, même sincères, qui ne soient en partie déterminées par des intérêts, des engagements, des affections, de secrets motifs d'amour-propre et autres choses semblables, la société apparaîtrait sous un tout autre aspect. La raison est, après la conscience, ce qui a le moins de part aux pensées et aux sentiments qui divisent le monde. J'ai vu cela et je me suis dégoûté des hommes. Je ne prévois rien qui m'empêche de passer ici encore un an, comme j'en ai le projet. Je m'y occupe de travaux champêtres, et puis voilà tout. Il y a des temps où Dieu et la nature sont les seuls refuges qui restent aux âmes simples et élevées.

Croyez à mon affection aussi dévouée que constante. Mille amitiés à M. C...

CCXXXVI

La Chênaie, 25 avril 1836.

L'hiver a été si rude qu'il y a peu de personnes qui ne s'en soient ressenties ; cependant, ces longues et vives souffrances que vous avez éprouvées sont, je crois, l'effet du climat qui ne vous convient nullement ; et n'y eût-il que cette raison, je serais charmé de votre retour en France. Je m'en réjouis encore par plusieurs autres motifs, et particulièrement à cause

des distractions que forcément vous y rencontrerez. L'espèce de crainte qu'elles vous inspirent est une preuve de plus du besoin que vous en avez. L'absorption dans une seule idée, dans un seul sentiment douloureux peut avoir quelquefois une sorte d'attrait pour l'âme, mais pour une âme malade, car rien certainement n'est moins selon l'ordre de la Providence, qui ferme peu à peu les cicatrices du cœur aussi bien que les autres, pourvu qu'on ne s'obstine point à déchirer le bandage. Votre retour sera, en outre, très utile à vos enfants dont l'éducation ne pourrait s'achever convenablement là où vous êtes. Versailles est, d'ailleurs, un séjour tranquille, et pour tout le reste c'est presque Paris. Arrivant au mois de juillet, vous aurez le temps nécessaire pour tous vos arrangements. Il est assez probable que je vous verrai vers la fin de l'automne, différentes affaires devant m'appeler à Paris à cette époque. Je ne sais combien j'y passerai de temps; cela dépendra de ma santé et de quelques autres circonstances incertaines. Je me trouve bien faible et bien usé. Si je l'étais moins et que j'eusse plus de fortune, je cèderais, je crois, au vif désir que j'éprouve depuis quelques années de quitter l'Europe et de m'en aller commencer et finir une nouvelle vie dans cet Orient où j'ai toujours senti que quelque chose m'attirait. Malheureusement, ce n'est là qu'un rêve, et mes yeux se fermeront sans avoir vu cette vieille terre au sein de laquelle le genre humain naissant poussa ses premières racines.

Vous savez que Denys Benoist se jette dans une grande entreprise de forges dont il attend d'heureux résultats, mais qui l'oblige, pour commencer, à un déplacement peu agréable, ce me semble. Je ne serais pas tenté, quant à moi, d'aller habiter Alais. Cependant, pourquoi pas? Le Languedoc vaut bien le

Nivernais et la Bretagne. Et puis il est naturel de songer à l'avenir de ses enfants. Le monde ressemble assez à une de ces épaisses forêts d'Amérique, à travers laquelle chacun tâche de se frayer un passage du mieux qu'il peut.

Mon frère se trouvait, par hasard, ici, lorsque je reçus votre notice sur la paroisse de Lausanne. Il l'emporta dans l'intention de solliciter quelques secours : mais ses démarches n'ont jusqu'ici rien produit absolument. Je ne m'en étonne pas. Les œuvres locales absorbent tous les dons, et généralement on ne s'intéresse guère à ce qui est loin de soi.. Cela est vrai surtout dans cette province-ci, et je ne l'en loue pas. Pour moi, ne voyant qui que ce soit, je n'ai pu même essuyer un refus.

Veuillez remercier de ma part M. Cottu de son souvenir et lui offrir le mien.

J'embrasse vos petits enfants. Nous attendons comme vous le printemps; à peine aperçoit-on une première pousse de verdure. Un horrible ouragan a dévasté villes et campagnes et causé sur les côtes beaucoup de naufrages. En somme, triste année. Je prie Dieu de rendre plus douces celles qu'il vous destine encore.

CCXXXVII

Paris, rue de Vaugirard, 108, le 30 juillet 1836.

J'ai dû arriver ici bien peu de temps après que vous en êtes partie, car voilà près de deux mois que j'y suis de retour, avec l'intention de m'y fixer tout à fait. Je suis trop vieux pour aller et venir de Bretagne à Paris et de Paris en Bretagne, et quelque attrait qu'ait pour moi la vie des champs, j'ai trouvé que la

solitude à peu près complète où j'aurais été pendant la plus grande partie de l'année, ne me convenait plus comme autrefois. J'ai besoin de voir quelqu'un ; mon esprit ne saurait se passer d'une communication habituelle avec d'autres esprits ; un peu de société m'est devenu nécessaire. Du reste, en tenant sévèrement à n'ouvrir ma porte qu'une fois au plus par semaine et à certaines heures, j'ai réussi à me faire un intérieur paisible et à me réserver pour le travail plus de temps même que je n'en avais à la Chênaie. Ainsi je suis, somme toute, très content de ma position. Je me réjouis pour vous et pour moi du changement de la vôtre. J'ai toujours déploré l'espèce d'exil que vous vous étiez imposé. Loin de son pays et de ses amis, la vie s'aigrit dans l'âme. A Versailles, vous aurez repos et compagnie de votre choix, un air excellent et de magnifiques bois à votre porte. Que souhaiter de plus dans ce stérile monde ? Le temps où vous serez en voyage, est le plus agréable de l'année. Nous avons eu, comme vous, de très grandes chaleurs. Rien pour moi ne me convient mieux. Je voudrais que le thermomètre ne descendit jamais au-dessous de vingt degrés. Mais les saisons sont faites pour tout le monde, et il faut se gêner un peu pour autrui; ainsi je me résigne, à cause du prochain, à une température plus froide. Ce n'est cependant pas sans en souffrir.

Il n'y a pas à penser aux maîtres dont vous me parlez pour l'école de Lausanne. D'abord, aucun d'eux n'est prêtre ni ne le peut devenir d'après les règles de l'institution. Ensuite, ils ne sont, en aucun lieu, éloignés des établissements existant déjà et de leur centre commun.

Je n'ai reçu qu'indirectement des nouvelles de Denys Benoist depuis son départ pour Alais. Je

désire que son entreprise réussisse. Les bénéfices qu'elle peut donner me paraissent achetés bien cher par les soins, la fatigue, et l'ennui d'une manutention de ce genre. En général, l'argent ne vaut certainement pas ce qu'il coûte. On serait plus heureux si l'on savait se contenter du nécessaire.

> Man wants but little here below
> Nor wants that little long,

comme dit si bien le poète anglais, qui perdait bien son temps de vouloir persuader cela aux hommes.

Ecrivez-moi sitôt que vous serez rétablie à Versailles. Mille choses affectueuses à M. Cottu.

CCXXXVIII

10 février 1837.

Lorsque j'écrivis hier à M. Cottu, votre lettre du 7 ne m'était pas encore arrivée, et par conséquent elle a mis près de deux jours à me parvenir. Voulez-vous que je vous parle franchement ? Si je n'avais été sûr d'ailleurs que c'était bien à moi qu'elle était adressée, et si je n'avais reconnu les sentiments d'amitié qui nous lient depuis bientôt vingt ans, je n'aurais jamais deviné de qui et à qui vous y parlez. Vous vous êtes fait de moi, dans votre lointaine solitude, je ne sais quelle image fantastique que vous avez rapportée ici [1]. Jamais je ne vis aussi peu de monde, et, à très peu d'exceptions près, je n'ai de relations

[1] Mme Cottu était rentrée depuis peu en France et établie à Versailles. Lamennais venait de publier les *Affaires de Rome*, qui consommèrent sa rupture avec l'Église.

qu'avec mes plus anciens amis. Pour ce qui est de mes idées, elles se sont développées, étendues, elles n'ont point changé. Le bourgeon est devenu feuille, voilà tout. Mais vous ne sauriez maintenant comprendre cela. Quant aux injures, aux calomnies, aux noirceurs, aux ingratitudes, j'y suis habitué de longue main, et je fais en sorte, en les oubliant, de n'en être point troublé.

Plusieurs raisons, parmi lesquelles je puis, sans honte, compter la nécessité de vivre, m'ont tout nouvellement décidé à reprendre le travail des journaux[1]. C'est une bien rude et pesante tâche ; mais ne devons-nous pas, dans tous les sens, gagner notre pain à la sueur de notre front.

Moins que jamais puis-je prévoir quand je pourrai vous aller voir ; je ne pourrai même vous écrire souvent. Dans la triste pauvreté de ma vie, je n'avais qu'une chose à donner et vous la possédez depuis longtemps.

CCXXXIX

(24) février.

Votre dernière lettre, à mon avis, confirme tout ce que je vous avais dit : mais je renvoie les explications au jour où j'aurai le plaisir de vous voir. Depuis l'heure où je me lève jusqu'à celle où je me couche, je ne puis disposer d'une minute, excepté de midi à une heure. Vous me trouverez tous les jours à ce moment-là, en disant au portier que vous êtes attendue. Ce sera aussi avec plaisir que je verrai Charles à la même heure. Je n'ai jamais été si surchargé de

[1] Lamennais collaborait au *Monde*, où George Sand faisait paraître en même temps les *Lettres à Marcie*. C'est le moment où elle subissait l'influence de Lamennais.

travail et, de plus, je suis, depuis deux jours, fatigué d'un rhume qui ne contribue pas à me rendre le travail plus aisé et plus doux. De quelque manière que vous me jugiez, croyez au surplus qu'alors même que vos jugements me paraissent le plus dénués de tout fondement réel et le moins équitables, ils n'altèrent pas le moins du monde mes sentiments pour vous, et cette vieille amitié qui nous unit depuis tantôt vingt années. Je défie bien le temps, ce *grand mangeur de choses*, comme l'appelle Horace, de dévorer jamais celle-là.

CCXL

Paris, 1er juin 1837.

Par une coïncidence singulière, votre lettre m'est arrivée au moment même où j'achevais d'écrire mon testament. Vous me dites des choses bien bonnes et bien tendres. Il en est d'autres aussi sur lesquelles nous ne saurions être d'accord. Les discuter, ce serait trop long et peu praticable sous bien des rapports. Le changement qui s'est opéré en moi est tout différent de ce que vous vous le figurez. Mes idées, toujours les mêmes pour le fond, se sont rectifiées, étendues, développées, voilà tout. Quelle assurance avez-vous de la vérité des vôtres que je n'aie également de la vérité des miennes? Et pourquoi celui de nous deux qui se trompe serait-il plus que l'autre responsable de son erreur involontaire? Vous avez bien peu profité de la doctrine de l'Evangile, si vous n'avez pas encore appris à tolérer des sentiments que vous ne partagez point, si le précepte de la charité n'est pas, dans votre cœur, au-dessus de tout autre précepte, s'il n'est pas pour vous le som-

maire et la plénitude de la loi. Défiez-vous, défiez-vous profondément de tout ce qui tendrait à vous séparer le moins du monde d'un seul de vos frères. On n'est uni à Dieu qu'autant qu'on est uni à l'humanité, sans dictinction de lieux, de temps, d'opinions, de croyances, et l'amour est le fruit auquel on reconnaît l'arbre dont la tige s'élève à jamais dans l'éternité.

Je suis encore au *Monde*, mais comme n'y étant plus, et j'en serai tout à fait dehors dans huit jours. Le 15, je partirai pour la Bretagne, uniquement afin de voir un vieil ami, à qui j'ai promis cette visite. Je ne serai absent que deux semaines. De retour ici, je reprendrai un travail commencé et que je souhaite finir, avant de rentrer dans l'arène d'où je sors inopinément.

L'homme a été mis sur la terre *pour la cultiver et la défendre*, ainsi qu'il est dit dans la *Genèse*. N'ayant plus de champ à cultiver[1], je défends ceux d'autrui contre les mille et mille envahisseurs qui pullulent de toutes parts, pour le malheur des peuples. A chacun son œuvre, à chacun son devoir.

J'espère trouver le moment d'aller dîner avec vous avant mon départ. En ce cas, je vous écrirai l'avant-veille. Si je ne le pouvais pas ce mois-ci, ce serait certainement le mois prochain.

Adieu ; malgré vos gronderies, à mes yeux sans juste fondement, vous savez ce que vous me serez toujours.

CCXLI

26 août 1837.

Après mon retour de Bretagne, j'ai été passer deux

[1] A la suite de dissentiments avec son frère, Lamennais avait renoncé à la propriété de la Chênaie, où il ne revint jamais.

mois chez des amis à la campagne. En traversant Paris pour aller en Bourgogne où je resterai un mois, je trouve vos deux lettres que mon portier avait gardées avec beaucoup d'autres. Vous avez eu raison de ne pas ajouter foi à toutes les fables qu'il a plu aux journaux de débiter sur mon compte. Je voudrais bien que le monde ne s'occupât pas plus de moi que je ne m'occupe de lui ; mais le désœuvrement, l'ennui, et la curiosité, et la malignité, ont besoin de cette pâture qu'on leur jette chaque matin, et que chaque matin ils dévorent avec la même avidité.

J'espère que, lorsque cette lettre vous parviendra, vous serez entièrement délivrée de ces horribles maux de tète qui vous ont tant tourmentée. Je tâcherai de m'échapper un jour en octobre pour aller vous voir, si mes occupations me le permettent. Cet été, je m'acquitte de plusieurs promesses faites à quelques amis depuis des années. Arrivé hier à sept heures, je repars à six heures ce soir ; vous voyez combien peu de temps j'ai à moi. Mes souvenirs affectueux à M. Cottu. Je trouve que vous insistez trop sur des points qui ne peuvent être éclaircis dans une lettre, quand je voudrais les discuter : mais nous ne le voulons ni vous ni moi, vous parce que d'avance vous vous tenez sûre d'avoir raison, moi parce que je n'ai pas la plus légère envie d'ébranler cette confiance qui vous est agréable. Quoi que vous en disiez, au reste, je crois qu'entre deux créatures humaines également sincères, la présomption d'erreur ne saurait être toute d'un côté, qu'il y aurait peut-être quelque sagesse à le reconnaître, et qu'en tout cas la charité y gagnerait beaucoup. Mais je ne veux pas même m'étendre là-dessus.

Adieu ; quelque injuste que vous puissiez être, à mon avis, ne doutez pas plus de ma tendre affection

qu'il ne me sera possible de jamais douter de la vôtre.

CCXLII

Paris, 10 octobre 1837.

Je ne crois pas qu'il y ait eu de la sécheresse dans mes paroles, car il n'y en avait pas dans mon cœur ; mais il a pu y percer de la fatigue de vous voir toujours revenir sur un sujet que vous savez bien ne pouvoir m'être agréable, car il ne l'est pas du tout de s'entendre plaindre sans cesse, comme on plaindrait un homme tombé dans les plus déplorables égarements, lorsque ma conscience me rend le témoignage de n'avoir fait que mon devoir. J'ai mes convictions, vous avez les vôtres ; pourquoi ne serions-nous pas également de bonne foi ? Il y a une pitié qui insulte, et je ne veux pas de celle-là. Je sais que rien au monde n'est plus éloigné de votre intention que de me blesser en quoi que ce soit. Pourquoi donc cette insistance de regrets qui ressemblent si fort à des reproches, et d'exhortations au moins inutiles ; car vous ne pouvez douter que je n'aie réfléchi trop longtemps et trop sérieusement à tout ce qui vous préoccupe, pour revenir jamais de ce qui vous paraît des erreurs, tant qu'elles seront à mes yeux d'incontestables vérités. Mais en voilà assez là-dessus.

J'ai été très malade en Bourgogne d'une inflammation d'estomac et des intestins accompagnée d'une forte fièvre. Le mal a enfin cédé à une diète absolue et quelques remèdes auxiliaires. Cependant, de retour ici, j'ai éprouvé une sorte de rechute, malgré un régime extrêmement sévère. A présent je me trouve

beaucoup mieux et presque en mon état ordinaire. Pour me remettre de cette fatigue, j'ai appris en arrivant la faillite de mon libraire[1]. Il est en fuite, et, d'après tous les renseignements que j'ai pris, je ne dois pas m'attendre à retirer quoi que ce soit de ma créance. Je me trouve donc à peu près sans le sou, car cette créance était mon unique avoir. Ce triste événement, après tant d'autres semblables, m'empêchera probablement de vous aller voir. Tout mon temps me devient nécessaire pour travailler, n'ayant que mon travail pour vivre. Je suis vieux, il faut que je me hâte. La Providence ne me refusera pas le morceau de pain qui suffit à l'homme durant son passage ici-bas; mais ce pain, je ne veux le devoir à personne, et, pour un peu de temps encore peut-être, je me sens le courage et la force de le gagner.

Adieu. Vous me dites de vous aimer toujours. Est-ce que je pourrais donc faire autrement ?

CCXLIII

Paris, 15 octobre 1837.

Soyez tranquille sur moi; il y a longtemps que je m'éprouve contre la vie; je l'ai plus d'une fois touchée par ses côtés les plus rudes, et l'exercice m'a, grâce à Dieu, donné quelque force pour souffrir et pour résister. Je suis comme un vieux matelot endurci aux mers orageuses. Et puis, peu soucieux de ce qui ne touche que moi, j'ai foi en l'humanité, en son avenir, en la Providence qui le prépare; et que m'importe le reste? Rien, en vérité, presque rien.

Je vous remercie de votre offre; je l'accepterais

[1] Le libraire Daubrée.

sans hésiter, si j'en avais besoin, mais en ce moment je puis me suffire, et j'ai appris du Maître à ne point m'inquiéter du lendemain.

Dans dix à douze jours, je me retirerai à la porte de Paris, à la campagne, pour éviter les importuns. Je serai chez moi, rue de Rivoli, le jeudi seulement d'une heure à quatre. De cette façon j'espère concilier le soin de mes affaires avec le travail.

Adieu, je suis pressé. Conservez-moi votre affection qui m'est si précieuse et si douce, et soyez sûre, quoi qu'il arrive, que vous trouverez toujours en moi le dévouement d'un vieil ami et la tendresse d'un frère.

CCXLIV

Nous ne pouvons malheureusement pas nous entendre, et ce n'est pas tant affaire de pensée que de sentiment, de sorte que la discussion n'y peut rien. Vous êtes née dans un siècle où le sens chrétien est perdu parmi ceux qui se croient, qui se disent du moins chrétiens par excellence. Il ne se réveillera jamais en eux ; ils mourront comme les juifs, en croyant à deux races, et en se plaçant, bien entendu, dans la race supérieure. Que faire à cela ? Les plaindre, voilà tout. Comment ne voyez-vous pas que ce que vous dites de mon livre[1] s'appliquerait bien plus encore à l'Évangile, dont je ne suis que l'humble commentateur ? Ainsi l'on devra penser que l'Evangile n'est pas fait pour le peuple, que c'est un livre *aristocratique*, et qu'en adressant aux faibles,

[1] Le livre du *Peuple*, que Lamennais avait fait paraître quelques mois après les *Affaires de Rome*. Cet ouvrage fut également condamné par le Saint-Siège.

aux pauvres, à la multitude illettrée, ses divins enseignements qui ont changé le monde, Jésus-Christ se faisait une étrange illusion. Il méconnaissait sa mission qui était de parler à Caïphe, à Hérode, à Pilate, à la bonne compagnie de Jérusalem, à ces scribes et ces pharisiens qu'il traitait d'hypocrites, et pour qui, dans l'âpreté de son zèle, il n'avait que des menaces et ce cri terrible : Malheur à vous ! *Væ vobis !*

Si le Maître disait : « Laissez les petits venir à moi », pourquoi les disciples ne diront-ils pas : « Laissez-moi aller aux petits » ?

Mais, encore un coup, nous ne saurions nous comprendre. Bornons-nous donc à conserver la tendre affection qui nous lie depuis si longtemps, et que rien, pour ma part, n'affaiblira jamais en moi. Adieu.

CCXLV

Paris, 25 mars 1838.

Ma santé toujours faible, le travail continu que m'impose la nécessité de vivre, et la paresse aussi de sortir, voilà ce qui m'empêche d'aller vous voir. En me prévenant la veille, vous seriez sûre de me trouver chez moi, quand vous venez à Paris, et vous devez y venir quelquefois, surtout dans la belle saison ; car il y a, quoi qu'on fasse, des exigences d'affaires et de relations qui attirent ici forcément, lorsqu'on n'en est pas plus loin que vous ne l'êtes. Je n'irai point cette année à la campagne, à cause du temps que cela me ferait perdre. Heureusement que j'ai, dans mon petit logis, grand air et soleil, et une vue des champs qui fuit dans le lointain comme tout ce qu'on désire et qu'on aime : un rêve de joie dans un rêve de vie. Rêve, c'est encore trop dire, mais la langue n'a point

de mot pour exprimer ce je ne sais quoi si vain et si fugitif. J'avais désiré revoir ma correspondance avec cette excellente famille de Senfft[1]; on me l'a renvoyée, à partir de 1826. Je relisais hier ces lettres écrites à qui? à des morts. Cette muette parole faisait sur moi une impression étrange; il me semblait que j'étais plongé dans une atmosphère de tombeau, que j'entendais, non pas des sons, mais une sorte de vague murmure, saisissable par l'âme seulement. Et l'œil interne voyait des ombres, des formes flottantes passer et repasser à travers une sorte de lumière indécise et pâle, semblable au reflet d'un fantôme; et tout cela produisait en moi un mélange de douceur et de tristesse inexprimable. Que sommes-nous donc? Des vers rampants qui aspirent à se transformer, des âmes exilées de leur monde, du monde réel, et séparées de lui par ce corps misérable qui les enveloppe comme un suaire.

Je vous souhaite tout ce qu'on peut souhaiter à ceux qu'on aime, durant ce passage; à vous et aux vôtres, à vos enfants, pauvres petites créatures qui ne savent pas encore combien est rude et fatigante, et pénible et longue, la route qu'ils ont à parcourir et où ils ne font que d'entrer. Ils ne le sauront que trop tôt!

Adieu, croyez bien à mon affection que rien n'altérera jamais.

CCXLVI

4 janvier 1839.

Je sais combien il est difficile de trouver seulement

[1] Le comte de Senfft était ministre de Saxe à Turin. Les deux volumes des *Œuvres posthumes* de Lamennais publiés par M. Forgues contiennent un grand nombre de lettres adressées au comte et à la comtesse de Senfft.

quelques minutes dans le mouvement d'un jour tel que celui où vous êtes venue à Paris. Au reste, si vous n'avez pu me procurer le plaisir de vous voir quelques instants, vous m'en dédommagez par tout ce que vous me dites d'aimable et d'affectueux. Votre voix est de celles, en bien petit nombre, qui ont la puissance de répandre un charme plein de douceur dans la solitude de ma vie. Tout le reste n'est qu'un bruit qui me fatigue. A mesure qu'on vieillit, la tige cesse de monter et le feuillage de s'épandre : mais les racines s'enfoncent dans le passé et s'y affermissent. L'âme qui ne désire plus, n'espère plus, que l'expérience a désabusée à peu près de toutes choses, recueille ses souvenirs et s'y repose, comme sur le seul chevet autour duquel voltigent les songes heureux.

J'ai quitté mon appartement de la rue de Rivoli ; il était trop cher pour moi. J'en cherche un autre, et en attendant, je suis logé en hôtel garni, rue de Beaune, 3, près d'une de mes parentes chez qui je dîne habituellement. On m'a mis dans une chambre immense et glacée. Je n'ai pu me réchauffer pendant toute la nuit dernière, et par conséquent je n'ai pas dormi. Outre cela, je me trouve dérangé dans toutes mes habitudes. Il n'y a de bon gîte que le dernier.

Vous savez quels sont les vœux que je forme pour vous et pour tous ceux qui vous sont chers. Ils partent d'un cœur qui ne cessera jamais de vous être bien tendrement dévoué.

CCXLVII

20 avril 1839.

J'ai eu dix fois le dessein de vous écrire, et si je ne l'ai pas fait, c'est bien, en vérité, uniquement par

paresse ; je n'ai pas d'autre excuse. Il est vrai aussi que je me reposais sur Denys Benoîst pour vous dire une partie de ce que j'aurais eu à vous mander, mais c'est là une pauvre raison. Le fait est que j'ai pour écrire une répugnance qui croît chaque jour, et qui ne vient nullement d'une décroissance de mes affections. Au contraire, le temps n'agit sur celles-ci que pour les rendre plus fermes et plus vives. Je les serre contre moi et je me serre contre elles ; c'est tout ce qui me reste du passé ; elles sont le seul monde que j'habite et que je me plaise à habiter ; le reste ne m'est rien, ou ne m'est quelque chose que par un lien d'une autre nature, le devoir qui nous suit jusqu'au tombeau.

Il est très rare que je sorte, et si j'étais prévenu du jour où vous viendrez, il serait encore plus sûr que je ne serais pas sorti. Au reste, depuis que j'ai changé de quartier, je n'ai encore pris aucunes mesures pour me défendre des importuns qui sont beaucoup moins nombreux. C'est un voyage que de venir ici, et cela m'épargne des visites qui seraient loin d'être toutes agréables. Je ne sais pas encore si je pourrai vous aller voir à Versailles. Cela m'aurait été plus facile quand je demeurais rue de Rivoli. Ce que je sais ou crois savoir, c'est que je passerai l'été à Paris. Quelque besoin que j'eusse d'un peu de campagne, j'ai pris la résolution de ne pas interrompre le travail qui m'occupe depuis dix-huit mois, et qui me prendra encore deux ans. Ce n'est pas qu'il me plaise, mais je regretterais de ne le point achever, parce qu'il me semble qu'il aura peut-être dans l'avenir quelque utilité. Et puis, il y a je ne sais quoi qui séduit et entraîne dans la pensée qu'on laissera derrière soi sa pensée tout entière. Quoi qu'il en soit, je serai délivré d'un grand poids, lorsque j'arriverai, si j'y arrive jamais, au

terme vers lequel je m'avance lentement, mais constamment. Jusque-là ma vie sera rude. Un seul souvenir de vous en adoucit bien la tristesse. Écrivez-moi donc quand vous ne pourrez venir. Vos paroles si bonnes et si tendres me tiennent lieu de ce qui me manque : ce sont les fleurs de mon printemps.

CCXLVIII

21 juin 1839.

Quelque plaisir que j'eusse à vous voir, je n'ose vraiment pas le désirer, lorsque je pense combien le voyage vous fatiguerait pendant cette chaleur. Pour moi, j'en souffre peu ou point, excepté dans mes courses quand elles sont longues, ce qui arrive assez fréquemment. Ces jours derniers, je n'ai fait que courir pour une collecte en faveur de quelques familles bien malheureuses. Si vous pouviez me donner quelque chose pour elles, j'en serais bien reconnaissant. On ne s'imagine pas ce que c'est que certaines misères, et ces misères-là se multiplient d'une manière effrayante. Au milieu de tant de souffrances, il y a pourtant des consolations, et la plus douce est de voir de près l'incomparable charité du peuple. Ce serait par centaines qu'hommes, femmes et enfants mourraient de faim, si le pauvre ne partageait avec un plus pauvre encore son dernier morceau de pain. Cela fait faire bien des réflexions.

Heureux qui peut comme vous, dans une tranquille retraite, n'avoir pas sans cesse ses regards affligés du spectacle de ce triste monde, et n'en entendre le bruit que de loin. La Providence, au reste, sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Demeurons donc en paix

là où elle nous place. Partout il y a des devoirs, et conséquemment du bonheur partout.

Adieu, vous savez combien votre affection m'est douce. Croyez que la mienne est inaltérable.

CCXLIX

25 juin.

C'est beaucoup que ce que vous avez bien voulu m'envoyer, et je vous en remercie mille fois. Si je savais quel jour vous viendrez à Paris, vous me trouveriez certainement. Dans tous les cas, j'aurai le plaisir de vous voir, à moins que je ne sois sorti, et je ne sors guère que pour aller chez un pauvre malade qui m'inquiète beaucoup.

Tout à vous de cœur.

CCL

Paris, 15 septembre 1839.

Il me serait certainement bien doux de passer quelques jours près de vous, et je vous remercie d'avoir pensé à me procurer ce plaisir. Malheureusement je suis obligé de m'en priver. Ma présence ici est indispensable pour faire faire quelques dispositions dans un appartement où j'entrerai le 25. Il y a des tablettes à établir, des papiers à poser, et toutes sortes d'autres petits détails auxquels il faut que je veille. Puis viendront les fatigues et les embarras du déménagement. Je les redoute beaucoup ; force est bien pourtant de s'y résigner. La maison que je vais habiter forme l'angle de la rue de la Michodière et du boulevard

des Italiens. Le quartier me convient parce qu'il est central. Quant à l'appartement, ce sont des mansardes très basses, sans parquet. Mais les loyers sont devenus si chers qu'on a guère à choisir. A partir donc du 25 de ce mois, vos lettres devront m'être adressées rue de la Michodière, n° 29. Si, dans vos voyages à Paris, vous trouviez un moment pour venir me voir, il y a une autre entrée : boulevard des Italiens, n° 27. C'est par celle-ci qu'il faudrait monter, et monter est bien le mot, car il y a cent marches.

Je vous félicite des succès de Félix[1]. Que comptez-vous en faire, lorsqu'il aura fini ses études ? Les carrières sont rares et bien encombrées. Il est singulier que les hommes, ayant tant de peine à trouver une pauvre petite place dans ce monde, sachent difficilement se décider à en sortir. Les heureux mêmes, comme on les appelle, ou, pour mieux dire, les riches ont aussi leurs contrariétés. On me racontait hier qu'après avoir fait d'énormes dépenses pour l'embellissement de sa terre de Petit-Bourg, M. Aguado en en serait pour ses frais. Le chemin de fer d'Orléans va couper son parc tout près du château, entre ce château, et un jet d'eau, ornement du parterre ; de sorte que voilà toutes les joies de mon homme emportées avec une vitesse de dix lieues à l'heure pour le moins. Vanité, vanité, et tout est vanité, comme dit le sage. Je ne sais pas, au reste, si votre chemin de fer à vous abrège beaucoup le temps du voyage, à cause des points de départ et d'arrivée, très loin l'un et l'autre du centre des deux villes.

On m'a interrompu. Je ne sais plus ce que je voulais vous dire encore. Ce que je vous dirai toujours,

[1] Ce fils de Mme Cottu, le seul qui lui restait, devait être un jour préfet de Versailles, sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon.

et toujours avec la même vérité, c'est que personne ne vous est plus tendrement dévoué que votre vieil ami.

CCLI

9 janvier 1840.

Quelque heureux que je sois toujours de vous voir, j'aurais été peiné qu'en venant chez moi, vous eussiez ajouté à la fatigue de votre dernier voyage à Paris. Dans ces cas-là, ce sont les meilleurs amis qu'on doit négliger, et c'est même une manière délicate de leur dire ce qu'on est pour eux et ce qu'ils sont pour nous. Eh ! mon Dieu, est-ce qu'il y a des jours, des jours fixes et convenus pour se souvenir de ceux qu'on aime? Certaines affections anciennes et profondes sont tellement enlacées à notre vie, elles la pénètrent tellement, qu'elles ne font plus qu'un avec elle. C'est pourquoi le temps n'inquiète plus; on le voit fuir, on fuit avec lui, et on se sent dépouillé de cette puissance de séparation qui fait le tourment des faibles amitiés où l'on est encore deux.

Ne vous exposez qu'avec précaution à ce rude froid qui nous est arrivé depuis quelques jours. J'envie ceux qui sont nés en de plus doux climats. Mais à quoi sert ?

J'ai vu dernièrement Denys Benoîst ; il a le projet de vous aller voir bientôt. Sa santé serait bonne s'il n'éprouvait des douleurs rhumatismales, gênantes surtout pour quelqu'un qui aime le mouvement.

Adieu, la nuit se fait, et je ne sais plus écrire à la lumière d'une bougie ou d'une lampe. Ma vue s'affaiblit chaque année. J'envoie, comme disait Montaigne, mes gros équipages devant. Tout à vous de cœur.

CCLII

Paris, 23 janvier 1840.

J'ai été si occupé ces jours-ci, qu'il m'a été impossible de vous remercier plus tôt de votre dernière lettre. M. Bazin était déjà venu me voir lorsque je l'ai reçu. Je l'ai retrouvé tel que je l'avais connu, ouvert, franc, plein de droiture, de bons et nobles sentiments. Qu'importe après cela que les idées diffèrent ? Je ne blâme guère en qui que ce soit la prétention d'imposer les siennes. Vous croyez posséder la vérité ; remerciez-en Dieu, mais ne vous fâchez pas contre ceux qui, privés selon vous de ce grand bien, n'ont pourtant ni moins de sincérité dans leurs croyances, ni un moindre droit de s'y reposer en paix. Le précepte le plus inculqué dans l'Évangile, celui qui résume tous les autres, a toujours été le moins compris, et c'est pourquoi il y a eu et il y aura longtemps encore tant de maux et tant de larmes sur la terre.

Après la glace, voici la pluie et une température de printemps. De ces brusques alternatives résultent des maladies nombreuses. Les hôpitaux sont encombrés, la mort les vide, puis le pauvre vient les remplir encore, porté par le flot de la misère là où seulement en est le terme pour lui. D'après les relevés faits aux mairies, il existe à Paris un indigent sur quatorze personnes, mais il faut au moins doubler la proportion des indigents, à cause du grand nombre de ceux qui se dérobent à la bienfaisance officielle, ou qui savent d'avance l'inutilité d'y recourir. Suivant ce calcul, ce serait donc sur sept personnes un indigent, sans compter ceux qui n'ont besoin que de secours transitoires. Comment s'en étonner, lorsque, dans

un gros livre, tout bouffi de science administrative, un employé supérieur de la préfecture nous apprend que, terme moyen, il n'existe pour la masse entière des ouvriers, hommes, femmes et enfants, au nombre de 267.000, que sept mois de travail sur douze? Après cela, dites-leur : allez travailler.

Ne m'oubliez pas, je vous prie, quand vous viendrez ici et qu'il vous sera possible de disposer de quelques moments. Je voudrais bien que vous quittassiez cet ennuyeux Versailles. Cela viendra, il faut l'espérer.

Tout à vous de cœur.

CCLIII

28 mai 1840.

J'étais sorti dimanche pour vous aller voir; une grosse pluie d'orage me surprit à la place Louis XV et m'obligea de revenir sur mes pas. Hier au soir je me remis en route, et je ne trouvai, au lieu de vous, que l'annonce, je ne puis hélas! dire imprévue, du funeste événement[1]. Je ne troublerai point votre douleur par de stériles paroles de consolation. Il n'en est qu'une seule véritable et vous savez où la trouver. Ce que Dieu vous avait donné, il l'a repris, mais pour un temps; et tout cela est amour, un amour mystérieux que le cœur sent, auquel il croit, alors même que l'esprit ne le saurait comprendre. Conservez-vous pour ceux qui restent.

[1] Mme Cottu venait de perdre sa fille Pauline, âgée de six ans.

CCLIV

Paris, 12 juillet 9 h. 1/2.

Je me hâte de répondre à votre lettre d'hier que je reçois à l'instant. Elle me cause une vive peine, celle de ne pouvoir vous servir dans une chose que vous désirez et qui eût en même temps été agréable à Mme Blondel. Il est vrai que j'ai connu autrefois M. Cousin, mais depuis douze ans j'ai cessé de le voir. Il y avait dans cet homme, sous un voile de fourberie et d'hypocrisie, quelque chose que je sentais et qui me repoussait. Du temps de l'*Avenir*, il disait hautement que, s'il était le maître, il me ferait philosophiquement fusiller. Il fut atroce dans le procès d'avril, et je le surnommai, à cette occasion, le *Platon de la guillotine*. Le mot courut et lui revint sans doute, car les journaux le répétèrent. Voilà où nous en sommes, M. Cousin et moi. Jugez si je puis lui rien demander.

Je vous remercie du plaisir que vous me promettez pour mercredi prochain. Ne craignez rien, rien cette fois du portier. Il me hâte d'envoyer ces deux mots à la poste.

CCLV

Mardi, 21 juillet.

Impossible de rien faire comprendre à ce malheureux portier. Il laisse tous les jours monter des importuns, des quémandeurs et des escrocs, et renvoie les personnes que je serais le plus heureux de voir. Combien je regrette la peine inutile que vous avez prise ! Les ordres sont donnés pour qu'une pareille

méprise ne se renouvelle pas, et j'espère que cette fois le cerbère aura entendu. J'ai su de vos nouvelles, dernièrement, par Mme Benoist; mais ce n'est pas là vous voir. Pourquoi êtes-vous allée vous établir si loin? Je suis toujours fort occupé; aussi je ne sors guère, et d'ailleurs je n'en ai pas le goût.

Adieu, mille excuses et mille regrets.

CCLVI

Vendredi, je veux dire samedi 30 novembre.

Ne craignez pas que ce qui vient de vous puisse m'être jamais désagréable en aucune manière. En toutes choses, ce qui blesse, c'est l'intention de blesser, le mauvais vouloir, et cela même ne fait depuis longtemps que m'effleurer à peine. Je n'ai pas le désir de voir le manuscrit que vous me proposez de me communiquer. Ce serait uniquement, de ma part, cusiosité, vanité peut-être, d'après ce que vous me dites. Quant à mes idées, quelles qu'elles soient, elles ne changeront pas; elles sont ma raison, ma conscience, tout mon être; qu'y voulez-vous faire?

J'ai beaucoup connu et beaucoup aimé M. Bazin dans sa jeunesse, ce qui ne veut pas dire que je ne l'aime plus, bien au contraire. Son respectable père habitait Dinan, et le fils venait me voir de temps en temps à la Chênaie. J'ai contribué, je crois, à la décision qu'il prît, au sortir du collège, d'entrer chez les jésuites. Plus tard, je ne lui aurais pas donné ce conseil; mais je disais alors ce que je pensais alors. Outre l'esprit qui, à mes yeux, n'est pas un grand mérite, M. Bazin avait des qualités dont je fais plus de cas. Ce qui me plaisait surtout en lui, c'était une âme droite et un cœur chaud.

On m'interrompt. Adieu. Je n'ai pas besoin de vous parler de mes sentiments pour vous qui ne changeront jamais.

CCLVII

15 janvier 1841.

Je reçois votre billet du 12. Écrivez-moi désormais sous le couvert soit de M. Pagnerre, rue de Seine, 14 *bis*, soit de M. Ange Blaize, rue Taranne, n° 9. Car je viens de déclarer que je ne recevrais aucunes lettres quelconques qui me seraient adressées ici, attendu qu'il est par trop dégoûtant que la police les lise avant moi[1].

Ne songez pas à me voir encore. Plus tard je vous dirai ce qu'il y a à faire pour obtenir une permission. Au reste, je suis ici très tolérablement. Ma chambre est tranquille. J'y puis faire neuf pas par la diagonale. Elle ressemble assez à une cave, à cause de l'élévation des impostes qui l'éclairent, mais à travers ces impostes garnies de barres de fer, on a une vue très étendue à l'est et au sud. Sauf la diminution des forces que doit amener le défaut d'exercice, je crois que ma santé se soutiendra. Je ne m'ennuie point, je lis, mais je ne sais pas encore si je pourrai travailler. La volonté est d'un grand secours en de pareilles circonstances, et je me sais gré de m'être appliqué à exercer la mienne de bonne heure.

Faites-moi le plaisir de jeter un coup d'œil sur les

[1] Lamennais était à cette époque à Sainte-Pélagie. Au mois de décembre 1840, il avait été condamné à un an de prison. Voir l'*Introduction*, p. 47. Toutes les lettres suivantes jusqu'à la lettre CCLXIII sont également écrites de Sainte-Pélagie.

lettres que vous avez de moi. J'en voudrais avoir une copie, après que vous aurez retranché tout ce que vous jugerez convenable. Je m'occupe de recueillir ainsi mes vieilles correspondances, et j'en ai déjà une grosse collection.

Tout à vous de cœur et à jamais.

CCLVIII

23 janvier 1841.

Je vous remercie mille fois de votre bonté. Je serais bien aise d'avoir tout, et par ordre de date ; mais ne prenez pas la peine de copier vous-même. Pourvu que l'écriture soit lisible, c'est tout ce qu'il faut. Il est bien vrai qu'il y a quelque chose de singulièrement doux et aussi de profondément triste à revivre dans ce passé où les choses nous apparaissent telles qu'elles sont, comme des rêves, des ombres flottantes que je ne sais quel souffle emporte toujours, toujours plus loin. Mais, pendant que la nuit se fait d'un côté, le jour naît de l'autre, et de l'avenir qui s'ouvre peu à peu sortent des fleuves de lumière, dont l'âme s'abreuve avec ravissement.

Je suis déjà presque accoutumé à ma vie de prison. Quoique ce ne soit certainement pas celle que je choisirais, elle me semble très supportable. Avec des livres, on ne s'ennuie nulle part. Ce qui manque le plus, c'est l'air et le mouvement. Il en résulte qu'on s'affaiblit et que le travail devient difficile. Une année passée dans les bois avec une *longue carabine* serait plus dure peut-être physiquement, mais meilleure pour ce qui fait l'existence véritable. Oh ! les forêts, les prairies, les lacs ! Dieu est partout sans doute.

mais il est là plus présent qu'ailleurs. Pour que l'homme le pût découvrir comme à travers un voile transparent, il l'a mis au sein de la nature, et non entre quatre murailles, quelques tuiles sales et un plafond.

A vous de cœur pour toujours.

CCLIX

10 février 1841.

Accusez les choses, les événements de la vie, ses traverses, mais ne m'accusez pas. Je n'ai jamais cessé un moment d'être le même pour vous. Il est vrai que le devoir, ou ce qui me paraissait tel, m'a poussé en des voies qui, à quelques égards, semblaient nous séparer. N'en a-t-il pas été ainsi de vous? D'autres n'ont-ils pas eu des droits, des droits sacrés, à vos premières, à vos plus intimes affections? C'était conforme à l'ordre de Dieu, et je vous loue d'avoir marché dans la voie que lui-même vous traçait. Il m'en montrait une autre: j'y ai marché aussi, entouré de gens qu'aucun lien ne retenait près de moi, et sur le soir je suis resté seul. Croyez-vous donc qu'il ne faille pas quelque effort de courage pour porter le poids de cette solitude, pour se dire, sans être troublé, qu'on n'a plus sur la terre que trois demeures, une mansarde déserte, un cabanon et une fosse dans le cimetière commun? Qu'est-ce que la vie du dehors, quand au dedans on n'a que cela? Je ne me plains pas pourtant. Je sens que je suis ce que je devais être, et j'attends en paix l'heure de Dieu. Il vient de m'envoyer une vive affliction. Un jeune Italien que j'avais élevé depuis l'âge de treize ans, à qui j'avais

donné un état, qui désormais voyait devant lui un avenir tolérable, qui joignait à de l'intelligence un caractère doux, des sentiments pleins de délicatesse et de reconnaissance, vient d'être enlevé à vingt-trois ans par une fièvre cérébrale. Eh bien, si je pouvais le rappeler en ce monde, je crois que je ne le voudrais pas.

Vous avez raison de dire que ce passé qui nous apparaît, dans le peu qui en reste, comme à travers un sombre crépuscule, a quelque chose de triste. Cependant je l'aimerai.

Je ne désire point que vous veniez me voir ici. Si pourtant vous le voulez, voilà un billet pour la police. Avec ce billet, je pense que Félix obtiendrait une *passe*, sans que vous fussiez obligée d'aller la chercher vous-même, ce qui me contrarierait extrêmement.

Tout à vous et de tout cœur.

CCLX

20 février 1841.

Précisément je ne voulais pas que vous vous soumissiez à cette ignoble exigence de police. Il vaut mieux se voir plus tard que de se voir à ce prix. J'ai en horreur tous ces gens-là et tout ce qui tient à eux. C'est pourquoi il me répugnait tant que vous fussiez un seul moment exposée à respirer l'air qui s'exhale de leur antre infâme.

Vous vous êtes mépris sur le sens de ma dernière lettre. Je me justifiais, voilà tout. Du reste, je suis bien loin de me plaindre de ma destinée, quelle qu'elle soit. Je n'attache pas beaucoup d'importance aux quelques heures de la vie présente, pour en peser si attentivement le bien et le mal. Et puis, chacun

n'a-t-il pas son fardeau ? *Toute créature gémit.* C'est la loi de ce monde. Aspirer, c'est souffrir, et nous aspirons tous à naître, et, comme les oiseaux prisonniers, lorsqu'ils sentent les brises du printemps, notre âme frémit au souffle de l'avenir et froisse ses ailes contre les barreaux de sa prison.

Ma santé me soutient assez. Seulement mes migraines sont plus fréquentes et mes forces diminuent. Quant à l'ennui, on s'en préserve avec des livres, et je n'en manque pas. J'aurais vraiment peu de choses à regretter, si je pouvais travailler ; mais je ne l'ai pas pu jusqu'ici, et je crains beaucoup qu'il n'en soit ainsi jusqu'au bout. J'ai vu Denys Benoist une fois, et nous n'avons guère pu causer, à cause d'un tiers qui se trouvait là. Il n'a de permission que pour une fois par mois. Cette dépendance du caprice d'autrui, en choses de cette nature, est une odieuse et plate vexation. Je ne m'en prends pas aux subalternes, ils font leur métier. Mais les chefs ! Justice sera faite d'eux, et une justice qui durera, j'espère. Adieu.

CCLXI

Sainte-Pélagie, 25 août 1841.

Ce que c'est que la prison! Je n'ai reçu qu'hier au soir votre lettre du 21, et ces quelques lignes que je vous écris ne partiront que demain. Elles vous trouveront cependant encore au Havre, puisque vous ne le quittez que le 1er septembre. J'ai quelque peine de vous voir faire seule le voyage de Londres ; ce sera une grande fatigue, outre les mille embarras d'un pays étranger, et d'un pays comme celui-là où l'obli-

geance n'est pas ce qu'on rencontre le plus. Tant il y a que, de toutes façons, je serai fort aise quand vous serez de retour, tranquille et calme dans votre jolie maison où vous arriverez à la tombée des feuilles, époque que j'ai toujours aimée ; elle a quelque chose de si doux et de si triste!

Les réflexions que vous faites sont prématurées quant à vous qui avez encore et avenir, et santé, et force ; mais elles me conviennent parfaitement à moi si près du terme ; et ce terme, entrevu à travers les ombres du soir, réjouit les dernières heures d'un jour assez rempli de souffrances et de fatigues. Au reste, en ce moment, je suis très bien, c'est-à-dire dans mon état habituel. J'ai eu, depuis votre départ, une fièvre inflammatoire qui a cédé à la diette et à l'usage de simples boissons rafraîchissantes. Ce qui me manque le plus, c'est l'air et l'exercice. Les jeux de vos enfants, leur joie de se sentir soulevés par les lames et couverts de leur écume, me rappellent des jeux et des joies semblables éprouvés au même âge, il y a bien longtemps. Ces souvenirs plaisent, et pourtant qui voudrait remonter la vie pour jouir de nouveau de tout ce qui nous enchantait alors ? Pas moi, certes.

Si vous le pouvez sans aucun embarras, apportez-moi de Londres une couple de rasoirs.

A votre retour, il ne me restera plus à faire que trois mois de prison. Ceux qui m'y ont fait mettre s'en vont vite, Dieu sait où. Ces feuilles-là tombent comme les autres, et les peuples les voient tomber avec une grande allégresse, car rien ne poussait à leur ombre que des plantes vénéneuses.

Quelqu'un vient qui se charge de jeter cette lettre à la poste. C'est pourquoi je finis brusquement.

Tout à vous de cœur.

CCLXII

Paris, 18 ou 19 novembre 1841.

J'entends tout le monde se plaindre de l'influence de ces premiers froids. Vous avez bien raison d'attendre que votre rhume soit passé, avant de vous y exposer de nouveau. C'est un mauvais compagnon d'hiver qu'une affection de cette sorte. La prison même n'en garantit pas, car j'ai ici, près de moi, un camarade de captivité qui ne fait autre chose que tousser dans son lit, d'où il ne sort pas depuis quelques jours. Ce que je vous ai lu n'est pas destiné à être publié prochainement ; il faudrait terminer le recueil et en ce moment je n'y ai pas de goût. Cela reviendra plus tard. J'avais commencé autre chose dont on me dégoûte aussi. Savez-vous à quoi je pense ? A m'en aller finir mes jours loin de ce triste pays, qui me devient de plus en plus insupportable. Les infâmes misérables auxquels il est livré lui ont inoculé la gangrène aux quatre membres. Je prends des informations sur la Syrie, où une personne de ma connaissance a demeuré deux ans et en dit des choses qui tenteraient d'y aller, si l'anarchie présente se calmait un peu. J'ai aussi écrit à Constantinople. Peut-être trouverait-on près du Bosphore, sur la côte d'Asie, une existence assez tolérable. Nous verrons. En attendant, le temps passe. Je vais entrer dans mes jours gras, après quoi le carême sera bientôt au bout.

Pâques arrivera pour moi le 3 janvier [1] ; novembre touche à sa fin, il n'y a donc plus que décembre. Cette

[1] C'était le 3 janvier que Lamennais devait sortir de prison.

rapidité-là, qu'on hâte encore de ses désirs, nous mène bien vite au seul repos, au véritable asile ; on le cherche bien loin, il est tout près de nous.

Adieu, dites-moi le numéro de votre maison.

CCLXIII

Vendredi, 31 décembre 1841.

Je ne savais trop hier où j'en étais ; j'eus toute la nuit une fièvre très forte accompagnée de maux de tête violents. J'ai fait diète, et la dernière nuit a été beaucoup meilleure. Mais je sens bien qu'une année sous les verrous m'a très affaibli, et qu'il sera prudent de ménager la transition de cette sorte de vie à la vie ordinaire, de sortir, comme vous le dites, peu à peu de ce tombeau. Enfin le 3, de bonne heure, je serai rue Tronchet, n° 13. Ce me sera de bon augure, si je vous y vois en entrant. Toutefois, je crains pour vous la fatigue de 118 marches à monter. Vous savez en gros tous les vœux que je fais pour vous, au commencement de cette année, comme de toutes les autres ; en détail, je ne les sais pas bien moi-même : il y a si peu de choses désirables sur la terre ! Je désire pour moi que vous m'aimiez toujours un peu, en échange de l'affection si vive, si tendre que je vous ai vouée depuis tantôt vingt-six ans.

CCLXIV

Paris, 24 janvier 1842.

Je suis terriblement fatigué de ma vie nouvelle, si fort différente de celle que j'ai menée pendant un an.

Au bruit, au mouvement, aux divers coups sur coups et sans interruption, est venu se joindre un gros rhume avec extinction de voix. La voix revient depuis quelques jours, mais les courses forcées et les visites continuent de telle sorte que, pour y mettre un terme, je me décide à partir pour la Bretagne, où, aussi bien, j'aurais été obligé d'aller plus tard, car j'en avais pris l'engagement. Ce sera un voyage de trois semaines, quatre au plus ; après quoi, j'aviserai à me faire un peu de loisir et de repos, si je peux. A mon retour, les jours seront plus longs, le temps moins rude, il faut l'espérer au moins ; j'en profiterai pour vous aller voir, en vous en prévenant d'avance, comme il est convenu.

J'ai vu Mme Benoist que sa fièvre a repris. Son mari est toujours enfoncé jusqu'au cou dans ses affaires de forges, de chemins de fer et autres, sans compter la Chambre. Cette vie est de son goût, elle ne serait pas du mien. Il est bon qu'il y en ait de toutes les sortes.

Ce que je désire, moi, c'est de pouvoir me remettre à mon travail. N'oubliez pas mes lettres ; je tiens beaucoup à les avoir, quoique cela ne me presse pas du tout.

Adieu, je vous écrirai dès que je serai revenu, c'est-à-dire vers la fin de février.

CCLXV

28 janvier 1842.

J'ai attendu, pour vous répondre, que le jour de mon départ fût définitivement fixé. Ma place est arrêtée à la diligence pour mardi prochain. Mon neveu, qui doit nommer un enfant de sa sœur prêt à entrer

dans ce monde, vient avec moi, ce qui me rendra le voyage plus facile et plus agréable. Il sera, au reste, assez court, trois ou quatre semaines tout au plus.

Vous me parlez des Feuillantines. Je n'y étais pas moins pourchassé que rue Tronchet. C'est une sorte de tourment inévitable en ce pays-ci, où, pour se soustraire aux importuns, il faudrait ne voir personne, rompre dès lors avec des gens qu'on aime et qui vous aiment à divers degrés. Le remède serait pire que le mal. Je passerai quelques jours à cinq lieues de l'endroit qu'habite ma sœur, chez un vieil ami, qu'après cela peut-être ne reverrai-je plus, car les déplacements commencent à me coûter beaucoup. Je me fais cependant une fête de celui qui me procurera le plaisir de passer quelques heures avec vous, et j'irais pour cela bien plus loin que Versailles. Toujours, au reste, vous êtes près de moi, et je me flatte aussi d'être quelquefois près de vous.

CCLXVI

Vendredi, 25 février.

J'arrivai avant-hier au soir, très fatigué de deux nuits passées en voiture. A l'exception du plaisir que j'ai eu à revoir ma famille et quelques vieux amis, mon voyage n'a eu rien d'agréable. J'ai été constamment malade. Le repos, j'espère, me rétablira. J'irai vous voir dès que je le pourrai, et je vous préviendrai du jour. En attendant, voilà une passe, pour le cas où, venant à Paris, vous pourriez disposer de quelques instants.

Pour toujours à vous, du fond du cœur.

N'oubliez pas les lettres.

CCLXVII

21 juillet.

J'espérais bien pouvoir vous aller voir avant votre départ ; je m'en croyais même presque sûr. Mais voilà que je suis tristement retenu par la nécessité de consoler un malheureux père, qui vient de perdre son fils unique, et qui a été dans un état à faire craindre pour sa tête. Il m'a demandé, et, quelque peu que je puisse pour lui, encore est-ce un devoir de ne le pas refuser à ses désirs. Ces scènes pourtant me font beaucoup de mal. Après la première je n'en pouvais plus, et j'ai eu la fièvre toute la nuit.

J'espère que votre voyage vous fera du bien et à mesdemoiselles vos filles. Profitez consciencieusement de tout ce que la Providence pourra semer d'agréable sur votre route.

Tout à vous de cœur.

CCLXVIII

Paris, 7 août 1842.

Vous voilà donc dans la mer, et dans la mer du Nord[1]. En vérité, par le temps qu'il fait, il n'y a pas lieu de vous plaindre. On se plaint cependant de tous côtés ; on se plaint de la chaleur, comme l'an dernier on se plaignait du froid, et chaque année ce sont les mêmes plaintes. On n'est jamais content. Si la Providence écoutait ce qui se dit, il y aurait de quoi lui donner de l'humeur.

[1] Mme Cottu était à ce moment à Ostende.

J'ai lu vos articles sur les salles d'asile. Il est bien quelques points sur lesquels nous serions en dissentiment, mais ils sont peu nombreux, et le fond me paraît excellent. Vous y avez mêlé une foule d'observations délicates et fines, et le style très correct, sans recherche et sans afféterie, est plein d'une grâce délicate et noble. Après cela, vous aurez, comme il arrive toujours, prêché dans le désert, ce qui n'est aucunement une raison pour ne pas prêcher, surtout quand on prêche si bien.

Pendant que vous courriez les grands chemins de la Flandre, nous enterrions ici le duc d'Orléans. Ç'a été des cérémonies, des pompes à ne plus finir ; il n'y manquait qu'un peu de douleur. Je n'aime guère ce faste de la mort ; à peine s'il conviendrait à la vie la plus florissante.

Je ne sais pourquoi je ne me fais pas une idée agréable du lieu où vous êtes maintenant. Ostende doit être une vieille petite ville mal bâtie, dans un assez vilain pays plat et nu. Dites-moi si je me trompe. Mais après, vous verrez les bords du Rhin, et les châteaux en ruine qu'on y rencontre, dit-on, presque à chaque pas, dans les situations les plus pittoresques, et Cologne et sa cathédrale, et des beautés, des magnificences à fatiguer le souvenir : c'est la compensation. Il n'en est point, d'extérieures du moins, à ma vie monotone et triste. Pas un bout de ciel lointain, pas un arbre, pas un brin d'herbe, pour récréer ma pauvre vue qui s'en va tous les jours, et je ne regrette guère; car que voir en ce monde qu'on n'ait pas vu déjà et qu'on ait quelque joie de revoir ?

Denys Benoist, réélu député, comme vous le savez sans doute, est de retour à Paris. Il a mis dernièrement une carte chez moi. J'irai la lui rendre, si je ne

réussis pas à mieux, mais on le trouve bien difficilement. Sa femme est mieux. Elle doit aller passer quelques jours dans le Nivernais, d'où elle se rendra, avec son mari, dans le climat, meilleur pour elle, du Languedoc. J'y voudrais plus d'ombre, plus d'eau et de verdure. Elle s'y trouvera, la pauvre femme, entre des cyclopes et des orangers. Ce doit être un contraste bizarre.

Veuillez faire agréer mes compliments à Mlles vos filles. J'espère que le voyage qu'elles font leur vaudra plaisir et santé. Le premier est bien sûr, puisqu'elles voyagent avec vous. Je suis ce que je serai toujours, tout à vous de cœur.

CCLXIX

Paris, 16 août 1842.

Vous avez raison de plaindre les habitants de Paris, moi pourtant excepté, qui ne trouve jamais la chaleur trop grande. Je ne me rappelle, depuis soixante ans, aucun été pareil à celui-ci. C'est le climat de l'Italie, et presque du midi de l'Espagne. J'en crains les effets de plus d'une manière. Le sarrasin, les pommes de terre manqueront presque entièrement, et déjà le pain augmente. Il règne dans le Languedoc une épidémie qui fait de grands ravages. En certains cantons il périt une personne sur soixante-quinze : c'est pis que le choléra. Cette suette miliaire, comme on l'appelle, enlève les gens en trente-six heures. C'est faire les choses très prestement. Ne vaut-il pas mieux cela que de languir ? Ce n'est pourtant pas le goût général. Chose singulière, les hommes s'effraient moins de la mort, que de la promptitude de la mort. Ils y veulent

des façons et des gradations. Il faut avouer que nous sommes bien drôles.

Vous relevez Ostende dans mon opinion. Cependant, vous partie, je ne me sentirais pas attiré dans cette ville indolente, proprette et monotone. Et puis je compte partout le pays pour beaucoup. Vous en verrez bientôt un autre, que tout le monde vante, et avec raison, je le crois. Mais le soleil! transportez le Rhin en Italie, et j'irai m'établir sur ses bords.

J'ai fait lire vos articles à Béranger ; voici ce qu'il m'en écrit ; « M[me] Belloc fait aussi une haute estime de M[me] Cottu, dont vous m'avez envoyé les articles, que j'ai lus avec une sincère approbation, quoiqu'il y ait bien quelque chose à dire des *sœurs*, qui n'ont pas toutes les perfections qu'avec l'auteur on serait tenté de leur attribuer. »

J'espère que notre mer, car je la regarde comme mienne, aura fait du bien à M[lles] vos filles, et que vous les ramènerez à Versailles pleines de force et de santé. Mais donnez-leur l'exemple en cela, comme vous faites en tout le reste. Alors il n'y aura rien à regretter ni à désirer.

De mon belvédère, rue Tronchet, à l'ombre de mes persiennes, le thermomètre marquant 27° Réaumur. Tout à vous de cœur.

CCLXX

Paris, 4 septembre 1842.

C'est toujours par les nerfs qu'on souffre et ainsi toute douleur est une névralgie. Mais quand les médecins n'en savent pas plus que le malade, ce qui est le plus fréquent, il le paye de mots, et la science est

sauve. Pauvre espèce humaine ! Je suis fâché que vous n'ayez pu prendre sur vous d'essayer des bains de mer. Peut-être ne vous eussent-ils pas guérie; peut-être ne vous eussent-ils pas même apporté le soulagement; mais le contraire est possible aussi, et c'était assez pour tenter l'expérience. Au reste, il y a en ce genre des répugnances si fortes, qu'on peut aussi en tenir compte très raisonnablement, et puisque vous êtes mieux, je ne vous blâme de rien. Nous avons eu ici des maladies nombreuses, maladies d'hiver et maladies d'été. Le temps, devenu plus frais, mettra un terme aux unes et aux autres. Il est heureux que vous ayez passé les grandes chaleurs sur le bord de la mer, où elles sont moins intenses. Maintenant vous voyagerez avec plus d'agrément. Tout le monde, au surplus, est en ce moment par voies et par chemins, excepté moi qui ne bouge de ma chambre. La famille Benoist a dû partir ces jours derniers pour le Nivernais, d'où elle se rendra dans le Languedoc, pour revenir ensuite en octobre, ou novembre. Je n'aime guère ces remuements, mais j'aimerais bien, à petite distance, une chaumière à la Philémon sur la lisière d'un bois, avec des eaux et un coin de prairie. Il serait doux, de temps en temps, d'aller oublier là l'ennui et le bruit de la ville. Mais de terre désormais, je n'aurai que celle où l'on me jettera entre ci et quelques années, et encore celle-là, au bout de peu de mois, faut-il la céder à un survenant, bientôt lui-même chassé par un autre[1]. Mais laissons cela. Après avoir vu le Rhin et ses fraîches rives, ne verrez-vous point le Pô et le Tibre? Ceux-ci m'attireraient bien plus puissamment. Le Midi a pour moi je ne sais quel charme qui ne s'épuise jamais. Je ne dis pas comme Lucinde : « Ma

[1] On voit qu'à cette époque Lamennais avait déjà résolu de se faire enterrer dans la fosse commune.

bonne, j'ai tant vu le soleil! » Est-ce qu'on le voit jamais assez? Est-ce que cette belle lumière si abondante, si jaune, si veloutée, ne vous ravit pas toujours davantage? Et puis ces ombres épaisses, d'où naissent tant de contrastes! Ces plantes safranées, et un peu plus loin, à l'ombre des bois, ou près d'une source, cette richesse de verdure! et la vie qui sort de tout cela! Ne me parlez pas du Nord, pays de mousses et de lichens, et de nuages gris, et de mines peuplées de gnomes, dignes habitants de ces tristes lieux. Je ne connais qu'une chose pire : un grenier dans Paris.

Félix en Provence, vous en Allemagne, voilà M. Cottu bien seul. Mais peut-être voyage-t-il aussi. Je transmettrai à Béranger votre invitation. Son séjour de Passy se prête difficilement à ce que je lui proposerai de votre part. Et puis il est casanier, le soir du moins, et ne dîne guère dehors, si même il y dîne jamais. Adieu, cette lettre vous précédera de quelques jours peut-être à Bruxelles. Vous en trouverez une autre à Mayence, vers le 22.

Mille choses affectueuses à M[lles] vos filles. Pour vous, que dirais-je que vous ne sachiez déjà?

CCLXXI

Paris, 15 septembre 1842.

Je crains que la fin de votre voyage soit moins agréable que le commencement. Ici, du moins, la température a baissé tout d'un coup, et, sans que la pluie soit continue, il pleut cependant tous les jours. Le seul inconvénient qui en résulte pour moi, qui ne sors guère de ma chambre, est la privation du soleil : mais c'en est une réelle. Qu'y faire? Il y en a tant d'autres!

Vous passerez sûrement par Cologne. On dit que les Allemands veulent achever le dôme, et qu'ils n'y réussiront pas. Il faudrait trop de temps, et surtout trop d'argent. J'en serai fâché. J'aime les grands monuments, particulièrement ceux qui ont un caractère, et plus encore quand ce caractère vous transporte dans une autre époque. Ce sont des espèces de refuge pour l'âme fatiguée du présent, des lieux d'asile révérés et saints. Mais c'est pour cela encore que ma vieille cathédrale restera certainement inachevée. Vous ne la verrez même pas, encombrée qu'elle est d'échafaudages, seules constructions qui représentent l'âge où Dieu a voulu que s'accomplît notre rapide et triste passage sur cette terre. Les vieillards aussi sont des monuments à peu près du même genre et que je cherche à cause de cela. Outre qu'il y a quelque charme à penser qu'on a suivi le même chemin, aspiré les mêmes souffles, entendu le bruit des même tempêtes. Que me fait à moi ce qui préoccupe les générations naissantes? En quoi cela me touche-t-il? Qu'y-a-t-il de commun entre elles et moi, qui mourrai demain? Mais non, c'est là de l'égoïsme. Il faut revivre dans les autres; il faut planter et dire comme le vieillard de Lafontaine :

> Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :

il faut, comme Ruth à Noëmie, adresser au genre humain futur cette sublime parole : « Ton pays sera mon pays, ton Dieu sera mon Dieu. »

Voyez donc où m'entraînent mes vagues rêves et ma fantaisie vagabonde. Que vous importent ces fades réflexions d'un esprit solitaire? Mais aussi que vous manderais-je? Je ne sais rien. La politique, vous ne vous en souciez guère et moi pas davantage. Qui voudrait se promener dans cet égout? Le monde, je

n'y vais point, il m'ennuie et me dégoûte, et d'ailleurs tout le monde est absent ; tout le monde, fatigué de la vie, court les champs. De tout cela il résulte que voilà une lettre fort maussade. Je vous l'envoie cependant, parce que j'ai promis que vous en trouveriez une à Mayence, et qu'il faut tenir ses promesses, si sottement que l'on s'en acquitte. Amour-propre à part, je suis charmé de vous redire combien je vous suis dévoué, et à jamais du fond du cœur.

CCLXXII

27 octobre.

Je ne saurais me plaindre ni de pas vous voir, ni de ne recevoir de vous aucun signe de souvenir, puisque tout cela est égal des deux côtés, quoique, des deux côtés aussi, le cœur ne soit pour rien dans cet apparent oubli. Le plus petit déplacement me rend malade, voilà ce qui me force à rester chez moi, et si je ne vous écris pas, c'est qu'en vérité, je n'aurais rien à vous dire qui eût pour vous le moindre intérêt. Nos vues, nos pensées ne sont pas les mêmes. Nous vivons comme dans deux planètes séparées, sans communications directes, mais qui cependant, ce que vous oubliez peut être trop, gravitent autour du même soleil. Du reste, soyez heureuse, et je le serai moi-même. Les idées qui nous donnent repos, paix et consolation, qui nous allègent le plus le poids de cette triste vie, sont les meilleures. C'est, en Dieu, la petite place que sa bonté réserve à chacun de nous.

Occupé de rassembler pour un travail futur, encore incertain néanmoins, des souvenirs que les ans effacent, je recherche mes vieilles correspondances. Si vous vouliez me confier tout ou une partie de mes

lettres que je vous rendrai fidèlement, j'en extrairai moi-même ce qui peut aller à mon but. Ce serait plus simple pour vous que de prendre la peine de les copier. Répondez-moi là-dessus, et quoiqu'il arrive, ne doutez jamais de mon inaltérable affection.

CCLXXIII

Samedi 9 novembre.

Comment serais-je changé pour vous? et comment dès lors pouvez-vous craindre de ne pas me retrouver le même? Que m'importe ce qu'on pense, ou ce qu'on ne pense pas? Je suis de ceux qui jugent par leurs fruits les hommes et leurs doctrines. On ne sera point jugé sur ses opinions, mais sur ses œuvres. Mais qui se souvient des enseignements de Jésus-Christ, et qu'est devenu son esprit parmi ceux qui se disent et se croient ses disciples?

Comme ma porte est fermée plusieurs jours de la semaine, veuillez dire au portier que vous venez de Versailles; il sera prévenu que j'y suis toujours pour vous.

Mille amitiés et du fond du cœur.

CCLXXIV

Samedi, 28 juillet 1844.

Vous êtes éprouvée bien cruellement[1]. Une plaie fermée, il s'en ouvre une autre. Je bénis Dieu qu'il vous donne la force de supporter avec résignation tant de douleurs. Se soumettre à l'ordre de la Pro-

[1] Mme Cottu venait de perdre une de ses filles.

vidence, c'est entrer dans les voies de son amour, dont le terme est une paix et une joie qui ne sont pas de la terre.

Je vous remercie de votre souvenir. Vous savez ce qu'il sera toujours pour moi.

CCLXXV

Paris, 3 novembre 1844.

Ne discutons point ce qui peut être vu de plusieurs côtés. Je consentirai à tout ce que vous voudrez, j'avouerai les torts que vous me supposez et dont je n'ai pas conscience, si cet aveu peut vous être agréable en quoi que ce soit. Vous avez trop de douleurs à supporter, et de trop justes, et de trop profondes, pour que jamais il vous vienne de moi la plus légère contrariété qu'il me serait possible de vous éviter. Quant aux lettres, je ne sais pas comment vous avez pu imaginer qu'il me pût entrer dans l'esprit de mettre le public en tiers dans ces entretiens d'une confiance si intime, ni ce que M. Cottu pouvait avoir à peser et à décider au sujet de la communication que je vous demandais en vue d'un travail qui me préoccupe quoique incertain.

Au reste, ces lettres je n'en veux plus. Vous me les confieriez maintenant, que je les renverrais sans les ouvrir.

Celles à Denys Benoist avaient été copiées par sa femme qui me les a réclamées ensuite sous un prétexte auquel je n'avais fait aucune attention, mais qui m'est à présent expliqué par ce que vous dites. Au reste, elles ne contenaient rien qui pût me servir pour ce que j'ai en vue.

Le temps me presse de son poids, les ans m'emportent, mais, quoique vous en pussiez penser, rien n'emportera jamais les sentiments que vous m'avez connus pour vous, et qui sont devenus mon âme même.

CCLXXVI

Mercredi, 26 octobre 1853.

Le silence n'est pas l'oubli mais, je vous l'avoue, je craignais le vôtre. Vous retrouver, retrouver votre cœur m'a fait plus de bien que je ne saurais vous l'exprimer. Très certainement nous nous reverrons, mais à quelle heure est-on sûr de se rencontrer? Car nous demeurons bien loin l'un de l'autre, et mes jambes, il s'en faut de beaucoup, ne me portent plus comme autrefois. Je me suis casé au Marais, rue du Grand-Chantier, 12, près du Temple. Il me faudrait presque pour vous joindre les ailes de vos *Oiseaux*[1]. De plus, j'ai oublié la rue, de sorte que je charge quelqu'un de vous porter cette lettre, afin d'être certain que vous la recevrez. Oui, rapprochons-nous, pour ne plus nous séparer qu'à l'heure où l'on ne se dit pas adieu, mais au revoir, et, grâce à Dieu c'est toujours à bientôt.

A vous, comme il y a trente-cinq ans.

Je m'aperçois que votre lettre est du 21. Je ne la reçois qu'à l'instant même.

[1] Mme Cottu était, en 1853, veuve depuis quatre ans et demeurait au couvent des Oiseaux.

CCLXXVII

Lundi, 5 décembre 1853.

Voilà quinze jours que je ne suis sorti de chez moi, où j'ai passé des moments fort peu agréables. J'avais une cuisinière qui s'entendait pour me voler avec les portiers dont elle est la nièce, et qui m'avaient répondu d'elle. Outre cela, elle recevait des hommes la nuit, de sorte que j'aurais pu, comme cet autre, me réveiller le matin, le cou coupé. Il a donc fallu que moi et mon domestique fussions là sans cesse pour veiller, jusqu'à ce que j'aie été débarrassé de cette coquine. Cette manière d'être dans son intérieur, ne rend pas la vie extrêmement agréable à soixante-douze ans. Il y en a de plus triste encore ; on se dit cela pour se consoler, et cela ne console guère. C'est, en effet, à peu près aussi raisonnable que si l'on prétendait que la gravelle de mon voisin doit me soulager de ma goutte. Mais, en général, nous sommes faits de telle façon qu'on n'a pas tort d'user avec nous de raisonnements de cette force. Nous voilà retombés dans le brouillard, précisément parce que je pourrais sortir à cette heure moins difficilement. Puis viendra la pluie, ou la neige, et que sais-je encore ? Tous les agréments de notre beau climat, comme on le nomme. Mettez-vous bien, autant que vous le pourrez, à l'abri de ces agréments-là. Le peu que j'apprends de l'état des choses chez nous et ailleurs, par les personnes qui me viennent voir, ne me remplit pas l'esprit d'idées plus gaies. Heureusement j'ai des livres à l'aide desquels je me réfugie dans d'autres temps. Valait-il mieux que le nôtre ? Non, mais en traversant ces marais, la pensée

y découvre çà et là quelques fleurs qu'elle cueille en passant. Dans ce qui fut, on choisit ce qui plaît ; dans le présent, on ne peut choisir ; il faut l'avaler tout entier tel qu'il est, et bien peu de gens, ce me semble, s'y décident sans faire la grimace.

Panurge, dans je ne sais quelle île, en trouva tous les habitants occupés, qui à ceci, qui à cela... « Aultres, dit-il, faisaient de nécessité vertu, et me semblait l'ouvrage bien beau et à propos ». Je suis de l'avis de Panurge.

Je suis d'avis aussi que vous m'aimiez un peu, attendu que je vous aime beaucoup, et ce n'est pas d'hier.

CCLXXVIII

5 janvier 1854.

Les souhaits de bonne année me paraissent quelque chose d'étrange, quand je vois comme ils réussissent. Pourtant voyez si vous voulez des miens ; je ne réponds que de leur sincérité. Voilà trois semaines que je ne suis sorti de ma chambre, où me retiennent de concert le froid, la goutte et les maux d'estomac. Le tout ensemble ne compose pas une vie fort agréable, mais les livres me distraient. Ils me font oublier le présent et ce que l'avenir semble nous réserver de plus triste encore. Jamais l'horizon ne me parut si noir. Messieurs du passé doivent être contents de leurs œuvres et nous ne sommes pas au bout ; tous leurs œufs ne sont pas éclos. Je me console en pensant à mes soixante-douze ans. Gardez bien le coin de votre feu ; ne vous exposez pas à cet air glacé qui déchire les poumons. On me dit que les rues sont couvertes de trois ou quatre pouces de neige délayée.

Les pieds dans la boue sale et froide, la tête dans un brouillard épais et infect, voilà notre agréable condition.

Deux mots pour me dire comment vous vous trouvez.

CCLXXIX

18 janvier 1854.

Je sors de mon lit pour y rentrer bientôt. Quoique un peu mieux, ce me semble, j'ai encore la fièvre toutes les nuits, par conséquent point de sommeil, à la place de vives douleurs qui ne me quittent jamais tout à fait, bien qu'après l'accès de fièvre qui dure de douze à quatorze heures, elles deviennent plus supportables.

Soignez-vous, et ne sortez pas. D'ailleurs, mon médecin m'ordonne de ne voir personne. La moindre conversation ramène aussitôt tous les accidents.

Mille tendresses.

Cette lettre est la derniere écrite par Lamennais. Il mourut le 27 février suivant. Voir l'Introduction, p. 55.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCCr





